This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

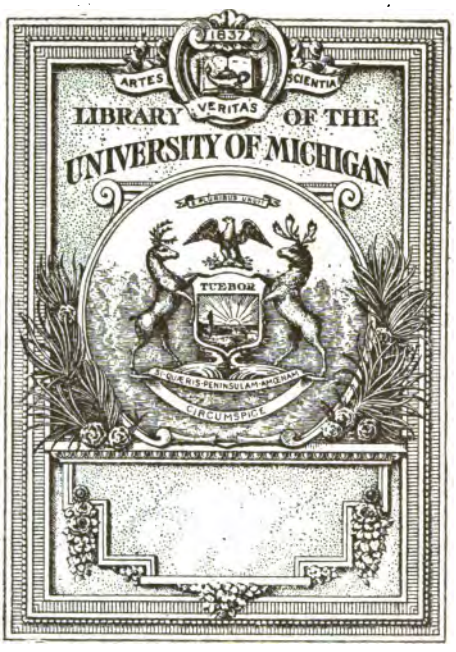
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

848
P82de

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR MICH.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

DERNIERS SAMEDIS

DEUXIÈME SÉRIE

CAMILLE ROUSSET
EDMOND BIRÉ — PAUL THUREAU-DANGIN
BENJAMIN CONSTANT
GEOFFROY DE GRANDMAISON — FERDINAND FABRE
LE GÉNÉRAL DE ROCHECHOUART
ÉMILE ZOLA
LE DUC D'ORLÉANS — CUVILLIER-FLEURY
LE VICOMTE MELCHIOR DE VOGUÉ

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892

DERNIERS SAMEDIS

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1	vol.
Nouvelles Causeries Littéraires	1	—
Dernières Causeries Littéraires	1	—
Causeries du Samedi	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi	1	—
Dernières Causeries du Samedi	1	—
Contes d'un Planteur de Choux	1	—
Contes et Nouvelles	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan	1	—
Entre Chien et Loup	1	—
Épisodes Littéraires	1	—
Le Filleul de Beaumarchais	1	—
La Fin du Procès	1	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de Madame Charbonneau	1	—
Lettres d'un Intercepté	1	—
La Mandarine	1	—
Mes Mémoires	2	—
Mémoires d'un Notaire	1	—
Or et Clinquant	1	—
Péchés de Vieillesse	1	—
Pourquoi je reste a la Campagne	1	—
Le Radeau de la Méduse	1	—
Les Semaines Littéraires	1	—
Nouvelles Semaines Littéraires	1	—
Dernières Semaines Littéraires	1	—
Nouveaux Samedis	20	—
Derniers Samedis	2	—
Souvenirs d'un Vieux Critique	10	—
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1	—

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

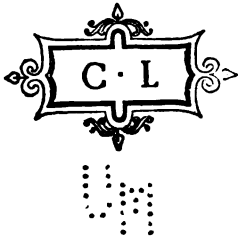
DERNIERS

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard
A. DE PONTMARTIN, comte, 1811-1890

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Prof Hugo P. Thieme
12-29-1921

DERNIERS SAMEDIS

M. CAMILLE ROUSSET[1]

I

Ce n'est pas dans un simple résumé de quelques pages, c'est dans une véritable étude qu'il faudrait rendre compte de cette œuvre magistrale, magnifique, essentiellement patriotique et française, où l'illustre historien de Louvois semble avoir rassemblé toutes ses forces, non seulement pour élever son talent à la hauteur de son sujet, — il en était sûr d'avance, — mais pour réparer l'ingratitude de la France, payer à nos armées d'Afrique et à leurs chefs tout un arriéré de gloire et nous consoler de nos humiliations présentes. Il y a plus encore dans ces deux derniers volumes si riches en documents originaux, en épisodes pathétiques

1. *La Conquête de l'Algérie* de 1841 à 1857.

ou pittoresques, en portraits caractéristiques. Il y a les leçons qui jaillissent de chaque chapitre du récit, à mesure que se déroulent les événements et qu'apparaissent les personnages; leçons de morale et de politique non moins que d'histoire, dont nul n'a profité, dont nul ne profitera, mais qui achèvent d'assurer à l'ouvrage de M. Camille Rousset les deux privilèges les plus enviables : l'autorité et la durée.

J'y rencontre d'abord un argument de plus contre le régime parlementaire, ce grand stérilisateur, que l'on pourrait appeler, avec ou sans allusion à la situation actuelle, un régime de dissolution. Il faillit faire avorter notre conquête d'Alger, et il serait parvenu à ce but bien digne de lui, si cette conquête n'avait eu, sur les marches du trône, des défenseurs énergiques, des protecteurs dévoués, intrépides et puissants. J'y vois, en outre une preuve, hélas! trop évidente, que les généraux, les hommes de guerre, admirables sur le champ de bataille, prodigues de leur sang, identifiés avec le drapeau, n'échappent pas à de petites passions, qu'ils devraient laisser aux professions civiles, aux plumitifs et aux ténors. Ceci me rappelle un souvenir personnel : un soir, en 1847, j'étais chez M. Buloz, avec le comte Alexis de Saint-Priest, le type du gentilhomme passionnément épris de littérature et candidat à l'Académie. L'assemblée était nombreuse : deux ou trois sociétaires du Théâtre-Français, Meyerbeer, Eugène Delacroix, Théophile Gautier, Jules Janin, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Henri Blaze de Bury, Charles Magnin,

le baron Baude, mademoiselle Rachel, Lerminier, et presque tous les rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Un de ces messieurs (je me garderai bien de le nommer), écrivain distingué, mais rien de plus, vint à nous, et nous dit en ricanant : « Avez-vous remarqué Musset?... Il n'a pas même réussi à se dégriser pour la circonstance... Pauvre garçon!... Il est bien fini!... » Quand notre homme eut le dos tourné, je dis à M. de Saint-Priest : « Comme c'est triste, cette jalousie entre gens de lettres! — Ne dites pas trop de mal de nos confrères! répliqua-t-il; ils ne sont pas les seuls... Si vous saviez ce qui se passe entre généraux! » — Si le comte Alexis de Saint-Priest avait lu certaines pages du livre de M. Camille Rousset, il n'aurait pas changé d'avis.

Enfin, à considérer la question sous un autre aspect, j'y trouve cette vérité tout aussi manifeste, que, sauf de très rares exceptions, les hommes de guerre ont tout à perdre, si, aspirant à descendre, ils versent dans la politique, échangent l'uniforme contre l'habit noir et ambitionnent un portefeuille de ministre. Cet antagonisme est très explicable. Un général qui se fait homme politique (je ne dis pas encore politicien) est forcé de subir une métamorphose complète. Les vertus militaires deviendraient, dans sa nouvelle carrière, autant de défauts ou, du moins, d'obstacles au succès. Quelles sont ces vertus? Chez les supérieurs, le commandement sans contrôle, la volonté sans réplique, la décision immédiate, l'habitude d'aller droit au fait, le mépris de l'opinion des *civils*, la certitude que tout sera pardonné

au vainqueur, rien au vaincu; le sentiment de la responsabilité donnant toute licence à l'initiative personnelle; chez les inférieurs, la discipline, l'obéissance, l'horreur du raisonnement qui fait hésiter l'action; chez tous, le coup d'œil rapide, le geste impératif, la parole brève.

Maintenant, supposez que le supérieur soit ministre et l'inférieur député (ou *vice versa*), aussitôt les points de vue changent; tout se désagrège. Les avocats, maîtres du terrain, traduisent en français le *cedant arma togæ*. C'est tout une éducation à refaire, tout un nouvel apprentissage à subir; on était laconique, il faut être bavard. La tribune a des périls que le bivouac ignorait; la buvette a des pièges que la cantine ne connaissait pas. Un homme de guerre, illustré par de brillants faits d'armes, peut, sur ce sol mouvant, se laisser interloquer et aplatir par quelque vétéran de basoche, madré, retors, rompu au métier, nourri dans le sérail des consciences peu virginales. Parfois ce néophyte parlementaire, à force d'être dépaysé, passe d'un extrême à l'autre; plus il était intrépide dans sa première manière, plus il est timide dans la seconde. Moins il se préoccupait de l'opinion, plus il s'en inquiète; les couteaux de buis battant sur les pupitres l'effrayent plus que ne l'effrayaient le sifflement des balles et les boulets de canon. Il ne se sentait responsable que vis-à-vis de lui-même; à présent, il se croit forcé de compter avec tout le monde, avec ses collègues, avec les tribunes publiques, avec les salons, avec les femmes politiques,

avec la presse. Pour lui, le mot capitulation n'était pas français. A présent, il capitule pour un rien, pour le sous-amendement de M. X..., pour le rapport de la sous-commission, pour le sourire d'une belle habituée des séances, pour le discours à sensation de l'orateur en vedette, pour la crainte de déplaire aux distributeurs de renommée. Que serait-ce s'il lui prenait envie d'être populaire? Puisqu'il s'agit d'un sabre plus ou moins célèbre, nous dirons que, à ce jeu, la lame s'use sans que le fourreau y gagne grand'chose. N'insistons pas. Tous ceux qui, comme moi, ont assisté à la révolution de Février, savent ce que devinrent, dans les rues de Paris, les héros les plus authentiques de nos guerres d'Afrique.

L'idée m'est venue, puisqu'il m'est impossible de suivre en détail ce récit qui va de 1841 à 1857, et embrasse la phase la plus mouvementée et la plus décisive de notre conquête, d'en extraire çà et là quelques épisodes, quelques croquis, quelques silhouettes, quelques sujets de rapprochements et de réflexions morales; curiosités, si vous voulez, mais curiosités qui ne seraient pas tout à fait stériles pour l'histoire; légers festons esquissés par une main débile autour du cadre d'un admirable tableau de maître.

Ab Jove principium : commençons par le roi Louis-Philippe, qui pourtant ressemblait bien peu à Jupiter, surtout à Jupiter tonnant. Pendant les premières années de son règne, la prise d'Alger lui créait une situation fausse, un embarras de plus au milieu d'autres per-

plexités. C'était un de ces legs onéreux, où les frais de succession dépassent les bénéfices. Parmi les conseillers intimes, les députés bourgeois de la majorité ministérielle, il y en avait bon nombre qui comparaient cette Algérie conquise par la branche aînée des Bourbons, la veille de leur départ pour l'exil, à la flèche du Parthe. L'abandonner était une honte que les oppositions légitimiste et révolutionnaire n'auraient pas manqué d'exploiter. La conserver était une charge d'autant plus lourde que l'on se trouvait en présence de l'inconnu. Ajoutons que les débuts semblèrent justifier les pessimistes, les partisans de l'abandon. Nous avons vu, dans les volumes précédents, tout ce qu'il y eut de tâtonnements, d'essais malheureux, de fautes commises, de généraux forcés de revenir en France après avoir compromis de beaux états de service. L'élément civil ne prospérait pas davantage. La plupart des colons, alléchés par l'espoir de faire fortune, rentraient décavés, ruinés, déguenillés, fameliques, et se vengeaient de leurs mécomptes par des descriptions lamentables qui auraient épouvanté Robinson Crusoé. Ce qui aggravait l'embarras de Louis-Philippe, c'est que, d'une part, il croyait à la nécessité de l'alliance anglaise, et que, de l'autre, il ne pouvait se faire illusion sur les secrètes arrière-pensées du cabinet britannique, jaloux de notre conquête dès l'origine, et prêt à s'en emparer, si nous l'avions abandonnée. Peu à peu, ces nuages se dissipèrent ou s'éclaircirent. Décidé à maintenir la paix sur le continent, mais assez avisé pour comprendre que la France, même pacifique, avait

besoin de généraux, d'officiers et de soldats dignes d'elle, il reconnut bientôt que cette terre d'Afrique, ingrate d'abord et improductive, si elle ne pouvait servir de théâtre à des victoires éclatantes, telles que Marengo ou Austerlitz, pourrait du moins devenir comme une seconde école militaire, où les officiers gagneraient vaillamment leurs grades et apprendraient leur métier en face d'ennemis étranges, à la fois invisibles et présents, contre lesquels il ne suffisait pas d'être brave, mais il fallait être rusé comme eux, clairvoyant et prévoyant, l'œil aux aguets, attentif aux embûches, dur à la fatigue, habile aux approvisionnements. En effet, ouvrez au hasard les deux volumes de M. Camille Rousset. N'est-ce pas le livre d'or de l'armée française pendant la seconde moitié de ce siècle? Que de noms, qui en étaient à leur premier rayon de gloire, et que nous retrouvons plus tard mêlés à tous les épisodes de l'histoire contemporaine, à nos espérances, à nos mécomptes, à nos consolations, à nos angoisses, à nos désastres! Lamoricière, Bedeau, Changarnier, Mac-Mahon, Cavaignac, d'Arbouville, Saint-Arnaud, Le Flô, Pélissier, Canrobert, Bosquet, etc., etc., sans compter ceux qui n'ont pas eu le temps de donner toute leur mesure, étant tombés à mi-chemin, tels que Montagnac et d'Illens! Lorsqu'on parcourt ces beaux noms, surmontés et comme couronnés par les princes d'Orléans, on est tout ensemble rasséréné et consterné; rasséréné, parce qu'il est impossible de regarder comme fini un peuple qui a pu, dans l'espace de trente ans, brandir de telles épées;

consterné, parce que l'on songe que le salut de la France devait sortir tout armé de ce groupe, et que la France leur a préféré Gambetta et Freycinet.

Après le roi, le ministre de la guerre; une figure bien originale, ce maréchal Soult, qui eut le droit de considérer, sous Louis-Philippe, sa vie politique comme un épilogue de sa vie guerrière! Il offrit, dans sa vieillesse, ce trait caractéristique, que nul, parmi les généraux de Napoléon, ne se rallia plus absolument à la monarchie de Juillet, et que nul ne conserva plus intactes les traditions du premier Empire. Autoritaire recruté, sur le tard, par un gouvernement constitutionnel, parfaitement illettré, accusé par les mauvais plaisants de n'avoir qu'à parler pour qu'aussitôt le ministère de la guerre eût sa provision de cuirs, Soult, en 1842, pouvait être comparé à un de ces majestueux baliveaux, laissés par la cognée du bûcheron au milieu de jeunes taillis qui seront des arbres; il méprisait également le parlementarisme et le journalisme, et, s'il consentait à en tolérer le contact, c'est qu'il se disait que l'homme qui avait presque gagné la bataille de Toulouse était au-dessus de leurs atteintes. A la tribune, il n'était jamais embarrassé, parce qu'il avait une façon particulière de se tirer d'embarras. A une demande d'explications il répondait en mâchonnant quelques phrases qui n'expliquaient rien; puis, il se résumait en ces termes : « Je pense n'avoir laissé subsister aucun doute dans l'esprit de l'honorable préopinant. »

Ce mépris pour la parole et pour l'écriture donnait

au maréchal Soult un avantage sur le maréchal Bugeaud, lequel, de quinze ans plus jeune que lui, était déjà d'une autre génération et d'une autre école. Ainsi que l'a remarqué M. Camille Rousset, Bugeaud avait la faiblesse d'être extrêmement sensible, — « d'une susceptibilité presque maladive, — non seulement aux morsures, mais aux moindres piqûres de la presse, » — et Dieu sait si on les lui épargnait en un temps où légitimistes et républicains se coalisaient pour vouer à l'exécration publique, ceux-là le geôlier de la duchesse de Berry, ceux-ci le *bourreau* de la rue Transnonain. Bugeaud n'était pas toujours d'accord avec son ministre, qui lui reprochait d'être trop raisonneur, trop *brochurier*. Une de ces querelles, apaisée par M. Guizot, amène sous la plume de M. Camille Rousset un curieux rapprochement : « La paix fut rétablie, nous dit-il, entre les deux hommes de guerre qui, sans se douter assurément du voisinage, avaient pris part l'un et l'autre à la bataille d'Austerlitz, l'un caporal aux vélites de la garde, l'autre maréchal de l'Empire et commandant du quatrième corps. »

Voici qui nous semble d'un intérêt encore plus vif : L'armée d'Afrique est frappée d'un effroyable coup de foudre. Le 18 juillet 1842, on apprend la mort tragique du duc d'Orléans.

« Parmi les témoignages de deuil venus de tous les points de l'Algérie, celui du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud est assurément un des plus remarquables.

» Simple lieutenant d'infanterie à trente-cinq ans,

après de singulières vicissitudes de jeunesse, Leroy de Saint-Arnaud avait, en 1833, servi d'officier d'ordonnance au général Bugeaud, alors gardien de la duchesse de Berry à Blaye; le général se prit de goût pour son esprit vif, alerte, original, et, quand il le retrouva plus tard en Afrique, où de sérieuses qualités militaires l'avaient déjà mis en relief, il lui donna tous les moyens de regagner par un avancement rapide le retard de sa première fortune. Chef de bataillon aux zouaves en 1841, Saint-Arnaud était, au mois de juillet 1842, lieutenant-colonel au 53e de ligne et commandant de Miliana, où il venait de remplacer le chef de bataillon Bisson, sous les ordres du général Changarnier, commandant supérieur de Titteri... Voici ce qu'il écrivait, le 22 juillet, au sujet de la mort du duc d'Orléans : « En annonçant ici la perte irréparable que l'armée avait à déplorer, j'ai vu des larmes dans tous les yeux. Une régence, c'est pour la France la grande guerre civile et peut-être plus... C'est aux honnêtes gens, aux cœurs fermes et dévoués à se réunir et à former un bouclier invincible pour garantir nos institutions et soutenir le roi que nous avons élu. »

Le style est légèrement prudhommesque; peu importe. Voilà donc, sur un seul nom et en quinze lignes, de quoi rappeler assez de vicissitudes pour défrayer dix chapitres d'histoire, — hélas! le contraire de l'histoire d'un peuple heureux! — Nous savions, par l'aimable livre du docteur Ménière, que le lieutenant de Saint-Arnaud, spirituel, aventureux, bon musicien, avait dis-

trait les ennuis de la captive de Blaye en lui chantant les romances, alors en vogue, de Masini et de Loïsa Puget. Je ne crains pas de me tromper si j'affirme que ce jeune officier, fort peu engagé encore avec la nouvelle dynastie et fier d'amener un sourire sur les lèvres de l'illustre prisonnière, regretta souvent, à cette époque, de ne pouvoir supprimer la révolution de Juillet, servir dans la garde royale, et défiler, un jour de revue, sous les yeux de la gracieuse princesse. Neuf ans s'écoulent, et Saint-Arnaud, à la mort du duc d'Orléans, chaleureux interprète des regrets de l'armée, fait appel aux honnêtes gens, aux cœurs fermes et dévoués, les invitant à former un bouclier invincible pour garantir les institutions et soutenir le roi des Français. Quoiqu'un de ses compagnons d'armes, jaloux de sa faveur auprès du maréchal Bugeaud, le traitât d'intrigant, de subalterne et même de fripon, il était probablement sincère. Pouvait-il prévoir que, dix ans après, il contribuerait plus que personne au succès d'un coup d'État qui devait éloigner indéfiniment du trône ces mêmes princes d'Orléans, menacés par la mort de leur aîné des périls d'une régence? Pouvait-il prévoir que, justifiant le proverbe : « Tout est bien qui finit bien, » il nous offrirait l'admirable spectacle d'un malade, d'un moribond, surmontant d'atroces souffrances, se faisant hisser et lier sur son cheval, gagnant une bataille et immortalisant son nom quelques heures avant de mourir?

Et, si nous abordons un autre ordre d'idées, cet aventurier, ce bohème d'épée, dont l'orageuse jeunesse

avait eu, disait-on, des phases si étranges, si mystérieuses, qu'elle donnait lieu aux plus fâcheuses rumeurs, et que les échos de nos salons répétaient, en 1854, le quatrain suivant :

Saint-Arnaud, des destins prévoyant l'inconstance,
Au bagne de Toulon précède ses amis;
C'est la première fois qu'un maréchal de France
Se fait maréchal des logis.

prévoyait-il, non pas l'inconstance des destins, mais le miracle de la grâce et de la miséricorde divines, qui, sur les bords de sa tombe glorieuse, devait faire du vainqueur de l'Alma un grand et vaillant chrétien?

De tous les hommes de guerre, formés, révélés et illustrés par nos campagnes d'Afrique, celui qui perd le plus à être vu de près dans le beau livre de M. Camille Rousset, c'est Changarnier; non pas que l'historien et l'histoire lui refusent de très grands talents militaires; le sang-froid, la justesse et la sûreté du coup d'œil, les qualités d'organisateur, et cette prévoyance *substantielle* qui faisait dire aux soldats marchant sous ses ordres : « Ça sent le mouton! » — Mais, grand Dieu! quel caractère! quelle vanité! quelle présomption! quel penchant à croire que, quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais sa faveur au niveau de son mérite! Comme c'est bien là l'homme qui, transportant sur un autre théâtre son humeur gasconne, à la veille d'être coffré par les sbires du 2 décembre, s'écria avec une solennité sibylline : « Mandataires de la France, délibérez en paix! »

« Le 31 juillet, nous dit M. Camille Rousset, le général Bugeaud fut élevé à la dignité de maréchal de France. A cette haute faveur, l'armée d'Afrique ajouta l'éclat et le concours de son applaudissement. Un seul fit exception. Depuis qu'il avait reçu sa troisième étoile, Changarnier, dans ses relations avec le gouvernement, s'était montré de plus en plus difficultueux, susceptible, irritable. Cassant comme le fer aigre, il provoquait la rupture... »

Il est facile de recomposer, d'après l'éminent historien, cette figure que nous avons rencontrée à Paris, dans le monde, vers les derniers temps, et qui semblait tout à la fois maquillée de parfumerie et de gloire. Né en 1793, Changarnier se trouvait en retard sur les officiers supérieurs de notre armée d'Afrique. A quarante ans, il n'était encore que capitaine, son ambition s'accroissait du sentiment exagéré de sa valeur, et fermentait à mesure que l'avancement se faisait attendre. Lorsque arriva enfin le grade de maréchal de camp, il partit du principe que, ce grade lui étant dû depuis dix ans, il avait le droit de se regarder au moins comme l'égal de lieutenants-généraux plus jeunes que lui. Dès cette époque, sachant que le général Bugeaud était impopulaire dans toute une partie de la presse parisienne, des salons et de la majorité ministérielle, il caressait l'idée — le rêve — de le remplacer un jour et de revenir à Paris, de temps à autre, recueillir auprès des belles dames du faubourg Saint-Honoré et de la Chaussée-d'Antin la récompense de ses hauts faits. Les poètes ont

brodé là-dessus bien des guirlandes de lauriers, de myrtes et de roses. Or Changarnier était de ceux qui aspirent à tous les genres de succès, et auxquels leur gloire guerrière paraîtrait incomplète, s'ils n'y mêlaient un peu de coquetterie, même de puérilité. Il n'aurait pas été fâché qu'on lui appliquât les vers de Voltaire en l'honneur de Richelieu :

Un gigot tout à l'ail, un héros tout à l'ambre,
Voilà, belle Clio, ce que vous nous donnez...
Il faut, quand Changarnier entre dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez!

Lorsque éclata la Révolution de février, de nouvelles perspectives s'ouvrirent à l'ambition du général Changarnier, qui naturellement ne jugeait pas que le gouvernement de Louis-Philippe eût assez fait pour lui. Grâce à un heureux hasard, il n'était pas à Paris pendant ces journées sinistres où ses rivaux enviés, Lamoricière, Bedeau, Le Flô, d'Arbouville, eurent un moment de défaillance. Il arrive deux mois après, juste à point pour profiter de la réaction qui commençait, conjurer l'affolement de la garde nationale et attendre les événements. Il avait trop d'esprit pour espérer, pendant cette première phase, la présidence de la République, qu'il croyait dévolue d'avance à Lamartine ou à Cavaignac. Mais il savait aussi à quel point sont fugitives les popularités républicaines, et, en attendant mieux, il se contenta d'être le favori de la bourgeoisie mécontente, le trait d'union du centre droit et du centre gauche, l'*en-*

cas des réactionnaires et le Monk en expectative d'une combinaison monarchique. L'élection du 10 décembre modifia ses points de vue sans dissiper ses espérances, au contraire, puisqu'elle achevait de l'accréditer auprès de l'Assemblée hostile à Louis Bonaparte. — « Changarnier, a dit excellemment le comte de Ludre, était alors l'épée du parti conservateur. Fin, spirituel, gouailleur, réservé cependant dans ses discours, il jouait le rôle d'un don Juan galonné entre la Charlotte légitimiste et la Mathurine orléaniste. »

On sait ce qui advint. On sait aussi que Changarnier, grâce à sa robuste longévité, eut le temps de déployer, lors de la guerre, assez de patriotisme, d'abnégation, de bravoure, de pardon des offenses, pour faire oublier ses travers et effacer ses légers ridicules.

L'analyse n'est et ne doit être que l'humble servante de l'histoire; mais cette servante est si séduisante qu'elle m'a entraîné trop loin. Je n'ai encore rien dit ni de la bataille d'Isly, ni de la prise d'Abd-el-Kader, ni de l'enlèvement de la Smala, que tout, ces jours-ci, me rappelait, puisque, au moment où M. Camille Rousset me racontait ce merveilleux épisode, je recevais le cinquième volume de l'*Histoire des princes de Condé*.

II

Peut-être m'accuserez-vous de mettre trop d'imagination dans l'histoire; mais, en vérité, la conquête de

l'Algérie, si bien racontée par M. Camille Rousset, finit pour moi à cette journée néfaste où le duc d'Aumale apprit par le *Moniteur* que, « proscrit avec toute sa race, il était remplacé par le général Cavaignac, et qu'un gouvernement républicain s'était installé sur les ruines de la monarchie ». En France, au milieu de l'angoisse universelle, les rancunes légitimistes, l'habitude d'une opposition intransigeante, l'obstination de l'esprit de parti, le langage des journaux hostiles à la royauté déchue, les belles phrases de Lamartine, grisé de sa propre éloquence, le dangereux plaisir de balbutier les mots de revanche, d'expiation providentielle, de *peine du talion*, l'espoir que cette République ne serait pas viable et ne pourrait périr qu'au profit du comte de Chambord, tout cela pouvait nous donner le change, et nous faire croire que nous n'étions pas consternés. Mais, en Afrique, le surlendemain de la prise d'Abd-el-Kader, cette expropriation brutale offrait tous les caractères d'un guet-apens, d'une monstrueuse ingratitude, j'allais dire d'un crime. S'il était possible d'hésiter sur ce point, il suffirait, pour dissiper tous les doutes, de l'émouvant récit de M. Camille Rousset, qu'on ne peut lire sans un serrement de cœur, et où l'éminent historien, sans forcer le ton, est arrivé aux effets les plus pathétiques.

« Dans cette crise terrible où il était naturel et légitime que les préoccupations du duc d'Aumale fussent pour les siens, ce fut à la France qu'il songea d'abord... Le 3 mars, dès les premières heures du jour, une foule

anxieuse, agitée, se pressait sur la place du Gouvernement, dans la rue de la Marine, à l'embarcadère. Français, Européens, Maures, Juifs, Arabes, soldats, marchands, ouvriers, matelots, tous attendaient, sous un ciel sombre, sous une pluie froide, le départ des nobles exilés. A dix heures, on les vit apparaître au seuil du palais, le duc d'Aumale d'abord, le prince de Joinville donnant le bras à la duchesse d'Aumale, la princesse de Joinville conduite par le général Changarnier. Une rumeur sympathique les accueillit et les accompagna jusqu'au port, tandis que l'artillerie de terre et de mer les saluait pour la dernière fois de la salve royale. — « La France, écrivait quelques jours après le lieutenant-» colonel Durrieu, la France, en condamnant ces deux » jeunes gens à l'exil, repousse de son sein deux admi-» rables Français. Je n'oublierai jamais le trajet de ces » deux familles princières se rendant à pied, dans la » boue, du palais du Gouvernement à la Marine, sans » autre escorte que celle de leurs amis accourus pour » saluer une dernière fois ces beaux jeunes gens qu'ils » estimaient et aimaient tant. Cette marche a été un vrai » triomphe. »

La veille, le duc d'Aumale, alors gouverneur de l'Algérie, faisant taire ses tristesses personnelles, adressait au ministre de la guerre, « quel qu'il pût être, de ce gouvernement, quel qu'il fût », une lettre admirable, que M. Camille Rousset qualifie justement de testament militaire; modèle de patriotisme, de désintéressement, d'abnégation plus héroïque peut-être que la bravoure

sur le champ de bataille. Puis il disait à l'armée : « En me séparant d'une armée modèle d'honneur et de courage, dans les rangs de laquelle j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, je ne puis que lui souhaiter de nouveaux succès... Officiers, sous-officiers, soldats, j'avais espéré combattre encore avec vous pour la patrie!... Cet honneur m'est refusé, mais, du fond de mon exil, mon cœur vous suivra partout où vous appellera la volonté nationale; il triomphera de vos succès; tous ses vœux seront toujours pour la gloire et le bonheur de la France. »

Et le prince qui tenait ce langage avait vingt-six ans!... Ah! mon cher et regretté Cuvillier-Fleury, vous aviez raison; c'était bien là votre meilleur ouvrage.

Maintenant, franchissez un espace de plus de quarante ans. Le jeune gouverneur de l'Algérie est devenu presque un vieillard. Des lignes que je viens de citer, empreintes du plus généreux patriotisme, rapprochez celles qui terminent le cinquième volume de l'*Histoire des princes de Condé* :

« Je continue ce livre comme je l'ai commencé, aux mêmes lieux, dans la disgrâce et sous le poids d'un exil que je crois immérité... Et me voici arrivé au moment critique : il me faut montrer le coupable dans le héros... Toute tyrannie est haïssable. L'homme de bien a le devoir de protester à tout risque contre l'acte tyrannique qui, dans sa personne, atteint le public; — de résister, de lutter même, si, au péril de sa vie, il peut mettre un terme à l'oppression de tous! il n'a

pas le droit de troubler sa patrie, de la déchirer, d'y porter la guerre pour venger une offense personnelle... Lorsque, aux heures obscures, les regards inquiets cherchent un phare dans l'ombre, quand les courages s'égarent et quand les caractères s'effacent, écoutons les voix désolées qui, après cent ans de guerre, oublient Bourgogne et Armagnac pour se rallier au cri de : *Vive la France!* »

Il est impossible de lire cette page éloquente sans éprouver une émotion profonde , un vif sentiment d'admiration et de respect, qui impose silence à la critique. Mais la critique est bavarde, hargneuse et tracassière. Pourvu qu'on lui en laisse le temps, elle s'empare de la parole, et glisse une objection entre deux phrases admiratives. Il est bien entendu que c'est un doute que je vais hasarder, et non pas un blâme.

Je parlais tout à l'heure de l'imagination. Si on lui laisse la bride sur le cou, la voilà parcourant avec la rapidité de l'éclair les quarante et un ans qui se sont écoulés depuis ce funeste départ que M. Camille Rousset peint de couleurs si saisissantes et si vraies. La France nous apparaît telle qu'elle était le 21 février 1848, et telle qu'elle est aujourd'hui; là, ajoutant à la prospérité matérielle, aux bienfaits de la paix, à une liberté sincère, à l'avantage d'être gouverné par des hommes supérieurs, à un groupe d'illustres écrivains et d'éloquents orateurs, une gloire militaire qui, bien que tardive et restreinte, n'en continuait pas moins les belles traditions

de notre armée, mettait en relief la bravoure et les aptitudes guerrières de nos princes et de nos généraux, et donnait à la patrie ingrate une riche colonie; — ici, tous les éléments de la ruine et de la honte; le pouvoir entre des mains ineptes ou indignes; la faillite nous guettant au coin de la forêt de Bondy; l'empoisonnement de toutes les sources de la richesse publique et privée; une situation telle que nous avons sans cesse à nous demander si nous sommes plus misérables qu'humiliés ou si l'humiliation dépasse la misère; l'incertitude du lendemain; l'honneur de nos ministres et de nos députés noyé dans d'énormes pots-de-vin comme Clarence dans un tonneau de malvoisie; l'avilissement continu de la société, de la politique, de la littérature; le *krach*, le suicide, le divorce et la pornographie, réclamant le dernier mot des finances, de la religion, de la morale et des lettres; l'œuvre infernale de la laïcisation acharnée à pervertir l'âme de l'enfant, à aggraver les angoisses du lit d'hôpital, à proscrire l'idée de Dieu...

Et, dans le long intervalle entre ces deux extrêmes... Oh! c'est ici qu'il faudrait une parcelle de génie dantesque pour évoquer ces visions sinistres, pour vous faire assister à ce défilé tragique! On a voulu épargner quelques gouttes de sang factieux ou criminel, et voilà que le sang coule à flots sur les barricades de juin. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Caussidière, Barbès, Sobrier, Flocon, Blanqui ont eu leur jour de triomphe; et voilà que d'honnêtes bourgeois, des généraux, un saint archevêque, paient de leur vie la rançon de la France et la

victoire du comédien Bocage et du vaudevilliste Étienne Arago. On croyait que cette République, avant de périr, avait fait tout le mal qu'elle pouvait faire. Erreur! c'était à peine un prologue... Voici la tragédie tout entière; voici ce que n'auraient osé annoncer les prophètes les plus pessimistes! Toutes les férocités de la guerre, toutes les atrocités de la défaite; l'invasion, l'incendie, le massacre, le pillage; un je ne sais quoi qui pourrait faire croire que Paris s'appelle Ninive, et qu'un nouvel Ezéchiel va se faire l'interprète des colères de Jéhovah; au dedans, concurremment avec ces calamités effroyables, tout un état-major et toute une armée révolutionnaires, se chargeant de les envenimer; nos généraux paralysés par les ordres et contre-ordres insensés d'un dictateur dont les statues seraient mieux à leur place à Berlin qu'à Paris ou à Cahors; un système d'effrontés mensonges, nous faisant passer par des alternatives d'illusions et de mécomptes; une sorte de complicité entre nos ennemis du dehors et nos ennemis du dedans; le crime fermentant dans les bas-fonds parisiens, tandis que se resserre le blocus prussien et que la faim se prépare à capituler... Des assassinats dans toutes les grandes villes; la cité du grand roi servant de théâtre au couronnement de l'empereur d'Allemagne... Hélas! le défilé n'est pas fini; c'est à peine s'il commence. Sous ce ciel noir, sur ce sol couvert de neige, voyez-vous se traîner ces pauvres soldats, ces petits mobiles, jusqu'à ce qu'ils tombent et meurent de froid, de faim, de désespoir? Ils sont victimes de Gambetta et de Jules Favre bien plus que de

Bismarck et de Moltke; victimes de la scélératesse des fournisseurs républicains, qui s'enrichissent de leurs fraudes sur le pain, les vêtements et les chaussures. *Away! Away!* marchez encore! La démagogie, triomphant de nos désastres qu'elle appelait de ses vœux patriotiques, n'en était qu'au début de ses infamies; il y manquait ce spectacle que la Terreur elle-même s'était refusé : sous les yeux des ennemis vainqueurs, railleurs, heureux de voir compléter leur œuvre, des Français, des Parisiens, — non, des monstres secondés par des brutes — jetant des flots de pétrole sur les plaies saignantes de la patrie, faisant couler le sang le plus pur qui ait jamais été versé par d'abominables bourreaux, incendiant les monuments, les édifices, des rues entières, déboulonnant la Colonne, dernier reste de nos gloires perdues, prêts à pousser jusqu'au bout cette criminelle parodie des Barbares, et ne s'arrêtant que parce qu'on les arrête; puis, le traité de Francfort, l'impôt des cinq milliards, la perte de deux belles provinces, les roueries de M. Thiers mises en travers de la restauration monarchique; les dissolvants parlementaires opérant leurs ravages dans les rangs de l'Assemblée nationale, et, pour comble d'horreur et de scandale, la République bénéficiant du mal qu'elle nous a fait; ses chefs les plus tarés occupant les positions les plus hautes; les héros de la Commune rappelés, rapatriés, réintégrés, non pas comme des coupables à qui l'on pardonne, mais comme des martyrs méconnus, des patriotes incompris, d'innocentes victimes d'un malentendu, ayant droit à une répa-

ration et émargeant au budget pour s'indemniser de leurs souffrances imméritées!

Vous vous demandez peut-être pourquoi cette énumération qui n'en finit plus, et qui est pourtant bien incomplète? Uniquement pour ajouter ceci : Ces ignominies et ces malheurs auraient été, suivant toute vraisemblance, épargnés à la France, si les princes d'Orléans, en apprenant la Révolution de février, avaient filé droit sur Paris avec quelques centaines de marins *débrouillards* et deux ou trois régiments, encore chauds de la prise d'Abd-el-Kader et des succès toujours croissants de notre armée d'Afrique. Nul, parmi les témoins de cette révolution fatale et absurde, ne me démentira si j'affirme que la lutte n'eût pas été longue; — ou plutôt il n'y aurait pas eu de lutte. C'eût été quelque chose comme le retour de l'île d'Elbe, avec cette différence que toute la France, cette fois, était du même avis que l'armée, que les revenants apportaient la paix, que l'Europe aurait applaudi, que les Cent-Jours auraient duré cent ans, et qu'il n'y aurait pas eu de Waterloo. Nous l'avons vue, la *Ville-Lumière*, sous l'éteignoir républicain : dès les premiers jours de mars, les vainqueurs les moins déraisonnables ne sachant que faire de leur victoire; les autres lancés dans tous les hasards de l'utopie, du rassemblement, des sectes communistes ou incendiaires; la garde nationale ne comprenant pas elle-même par quelle distraction ou quel aveuglement elle avait laissé une misérable émeute s'enfler en révolution, d'autant plus disposée à *taper dur* qu'elle avait à se

venger de sa propre faiblesse; la bourgeoisie intelligente ou soi-disant telle, l'œil morne et la tête baissée comme les coursiers d'Hippolyte, calculant les funestes conséquences de cette catastrophe, ou, comme aurait dit Royer-Collard, de cet effet sans cause; les magasins fermés, les théâtres déserts, les fonds publics en détresse, les bourses resserrant leurs cordons, les voitures disparues, les fiacres rares, les fêtes contremandées, l'air des *Lampions* alternant avec la *Marseillaise*; les invalides civils, grotesques sous leur bonnet de coton, étalant leurs faces patibulaires aux fenêtres du palais des Tuileries... Figurez-vous les princes d'Orléans, dans tout l'éclat de leur jeunesse, apparaissant au milieu de ce malaise universel, cavalcadant sur le boulevard avec une escorte martiale et pittoresque de spahis, de zouaves, de chasseurs d'Afrique, d'Arabes ralliés à notre conquête; à leurs côtés, nos généraux heureux de prendre leur revanche des fâcheux souvenirs du 24 février... Jamais réaction n'aurait été plus rapide, ovation plus électrique, acclamation plus unanime, réintégration royale plus populaire et plus complète.

Ceci me suggère une réflexion qui n'est pas sans quelque analogie avec les découvertes d'Émile Montégut et de M. Taine. Ils ont remarqué et prouvé que l'esprit révolutionnaire avait tué le patriotisme. C'est parfaitement vrai à un point de vue général. Chez les intelligences d'élite, on a pu signaler un changement d'un autre genre et d'une nuance plus délicate. Jadis le culte de la royauté et l'amour de la patrie étaient insépara-

bles, et se fortifiaient, s'exaltaient, se consacraient l'un par l'autre. A mesure que l'idéal royaliste perdait de sa puissance et de son prestige, les plus intéressés dans la question se laissaient insensiblement entraîner à transporter sur la patrie, représentée par le drapeau, le sentiment passionné que la monarchie ne leur inspirait plus. Certes, les princes d'Orléans cultivaient et pratiquaient admirablement l'esprit de famille. Pourtant, à leur insu peut-être, il est arrivé un moment où ils ont été plus citoyens que fils de roi, plus patriotes que princes, où ils se sont attribué plus de devoirs envers la France qu'à l'égard du trône; préoccupation généreuse, héroïque, qui les empêcha de s'apercevoir que, dans cette crise terrible et décisive, comme au temps de leurs ancêtres, la patrie et le trône redevenaient inséparables.

A présent que j'ai dit ce que j'avais sur le cœur, je me sens plus libre pour répéter avec M. Camille Rousset et avec l'histoire : « Quelle merveille, cette prise de la Smala! » — Quelle admirable folie de jeunesse! Il n'avait pas vingt-deux ans, ce prince qui jouait les Condé avant de les raconter, et qui ajoutait, en moins d'une heure, une page immortelle aux archives de nos gloires militaires. Un contre cent! Tout un monde, cette Smala, qu'Horace Vernet a fait revivre dans un tableau populaire. Vingt chances contre une pour que notre petite troupe, y compris son chef, fût écrasée, pulvérisée, en se brisant contre cette masse, où il aurait suffi, pour nous anéantir, que les femmes tendissent des cordes sur le passage de nos chevaux! Oui, folie de jeu-

nesse, mais de ces folies dont les jeunesses héroïques ont seules le privilège. « Par la tête de ton père, s'écrie l'Agha, en tenant embrassé le genou du prince, ne fais pas de folie! » Yusuf, l'intrépide Yusuf, conseille de reculer. — « On ne recule pas dans ma race », répond le duc d'Aumale, et en avant! Son exemple électrise ses compagnons d'armes, qui rougiraient de craindre le danger, quand il le brave. Quelques-uns ont conté depuis lors que, en se lançant au galop contre cette Smala géante, ils se croyaient sûrs de ne pas revenir. — « L'action, nous dit M. Camille Rousset, ne dura pas plus d'une heure. Comment la peindre? Comment raconter les cinq cents combats des cinq cents cavaliers? Car chacun eut le sien. » — « Nous n'étions que cinq cents hommes, a dit le duc d'Aumale, et il y avait cinq mille fusils dans la Smala; on ne tua que des combattants; et il resta trois cents cadavres sur le terrain. »

« Comment peindre? Comment raconter? » nous dit M. Camille Rousset. Tout simplement, cher maître, comme vous avez raconté et peint ce prodigieux fait d'armes, la prise d'Abd-el-Kader, la bataille d'Isly, et tous les épisodes de cette conquête; non seulement avec un beau talent, avec des documents puisés aux meilleures sources, avec un grand souffle qui vous emporte au milieu de ces scènes guerrières, mais avec amour, avec une puissance d'assimilation qui semble faire de vous le témoin de ce que vous racontez, un des acteurs des drames dont vous paraissez être le témoin.

C'est là, en effet, le trait caractéristique de ce bel ouvrage. Nous ne l'avions pas attendu pour savoir à quoi nous en tenir sur les qualités maîtresses de l'éminent historien de Louvois, sur le parfait accord de sa vocation avec ses travaux, sur cette faculté particulière de réaliser le type de l'historien militaire sans que la vraie littérature et le sentiment pittoresque y perdent rien. Dans la *Conquête de l'Algérie*, il y a quelque chose de plus et de mieux. M. Camille Rousset ne pouvait pas nous parler de Louvois, — un assez vilain homme, au fond! — comme il parle du maréchal Bugeaud, du duc d'Orléans, du duc d'Aumale, du prince de Joinville, de Lamoricière, de Changarnier et de Bedeau. Il avait étudié de près l'âpre génie de Louvois. Avec un art infini et une incomparable sûreté de main, il démontait pièce à pièce et nous montrait, par les ressorts et les dessous, le mécanisme compliqué de la politique de Louvois dans ses rapports avec l'armée, la guerre, Louis XIV et madame de Maintenon. Ici, notons une différence : L'historien s'est si bien identifié avec son sujet, qu'il s'y attache en le traitant. Il nous communique la sensation d'un homme qui aurait vécu ce qu'il raconte. Si je ne craignais de manquer de respect à l'histoire en la comparant au roman, je dirais que cette *Conquête de l'Algérie* fait songer à ces romans très rares, et d'autant plus enviables, où le romancier a sa part dans le récit, où l'on devine les battements de son cœur à chaque émotion de ses héros. Et quel esprit de vérité et de justice! Quelle respectueuse déférence

pour la mémoire d'un homme longtemps impopulaire, dont la gloire, dans ce livre, rattrape le temps perdu! « L'avenir a manqué au maréchal Bugeaud, mais non la reconnaissance nationale. Sa mémoire illustre s'est enracinée profondément dans la terre d'Afrique. Quand, au mois de juin 1849, Alger apprit la mort de son ancien gouverneur, l'émotion fut universelle et profonde. « J'ai fait mettre à l'instant, écrivait le général Bosquet, des crêpes à toutes les épées, et le deuil reste dans tous les cœurs, j'entends les cœurs des soldats et des patriotes. »

Un peu plus loin, M. Camille Rousset ne veut pas qu'il soit dit que la tache la plus légère dépare le fait glorieux de la prise d'Abd-el-Kader. « La sûreté de l'Algérie, nous dit-il, ne permettait pas qu'Abd-el-Kader fût rendu si tôt à la liberté. Ce qui est devenu possible en 1852 ne l'était pas en 1848. » Et quel relief l'éminent historien a su donner à cette originale et grandiose figure de l'émir! « Abd-el-Kader, nous dit-il, va disparaître des récits qui vont suivre; mais son souvenir, comme celui du maréchal Bugeaud, s'y retrouvera toujours. Tous deux ont marqué profondément leur empreinte dans l'histoire. Européen, Abd-el-Kader aurait été un grand homme; Arabe, ses quinze années de gouvernement et de guerre en Algérie l'ont placé hors de pair dans le monde de l'Islam. »

En somme, je crois rendre fidèlement l'impression que nous laisse cette émouvante lecture, si je dis en finissant : Dans tous les temps, cette *Conquête de*

l'Algérie aurait mérité et obtenu le succès d'un livre excellent, animé du patriotisme le plus pur. Aujourd'hui, grâce à un douloureux contraste entre le bienfait et l'ingratitude, cette œuvre magistrale offre tous les caractères d'une réparation et d'une revanche.

Mars 1889.

EDMOND BIRÉ

I

PARIS EN 1793

« 28 mai 1793.

» Cette arrestation d'Hébert va mettre le feu aux poudres. L'insurrection, qui est dans l'air depuis plusieurs semaines, ne peut manquer maintenant d'éclater au premier jour. La Gironde va périr; le triomphe de la Commune est assuré. Les riches, les gens aisés, sont menacés de la plus effroyable tyrannie. Croyez-vous qu'ils s'en préoccupent, qu'ils se concertent entre eux, qu'ils recherchent les moyens de conjurer le danger? Ils s'en gardent bien; et vraiment ils ont mieux à faire! Soyez sûr que, à l'heure où je vous parle, ils remplissent les salles de spectacle. (Le Théâtre-Français joue l'*Optimiste*, de Collin d'Harleville, qui est tout à fait de circonstance.) »

« 28 mai 1888.

» Les graves incidents d'hier, au Père-Lachaise, sont l'objet de nombreux commentaires et présagent le prochain triomphe de la Commune. On est unanime à blâmer la faiblesse et l'indifférence du gouvernement en présence de l'audace toujours croissante des anarchistes. Il donne pour prétexte à son attitude impassible, que les conservateurs, les riches, les gens les plus intéressés au maintien de l'ordre et au respect de l'autorité, semblent partager son insouciance. Hier, aux courses de Chantilly, des flots de vin de Champagne ont arrosé la victoire de STUART, et, le soir, la plupart des théâtres ont fait d'excellentes recettes. Ce qui justifie, dans une certaine mesure, la sécurité du grand parti conservateur, c'est qu'il vient de gagner deux sièges dans les conseils municipaux de Pouilly-les-Oies et de Neuvy-sur-Orge, communes de trois cents habitants, et que la politique du Comité des droites, de plus en plus unies et énergiques, est de nature à assurer le rétablissement de la monarchie traditionnelle, héréditaire, constitutionnelle, parlementaire et tempérée. »

Ce n'est pas sans dessein que j'ai rapproché ces deux dates, qui, à un siècle de distance, offrent de si terribles analogies. En tout temps, sous tous les régimes, un livre tel que le *Paris en 1793*, d'Edmond Biré, mériterait d'être lu et médité par tous les esprits sérieux. Qu'en dirons-nous aujourd'hui, lorsque nous assistons aux mêmes effets produits par les mêmes causes, lors-

qu'une interminable série de calamités et de crimes n'a servi ni à renseigner ou à faire réfléchir les honnêtes gens, ni à faire rentrer dans l'ombre les hommes de désordre; lorsque la société en péril, en détresse, ne veut ni se désister de ses futilités, ni renoncer à ses plaisirs?

Un mot d'abord sur la forme adoptée par Edmond Biré, et qui tient à la fois de l'Histoire, des *Mémoires* personnels et du Journal. Il nous dit dans sa courte préface : « Des critiques, dont je reconnais la haute compétence, ont reproché au *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur* de s'écarter des voies ordinaires et des formes traditionnelles. Le même reproche sera fait sans doute à *Paris en 1793*. Au lecteur de décider si j'ai eu tort, tout en m'attachant à être scrupuleusement et minutieusement exact, de préférer à la route battue, où passe l'Histoire en son carrosse, les sentiers de traverse où l'herbe pousse, où fleurit l'anecdote, où les petits détails nous arrêtent à chaque pas. »

Biré a parfaitement raison, et l'image qu'il emploie fait encore mieux ressortir la justesse de sa pensée. Cette grande route où passe le majestueux carrosse de l'Histoire, n'est pas, comme on pourrait le supposer, le plus sûr chemin d'un point à un autre. Ce genre de voyage et de véhicule est, au contraire, le plus favorable aux sophismes, aux erreurs involontaires ou voulues; et Dieu sait si la plupart de nos historiens révolutionnaires se sont privés de cet avantage! Alors même que, sous prétexte de mieux voir la droite et la gauche de la route,

ils montaient sur le siège, c'était un prétexte de plus pour dire, en arrivant : « Mon siège, est fait! » — Décidés d'avance à faire de leur récit le complice de leur opinion ou de leur passion, ils avaient soin, du haut de leur observatoire, de ne regarder que ce qu'il leur plaisait d'apercevoir, et de dédaigner, comme quantités négligeables, tous les détails qui contrariaient ou démentaient leur programme. En outre, ce n'est pas sans inconvénient que les grandes routes sont sans cesse sillonnées de voitures qui leur donnent l'air de grandes rues. Elles y perdent toute physionomie; elles sont banales; elles remplacent la verdure par la poussière; les arbres s'en éloignent, comme s'ils craignaient d'y perdre le lustre satiné de leur feuillage. Les rossignols et les chardonnerets se taisent, ne voulant pas entrer en concurrence avec le bruit des essieux et des roues.

Quelle différence avec les sentiers de traverse dont nous parle Edmond Biré! Ils ne sont frayés que par des promeneurs, des rêveurs et des poètes. A chaque pas, ils nous ménagent l'attrait de l'imprévu, l'aiguillon de la curiosité, le plaisir de la surprise. Ils serpentent sur la mousse, ils se baignent dans les ruisseaux, ils s'égarent dans les massifs pour se retrouver dans les clairières. Ils vivent dans l'intimité des oiseaux et des abeilles. Si l'on a pu critiquer Marivaux, en disant que, dans ses peintures du cœur humain, il préfère les petits sentiers au droit chemin, cette critique ne saurait s'appliquer à l'historien qui se méfie des généralités, cherche l'anecdote dans l'histoire, et souvent réussit à expliquer, à

l'aide d'un épisode ou d'un détail, l'ensemble des événements. Par l'infatigable patience de ses recherches, la certitude de ses documents, par son imperturbable faculté d'induction, Edmond Biré est parvenu à se faire le contemporain et le témoin de ce qu'il raconte; avec cette nuance que les témoins et les contemporains risquent d'être abusés par les effets du *trop près*, par le contact immédiat d'incidents qui les passionnent, les indignent ou les effraient, par le prestige de personnages qui leur jettent de la poudre aux yeux, tandis que le contemporain *posthume* a nécessairement moins d'émotion, moins de passion et plus de clairvoyance, surtout lorsqu'il est aussi loyal, aussi véridique que l'auteur de *Paris en 1793*.

Trois idées maîtresses dominent ce livre : le crime des Girondins, tout aussi coupables que les Montagnards; crime compliqué d'un aveuglement qui les fit complices de leur perte; la fatalité qui condamne les révolutions à s'exagérer toujours, à s'envenimer sans cesse, à charge le lendemain de surenchérir sur la veille, sous peine de mourir d'inanition ou de périr de mort violente; enfin, l'illusion des honnêtes gens, — de quelque nom qu'on les appelle, — qui se figurent que, étant en majorité, ils n'auront qu'à vouloir pour être les plus forts, et qu'il leur suffira de ne pas se compromettre pour ne pas être compromis.

Ces trois vérités nous sont présentées sous un aspect qui n'a rien de didactique; elles nous apparaissent dans une suite de scènes saisies dans le vif et sur le fait, tantôt tragiques, tantôt bouffonnes, où toutes les variétés

de la scélératesse, de la folie et de la lâcheté humaines se font tour à tour pourvoyeuses de la délation, du soupçon, du tribunal, de la prison, du massacre et de l'échafaud. La tragi-comédie s'ouvre par les funérailles de Michel Lepeletier. C'était un singulier républicain ce Lepeletier, ci-devant président à mortier, ci-devant député de la noblesse de la ville de Paris, ayant à son actif un discours où il glorifiait (en 1789) la religion, la monarchie, Saint Louis et Louis XVI. Millionnaire, poltron, tremblant pour ses millions et pour sa vie, dînant dans une gargotte pour dissimuler son immense fortune, justiciable de la loi des suspects, Lepeletier, dans sa médiocrité, peut nous renseigner sur toute une catégorie de républicains. Ces excellents citoyens se divisent en deux classes : les pauvres sont républicains par appétit, les riches par peur. Les gradations par lesquelles Lepeletier passa de ses opinions royalistes à son vote régicide, furent comme les pulsations de sa fièvre pusillanime. Vivant, il n'eût compté qu'à titre d'utilité ou de comparse. Assassiné par le garde du corps Deparis, il devint le héros ou le martyr d'une de ces cérémonies ou représentations théâtrales, destinées à réchauffer le zèle révolutionnaire. A ce propos, permettez-moi une remarque. Je me souviens que, aux obsèques du duc de Lévis, un de nos amis, en sortant de Sainte-Clotilde, dit avec un sourire mélancolique : « Nous autres royalistes, nous ne réussissons que les enterrements. » — C'est possible; nous pouvons constater du moins que, dans ces manifestations funèbres, tout marchait de pair : la

sincérité des regrets, le respect du cercueil entr'ouvert, la dignité du deuil, l'hommage à la mémoire du défunt, le dévouement à la cause qu'il avait servie, et ce je ne sais quoi d'auguste et de sacré que la foi et la prière ajoutent à la douleur. Nous pleurions nos morts, nous ne les exploitions pas. On a pu s'assurer, en des circonstances plus récentes et plus mémorables que les funérailles de Michel Lepeletier, que l'exploitation du tombeau par le tréteau faisait le fond des obsèques républicaines. Les survivants font un drapeau du suaire. Ne sachant pas prier, ils pérorent. Incapables de pleurer, ils déclament. Égoïstes dans le mensonge de leur tristesse, ils se demandent quel parti ils pourront tirer du vide laissé par le personnage qu'ils accablent de leurs panégyriques. Ils couvrent son drap mortuaire de couronnes d'immortelles pour cacher l'absence de l'immortalité véritable et parce qu'ils n'osent rien lui promettre au delà de cette terre qui va l'engloutir. Ils l'encensent comme une idole et l'enfouissent comme un chien. Refusant de recommander à Dieu qu'ils nient l'âme à laquelle ils ne croient pas, ils enferment fastueusement son corps dans un sanctuaire vide, dont ils ont eu soin de bannir le Dieu unique afin qu'il ait plus de place pour les contenir tous.

Un autre avantage de la méthode adoptée par Edmond Biré, c'est de nous donner la sensation directe, la vision de ce qu'il retrace. « Il semble qu'on y est! ». — Ce mot familier nous revient continuellement à l'esprit, tandis que nous lisons ces horribles scènes, ou plutôt

que nous y assistons. Songez que nous sommes au seuil de la Terreur, et que le chef-d'œuvre de l'écrivain n'est pas de la raconter, mais d'en faire sentir, à chaque page, les tressaillements et les frissons. Elle plane, comme un sinistre oiseau de proie, sur la malheureuse cité, qui achète, par des semaines d'épouvante, des minutes de sécurité. Les instants de répit qu'elle laisse sont comparables au sursis accordé au condamné à mort, et qui ne rend que plus poignante la certitude de mourir. Le sublime testament de Louis XVI, qui fléchirait des cannibales et des tigres, est représenté par les journaux révolutionnaires comme un monument de superstition et d'hypocrisie et ne sert qu'à aiguiser le tranchant du couperet au tournant de la meule. On décrète les visites domiciliaires. Aussitôt, toutes les portes se ferment, et, à chaque grincement des clefs dans les serrures, on croit entendre le commissaire précurseur du juge, du guichetier, du geôlier et du bourreau. Le soupçon, ce frère de la calomnie de Basile, circule d'étage en étage et d'une rue à l'autre, semblable aux miasmes pestilentiels que l'on absorbe en respirant. Tout citoyen a l'étoffe d'un suspect, et tout suspect cherche à se rassurer en se disant que son voisin a été plus imprudent que lui.

Et ne croyez pas à l'uniformité dans l'horreur ! C'est l'écueil de la grande histoire, lorsqu'elle soulève le poids de ces gigantesques dossiers. Le bourgeois de Paris écrit au jour le jour. Les courtes et rapides éclaircies se reflètent dans son *memento*. Nous avons tous, en des temps

plus heureux, admiré les magnifiques couchers de soleil dont les promeneurs ont le spectacle en passant sur le pont Royal ou sur le pont des Arts. — « Qui de nous a oublié ce qu'était Paris, à six heures du soir, en été, sous le règne de *Louis le Tyran*?... C'est l'heure où le soleil, avant de disparaître à l'horizon, étend sur la ville un manteau de pourpre et d'or qui cache ses misères et ne laisse voir que ses splendeurs. Tout est rumeur, mouvement, joie. Il semble que la grande cité ne renferme plus d'infortunés, plus de pauvres, tant les rues sont sillonnées de voitures, de promeneurs et d'oisifs! Quelle vie! quel concours! quel bruit! quelle fête sans égale! »

Sous la République une et indivisible, cette illusion n'est plus possible; ce souvenir n'est qu'un surcroît de douleur et d'angoisse. On dirait que le soleil couchant a trempé dans le sang son manteau de pourpre. La République, ainsi pratiquée, crée une servitude de plus sous prétexte de sauvegarder une liberté. Elle enchaîne ce qu'elle émancipe; elle opprime ce qu'elle délivre. Elle a le despotisme plus ombrageux et plus cruel que les tyrans célèbres. Elle se vante de gouverner au grand jour, et il suffit de prêter l'oreille pour entendre, dans la nuit, le chuchotement de ses délateurs et les patrouilles de ses sbires. Elle prétend alléger l'atmosphère alourdie par la monarchie, et l'on se sent, sous ses doigts, pris d'une suffocation de mauvais augure. Elle possède le secret des brusques transitions du sourire aux larmes. — « J'étais allé lire les journaux au

café Corazza. Les cafés, les galeries, les jardins, les grottes flamandes, le berceau lyrique, étaient pleins d'une foule immense... Il y avait là, en grand nombre, des pères avec leurs jeunes fils, des mères de famille avec leurs enfants. Soudain, sur les huit heures, une rumeur étrange se répand dans le jardin. On annonce que le Palais est bloqué par la force armée; on parle de trains d'artillerie, de canons braqués; la nouvelle était vraie. »

Tournez la page : voici le Vaudeville, où l'on joue la *Chaste Suzanne*. Quel contraste! Et comme il s'accorde bien avec un des traits caractéristiques de l'histoire, forcément négligé par l'historien à grandes masses et à grandes lignes! Le petit épisode côtoyant l'événement; la soirée de plaisir escamotée entre deux fournées de victimes; la miniature ou la caricature se faisant sa part dans un coin du tableau *michel-angesque*; le couplet égrillard donnant la réplique à la tragédie; le déshabillé d'une jolie femme (madame Belmont, je crois,) offert, en guise de distraction, à des yeux fatigués de regarder les tombereaux du crime. Elle ne manquait pas de charme, cette *Chaste Suzanne*, pour des spectateurs de 93. Un peu de *nu*, un peu d'indécence, beaucoup de familiarité impertinente vis-à-vis de l'Ancien Testament; mais Azarias, le chef du tribunal, s'écriait : « Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez être ses juges! » Il n'en faut pas davantage pour que la pièce soit interdite. Nous sortons d'une séance de la Convention, où la majorité est encore girondine, pour

voir, chez l'ex-marquis de Villette, quai Voltaire, La Harpe se dresser sur ses petites jambes, agiter ses petits bras, et nous entendons ce disciple de Voltaire, converti déjà par les conséquences des impiétés de son maître, prédire au député girondin Isnard les malheurs qui le menacent, si ses amis ne répondent pas par l'emploi de la force aux excès de la violence. Rien de plus curieux que l'envers de ces médailles qui vont se frapper à l'effigie de Danton, de Robespierre et de Marat. Rien de plus conforme aux infinies diversités de la vie humaine, toujours prêtes à reprendre leurs droits au milieu des catastrophes les plus formidables, que ces sortes d'entr'actes, d'intermèdes, qui nous reposent de nos émotions et nous permettent d'entrevoir des personnages que le XVIIIe siècle a légués au nôtre; traditions vivantes, témoins à charge de la Révolution, à l'appui des notes écrites par Edmond Biré sous la dictée de son ami le Bourgeois de Paris. Le jeune avocat Royer, élève du célèbre Gerbier, c'est Royer-Collard, que j'ai vu présider la Chambre quand j'étais en rhétorique; esprit supérieur, raison éloquente, politique greffé sur philosophe, spectateur imposant et inutile en un pays où la politique des faits ne cesse de démentir celle des idées; orateur aux allures de prophète, que l'on admirerait davantage, s'il n'avait pas habillé ses pensées en maximes et ses maximes en oracles; Suard, académicien transitoire, qui vivait encore quand je suis venu au monde; trait d'union entre La Harpe et Villemain; possesseur d'une femme et d'un salon qui furent deux influences,

dont me parlaient souvent des hommes d'esprit, presque ses contemporains et à peine mes aînés; Fiévée, qui eut l'honneur de correspondre avec Napoléon, qui écrivait encore dans le *Journal des Débats*, lorsque je lançais timidement mes premiers articles dans la *Gazette du Midi*, et qui aurait mérité une meilleure place dans notre histoire politique et littéraire, s'il n'avait gâté par des mœurs équivoques ses remarquables talents de publiciste et même de romancier.

Et Beaumarchais? Pouvait-il être absent de ce cadre qui s'ajuste si bien au portrait de Figaro vieilli, épaissi, désillusionné, puni par où il a péché, surpris et consterné d'avoir trop réussi? Il est passablement embarrassé de son attitude et de son rôle, Figaro-Beaumarchais! Doit-il se réjouir? Doit-il se lamenter? Est-il vainqueur? Oui, puisque le comte Almaviva est en prison ou en exil, puisque la République est aussi propice aux valets que meurtrière aux maîtres, puisque ceux qui n'avaient eu que la peine de naître n'ont plus que la peine de mourir. Est-il vaincu? Oui, puisque, après avoir été l'idole de la société qu'il démolissait, il risque, à chaque instant, d'être la victime du régime qu'il a préparé. La royauté l'avait enrichi; la république le ruine. Ce ci-devant horloger n'a pas réussi à arrêter l'horloge révolutionnaire à l'heure qu'avaient marquée les philosophes, les idéologues, les rêveurs, les satiriques et les beaux esprits. Horloge toujours trop pressée, qui se hâte d'annoncer quatorze heures avant midi. Il se croyait de force à mener la danse, et le voilà enveloppé dans le tournoie-

ment de la ronde infernale qui emporte tout, les sceptres, les fortunes, les consciences, la justice, la pitié, les aristocraties du talent comme celles de la naissance, et qui, au lieu de l'égalité promise, sacrifie toutes les supériorités à toutes les bassesses. Voulant s'étourdir, obéissant à son génie d'aventure, désireux de prendre sa part de l'agitation universelle, Beaumarchais s'est lancé dans de nouvelles affaires, qui lui réussissent mal. Arrêté et conduit à l'Abbaye, peu s'en faut qu'il ne périsse dans les massacres de Septembre. Pour la seconde ou troisième fois, la Révolution a mis les scellés sur sa belle maison du boulevard; et puis, ce n'est plus le sémillant favori des princesses et des marquises, qui soulignaient de leurs bravos et de leurs éclats de rire les épigrammes de la *Folle journée*. Il a pris du ventre; sa comédie, tournant au tragique, participe de sa calvitie et de ses rides. L'éblouissant feu d'artifice s'est absorbé dans un épouvantable incendie. Erostrate a destitué Ruggieri. S'il n'était pas sourd, il entendrait tomber, pierre par pierre, la société absurde et charmante dont il a inauguré la démolition, tandis que retentissent dans le lointain, avec un cliquetis d'armes et un bruit de clairon, les pas de l'homme qui va porter à Figaro le coup de grâce en forçant ce révolté d'être servile et d'endosser l'habit de chambellan.

A cette eau-forte, pour laquelle je n'ai eu qu'à copier Biré et son Bourgeois de Paris, opposez la page exquise qui venge madame Récamier des dénigrements du feu duc de Broglie et de Prosper Mérimée. Quel temps, celui

où, le même jour, le triomphe de Marat alterne avec le mariage de Juliette Bernard!

Quinze ans! ô Roméo, l'âge de Juliette!

« Dans la rue Saint-Honoré, j'avais vu le crime dans toute sa laideur; et voilà que je contemplais l'innocence dans toute sa beauté! Juliette a quinze ans. Des cheveux châtains, naturellement bouclés, un front pur et charmant, le nez délicat et régulier, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, un éclat de teint incomparable, la tête la mieux attachée, la taille la plus fine, la démarche la plus gracieuse, et, par-dessus tout, une physionomie pleine de candeur et que son expression de bonté rend irrésistiblement attrayante : telle est celle qui s'appelle maintenant madame Récamier, si svelte, si aérienne, si divinement belle, qu'il nous semblait par instants voir en elle l'ange même de la réconciliation et de la paix. »

Peut-on rêver quelque chose d'aussi délicieux que la beauté idéale de Juliette Récamier? Oui, la musique de Mozart. Qui m'aurait dit que, dans un livre où retentissent les sinistres échos de la Convention, de la Commune et du Comité de salut public, où les éclats de voix de Danton et les glapissements sanguinaires de Marat répondent à l'éloquence girondine, où les tricoteuses comptent tour à tour leurs mailles et le chiffre des arrêts de mort, où le ciseau des Parques rivalise avec le fouet des Euménides, un souffle balsamique m'apporterait les incomparables mélodies de Mozart : *Voi que sapete che cosa è*

amore. — *Non più andrai...* — *Non so più cosa son...* — Et voilà un coin du ciel qui s'ouvre au-dessus de ce soupirail de l'enfer! Singulière coïncidence! Au moment où Beaumarchais expie son *Mariage de Figaro*, Mozart l'adoucit, l'attendrit et le purifie, comme il a purifié la diabolique légende de *Don Juan*. Transformé par son génie, le sujet perd de ses âpretés et de ses licences. La lutte de la noblesse et du tiers n'est plus en cause. Le rasoir du malin barbier s'émousse; une larme bénie brille dans les yeux de la comtesse; la musique s'empare de la phrase qu'aiguisait le sarcasme. Les soupirs de Chérubin glissent à travers le feuillage des marronniers encore frémissants du monologue de Figaro. Le Bourgeois de Paris nous disait tout à l'heure que la jeune et suave beauté de Juliette Récamier représentait à ses yeux une angélique mission de réconciliation et de paix. La musique de Mozart réconcilie ceux que la prose de Beaumarchais avait brouillés : les vainqueurs, embarrassés de leur victoire; les vaincus, complices de leur défaite.

Je me souviens que, pendant mes très lointaines années de collège, quand j'allais, avec mes camarades, au Jardin des Plantes, j'avais soin de faire une longue station devant les parterres où s'épanouissait la flore de tous les pays. Je lisais les étiquettes. J'aspirais le parfum des fleurs. Mon imagination de rhétoricien remerciait Dieu, qui a placé des créations si charmantes près de monstres aussi terribles. Je m'attardais de mon mieux avant d'arriver aux ménageries. Quelquefois une fau-

vette, cachée dans les branches d'un arbre exotique, me ravissait de son gazouillement, pendant que le rugissement des fauves m'arrivait du fond du jardin. Je viens de faire quelque chose d'analogue pour les fauves de 1793.

Avant d'aborder le principal sujet du livre de Biré, je veux chercher encore un correctif, un motif de consolation au milieu de ces horreurs, une preuve que la perversité humaine n'est jamais tout d'une pièce, qu'un peu de bien s'y cache presque toujours à côté de beaucoup de mal, et que, si l'on a tort d'être optimiste, surtout en temps de République, on aurait eu raison de ne pas être absolument pessimiste, même sous la Terrenr.

Je lis, page 123 : « La *Feuille du Matin* a reparu depuis quelques semaines, et je ne me lasse pas d'admirer la vaillance, disons le mot, l'héroïsme avec lequel l'auteur de ce petit journal attaque les révolutionnaires et défend les prisonniers du Temple. Il sait cependant mieux que personne, et pour en avoir fait l'expérience, que la liberté de la presse n'existe plus depuis le 10 août, c'est-à-dire depuis la chute du *Tyran*. »

Héroïque, en effet, ce brave Parisau, le journaliste de la *Feuille du Matin*, guillotiné le 22 messidor an II (10 juillet 1794). Rien de plus émouvant, en présence de ce dénouement inévitable, que les citations qui nous donnent une idée de son courage :

« Epitaphe dont nous laissons à nos lecteurs à faire l'application : « Ci gît qui donna la vie à la Liberté, et à qui la Liberté donna la mort. »

Était-il possible de mieux résumer, dans une ligne,

toute l'histoire de la Révolution? Une dame adresse au journaliste les vers suivants :

Ci-gît qui, malgré ses bienfaits,
Fut immolé par ses propres sujets,
Et qui, par un courage inconnu dans l'Histoire,
Fit de son échafaud le trône de sa gloire.

Les vers de Victor Hugo sont généralement meilleurs; mais ils expriment rarement une pensée aussi vraie.

Quel contraste, en face des infâmes calomnies de Dulaure, attribuant le courage du roi-martyr à un copieux déjeuner et à l'espoir d'une délivrance, ce témoignage du bourreau, de Sanson, dont le Bourgeois de Paris a eu bien raison de respecter l'orthographe! — « Et, pour rendre hommage à la *véritée*, il a soutenu tout cela avec un sang-froid et une *fermetté* qui nous a tous étonnés. Je reste très convaincu qu'il avait puisé cette *fermetée* dans les *principe* de la religion, dont personne plus que lui ne paraissait *pénétrée ny* persuadé. Soyez assuré, citoyen, que voilà la *véritée* dans son plus grand jour. »

Des gardes nationaux, forcés d'assister au supplice de Louis XVI, sont frappés d'une insolation de crime et meurent dans des convulsions effroyables. Des cochers de fiacre protestent contre ce prodige d'iniquité. La conscience publique, si elle n'a pas eu assez d'énergie et d'ensemble pour arrêter au passage la voiture funèbre, rencontre partout des interprètes, et les plus humbles ne sont pas les moins éloquents. Détail remarquable : cette horrible crise, ces scènes sanglantes créent une

atmosphère spéciale, ardente, enflammée, favorable à toutes les sortes de vertige. Les méchants s'enveniment, les bons s'exaltent. Les hardiesses du bien rivalisent avec les audaces du mal. Jusque-là, le roi et la reine avaient été, l'un un prince pieux, débonnaire et bienfaisant, aux allures vulgaires, à l'esprit médiocre, destiné, semblait-il, par la nature et l'éducation, à jouer un modeste rôle parmi les *utilités* de l'histoire; l'autre une femme délicieuse, exquise, un peu frivole, reine à Versailles, bergère à Trianon, aimant son époux tout juste assez pour donner des dauphins à la France, prodigue d'amitié, avare d'amour, heureuse de servir de point de ralliement à toutes les élégances, distribuant ses sourires à tous afin de ne les réserver à personne, multipliant ses amoureux pour être encore plus sûre de ne pas avoir d'amant. Le péril les transfigure, le malheur les grandit, le martyre met à leur front une auréole.

Cette métamorphose quasi surhumaine se communique à ceux qu'attirent les royales infortunes. Le sentiment se change en passion, le royalisme devient une religion, le respect devient un culte. Ceux qui se bornaient à aimer leurs princes brûlent de les sauver au péril de leur vie. La fidélité a sa petite église à laquelle le Temple sert de sanctuaire. Cette impression est partagée même par les historiens, j'entends par ceux qui, jusques à l'entrée de la voie douloureuse, avaient flatté la Révolution, doré la guillotine, pallié les crimes, idéalisé les prétendus géants de la Convention, de la Gironde et de la Montagne, signalé les fautes de la cour, vili-

pendé la faiblesse du roi, laissé planer sur la vertu de Marie-Antoinette cette ombre qui autorise le soupçon sans préciser la calomnie. A dater du 10 Août, ils changent de ton ; les augustes victimes sont désormais promises à la mort. S'ils ne les parent pas de fleurs, ils les traitent du moins comme si ces jours suprêmes d'angoisse et d'agonie les rendaient vénérables et sacrées, et ne laissaient plus voir que des âmes, là où les corps allaient tomber sous le couteau révolutionnaire ; témoin Lamartine, qui, dans sa coupable et paradoxale *Histoire des Girondins*, encore plus enluminée que pittoresque, renonce, une fois saisi par les dates néfastes, aux insinuations malveillantes, aux atténuations mensongères, aux réhabilitations impossibles, pour ne plus écouter que les grandes voix de la justice, de l'admiration et de la pitié !

Le Bourgeois de Paris, soufflé par Edmond Biré, ne refuse pas aux Girondins un brevet d'éloquence. Il cite quelques passages des discours de Vergniaud, qui rappellent les belles époques de l'*Agora* et du *Forum*. Si l'on fait la part de l'emphase, inévitable, dans ces crises meurtrières, chez des orateurs presque tous disciples de J.-J. Rousseau, il est impossible de n'être pas frappé de la puissance de cette parole, de la magnificence de ces images, de l'éblouissement de ces éclairs, sillonnant les nuées entre deux orages. On est irrésistiblement amené à des comparaisons accablantes pour nos politiciens d'aujourd'hui. Récemment, un écrivain des *Débats* s'amusait à nous offrir divers échantillons de la faconde de M. Floquet, encore plus incorrecte, plus banale et plus

ridicule que celle de M. Gambetta, l'appareilleur attitré de métaphores étonnées de se rencontrer et désespérant de s'accorder. Ce serait à éclater de rire, si l'on ne savait que M. Floquet et les autres sous-gambettistes, maîtres du pouvoir, acharnés à leur proie, peuvent encore nous faire beaucoup de mal, et, sous prétexte de concentration républicaine, aller jusqu'à Félix Pyat en passant par Clémenceau. Le souvenir de Vergniaud, de Barbaroux et de leurs collègues fait mieux ressortir l'exiguïté malfaisante de ces Lilliputiens de la tribune.

Les Girondins n'en furent que plus coupables, et leur légende n'est pas de l'histoire. Si, malgré tout, une sympathie approximative s'est attachée à leur mémoire, c'est, d'abord, que, pour les esprits superficiels, Danton, Robespierre, Marat, Hébert, Fouquier-Tinville, etc., etc., ont accaparé une telle somme d'horreur qu'il n'en reste plus pour leurs adversaires; c'est ensuite parce que presque tous les Girondins, ayant succombé dans la lutte, échappèrent à la honte de s'aplatir, en habit brodé, comme les survivants de la Montagne, sous la botte du despotisme impérial. Mais lisez *Paris en 1793 :* vous reconnaîtrez que leur peine fut la peine du talion. La royauté eut en eux des ennemis implacables. On dirait parfois un duel à mort entre la reine et madame Roland, cette haïssable et orgueilleuse Egérie de la Gironde. — « Tous ceux qui ont fréquenté, avant le 10 Août, chez madame Roland, savent que les exagérations de l'*Ami du peuple* ne l'effrayaient pas, quand c'était Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs défenseurs

qui étaient l'objet de ses ignobles dénonciations. On se souvient des cris d'indignation qui lui échappèrent, certain jour qu'on était venu lui annoncer que les feuilles de Marat étaient déchirées par les satellites de La Fayette... Ils ont attendu d'être personnellement en cause pour s'apercevoir que la feuille d'Hébert était une feuille immonde. Tant que ce misérable ne s'est attaqué qu'aux royalistes, aux aristocrates, ils ont pardonné toutes ses infamies... »

Voilà le trait caractéristique, et, sur un autre terrain, ce trait se retrouverait aisément chez nos révolutionnaires, plus ou moins mitigés, qui avant de perdre leur latin, disent à la Révolution : « *Non amplius ibis!...* » Ils déclarent la guerre au cléricalisme, n'osant nommer en toutes lettres la religion catholique; mais que le peuple, conduit à l'athéisme par les excès de laïcisation, en profite ou en abuse pour se précipiter sur le bien d'autrui et déclarer qu'aucun frein ne l'arrête plus en face des richesses et des jouissances de ce monde, les républicains riches, ou qui auront eu le temps de s'enrichir, s'apercevront que la religion avait du bon et que cette façon d'interpréter la guerre à Dieu n'était pas dans leur programme. Favorables à tout ce qui les aidait à démolir les objets de leur aversion, de leur envie, de leur haine ou de leur frayeur, ils se ravisent, froncent le sourcil et deviennent oppresseurs, dès que ce travail de démolition menace le frêle édifice qu'ils ont bâti sur le sable.

Le péché mignon des Girondins, ce fut l'orgueil. Les

aristocraties de la naissance et de l'argent portaient ombrage à l'aristocratie de leur intelligence et de leur talent. Le nivellement leur plaisait, pourvu qu'il les fît supérieurs à leurs égaux. Fils du XVIIIe siècle, imbus de ses doctrines dissolvantes, partisans du système qui, sacrifiant la société à la nature, prêtait à l'homme moderne les complaisances d'un moule à utopies, ils associaient, à doses inégales, la Philosophie, l'Encyclopédie, le Stoïcisme et le Paganisme. C'étaient autant de passeports pour leur égoïsme superbe, qu'ils déguisaient sous un faux air de patriotisme. Que pouvait produire cet amalgame dans des intelligences dénuées de toute solide croyance et même de toute discipline morale? Rien de bon; une présomption imperturbable, une infatuation de leur éloquence, une aveugle confiance en eux-mêmes, une accumulation de fautes qui finissaient par ressembler à des crimes et qui les conduisirent à la tragédie du 31 mai sur une pente fatale, savonnée de leurs propres mains, — avec cette nuance que le savon était du sang. On retrouve tous ces symptômes, tous ces traits de physionomie, dans les divers épisodes que le Bourgeois de Paris raconte *de visu* avec autant de sincérité que de verve. Quels saisissants chapitres : *Septembre!* le *Tribunal criminel extraordinaire*, le *Triomphe de Marat*, les *Funérailles de Lazowski*, la *Réunion de l'Evêché*, le *31 mai!* Je viens d'écrire le mot *tragédie;* ne croyez pas que, dans cette sanglante mêlée, la comédie et même la farce ne se fassent pas leur part! Le poète coudoie l'assassin; le *queue-rouge*

confond sa couleur avec celles du massacreur et du bandit; Bobèche fraternise avec Marat; le tribunal révolutionnaire prend des airs de tréteau. Si David peint le cadavre de Lepeletier de Saint-Fargeau, — en attendant la baignoire de l'*Ami du peuple*, — Edmond Biré, de concert avec le Bourgeois de Paris et Beaulieu, un de ses interlocuteurs, nous dit et a bien raison de nous dire : — « Savez-vous que, si cette Révolution n'était pas une chose si horrible, ce serait une chose bien amusante? Depuis l'ouverture des états généraux, à Versailles, le 5 mai 1789, quelle succession de spectacles incessants, variés, dramatiques! A côté des tragédies royales, quels drames bourgeois! Et, comme intermèdes entre la tragédie et le drame, quelles comédies! »

Quoi de plus comique, en effet, que les pages intitulées : *Guerre aux chats et aux moineaux*? « Le général Santerre, brasseur de son premier état, l'homme sinistre qui, le 21 janvier, ordonna un roulement de tambours pour étouffer la voix de Louis XVI, Santerre entreprend une nouvelle campagne. Contre les Autrichiens et les Prussiens? — Non. — Contre les aristocrates incorrigibles, contre ces enragés de modérés qui conspirent sourdement la ruine de la République? — Vous n'y êtes pas. Faut-il donc vous apprendre que les vrais ennemis du dedans, d'autant plus dangereux qu'ils trouvent un refuge jusque dans les maisons des patriotes, ce sont les chiens et les chats? Heureusement, Santerre veillait. »

Le crime des chats et des chiens n'était pas d'aboyer

et de miauler dans les jambes des sans-culottes ou de caresser les *ci-devant*, mais ces hôtes familiers devenaient des consommateurs importuns, des bouches inutiles en un moment où il s'agissait de donner du pain à une population délivrée de ses chaînes, ivre de liberté, conviée à présider les fêtes nationales, mais affamée depuis qu'elle était souveraine. Voici les considérants du farouche héros des chenils et des gouttières : « ... Le deuxième moyen est que, dès aujourd'hui, chaque citoyen se défasse de son chien inutile. Paris contient, en chiens et en chats inutiles (et les rats, citoyen Santerre?) de quoi absorber la nourriture de quinze cents hommes, lesquels, à deux sous par jour, forment trois mille pesants et font dix sacs de farines perdus. »

Santerre eut des rivaux de gloire et d'économies de croûtes de pain. Un d'eux, ne pouvant plus s'en prendre à l'eau bénite de cour, s'attaque au pain bénit des paroisses. « Ce pain bénit, qu'on faisait autrefois avec de la fine fleur de farine, et qui était une brioche, n'est plus aujourd'hui, il est vrai, que du pain de ménage; mais c'est toujours du pain, et il y en a bien, chaque fois, quatre livres pesant. Or, nous comptons à présent au moins cinquante mille municipalités en France. A deux paroisses, l'une dans l'autre, c'est cent mille pains de quatre livres par semaine, ou un million six cent mille livres de pain par mois de gaspillé, de perdu; car on sait que ces pains sont coupés dans la sacristie par petits morceaux, que le bedeau distribue pendant le reste de la messe. Les fidèles mâchent à peine, en chantant,

cette demi-bouchée, et la rejettent le plus souvent sans l'avaler. Par conséquent, c'est, par année, trente-cinq millions deux cent mille deux cents livres de pain qui ne profitent à personne. Ne mettons que trente millions. Le Dieu de la Nature peut-il se fâcher si on retranche de dessus ses autels une offrande dont il n'a que faire et qui est en pure perte, non seulement pour nous autres fidèles, mais encore pour nos curés ou vicaires qui n'en sont plus aussi friands? Supprimer le pain bénit pour économiser trente millions de livres de pain, c'est donc une œuvre méritoire et une œuvre très civique. »

Peut-être nos lecteurs, en souriant de ces calculs grotesques, y trouveront-ils de quoi s'étonner. Ils auront peine à concilier cette date formidable, *Paris en 1793*, avec les mots : *sacristie*, *curés*, *messe*, *vicaires*, *bedeau*, *pain bénit*, *nous autres fidèles*, qui semblent appartenir à un autre règne que celui des monstres et des démons. C'est, hélas! que la population et la bourgeoisie parisiennes étaient, en 1793, plus religieuses qu'aujourd'hui. — Entendons-nous! Religion par à peu près, comme les énormes calembours de M. Victor Hugo, puisque ces curés et ces vicaires, — *qui ne sont plus aussi friands de brioches*, — ont prêté serment à la constitution civile du clergé. Certes, nous préférons mille fois nos prêtres, forcés par notre République athée de se borner, dans les processions du Saint-Sacrement, à l'enceinte et au parvis de leurs églises. Si, dans nos grandes villes du Midi, — celles que je connais le mieux, — ces prohibitions ineptes font perdre à notre

commerce un demi-million en huit jours, ce n'est pas faute d'avoir averti les intelligents électeurs des citoyens Laguerre, Michel, Saint-Martin, Granet, Desmons, Gaussorgues, etc., etc. Ce qui est positif, c'est que le Bourgeois de Paris, arrivé aux fêtes de la Pentecôte et à la Fête-Dieu, a le droit d'écrire : « C'est Mirabeau qui a dit : Si l'on veut *démonarchiser* la France, il faut commencer par la *décatholiciser;* — propos qui a été répété, avec variantes, par la plupart des chefs de la bande révolutionnaire. — Je doute fort qu'on y parvienne, tant sont profondes les racines que le catholicisme a jetées dans l'âme de la France! Voici la Fête-Dieu qui approche, et je serais bien étonné si le peuple de Paris ne faisait pas trêve ce jour-là aux agitations révolutionnaires pour célébrer cette fête, populaire entre toutes, et pour suivre, à travers les rues, le dais sous lequel le prêtre porte le Très Saint-Sacrement... L'Assemblée législative, si hostile pourtant aux idées religieuses, n'osa pas aller contre les sentiments de la population parisienne. »

Cette trêve de Dieu, au milieu des scènes effroyables qui préludèrent à la chute des Girondins et inaugurèrent la Terreur, peut nous servir à combattre quelques idées reçues, qui ne sont pas exactement vraies. A travers les persécutions, les échafauds, les massacres, les sacrilèges et les blasphèmes, la religion catholique resta implantée au cœur du véritable peuple. Lorsque Robespierre, l'année suivante, décréta la fête de l'Être Suprême, escortée d'un luxe de cérémonial, ce fut moins, comme on pourrait le croire, pour en finir avec la grande tra-

dition nationale et chrétienne, que pour répondre tant bien que mal aux instincts religieux de la population opprimée par une minorité scélérate, pour tromper la faim de ceux qui ne vivaient pas seulement de pain, et leur offrir le trompe-l'œil d'un culte extérieur, dérisoire pour les esprits sérieux, acceptable peut-être pour les intelligences simples, obscures et ignorantes. Le comte d'Haussonville a excellemment remarqué que, bien avant le Concordat, la plupart des églises s'étaient ouvertes, — ou entr'ouvertes, — et que ces prières quasi-clandestines, s'élevant d'un amas de ruines, n'en étaient ni moins ferventes, ni moins agréables à Dieu. Ainsi s'explique le prodigieux succès du *Génie du Christianisme*, où Chateaubriand parlait aux imaginations, évoquait la poésie des souvenirs, donnait une revanche aux meurtrissures de la foi, faisait éclore des fleurs sur les décombres, mais où des pages délicieuses déguisent mal et ne rachètent pas le manque absolu de savoir théologique, de dialectique et d'apologétique chrétienne.

Le Bourgeois de Paris conduit les Girondins, d'étape en étape, jusqu'aux journées tragiques du 31 mai et du 2 juin. Est-ce à dire qu'il épargne leurs adversaires? Non, mille fois non! Marat est hideux, Hébert est immonde, Robespierre garde sa figure en lame de couteau,

Aiguisé par la ruse au profit du bourreau.

Et Danton! Les bons patriotes d'Arcis-sur-Aube, qui vont pieusement s'agenouiller au pied de sa statue,

feraient bien de lire et de méditer le chapitre qui concerne l'épouvantable septembriseur. Rien, absolument rien ne justifie le bénéfice des circonstances atténuantes que lui accordent les historiens de la Révolution. Ce panégyriste de l'audace n'eut que l'audace du crime; sa fausse grandeur ne fait illusion que grâce aux cadavres qui lui servent d'échasses; visage d'un scélérat sous le masque d'un tribun; ses rugissements légendaires font l'effet d'un porte-voix, grossissant et multipliant les appels de la guillotine. « Que n'a-t-on pas dit de moi? demandait-il à une femme spirituelle et courageuse. — Que vous êtes un honnête homme », répondit-elle. Il n'eut pas même l'intégrité ou l'honnêteté relative de quelques-uns de ses complices. Ses vices avaient soif d'argent. « Danton, disait M. de La Fayette, s'est vendu (à la Cour) à condition qu'on lui achèterait cent mille livres sa charge d'avocat... Le présent du roi a été de quatre-vingt-dix mille livres. J'ai rencontré Danton chez M. de Montmorin le jour où ce marché a été conclu. Plus tard, il a reçu encore beaucoup d'argent. »

Plus coupable, plus méprisable et plus vil que Mirabeau. Lorsque Mirabeau se vendit à la famille royale, il était de bonne foi. Effrayé du mal qu'il avait fait, ému des douleurs du roi et de la reine, ramené à leur cause par le comte de La Marck, il croyait avoir pour la réparation et le salut autant de puissance que pour la ruine. (Ils sont tous les mêmes!) La main qu'il tendait pour avoir de quoi payer ses dettes, rentrait ses ongles léonins, au moment où la mort vint à la fois le dispenser

d'accomplir son marché et de reconnaître la chimère de son orgueil. Danton se vendit avec la cynique arrière-pensée d'agir comme si on ne l'avait pas acheté. — « C'est égal, a dit Beaulieu, railleur incorrigible, M. Danton est un bien honnête homme. Il a reçu de l'argent du roi des mains de M. de Lessart et de M. de Montmorin. Mais n'a-t-il pas payé sa dette au roi, le 21 janvier 1793? Et quant à MM. de Montmorin et de Lessart, ne s'est-il pas acquitté envers eux, le 2 septembre, à l'Abbaye, et le 9 septembre, à Versailles? »

Au surplus, Danton s'est peint et caractérisé lui-même, lorsqu'il a dit à M. de Ségur, qui lui adressait quelques remontrances : « Monsieur, vous oubliez que nous sommes de la canaille, que nous sortons du ruisseau, qu'avec vos principes, nous y serions bientôt replongés et que nous ne pouvons gouverner qu'en faisant peur. »

Lisez et relisez ce *Paris en 1793*. Le récit a quatre-vingt-quinze ans; la leçon est d'hier, et peut-être de demain. En y apprenant comment on va de Vergniaud à Marat, vous y apprendrez comment on arrive de Floquet à Félix Pyat; — et, s'il vous plaît d'inscrire au bas de ce sombre tableau le plus déporable des *concetti*, vous vous direz qu'Edmond Biré a réussi, cette fois, à réconcilier deux ennemies : la Convention et la Vérité.

Juin 1888.

II

PARIS PENDANT LA TERREUR

Je commence par un reproche amical, qui ne me brouillera, je l'espère, ni avec Edmond Biré ni avec son éditeur : Pourquoi ne pas donner à ce volume son vrai titre, son vrai chiffre : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, tome troisième?* A-t-on craint de le discréditer, de diminuer le nombre de ses lecteurs, effrayés d'avoir affaire, non pas à un livre, mais à une série? — C'était, au contraire, une recommandation de plus. Pour un ouvrage aussi excellent que celui-là, les deux premiers volumes sont les parrains du troisième.

Le vif intérêt du sujet, la récompense académique, le rapport de M. Camille Doucet, le nom imposant de Gobert, autant d'introducteurs pour le nouveau venu; autant de gages d'un succès qui ne perd rien à se traduire en latin : *Vires acquirit eundo.* Vous connaissez cette façon si originale et si vivante de renouveler au profit de la vérité l'histoire de la Terreur. Edmond Biré prend pour interprète — j'allais dire pour secrétaire — un bourgeois de Paris, qui a été bien heureux d'échapper à l'échafaud; car il était digne d'y monter entre André Chénier et Roucher; témoin inappréciable dont nous par-

tageons les émotions, les colères, les indignations, les ironies et les mépris; comparable, tantôt au chœur de la tragédie antique, tantôt à un personnage shakespearien, venu pour compter les taches de sang sur la main de lady Macbeth. Grâce à cet intermédiaire et à son énergique faculté d'assimilation, Biré a pu se faire le contemporain des événements qu'il retrace; il a pu joindre le caractère justicier, l'autorité définitive de l'historien à la verve prime-sautière et pittoresque du chroniqueur; mérite fort rare! Ici et là, les qualités ne sont pas les mêmes. L'historien inspirerait une juste méfiance, si ses arrêts semblaient dictés par la passion. Le chroniqueur, plein de son sujet, ému des épisodes qui se déroulent sous ses yeux, emprunte à la passion et transporte dans ses récits le mouvement, la vie, le feu, la couleur, cette éloquence improvisée et immédiate, souvent plus persuasive que l'éloquence préméditée et réfléchie. D'ailleurs, qui oserait reprocher au bourgeois de Paris de se passionner en face de ces scènes sanglantes, en présence de ces monstres dont la seule excuse est de s'entre-tuer, devant ces excès de barbarie commis au nom d'une liberté pire que toutes les servitudes; liberté qui écoute aux portes, encourage la délation, fraternise avec la peur, ne voit clair que dans les ténèbres, force les serrures, fouille dans les papiers, possède des secrets magiques pour transformer les innocents en coupables, les passants en suspects, les suspects en accusés, les accusés en condamnés; pourvoyeuse du cachot, du guichetier, de la guillotine et du bourreau, qui n'est contente de sa

journée que quand elle est satisfaite du chiffre de ses victimes?

Le sang-froid serait d'autant plus impardonnable, d'autant plus impossible, que, en 1890, la vérité est aussi de l'actualité et la justice de l'à-propos. Nos modernes jacobins n'en sont encore qu'à la parodie; mais ils imitent ces parodistes anodins qui s'arrangent de façon à faire tourner leurs drôleries à la gloire de l'œuvre originale et à prouver qu'ils ne la travestissent que pour mieux en affirmer les beautés et le succès. Nos histrions de persécution, d'arbitraire et de ruine croient, en dressant des statues à Danton et à Robespierre, — en attendant Marat, — réhabiliter du même coup leurs vilenies et les faire participer à l'apothéose du crime. Ils se trompent. Ils sont trop petits pour se hisser au niveau de la scélératesse. Ces terroristes, qu'ils réclament comme leurs ancêtres, refuseraient de les reconnaître pour leurs héritiers.

Moi aussi, je me trompe, si je laisse croire que j'accorde aux hommes de 93 la grandeur dans le mal, les dimensions prestigieuses et sataniques qui plaisaient tant, après 1830, à l'école romantique et qui paralysent par le frisson d'épouvante la revanche du mépris. Le géant de 1793 est une mystification, comme le volontaire de 1792, comme la Convention sauvant la France, comme le héros de Juillet, comme le grand citoyen du 24 février et du 4 septembre. Lisez *Paris pendant la Terreur*; vous n'aurez pas de peine à vous convaincre que ces patriotes n'avaient pas un battement de

cœur pour leur patrie; que ces Spartiates étaient des épicuriens et des jouisseurs; que ces parleurs de vertu étaient pourris de vices; que ces fanfarons de liberté furent des despotes; que ces apôtres d'humanité étaient féroces; que ces adorateurs de la Nature trempaient dans le sang leurs idylles; que ces organisateurs de la victoire n'étaient au fond, comme Gambetta, que des organisateurs de la défaite, et que, finalement, ils ne durent le succès qu'à l'héroïsme de nos jeunes généraux, à la bravoure de nos vieux soldats, aux talents diplomatiques de Dumouriez, à l'impéritie des armées alliées, à l'inexplicable retraite du duc de Brunswick après la bataille de Valmy, — et qui sait? peut-être à quelque infernal mystère de la franc-maçonnerie. Jamais, non, jamais un bon Français ne consentira à croire qu'il ait pu y avoir quelque chose de commun entre la gloire des armes et ces bourreaux barbouilleurs de lois, que Hoche et Marceau n'aient été que le bras de Robespierre ou de Fouquier-Tinville, que les mêmes mains aient manié tour à tour l'épée de Kellermann et le couperet de Sanson, que les mêmes figures aient droit au piédestal et au pilori.

Si vous me dites que le plus affreux spectacle que l'on puisse rencontrer dans l'histoire du monde nous est offert par les Césars, — Caligula, Néron, Domitien, artistes à leur manière, livrés à tous les raffinements du plaisir, de la luxure et du vice, et, pour assaisonner leurs jouissances, se repaissant du martyre des vierges chrétiennes et des saints de la primitive Église, — je vous répondrai : J'en connais un plus horrible encore :

le proconsul républicain, le tribun démagogue, faufilé au pouvoir, devenu le maître d'un grand pays pour corriger les abus, légaliser les réformes, humaniser les lois, civiliser les mœurs, moraliser la société, adoucir les misères du pauvre, rendre à la nature ses droits, ramener l'âge d'or, inaugurer une ère de fraternité, d'égalité, de liberté, — et se vautrant dans la fange du paganisme le plus voluptueux et le plus cynique, tandis que le peuple meurt de faim, et que le tombereau du crime traîne au supplice l'élite de la nation. Quelle différence! Les empereurs romains, — ceux du moins que l'histoire a marqués d'un fer rouge, — n'avaient pas la prétention d'améliorer le sort de l'humanité. C'étaient des enfants terribles d'une civilisation parvenue au dernier degré de corruption, de luxe, de décomposition et de pourriture. Un caprice d'hérédité ou une fantaisie de prétoriens les élevait à l'Empire; la tête leur tournait; le vertige de l'omnipotence troublait leur cerveau comme un vin fortement alcoolisé. Ils devenaient de véritables fous, des fous furieux et sanguinaires, et, comme on dirait dans le langage actuel, des malfaiteurs irresponsables. L'humanité n'avait rien à attendre ou à espérer de ce côté-là; mais écoutons un écrivain que l'on n'a jamais accusé de cléricalisme et qui est rarement aussi vrai, Alexandre Dumas, dans sa préface de *Caligula* : « Le colosse romain éprouvait parfois de subites commotions, de souterraines secousses et de mystérieux tremblements. C'est que la terre était alors pareille à une femme dont la grossesse touche à son terme. Elle sentait tressaillir son

fruit dans ses entrailles, fruit inconnu, prédit par la Salutation angélique et attendu par la foi. Un frissonnement mortel courait parmi cette société qui, d'une main chaude de luxure, tentait d'effacer avec du vin et du sang les paroles fatales écrites par le doigt de l'ange sur les murs suants du festin. Rome n'osait plus se fier ni à la terre ni au ciel. Elle était entre un volcan et un orage; elle avait sous ses pieds des catacombes pleines et sur sa tête un Olympe vide. » Les terroristes de 1793 ne pouvaient pas, à propos des lumières et des leçons de l'Évangile, alléguer leur ignorance; la plupart avaient reçu une éducation chrétienne; quelques-uns devaient leur instruction à des congrégations religieuses, d'autres avaient porté la soutane du prêtre ou la robe du moine.

Maintenant, rouvrez le livre d'Edmond Biré, le *Journal du bourgeois de Paris*, daté du 22 octobre 1793, six jours après le meurtre de la reine. Les *Restaurants!* Ce chapitre est aussi instructif qu'appétissant. « La chère était exquise et les vins avaient un bouquet qui montait à la tête de nos gens. Barère a déclaré qu'à ses yeux tous les nobles, tous les prêtres, tous les hommes de loi, tous les médecins, étaient des ennemis nés de la Révolution et devaient être traités comme tels. Le vaisseau de la Révolution, dit-il, ne peut arriver au port que sur une mer rougie de flots de sang. Et Saint-Just : C'est vrai; une nation ne se régénère que sur des monceaux de cadavres. Robespierre ajoute que l'on doit éviter avec soin un lâche *modérantisme*, une fausse

sensibilité, qui, pour sauver quelques têtes, sacrifierait le bonheur commun. Hérault de Séchelles, aussi dissolu dans ses mœurs qu'impitoyable dans ses actes, ajoute son mot, et Barère résume ainsi la conversation : Qu'est-ce que la génération actuelle devant l'immensité des siècles à venir? Et, ce disant, ils humaient un verre de cette merveilleuse eau-de-vie, provenant des caves de Chantilly, qui conserve 23 degrés malgré sa vieillesse et se vend soixante francs la bouteille. »

Ici se place un détail non moins piquant que le reste du chapitre : Pendant la Terreur et durant ses lendemains, les restaurateurs célèbres, Méot, Beauvilliers, Gervais, Venua, étaient presque tous des chefs de cuisine des grands seigneurs émigrés ou guillotinés. Il en résultait qu'à cette époque de détresse où le peuple manquait de pain, où les grandes dames reprisaient dans leurs cellules leurs corsages et leurs robes, les terroristes, en guise de brouet noir, dînaient mieux que n'avaient jamais dîné les aristocrates et les *ci-devant*. Rendons justice à Gambetta au milieu de tous ses méfaits : il avait embauché pour l'hôtel de la présidence l'illustre Trompette; mais il n'avait pas commencé par guillotiner le duc de Noailles. Quoi de plus curieux que le menu relevé par le bourgeois de Paris dans un ouvrage sur Vergniaud, signé du nom prédestiné de Vatel? « Béchamelle d'ailerons et foies gras; poulardes fines rôties; deux cailles au gratin; douze mauviettes; vin de Champagne; sauterne à dix livres la bouteille. » Quoi de plus significatif que ces paroles de Danton : « Enfin

notre tour est venu de jouir de la vie! Hôtels somptueux, mets délicats, vins exquis, étoffes d'or et de soie, femmes dont on rêve, tout cela est le prix de la force conquise. A nous donc, à nous tout cela, puisque nous sommes les plus forts. Qu'est-ce que la Révolution? Une bataille. Et, dès lors, ne doit-elle pas, comme toutes les batailles, avoir pour résultat le partage des dépouilles opimes entre les vainqueurs? »

Voilà donc les propos de table, les causeries *inter pocula*, de ces hommes de sang, mais aussi de sac et de corde. N'est-ce pas le cas de s'écrier comme le personnage d'un vaudeville contemporain de ma jeunesse : « Si le peuple n'est pas content de ce qu'on fait pour lui, il faut qu'il soit bien difficile! » — Et nous, comment ne pas tressaillir, comment ne pas vibrer à l'unisson, lorsque le témoin — *le juge* — ajoute avec une irrésistible éloquence, qu'on dirait inspirée par un Cazotte fin de siècle :

« Certes, un jour viendra où le parterre à jeun couvrira de huées ces lâches histrions; où ses sifflets les obligeront à fuir dans les coulisses en emportant leurs serviettes. Un jour viendra où la statue du Commandeur entrera dans la salle du festin et dira à ces hideux convives, membres de la Commune et membres de la Convention, orateurs des Jacobins et jurés du tribunal révolutionnaire : « Arrêtez! Vous m'avez donné parole de venir manger avec moi. » — Et ils répondront : « Oui, où faut-il aller? — Donnez-moi la main. — La voici. — Misérables, l'endurcissement du péché traîne une

mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre. » — Et Danton, Camille Desmoulins, Chabot, Hébert, Fabre d'Églantine, Chaumette, Robespierre, Saint-Just, s'écrieront alors : « O Ciel! que sens-je? un feu invisible me brûle, et tout mon corps devient un brasier ardent. »

De temps à autre, pour varier et pimenter leurs plaisirs, ces sybarites, heureux de mettre une goutte de sang dans chaque pli de rose, se faisaient servir en plein air, en se ménageant une vue sur la place de la Concorde et sur le passage de la charrette des condamnés. « *Cæsar, morituri te salutant*, » auraient pu dire les martyrs à ces étranges Césars qui se nommaient Chabot, Hébert et Chaumette; mais ils ne le disaient pas. Les yeux levés au ciel, ils saluaient le Dieu qui allait les recevoir, et qui se préparait à les venger.

Entraîné par mon émotion, je suis allé trop vite. J'aurais dû, avant tout, vous parler de la distribution du livre. Il embrasse la période qui va du 31 mai au 31 octobre, de la chute des Girondins, punis par où ils avaient péché, à leur procès et à leur mort. Que de choses dans ces cinq mois, qui, dans la vie ordinaire, ne représentent pas même deux saisons! On dirait que cette période tragique s'élargit, comme un estomac glouton, pour dévorer plus de victimes et consommer plus de crimes; la mort, les obsèques, l'apothéose de Marat, le procès et la mort de Charlotte Corday, le procès du général Custine, le procès de Brissot, le jugement et l'exécution de la reine Marie-Antoinette, le juge

de paix Buob, et, pour mettre un peu de variété dans ces scènes de terreur, les affiches, le Salon de peinture, les derniers jours de l'Académie française, *Paméla* au théâtre de la Nation, les restaurants, les cafés, le *Jugement dernier des Rois*; comédies macabres, bouffonneries sinistres, riant du rire édenté d'une tête de mort, qu'on accepte pourtant et qu'on lit avidement, d'abord parce qu'on y trouve la preuve que les contrastes de la vie humaine ne perdent jamais leurs droits, ensuite et surtout parce que ces ridicules tragi-comiques mêlent à nos frissons d'horreur les représailles de l'esprit et du bon sens. Ne sont-ils pas inhérents et comme rivés aux insanités et aux atrocités révolutionnaires?

Qui pourrait se défendre d'un douloureux rapprochement entre Charlotte Corday et la reine Marie-Antoinette, immolées tout juste à trois mois de distance, toutes deux conduites à l'échafaud à travers les huées d'une hideuse populace, soudoyée et gorgée de vin par les dictateurs terroristes? N'allons pas trop loin dans notre parallèle. Tout en rendant hommage à l'intrépidité de Charlotte, on me permettra de préférer la reine. L'une est girondine, l'autre est chrétienne. L'une va au-devant de la mort, car le meurtre de Marat était à la fois un meurtre et un suicide. — L'autre l'attend dans sa prison, en priant pour ses bourreaux. Lamartine, on le sait, a appelé Charlotte l'ange de l'assassinat; ce mot du plus illustre des enlumineurs de l'histoire fit fortune. Par malheur, l'ange avait trempé la pointe de ses ailes

dans les eaux troubles du *Contrat social* et de l'*Emile*. Le sang du vieux Corneille, avant de couler dans les veines de la vaillante héroïne, avait été frelaté et sophistiqué par Jean-Jacques Rousseau. Chimène, peut-être; Émilie, à coup sûr; Pauline, jamais. La reine-martyre, à ses derniers moments, récuse le prêtre *jureur*. Elle écrit à Madame Élisabeth : « Adieu! Adieu! Je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre de mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre; mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot, et que je le traiterai comme un prêtre absolument étranger. » — Je ne sache pas que Charlotte Corday, contemporaine de Brutus plutôt que de l'abbé Edgeworth, se soit inquiétée de savoir si sa conscience n'avait pas quelque chose à mettre entre la baignoire de Marat et le couperet de Sanson.

En outre, la noble fille, dans son exaltation républicaine, n'avait pas compris que, au moment où elle allait commettre son acte inutilement héroïque, la mort d'un monstre ne servirait à rien qu'à faire provisoirement de ce monstre un demi-dieu, à nettoyer, pour une apothéose théâtrale, réglée par le peintre David, ce corps hideux, où la lèpre suait le sang. Au contraire, si notre malheureuse France n'était pas gangrenée jusqu'aux moelles par le venin révolutionnaire, la mort de la reine Marie-Antoinette, bientôt suivie de celle de son angélique belle-sœur, aurait marqué pour nous une de ces dates indélébiles, qui, fixant la plus extrême limite du mal, ramènent au bien une nation égarée.

Je ne veux cependant pas quitter Charlotte Corday, qui a inspiré au bourgeois de Paris des pages saisissantes, préférables, dans leur éloquente vérité, à la tragédie de Ponsard, sans évoquer un souvenir aussi imprévu que personnel. Je lis à la page 117 :

« La voyageuse (Charlotte) s'est fait indiquer le Palais de l'Égalité et la rue Saint-Thomas du Louvre, où demeure le député Lauze-Duperret, pour lequel elle avait un paquet d'imprimés et une lettre. Ne l'ayant pas rencontré, elle est revenue le soir et lui a demandé de l'accompagner le lendemain chez le ministre de l'intérieur, afin de retirer des pièces dont une de ses amies, la *citoyenne Forbin*, avait besoin pour toucher sa pension de chanoinesse qu'on ne lui payait plus. »

Cette *citoyenne Forbin* était la comtesse Alexandrine de Forbin des Issarts, chanoinesse, sœur aînée du marquis de Forbin, gentilhomme de la Chambre, conseiller d'État et pair de France sous la Restauration. Après les temps d'orage, toute sa vie se passa à Avignon, où son frère possédait un hôtel, à deux lieues du château féodal des Issarts, que l'on aperçoit de tous les points de l'horizon, soit qu'on descende le Rhône en bateau à vapeur, soit qu'on arrive à Avignon en chemin de fer. Une déviation de la taille l'avait décidée à ne pas se marier, et elle s'était élevée à une dévotion quasi-monastique. Il y a, de cela, bien des années ; j'étais un enfant, et pourtant il me semble que je vois encore cette figure originale, la pieuse chanoinesse Alexandrine de Forbin, toujours en bonnet de taffetas noir, portant

elle-même sa chaise pour aller de sa maison à l'église. J'avais vaguement entendu dire qu'elle avait été, dans sa première jeunesse, l'amie de Charlotte Corday, mais, à l'âge que j'avais alors, ce nom ne me disait rien. Plus tard, quand je revins dans mon pays natal, elle était morte. Si je l'avais retrouvée, j'aurais pu lui dire : « La miséricorde de Dieu est infinie. Vos prières peuvent racheter auprès de lui la grande âme qui se trompa d'époque et préféra Rome républicaine à Rome catholique. Sainte Alexandrine, priez pour la filleule du Vicaire savoyard ! »

Ainsi que je vous le disais plus haut, le bourgeois de Paris — *alias* Edmond Biré — a distribué ses chapitres de manière à faire alterner les scènes tragiques, non pas avec la comédie, — quoique ce mot comporte aussi bien des tristesses, je ne consentirai jamais à l'admettre dans le dictionnaire de la Terreur, — mais avec les épisodes que l'on pourrait appeler curiosités révolutionnaires. Quelques-uns ne sont pas moins instructifs que les crimes : dans ce nombre, figurent les *Derniers jours de l'Académie française*.

Edmond Biré ne pouvait rester indifférent à cette agonie. De longue date, il est attiré vers l'Académie par une de ces affinités électives (le joli mot !), une de ces affections réciproques, qui, suffisamment éprouvées, finissent souvent par un mariage. Tout devait d'ailleurs le tenter dans ce souvenir historique et littéraire ; car il caractérise à la fois la Révolution et l'ancien régime.

Sans doute, le siècle qui allait finir dans l'expiation,

le deuil, le sang et les larmes, avait de plus en plus favorisé l'alliance entre le parchemin et le papier, de plus en plus donné à la littérature et au bel esprit droit de *bourgeoisie aristocratique*, si toutefois ces deux mots ne sont pas trop surpris de se rencontrer. Les salons mixtes, les soupers de madame Geoffrin et de madame du Deffant servirent de traits d'union et de points de ralliement. Il n'en est pas moins vrai que, au seuil de la Révolution, la moitié des fauteuils était occupée par des princes de l'Église, des diplomates, des ministres, des hommes de Cour, des grands seigneurs, pour lesquels l'Académie n'était qu'un privilège de plus, ajouté à d'autres prérogatives, un tribut payé par la littérature à la tradition, une marque de déférence donnée à des protecteurs par des protégés, la reconnaissance de grands services rendus à l'État, mais fort peu littéraires.

En 1793, ces académiciens avaient changé de *privilèges*. Ils étaient proscrits, traqués, émigrés ou guillotinés. Que de sièges vides ! Mort, le maréchal de Beauvau ; en prison, le comte de Bissy, M. de Loménie de Brienne, archevêque de Sens, le duc de Nivernais, M. de Malesherbes, M. de Roquelaure, évêque de Senlis, premier aumônier du roi, M. de Nicolaï, premier président de la Chambre des comptes. Le cardinal prince de Rohan — un précurseur, celui-là, et un grand coupable ! — s'est retiré dans la partie de sa principauté située sur la rive droite du Rhin. M. de Montesquiou-Fezensac, décrété d'accusation, a pu gagner la Suisse. Le duc d'Harcourt, ancien gouverneur du dauphin, a dû

chercher un asile en Angleterre. Faut-il ajouter, parmi ces académiciens légers de bagage académique, le cardinal de Bernis, ministre du roi à Rome, et le chevalier de Boufflers? Ce serait un peu exagéré, surtout si l'on songe que, en 1793, les plus illustres avaient disparu, et qu'on devait se contenter des talents de second ordre. A tout prendre, *Aline reine de Golconde*, du chevalier de Boufflers, est plus amusante que l'*Hypermnestre*, de Lemierre, et la poésie du cardinal de Bernis vaut bien la prose de Gaillard ou de Suard. N'importe! sans manquer de respect aux hiérarchies sociales, on peut dire que ces immortels avaient acquis à peu de frais leur immortalité.

En outre, depuis 1789, les académiciens défunts, l'abbé de Radonvillers, le duc de Duras, M. de Guibert, Rulhière, Séguier, Chabanon, le maréchal de Beauvau, Lemierre, n'avaient pas été remplacés. En somme, les Quarante étaient réduits à une douzaine : La Harpe, Chamfort, Sedaine, Target, Gaillard, Bréquigny, l'abbé Delille, Suard, Morellet, Barthélemy et Vicq-d'Azyr.

Ce qu'il y a de plus émouvant et de plus tragique dans ce chapitre, ce n'est pas la disparition de l'Académie française, destinée à renaître bientôt de ses cendres; c'est le récit de ce que souffrirent, pendant cette période effroyable, ces hommes dont la plupart avaient eu confiance, avaient partagé les illusions préliminaires, salué les préludes, regardé d'avance la Révolution comme une revanche ou une victoire de l'intelligence contre la

force, de l'esprit contre l'abus, et peut-être, hélas! de la raison contre la foi. Les voilà en face de cette bienfaitrice, de cette réformatrice, de cette porteuse de lumière, qui devait régénérer le genre humain. Il lui a suffi de pousser jusqu'au bout sa logique pour que la France fût livrée à des fauves et à des brutes, pour que la Société sacrifiée à la Nature fût vengée par la Nature même, immolée à la barbarie, pour que toute lumière s'éteignît dans un torrent de sang, pour que le génie, le talent, le savoir fussent rangés parmi les suspects. Quelles angoisses et quelle expiation! Il y en a qui ont ardemment pris leur part des premiers crimes. Chamfort a payé d'ingratitude les bienfaits de Louis XVI et de la reine. Menacé d'une seconde arrestation qui serait son arrêt de mort, il essaye de se tuer dans son appartement de la Bibliothèque nationale. Il se tire un coup de pistolet, se fracasse le nez et se crève l'œil droit. Il saisit un rasoir, se met la gorge en lambeaux, sans pouvoir réussir à se la couper; il se porte ensuite plusieurs coups vers le cœur. Se sentant défaillir, il tâche, par un dernier effort, de se couper les deux jarrets et de s'ouvrir les veines. — Et le malheureux survécut plusieurs mois à ses blessures!! C'est le vertige du suicide, le *delirium tremens* du désespoir possédé par le crime. Le ciel est fermé, et la terre s'entr'ouvre sous les pas tremblants de ces hommes qui n'ont vécu que pour le plaisir de leur esprit, de leur vanité et de leurs sens. La mort s'est si bien emparée de ce monde en ruines, qu'on se familiarise avec elle. Quand elle tarde à venir, on fait les avances. On meurt

également de la peur de mourir et de l'étonnement de vivre. Condorcet s'empoisonne pour n'être pas traîné à l'échafaud. M. de Loménie de Brienne, — un archevêque, ô douleur! — n'échappe à la guillotine que par le poison. Cabanis est le grand fournisseur de ce viatique païen, moins consolant que le nôtre, mais mieux ajusté à l'état de ces âmes qui s'enferment dans leur incrédulité pour être plus sûres de ne pas croire. D'autres fois, une imagination affectueuse et tendre, telle que Florian, abrité jusque-là sous le doux patronage du vertueux duc de Penthièvre, est frappée de mort au moment même où le 9 thermidor et la chute de Robespierre ouvrent les portes des prisons. Il n'a pu s'acclimater à cette atmosphère; il succombe au poignant contraste de ses aimables rêves avec ces horribles réalités, au chagrin de voir la tragédie envahir son idylle, les loups faire irruption dans sa bergerie. — « Dans son délire continu, nous dit La Harpe converti, son imagination sensible, et frappée sans remède, l'entourait de tous les monstres de la Révolution. Il sera toujours compté au nombre de ses victimes, sinon de celles qu'elle a tuées, du moins de celles qu'elle *a fait mourir*; ce qui est la même chose devant Dieu et devant les hommes. »

« Ce que La Harpe dit de Florian, on peut le dire aussi d'un autre académicien, Vicq-d'Azyr. Ancien médecin de Marie-Antoinette, il s'attendait à chaque instant à être arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, conduit à l'échafaud. Point de repos, point de sommeil. La guillotine était sans cesse présente à son

imagination terrifiée. Il mourut, le 20 juin 1794, à l'âge de quarante-six ans. Dans le transport de la fièvre, il ne cessait de parler du tribunal révolutionnaire. Il croyait voir Bailly, Malesherbes, Lavoisier, tous ses amis immolés, l'appeler sur l'échafaud. — « Ce délire d'un mourant, a dit Lemontey, montra au jour ce qu'était alors en France le *sommeil des gens de bien.* »

Je ne connaissais guère Morellet que par ses démêlés avec Chateaubriand, lors de l'apparition d'*Atala* et de son éclatant succès. Il faut bien avouer que cette première édition, avec *le nez du père Aubry incliné vers la tombe,* Chactas, *assis dans l'eau, tenant Atala sur ses genoux,* et autres originalités de l'autre monde plus encore que du Nouveau Monde, prêtait quelque peu aux sarcasmes du spirituel abbé, si caustique et si mordant que l'on avait parodié son nom en l'appelant *Mords-les.* Dans les notes placées à la fin de son volume, Chateaubriand nous le représente prenant un bain de pieds et faisant asseoir sa servante sur ses genoux, pour s'assurer que cette position est aussi impossible qu'incommode. En 1793, lors de la fermeture de l'Académie française *pour cause de décès*, l'abbé Morellet mérita qu'on le prît beaucoup plus au sérieux. Élu, le 24 juin, directeur de l'Académie, son courage et sa présence d'esprit sauvèrent ce qui pouvait encore être sauvé dans ce naufrage : les portraits, les procès-verbaux de chaque séance, les lettres patentes de l'établissement de l'illustre compagnie, le manuscrit du dictionnaire, dont la copie, pour

une nouvelle édition, venait d'être terminée. Un pareil sauvetage peut bien faire pardonner quelques facéties. Chateaubriand ne lui garda pas rancune, et, dans son discours de réception à l'Académie française, intercepté, comme on sait, biffé et bâillonné par le despotisme — non, je me trompe — par le libéralisme de l'empereur Napoléon, il lui consacra cette phrase : « L'un se distingue au milieu de vous par un esprit fin, délicat et sage, par une urbanité bien rare aujourd'hui, et surtout par la constance la plus honorable dans ses opinions modérées (Suard.) L'autre a retrouvé toute la chaleur de sa jeunesse pour plaider la cause des malheureux. (Morellet.) »

Ce que j'admire dans ce chapitre comme dans tout le volume, c'est qu'Edmond Biré nous donne, dans toute son intensité, la sensation de ce qu'il raconte. L'émotion passe du témoin à l'écrivain, et se communique de l'écrivain au lecteur. C'est comme une électricité de terreur, d'indignation, de pitié, de mépris, et parfois d'ironie vengeresse quand la férocité tourne décidément à la stupidité. Est-ce tout? Pas encore. Cette lecture m'a laissé une impression qu'il est plus facile de ressentir que de définir. Grâce à la légèreté de l'esprit français et à un regain d'immoralité, rebelle aux plus terribles leçons, on sait que, dès les lendemains de la Terreur, des jeunes gens et des jeunes femmes organisèrent des bals publics, qu'ils appelèrent bals des *Victimes*. Ils auraient dû les appeler bals des *Revenants*. Il y avait, en effet, dans cette rentrée de la société en possession d'elle-même,

un je ne sais quoi qui faisait mentir les vers de *Phèdre* :

> On ne voit pas deux fois le rivage des morts...
> Et l'avare Achéron ne lâche pas sa proie...

Ce n'était pas le retour à la vie de gens échappés à un grand danger; c'étaient des apparitions. Il y avait eu tant de certitudes de mort et si peu de chances de salut! Si peu de raisons vraisemblables pour que le 9 thermidor différât du 8, pour qu'un terroriste, tout aussi scélérat que Robespierre, comprît qu'il fallait le gagner de vitesse, sous peine de devenir sa victime! Il était si ténu, si peu visible, le fil qui avait arrêté tant de condamnés au bord de la fosse ouverte pour les recevoir! Aussi, un frisson quasi-fantastique se mêle-t-il à cette histoire traversée par des spectres décapités. Il semble que, pour en parler dignement, il faudrait Shakespeare et Hoffmann, entrant, une lanterne à la main, dans ces catacombes, moins chrétiennes, par malheur, que celles de la primitive Église. C'est cette impression vague, mystérieuse, parallèle au récit, comparable au tressaillement qu'on éprouve, la nuit, dans une forêt, qu'Edmond Biré a supérieurement rendue.

En regard de cette tragique agonie de l'Académie française, plaçons, en guise de pendant, *Paméla* au théâtre de la Nation. Avant d'y arriver, saisissons au passage, avec Edmond Biré, une jolie bévue de M. Thiers, que l'on aime à prendre en faute, pourvu qu'il soit bien

convenu que ses légères peccadilles ne nous font pas négliger ses gros péchés.

Il y eut deux Pamélas, sans compter celle de Richardson, de laquelle Diderot disait : « O mes amis! *Paméla*, *Clarisse*, *Grandisson*, sont trois grands drames! » — La *Paméla* de François de Neufchâteau, l'héroïne de ce chapitre, n'avait rien de commun avec une blonde et mystérieuse Paméla, que madame de Genlis présentait partout comme sa fille adoptive, et qui lui inspira une Nouvelle fort sentimentale, publiée dans les *Veillées du Château*, sous le titre de *Paméla ou l'Heureuse adoption*. Il paraît que madame de Genlis, grande parleuse ou pédante de vertu, ne pratiquait pas toujours ses maximes, qu'elle avait l'habitude de souligner pour en mieux pénétrer ses lecteurs. Aussi, cette Paméla, qui possédait tous les talents, qui posait pour les Héloïses en dénouant ses blonds cheveux bouclés, en s'agenouillant et en levant ses yeux et ses bras au ciel dans une attitude d'extase passionnée, donnait-elle lieu à bien des commentaires. Le duc d'Orléans ayant voulu lui constituer une rente de quinze cents livres, le notaire déclara qu'il était nécessaire, avant de rédiger l'acte, de donner un tuteur à la jeune fille, qui était orpheline. — « Eh bien! dit le prince, elle en choisira un elle-même. » L'*élève* de madame de Genlis désigna Barère, — ce qui donne une singulière idée de sa sensibilité et de son discernement; — c'est ainsi que l'Anacréon de la guillotine devint l'heureux tuteur de Paméla, suivant l'expression de Camille Desmoulins dans le *Vieux Cordelier*.

M. Thiers, citant ce passage, ajoute : « Allusion à la pièce de *Paméla*, dont la représentation avait été défendue. » — Or, ce même Barère, tuteur de l'intéressante et énigmatique orpheline, fut, au contraire, le persécuteur le plus acharné de la pièce de François de Neufchâteau. — « *Sur le rapport de Barère*, la Convention confirme l'arrêté du Comité de salut public, ordonnant la fermeture du théâtre de la Nation, la mise en état d'arrestation des acteurs et des actrices de ce théâtre, et celle de François de Neufchâteau. »

Cet épisode de *Paméla*, minuscule, perdu dans l'énorme fouillis de catastrophes, de calamités et de crimes, a pourtant ceci de remarquable, qu'il nous offre en raccourci presque tous les traits caractéristiques de la Révolution en général, et, en particulier, de la République de 93 : la peur d'abord, et, avec la peur, le germe des plus curieuses palinodies, en la personne de François de Neufchâteau lui-même. Jacobin en 1792, ardent napoléonien sous l'Empire, président de l'Assemblée législative, ministre de l'intérieur, membre du Directoire exécutif, membre et président du Sénat impérial, il aurait pu être le héros (fort peu héroïque) d'une comédie plus piquante que la sienne ; — car *Paméla*, ennuyeuse, froide, parsemée de toutes les sensibleries et de tous les lieux communs de l'époque, versifiée à la diable, ne méritait pas les honneurs d'une persécution républicaine. François de Neufchâteau, dans l'ensemble de sa carrière, nous fait songer à Pierre Lebrun, son protégé, sa créature et son successeur à

l'Académie française, de qui M. Cousin disait d'un ton solennel : « Lebrun! l'excellent homme! Il ne trahit jamais les individus; il ne trahit que les partis. » Ce qu'il y a d'incroyable (mais, sous la Terreur, on peut tout croire), ce fut la résignation avec laquelle l'auteur de *Paméla* accepta le premier arrêt : « Je n'ai su, écrit-il, que le jeudi soir, bien avant dans la nuit, quels étaient les motifs de l'arrêté du Comité. J'ai changé sur-le-champ ce qui, en 1793, avait paru prêter à des allusions que je n'avais pu prévoir, lorsque, en 1789 et 1790, je lus ma pièce au *Lycée*. Je me suis rendu aux désirs de plusieurs patriotes qui semblaient fâchés que Paméla se trouvât noble. Elle sera donc roturière, et sans doute elle y gagnera. Je ne voulais pas laisser le moindre doute sur mes sentiments bien connus. La liberté est ombrageuse; un amant doit avoir égard aux scrupules de sa maîtresse, et j'ai fait d'ailleurs aux principes de notre Révolution tant d'autres sacrifices d'un genre un peu plus sérieux, que celui de deux mille vers n'est pas digne d'être compté. » — Mais voici le *comble*, comme on dit aujourd'hui. En dépit des concessions, capitulations et sacrifices sur l'autel de la liberté, François de Neufchâteau est emprisonné à la Force, puis au Luxembourg. Il n'est libéré que par le 9 thermidor. Son arrestation est l'œuvre du Comité de salut public et surtout de Barère. Mais comme, le 10 thermidor, on ne sait pas encore positivement comment tout cela va tourner, il s'empresse, à peine sorti de prison, à sa sortie *de la nuit des tom-*

beaux, d'adresser à Barère et au Comité ces mauvais vers :

Des suffrages du Comité
Réunir l'unanimité
C'est obtenir justice entière.
Je comptais bien sur l'équité.
L'estime qui s'y joint rend la faveur plus chère,
Et c'est un nouveau charme ajouté par Barère
Au charme de ma liberté.

— « Hâtez-vous de remettre en prison cet homme-là, moitié pour sa lâcheté, moitié pour sa poésie », aurait dit un homme de goût et de cœur.

Un *comble*! disais-je tout à l'heure. Je me trompais. Voici une métamorphose encore plus instructive. En 1846, je rencontrais souvent Sainte-Beuve dans une maison amie. Nous n'avions pas eu encore le temps de nous brouiller. Il me conta qu'il se faisait traiter pour une ophtalmie, et que chaque matin, il se trouvait, chez l'oculiste, en présence d'un curieux débris d'une autre époque. C'était un vieillard, le citoyen Rousselin-Corbeau devenu, avec le progrès des années, le comte Alexandre de Saint-Albin. Dans son journal terroriste, — la *Feuille du Salut public*, — Rousselin préparait les voies à Barère. Il commentait ainsi la lettre de François de Neufchâteau : « J'ignore si les sacrifices faits par le citoyen François à la liberté quand elle n'existait pas, peuvent l'excuser, quand la République a consacré son existence, d'avoir offert aux valets de l'aristocratie, toujours déguisés en honnêtes gens, un nouveau point de ralliement sur le théâtre dit de la Nation. Mais

je sais qu'un patriote vient d'être insulté, à la représentation, dans une salle où les croassements prussiens et autrichiens ont toujours prédominé, où le défunt *Veto* trouva les adulateurs les plus vils, où le poignard qui a frappé Marat a été aiguisé lors du faux *Ami des lois*. Je demande, en conséquence,

Que ce sérail impur soit fermé pour jamais!

que, pour le purifier, on y substitue un club de sans-culottes des faubourgs; que tous les histrions du théâtre de la Nation, qui ont voulu se donner les beaux airs de l'aristocratie, dignes par leur conduite d'être regardés comme des gens très suspects, soient mis en état d'arrestation dans les maisons de force... »

Ce patriote, insulté par les aristocrates, dans la salle du théâtre de la Nation, avait protesté contre ces deux vers :

Ah! les persécuteurs sont les plus condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables.

— « Non! non! s'était-il écrié, point de tolérance politique! C'est un crime! » — Il s'appelait *Dragon Julian*, jacobin greffé sur mouchard et sur fripon. Quant à Alexandre Rousselin de Saint-Albin, nous le retrouvons bonapartiste enragé pendant les Cent-Jours. Puis, en 1822, il figure au premier rang des fondateurs du *Constitutionnel*, qui fit à la Restauration une guerre implacable et acheva de fondre dans un seul parti le bonapartisme et le libéralisme. Cette monstrueuse

alliance revenait de droit à cet homme, membre énergumène du Club des Cordeliers, rédacteur de la *Feuille du Salut public*, dénonciateur des habitués et des comédiens du théâtre de la Nation. Il avait adoré la servitude sous ses deux formes, le Terrorisme et l'Empire. Il était tout simple que ce bon citoyen dressât une batterie contre Louis XVIII, que la Charte de 1814 lui parût un code de despotisme, et qu'il étouffât, faute de liberté, sous le ministère du duc de Richelieu. Mort en 1847, il ne put voir le second Empire. Mais son fils fut bibliothécaire de l'impératrice.

Un mot encore sur la fermeture du Théâtre-Français (ou de la Nation), et l'emprisonnement des comédiens. Ainsi, rien de ce qui représente une supériorité quelconque dans le pays et au lendemain de Voltaire, rien de ce qui flatte les délicatesses du goût, les plus nobles facultés de l'intelligence, ne trouvait grâce devant la République de 1793. Le nivellement intellectuel opérait de la même façon que le nivellement social. Les distinctions de l'esprit étaient traitées comme les pavots de Tarquin, quoique sa prétention soit de réveiller au lieu d'endormir. On le décapitait en faisant tomber les têtes. Et ces illustres acteurs, Molé, Larive, Fleury, Dazincourt, Louise Contat, etc. ! Quel contraste et quel sujet de réflexions ! Sous l'ancien régime, ils se plaignaient de n'être pas assez confondus avec les marquis, les grands seigneurs, les princes et les grandes dames, qu'ils jouaient si bien. Maintenant, ils sont incarcérés et menacés de mort pour s'être trop identifiés avec les rôles de Cli-

tandre, des marquis de Tuffières et de Moncade, du comte Almaviva, de Célimène et d'Araminte. Il leur semblait bien dur d'être mis au For-l'Evêque pour une peccadille, et l'un d'eux, en y entrant, chantonnait le Pont-Neuf :

On me mit au For-l'Evêque.
J'en demandai la raison;
Ils me répondirent : C'est que
Vous méritez la prison.

C'était, en effet, du bon plaisir; mais le For-l'Évêque d'où l'on était sûr de sortir pour retourner au théâtre au lieu d'être traîné à l'échafaud, était un lieu de plaisance avec toutes sortes d'adoucissements, si on le compare aux Madelonnettes, à la Force, à la Bourbe et à Sainte-Pélagie.

Paméla, ses infortunes, ses interprètes et ses persécuteurs m'ont entraîné trop loin. Pourtant, que de chapitres piquants ou tragiques, dont les uns traduisent en français d'honnêtes gens le *sunt lacrymæ rerum*, dont les autres soulèvent ce rire nerveux duquel Victor Hugo a dit dans les *Deux Archers* : « *Ce qu'ils souffraient pour rire ainsi!* » Le *Seize Octobre*, la *Peur*, le *Salon de peinture*, le *Procès de Brissot*, le *Mariage de Chabot*, le *Jugement dernier des Rois*, les *Théâtres de Paris*, *Charlotte Corday*, la *Mort et les Funérailles de Marat*, etc... Tout le volume y passerait, et le mien ne vaudrait pas celui d'Edmond Biré. Lecture utile comme une leçon, irrésistible comme un roman, pathétique comme une tragédie, effrayante comme un

mauvais rêve, consolante comme une revanche, spirituelle comme un pamphlet. Si nous n'étions pas tombés sous le joug des Barère du naturalisme, des Chaumette du Théâtre-Libre et des Marat de l'ordure, ce livre devrait avoir autant de lecteurs et d'éditions que la *Bête humaine* de M. Zola. Mais j'y songe : est-ce qu'on ne pourrait pas s'y tromper? Est-ce que le titre du roman de M. Zola ne serait pas applicable au volume d'Edmond Biré?

4 mars 1890.

PAUL THUREAU-DANGIN [1]

I

A mesure que M. Thureau-Dangin avance dans son œuvre magistrale, on dirait que ses forces redoublent avec l'intérêt de son sujet. Dans ce cinquième volume, qui va de 1842 à 1845, que d'épisodes inoubliables, se dressant tout à coup dans le champ de l'histoire contemporaine, comme des morts qui reviendraient à la vie pour nous faire mieux comprendre les événements qui ont suivi, et dont ils personnifiaient le présage! Quel empiétement du passé sur le présent! Quelles leçons de politique, de philosophie, de morale, dont toute la portée n'a pu être mesurée que plus tard! Qui oserait dire, par exemple, que la mort du duc d'Orléans, le vote insensé de la *flétrissure* et la question de la liberté d'enseignement, obstinément refusée par les gros bonnets du gouvernement et de l'Université, n'ont pas

1. *Histoire de la Monarchie de juillet*, tome V (1842-1845).

exercé une grande influence sur les catastrophes dont nous gémissons encore?

Je laisse à l'écart les pages purement politiques, le droit de visite et les élections de 1842, la période où s'affermit le ministère Guizot, l'*Entente cordiale*, l'épilogue de l'affaire Pritchard, d'abord, parce que quand on n'est pas absolument sûr d'être un imbécile, il est dur d'avoir à se souvenir d'une époque où l'on a été positivement bête; ensuite, parce que, au moment où j'écris (avril 1889), la politique, toujours désagréable, s'est faite si bruyante, si envahissante, si grossière, si ordurière, si ignoble, si *canaille*, si prompte à passer de la démocratie à la *voyoucratie*, que nous aurions le droit d'accuser de trahison la littérature, si elle nous replongeait dans cette chaudière, alimentée par des bûches. Il y aurait de quoi écrire un volume, rien qu'avec la mort du duc d'Orléans, la *flétrissure* et la liberté d'enseignement.

Nous avions déjà entrevu, dans la *Conquête de l'Algérie*, de M. Camille Rousset, la tragédie du 13 juillet 1842. Mais l'éminent historien n'avait pu nous en rappeler que le contre-coup, le douloureux effet produit sur notre armée d'Afrique par la mort foudroyante de ce prince de trente-deux ans, qui avait tant fait déjà pour arracher notre conquête aux griffes du parlementarisme et aux étroits calculs d'une économie bourgeoise. Paul Thureau la raconte avec une vérité saisissante, en restant sur les lieux mêmes, sur ce sinistre chemin de la Révolte, dont le nom inspira un rapprochement cruel

aux implacables ennemis de la monarchie de Juillet, empressés à mettre leur haine jusque dans une étymologie. Le récit est entremêlé de détails touchants où l'on reconnaît l'écrivain profondément catholique. — « Le roi et la reine se penchèrent pour embrasser leur premier-né. — « Encore si c'était moi! » dit le souverain, qui pensait à la France et à la monarchie. Quant à la mère, toujours occupée de l'âme de son fils, sa première réponse aux paroles de condoléances fut ce cri : « Ah! dites-moi du moins qu'il est au ciel! » Ineffable miracle de l'amour maternel, exalté et comme sanctifié par une piété fervente! Ce mot attendrit plutôt qu'il ne déroute les survivants de cette époque, ceux qui savent que les qualités charmantes et même sérieuses du prince royal s'arrêtaient au seuil de l'église. On sait que cette catastrophe amena, au sujet de la loi de Régence, une discussion mémorable où M. de Lamartine plaida éloquemment — et prophétiquement — pour la Régence de la duchesse d'Orléans. Je lis dans une note, page 96 : « Lorsque M. de Lamartine soutint, à la Chambre, la thèse de la Régence féminine, la duchesse en fut fort mécontente : « Il n'a pas parlé pour moi, dit-elle, il a » parlé contre le gouvernement du roi ».

L'auguste veuve n'était juste qu'à demi. M. de Lamartine n'aimait pas les d'Orléans et leur dynastie. On aurait pu rallier aux faits accomplis cette imagination mobile, à l'aide d'une grande ambassade, d'un ministère ou de la présidence de la Chambre; mais le cœur n'y était pas. Cette antipathie remontait à la Restaura-

tion, au *Chant du Sacre*, aux traditions de famille : seulement, avec ce don d'intuition poétique qui lui permettait de voir de loin, sauf à ne pas voir de près, Lamartine pressentait ce qui est arrivé : que la monarchie de 1830 ne pouvait être renversée que par une émeute parisienne; qu'une jeune mère, entourée de ses deux fils, aurait plus de chance que le duc de Nemours d'arrêter ou de détourner à son profit le mouvement populaire et que, par conséquent, mieux valait lui décerner légalement, dès le début, le titre de Régente, que la forcer de le ramasser sur une barricade. J'ajouterais que l'événement justifia le poète, si je pouvais oublier cette séance fatale où, par une contradiction nouvelle, Lamartine, déjouant l'attente universelle, fit d'une girouette la hampe de son drapeau républicain, et, en présence de la duchesse et de ses enfants, sacrifia à ses deux méchantes fées, la popularité et la phrase, l'honneur de sauver la France et de légitimer ses pressentiments.

La discussion de l'adresse de janvier 1844, dite de la *flétrissure*, forme, dans le volume de Paul Thureau-Dangin, un tableau vraiment admirable, où la vivacité des couleurs, le relief des physionomies, l'exactitude des détails, réalisent l'idéal des qualités de l'historien. Ce chapitre me rappelle un souvenir personnel.

Jamais je n'ai compris par quelle aberration Louis-Philippe, spirituel, modéré, fin politique, peu vindicatif, avait attaché tant d'importance au vote de flétrissure. Sa modération s'accordait mal avec cette violence.

Sa politique d'apaisement était incompatible avec ce coup d'éclat qui devait exacerber les légitimistes et les rejeter plus avant dans leur périlleuse alliance avec les républicains. Après quatorze ans de règne, il pouvait supposer que, les passions se calmant peu à peu, les intérêts de propriété, de famille et d'avenir reprenant leurs droits d'audience auprès de ceux qui, désabusés d'une restauration prochaine, tournaient leurs satires en élégies; il n'avait qu'à patienter quelques années encore pour qu'un mystérieux travail de désagrégation lui ramenât les partisans de la légitimité, qui auraient des fils à placer, des faveurs à obtenir, des préfets à ménager, et qui n'étaient ni assez aveugles pour espérer, ni assez riches pour attendre. En outre, la sagacité dont il avait donné tant de preuves devait l'avertir que les cinq députés flétris donneraient infailliblement leur démission; si bien que de deux choses l'une : ou la majorité de la Chambre rejetterait la phrase flétrissante, ou les députés démissionnaires seraient tous réélus; ce qui, dans les deux cas, ne manquerait pas d'affaiblir le ministère et le gouvernement.

Enfin, si la mauvaise humeur du roi exigeait absolument une satisfaction, rien n'était plus facile, et cela dans des conditions qui auraient plus vivement blessé, non pas l'honneur, mais l'amour-propre des pèlerins de Belgrave-Square. Il faut bien l'avouer, à présent que nous sommes assagis par la vieillesse et l'adversité, il y avait, dans les manifestations de ce genre, si honorables d'ailleurs et si chevaleresques, toute une part de

juvénilité, qui contrastait avec le programme d'une politique sérieuse. On opposait la légèreté et la gaîté françaises au sang-froid britannique. On faisait du bruit et on noctambulait dans les hôtels. On se grisait de loyauté, de fidélité, de toasts, de chansons et de vin de Champagne. On s'offrait, du matin au soir et du soir au matin, une restauration en effigie, le trompe-l'œil de l'avènement que l'on désirait, l'illusion de la réalité que l'on n'avait pas. Pendant quelques semaines, on vivait dans un mirage, on marchait dans un rêve, on habitait un palais en Espagne dont on faisait le palais des Tuileries. On mangeait le pain de l'exil à la fumée de la revanche. Les naïfs lecteurs de romans croient que c'est arrivé; ici, on croyait que ça arriverait. Pour bien peu, on se serait donné rendez-vous, à courte échéance, dans une avant-scène de l'Opéra ou de la Comédie-Française. Les brouillards de la Tamise favorisaient cette propension à prendre des vapeurs pour des figures. Les bonnes têtes avaient peine à contenir les cervelles chaudes qui, tout en fleurdelisant les assiettes, les auraient volontiers cassées. Finalement, pour constater encore mieux le triomphe de l'imagination, on avait *apporté* M. de Chateaubriand, le décoratif par excellence, qui, en 1844, ne pouvait plus ni parler, ni marcher, et pour qui l'on faisait des mots, qu'il n'a jamais dits.

Maintenant, si vous me demandez où je veux en venir, je vais vous le dire : Louis-Philippe et les hommes d'infiniment d'esprit qui l'entouraient ne pouvaient-ils pas aborder la question par ce côté juvénile, et

M. Guizot, qui, lors de sa laborieuse jeunesse, avait publié un dictionnaire des synonymes, aurait-il eu à faire un bien grand effort de philologie pour changer juvénile en puéril? Eh bien! ce qu'il y a de curieux, c'est que cet amendement a existé, et qu'il est resté inédit. C'est ici que se place mon anecdote.

Pendant cette discussion, qui passionnait la Ville et la Cour, je voyais tous les jours un des plus jeunes députés de la Chambre, mon proche parent, mon camarade d'enfance et de collège, Henri de C... Il était fort perplexe. Blâmant de tout son cœur le mot flétrissure, tenant à conserver ses relations avec le faubourg Saint-Germain, il ne savait trop comment concilier ses répugnances personnelles avec sa situation de député ministériel. J'ajoute que son poste de secrétaire d'ambassade à Rome le plaçait sous la dépendance de M. Guizot, ministre des affaires étrangères et président du Conseil. Nous nous promenions ensemble le long de la terrasse du jardin des Tuileries, cherchant une solution, quand une idée me vint. — « Qui t'empêche, lui dis-je, de proposer un amendement qui satisferait les rancunes du roi et de son entourage sans te brouiller avec les douairières de la rue de Varennes?

— Quel amendement? Tu en parles bien à ton aise, toi légitimiste et libre de tout engagement?

— Par exemple, un peu de persiflage! Une phrase qui dirait pourquoi ces manifestations ne sont pas dangereuses et pourquoi le gouvernement n'a pas à les redouter? »

Henri de C... était plein d'esprit; il s'empara de mon idée; au bout d'un quart d'heure, nous l'avions rédigée en ces termes : « La France, jouissant des bienfaits de la paix et pleine de confiance dans la sagesse de son gouvernement, refuse de prendre au sérieux de puériles manifestations... »

« C'est cela! c'est bien cela! c'est la note juste! disait le spirituel député. A présent, il faut développer! » — Il s'exaltait; je lui donnais la réplique. Pendant dix minutes, il fut véritablement éloquent, et, durant ces dix minutes d'inspiration généreuse, je pus recueillir un mot, qui, depuis lors, a été répété par une bouche illustre, mais dans un sens tout différent, et dans une tout autre circonstance : « Flétrir un La Rochejaquelein! s'écriait le jeune orateur en s'adressant aux palombes qui roucoulaient dans les tilleuls de la terrasse; mais alors, messieurs, soyez complets!... Avant de voter, forcez-le de changer de nom!... »

Son enthousiasme m'avait gagné; je serrai sa main avec une émotion sincère, et je lui dis : « Oh! mon cher Henri!... parle, à la tribune, comme tu viens de me parler, et je te prédis un immense succès! »

A la tribune!

Je le vis pâlir; au bout d'un instant, ce n'était plus le même homme; une sorte de bégaiement avait succédé à la verve de son éloquence improvisée. Hélas! j'avais oublié qu'une timidité invincible paralysait, en face d'une assemblée houleuse, cette intelligence si bien douée.

Je l'accompagnai jusqu'à la grille du Palais-Bourbon, en l'encourageant de mon mieux : « Allons! un petit effort! Enlevons Hermione!... N'aie pas peur! Tes collègues ne sont pas tous des aigles!... — Je le sais bien, et c'est justement là ce qui m'effraie! » — Et, me montrant le palais d'un geste à la fois attristé et ironique, il ajouta : « Ils sont là sept ou huit qui ont trop d'esprit, et trois cents qui n'en ont pas assez... Je n'oserai jamais!... »

Il n'osa pas. L'amendement, écrit au crayon, d'une main tremblante, resta dans sa poche; seul, j'ai eu la confidence d'une idée qui aurait pu changer le dénouement, détourner l'orage, être agréé par Louis-Philippe, épargner au ministère cinq démissions et cinq réélections qui furent autant d'échecs pour le pouvoir, et alléger d'un grand poids une majorité à laquelle M. Guizot eût dit volontiers en latin, tout en l'engageant à voter la flétrissure : « *Invitus invitam.* » — Et aujourd'hui, après quarante-cinq ans, je ne puis songer à cet imperceptible épisode sans une impression mélancolique : « Qui sait?... »

Hâtons-nous de revenir à cette fameuse séance, telle que Paul Thureau la retrace avec ce caractère définitif qui ne faiblit pas un moment dans son magnifique ouvrage. M. Berryer, mis en cause, parlant au nom de ses collègues proposés, comme lui, à la flétrissure, resta au-dessous de l'attente générale. Chose singulière! Ce qu'on admirait en lui depuis son entrée à la Chambre, c'est qu'il était orateur politique plutôt qu'avocat; cette

fois, l'avocat reparut. Il plaida comme s'il était à la barre et avait à faire acquitter un prévenu : sans éclat, sans coup d'aile, embarrassé, presque timide, se perdant en subtilités, en arguties, bien peu d'accord avec sa manière habituelle et ses grands effets d'éloquence. Ce fut une déception, presque une déroute. La gauche et le centre gauche, qui avaient espéré que cette discussion amènerait une crise fatale à M. Guizot, ne se résignaient pas à la voir tourner à sa gloire, après une victoire trop facile; car, pendant que Berryer se déconcertait, M. Guizot s'était surpassé. C'est alors que, pour ménager à l'orateur légitimiste une revanche, pour faire expier à M. Guizot son triomphe et pour s'offrir le prétexte d'une de ces tempêtes qui peuvent déraciner les ministères comme les chênes, la gauche et ses journaux adjurèrent Berryer de remonter à la tribune en lui déclarant qu'il serait énergiquement soutenu, s'il opposait à M. Guizot son voyage à Gand (ce que l'incorrigible président Sauzet appela jeter le gant à son adversaire, en attendant le petit tour à Gand). Berryer hésitait : « Mais enfin, nous dit Paul Thureau, irrité des duretés dites à son parti et peut-être dépité de n'avoir pas fait jusqu'alors meilleure figure, il reparut à la tribune. » — Sa revanche, qui fut encore plus bruyante que brillante, coûta moins cher à M. Guizot qu'à la langue française. On m'a amèrement reproché ma tiédeur à l'égard de M. Berryer; mais, franchement, lorsque, dans une citation de six lignes, on en rencontre deux telles que celles-ci : « Ma conscience proteste par le parallèle.

Attendais-je donc des désastres pour *faire triompher mes conseils par leur lien douloureux* (?) », n'est-il pas permis de se demander, d'abord, si Démosthène et Cicéron ne parlaient pas mieux leur langue; ensuite, si, après l'effet du premier moment, la gloire d'un orateur peut rester bien intacte, lorsqu'il faut faire une si large part aux qualités purement physiques, à la sonorité de la voix, à la beauté de l'attitude, à l'ampleur et à la puissance du geste, au prestige de la pose et de la figure?

On sait ce qui arriva : une tempête concertée d'avance; la gauche furieuse; quelques énergumènes montrant le poing à M. Guizot; le cri : « Vous êtes allé à Gand! » lancé avec l'accent de la plus mortelle des injures; le ministre, « pâle, les lèvres contractées, brisé de fatigue, mais la tête haute, tenant ses insulteurs sous la flamme d'un regard que rien ne peut faire baisser », comparé par Lamartine, qui pourtant ne l'aimait guère, à ces grands oiseaux de mer, que le vent, l'orage et la foudre maintiennent sur la pointe des vagues en courroux; puis, le célèbre défi, qui domina le tumulte et que, dans des circonstances analogues, plusieurs ministres, notamment M. Léon Faucher, ont essayé d'imiter, mais sans en retrouver l'intonation hautaine et superbe : « Quant aux injures, aux calomnies, aux colères extérieures, on peut les multiplier, les entasser tant qu'on voudra; on ne les élèvera jamais à la hauteur de mon dédain. »

J'assistais à cette séance, et je puis attester que l'émi-

nent historien, qui était alors un enfant, nous la rend tout entière, vivante, ardente, pittoresque, tapageuse, affolée, endiablée, avec une sorte d'intuition rétrospective, comme s'il en avait été témoin. C'est le secret des vraies vocations d'historien, que l'on me permettra de préférer à celle des parodistes de l'*Iliade* et de l'*Enéide*. Maintenant, si vous me dites, en faisant un retour vers notre Chambre républicaine de 1889 : « Vous voyez bien qu'il n'y a pas lieu de tant se récrier, quand nos séances sont tumultueuses; c'est la condition essentielle du régime parlementaire! les choses ne se passaient pas autrement sous le règne de Louis-Philippe », je répondrai premièrement : Tant pis pour le régime parlementaire! Et puis, il y a une nuance. Lorsque Berryer évoquait le souvenir du voyage à Gand; lorsque les députés de la gauche, endoctrinés peut-être par M. Thiers, traitaient M. Guizot de mauvais citoyen; quand celui-ci, inébranlable et stoïque sous l'affront, lui répliquait par une phrase qui a mérité de prendre rang dans l'histoire, des noms illustres étaient en présence; de graves intérêts étaient en jeu; les colères, vraies ou factices, s'allumaient à un foyer que l'on pouvait, sans trop d'invraisemblance, qualifier de patriotisme. Les passions, tout aussi fougueuses, gardaient quelque chose de grandiose. La légitimité en exil, la monarchie de Juillet sur le trône, la Révolution toujours en éveil, guettant toutes les occasions de se faire sa part, il y a là de quoi ennoblir un champ de bataille, alors même que les combattants, comme les héros d'Homère, échangent des

injures en lançant leurs javelots. D'ailleurs, la France n'était pas en ruines, tandis que les ambitions individuelles s'entre-choquaient avec un bruit d'armures.

Aujourd'hui, la lutte s'agite entre pygmées malfaisants, armés de couteaux de cuisine, et expose au grand jour les plus vilains sentiments qui puissent déshonorer une politique et un parti. Des sous-vétérinaires, plus habitués à panser qu'à penser, des avocats sans clients, des médecins sans malades, des notaires sans étude, des tribuns sans éloquence, mais non pas sans absinthe, se disputent, avec des grossièretés et des violences de portefaix ivres, non plus sur la question de savoir si tel ou tel de leurs collègues est allé à Gand, a visité son roi exilé, rêvé une République athénienne, ou si, pendant les Cent-Jours, le patriotisme était à Gand ou bien à Waterloo, mais lequel des deux, de l'agresseur ou du défenseur, est le plus taré, le plus fripon, le plus canaille, de quelle largeur était le pot-de-vin où il a bu, et, parmi les antécédents de nos politiciens, lequel a donné le plus de besogne à la police correctionnelle et aux syndics de faillites : menus détails qui, bien entendu, n'empêchent pas de devenir ou de rester premier ministre ; au contraire ! C'est la même différence qu'entre le portefeuille de M. de Falloux et la serviette de Tricoche et Cacolet, entre le cercle et le tripot, entre le duel et le pugilat, entre le coup d'épée et la gifle, entre l'aigle et la pie voleuse, entre le combat de deux lions, sous le souffle brûlant du simoun et la grimacière querelle de deux singes, se disputant une noix de coco.

En somme, M. Guizot sortit plus grand et plus glorieux de cette tempête qui, d'après le calcul de ses ennemis, devait le renverser et l'écraser. Mais son ministère et son roi y perdirent. La discussion, le vote et ses suites laissèrent à tous les esprits sages une impression de malaise et comme un fâcheux pressentiment. Il en était alors des relations de la monarchie de Juillet avec les divers partis comme de ces ménages troublés où il suffit d'un accroc, d'un mot blessant, d'un geste offensant, pour amener une rechute et retarder indéfiniment la réconciliation décisive. Quant au président du Conseil des ministres, dont l'éloquence était hors de cause, les médailles d'or eurent un revers que je n'ai pas besoin de rappeler. L'orgueil était son péché mignon, et son orgueil lui persuadait trop aisément que tout était sauvé, que la royauté et la France n'auraient rien à craindre, pourvu que, dans ses conflits avec M. Thiers, il eût constamment l'avantage et fût applaudi par sa majorité. Le soir, lorsqu'il rentrait dans l'hôtel du boulevard des Capucines, et que ses admirateurs, ses amis, députés, pairs de France ou académiciens, se pressaient autour de lui pour le féliciter d'un nouveau succès, cette jouissance d'amour-propre lui suffisait; l'encens lui portait à la tête, et il refusait de s'apercevoir que, au-dessous de cette majorité acquise à sa politique, la durée même de son ministère amassait, dans la jeunesse, dans les classes intermédiaires, et jusque dans les rangs de l'opposition dynastique, des éléments de désordre, prêts à faire explosion, si on ne leur accordait pas quelques

réformes. Je m'arrête. Paul Thureau-Dangin, dans son sixième volume, vous racontera, bien mieux que je ne saurais le faire, comment, en quatre ans, le triomphateur du 26 janvier 1844 vint se briser aux barricades du 24 février 1848; comment il y eut un jour (sans lendemain, j'en conviens) où ce diable de Sainte-Beuve put écrire de cet orateur si éloquent : « *Plus bête que Polignac* », et comment, en décembre 1851, lorsque, trois jours après le coup d'État, M. Guizot annonçait que Louis-Napoléon et sa dictature n'en auraient pas pour un mois, un frondeur de ma connaissance put, sans trop de paradoxe, l'appeler un Lamartine en prose.

II

La génération nouvelle peut-elle se faire une idée exacte de l'état des esprits en France, vers 1844, alors que s'ouvrirent les polémiques sur la liberté d'enseignement? Nous ne le croyons pas, et ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de consulter là-dessus le livre de Paul Thureau. Si je ne craignais d'être accusé de paradoxe et d'un optimisme qui n'est pas dans mes habitudes, je dirais que la situation des catholiques est, à bien des points de vue, meilleure aujourd'hui que sous les ministères Thiers et Guizot. D'abord, il n'y a plus, à proprement parler, de *parti catholique*, et c'est un progrès; car ce mot *parti*, tant de fois appliqué à des fractions, à

des morcellements politiques, si souvent compromis par les moins chrétiennes des passions terrestres, s'accordait mal avec la grandeur surhumaine de notre religion, qui, si elle n'est pas universelle, devrait l'être, et voudrait embrasser dans une immense étreinte l'humanité tout entière, rachetée par le sang de N.-S. Jésus-Christ. Ensuite, mieux vaut à l'Église l'inimitié grossière, forcenée, maniaque, stupide, insensée, ignoble, hideuse, bestiale, de l'athéisme officiel ou du conseil municipal de Paris, que celle de persécuteurs lettrés, polis, savants, sournois, ironiques, plus ou moins célèbres, tels que MM. Cousin, Villemain, Michelet, Quinet, Génin, Libri, les voltairiens de l'École normale et du *Journal des Débats*. Les persécutions de guerre ouverte n'ont jamais effrayé l'Église; du moment que ses agresseurs se font bourreaux ou massacreurs, du moment que le blasphème, le sacrilège, l'obscénité, le *gros mot*, favorisés par la complicité du gouvernement, deviennent les manifestes et les programmes de l'impiété démuselée, tout est dit; les positions sont nettes, les malentendus impossibles. Le catholique qui hésiterait, perdrait ses droits au titre de chrétien et même d'honnête homme.

Ce qui est plus dangereux et plus redoutable, c'est un régime mixte, — je dirais presque *bâtard*, — où les consciences malléables ont des prétextes pour prendre le change; un régime qui n'est ni la persécution, ni la faveur, ni la neutralité libérale, où les meneurs de l'opinion représentent une sorte d'aristocratie intellectuelle, et, trop habiles pour démasquer leurs batteries,

choisissent leur point d'attaque. Même, il arrive parfois que, en le choisissant, ces bons apôtres affectent de croire, non seulement qu'ils respectent tout le reste, mais que c'est par respect pour tout le reste, qu'ils attaquent le détail vulnérable.

Telle était la situation, à l'avènement du ministère Guizot, et pendant les années suivantes. Est-ce à dire qu'il fût bien facile de s'y tromper? Non. Pendant ce long règne du monopole universitaire, les catholiques, élevés dans les collèges de Paris et assez heureux pour en sortir sans avoir perdu leurs croyances, savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur ces foyers d'infection où des adolescents fanés, fanfarons d'impiété et de libertinage, menaient de front Tite-Live et Parny, où les meilleurs capitulaient par respect humain, où l'indifférence des professeurs pactisait avec le cynisme des élèves, où des agrégés, répétiteurs et *pions*, avaient l'infamie de chercher à nous pervertir à l'aide de mauvaises lectures; si bien que nous étions placés dans cette cruelle alternative, ou d'être traités de *rapporteurs*, de *cafards*, de *mouchards*, si nous en parlions au proviseur et à nos parents, ou bien de prendre indéfiniment notre part de ces abominables poisons. Je me souviens, à ce propos, que, lorsqu'Alfred Nettement, qui avait passé, comme moi, par ces épreuves, raconta, dans son *Histoire de la Restauration*, un fait épouvantable, la profanation de la Sainte Hostie par des rhétoriciens enfiévrés de haine satanique, M. Villemain, rendant compte de son livre dans la *Revue des Deux Mondes*, protesta énergique-

ment contre cette légende. Or, Alfred de Musset, élevé au collège Henri IV et fort peu suspect, hélas! en matière religieuse, avait raconté le même fait, en 1835, dans la préface quelque peu emphatique et germanique de sa *Confession d'un enfant du siècle*.

Maintenant, si, nous reportant a cette date de 1844-1845, nous considérons les parties belligérantes comme deux armées en présence, nous remarquerons que la nôtre était alors moins compacte, moins homogène, moins une, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le drapeau était le même, mais le mot d'ordre et l'uniforme étaient différents. Les diocèses de Paris et du nord de la France conservaient encore des traces de gallicanisme; longtemps après, dans une excursion aux environs de Dieppe, je le trouvai installé chez un bon curé de village, entre un pot de cidre et un pain de beurre fort appétissants. A Paris, à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, des clochers de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Jacques du Haut-Pas, une bourgeoisie foncièrement catholique, fertile en marguilliers et en trésoriers de fabriques, gardait religieusement des traditions de famille, qui remontaient peut-être au grand Arnauld et à la Mère Angélique. On se méfiait des jésuites, parce qu'on ne les connaissait plus que par ouï-dire, sur la foi des calomniateurs et des plaisantins. Même quelques esprits chagrins leur en voulaient de ce qui les honorait le plus : de servir de prétextes à de perfides attaques dont les auteurs n'auraient pas osé s'en prendre à la religion, à l'épiscopat et au clergé séculier. Deux

exemples me suffiront à rappeler tout le chemin que nous avions à faire, et que nous avons fait. En 1854, quatre ans après la loi obtenue par les éloquents efforts de catholiques illustres et d'un pécheur momentanément converti, je publiai dans l'*Assemblée nationale*, organe de la fusion légitimiste, l'éloge d'un ouvrage du R. P. de Ravignan, et, à cette occasion, le panégyrique de la sainte Compagnie. A ma grande surprise, les gros bonnets du centre droit murmurèrent, et M. Mallac lui-même, directeur du journal, me reprocha mon imprudence. Il fallut la haute approbation du comte Molé pour faire taire les mécontents. Seize ou dix-sept ans après, M. de Sacy, le jansénisme fait homme, nous donna, en tête d'une nouvelle édition des *Provinciales*, une préface exquise, restée, selon moi, son chef-d'œuvre, où il déclarait, avec la loyauté d'un chrétien sincère et d'un homme de bien, que désormais tous les points de vue étaient changés, et que la guerre aux jésuites n'était plus qu'un pseudonyme de la guerre à l'Évangile, à l'Église et au bon Dieu. Il y a un demi-siècle, un homme de bonne compagnie et de bonnes manières, *gentleman* correct et allant à la messe, pouvait faire ses réserves aux dépens des jésuites sans être immédiatement classé parmi les nombreuses variétés du voltairien de bas-étage, du libre-penseur de pacotille, du candidat en veine de bassesses devant ses électeurs, ou du solliciteur besogneux aspirant à une préfecture. A présent, le masque du détracteur des jésuites n'aurait plus de quoi couvrir le visage de l'impie.

C'est donc sur un terrain moins déblayé qu'aujourd'hui, qu'allaient se rencontrer, en 1845, les défenseurs et les adversaires de la liberté d'enseignement; les catholiques, ayant quelque peine à secouer cette somnolence que leur reprochait M. de Montalembert; un roi, légèrement sceptique, neutre sans parti pris de malveillance, ennuyé de tout ce qui gênait sa politique d'apaisement et mettait un souci de plus à travers les complications des affaires extérieures, oubliant les conditions bourgeoises de sa royauté, pour dire, avec un dédain et une ironie de grand seigneur, que c'était là bien du bruit pour une querelle entre *cuistres et sacristains;* les ministres, pas méchants au fond, en bons termes avec le nonce, monseigneur Garibaldi (ne pas confondre), mais trop peu fervents pour avoir le courage de déplaire à leur majorité et de lutter contre l'opinion; le pape Grégoire XVI, recommandant la modération et la sagesse; et, d'autre part, les universitaires, hérissés de légalité, surpris et irrités qu'on les troublât dans leur monopole, fourbissant leurs vieilles armes, renouvelant et exploitant tous les préjugés hostiles aux jésuites, et s'évertuant à prouver que le Père Porée, le Père Rapin et le Père Vanière étaient de mauvais Français, parce qu'ils faisaient de bons vers latins.

On était arrivé à un de ces moments où une étincelle suffit à allumer un incendie. C'est alors que parut la brochure intitulée : *Du monopole universitaire, destructeur de la religion et des lois.* J'ai connu les deux auteurs : le Père Deschamps, un athlète, un saint

homme, dont les larges épaules, un peu voûtées, semblaient faites pour porter tous les *in-folios* d'une bibliothèque théologique; et l'abbé des Garets, homme charmant, causeur spirituel, excellent prêtre, mais chimérique, presque visionnaire, et, à force de croire à Louis XVII, affaiblissant l'autorité de ses réquisitoires contre les méfaits universitaires. Cet écrit fit un bruit énorme et amena de violentes représailles. Ici, j'ouvre une parenthèse pour signaler à Paul Thureau une erreur minuscule. L'abbé Moutonnet, qui eut, à cette époque, un procès pour une brochure qualifiée de factieuse, n'appartenait pas au clergé de Nimes. Il était curé d'une des quatre paroisses d'Avignon, je l'aimais beaucoup, et les sympathies de toute la ville le suivirent devant le jury. C'était une figure populaire, essentiellement méridionale, relevant sa verve antivoltairienne par un accent, le pur accent du terroir, qu'auraient envié Numa Roumestan et Tartarin de Tarascon. Dans son pamphlet ou soi-disant tel, il avait vaillamment attaqué ce qu'il appelait *la queue de Voltaire*. Un jour, — je venais d'être particulièrement maltraité par le *Siècle* et le *Charivari*, — je le rencontrai; il vint à moi avec son bon sourire, et me dit : « Il ne faut pas que cela vous offusque. J'ai reçu, ce matin, une lettre anonyme ainsi conçue : Voltaire était un grand homme, et vous êtes un imbécile ».

Dès les premières pages de ce chapitre, j'aurais voulu céder exclusivement la parole à Paul Thureau. Comment dire autrement que lui ce qu'il dit si bien? C'est

mieux que du talent, plus que de la conscience ; c'est la pleine maturité au grand jour, au grand air, inspirée par une vocation d'historien, fécondée par le génie de l'histoire. On sait qu'il excelle dans le portrait. Cette fois, il s'est surpassé. Jamais, par exemple, le roi Louis-Philippe n'avait été décrit d'une plume plus fine et plus délicate. Remarquez combien il était difficile, en 1889, de rencontrer la note juste et de s'y tenir. Bien des considérations, des intérêts ou des scrupules d'après-coup peuvent engager aujourd'hui les écrivains catholiques et monarchiques à laisser dans l'ombre, chez le roi de 1830, les côtés blâmables ou discutables. Une des singulières fortunes de ce monarque, un peu moins que légitime, un peu moins qu'élu de la nation, un peu plus que roi d'expédient, aura été d'hériter de son petit-fils une sorte de légitimité posthume et rétrospective, et de donner envie à ceux qui l'ont dénigré sur le trône, de le flatter dans son tombeau. Il faut du courage pour tenir rigueur à la mémoire d'un prince de qui nous pouvons dire, dans notre atroce misère présente, que nous avons été presque heureux sous son règne. Tant il est vrai qu'un sentiment intéressé et égoïste se mêle toujours à l'adulation, alors même que, au lieu de courtiser la vie, elle courtise la mort !

Paul Thureau a eu ce courage, et, comme on ne peut le soupçonner ni de jérômisme, ni de victorisme, ni de jacobinisme, ni de boulangisme, il a très bien fait d'être sincère. En lisant ces pages vraiment admirables de justesse, de netteté, de sentiment chrétien, je

me suis souvenu de ce que me disait un jour le plus illustre de nos évêques : « Que, pour bien voir Louis-Philippe, il fallait ne regarder ni trop haut, ni trop bas, mais *à niveau* ». (N'est-ce pas l'équivalent du *juste milieu?*) Dans ses rapports avec les questions religieuses, le roi des Français me fit souvent l'effet d'un bon et honnête bourgeois de la rue du Sentier, plus exact à son bureau qu'à sa paroisse, et mari d'une dévote. Pas n'est besoin d'être souverain pour savoir ce que ce rôle a de dangereux. L'époux d'une femme très pieuse, s'il penche à un scepticisme poli, risque de faire d'elle la déléguée de sa conscience, la mandataire de son salut, et de se reposer dans le régime de la communauté, sans être sûr de croire ce que croit sa compagne, et en se dispensant de pratiquer ce qu'elle pratique. Voyez les premières relations de Louis-Philippe avec monseigneur Affre, si spirituellement racontées par Paul Thureau. Plus épris des traditions royales qu'on ne l'avait supposé d'abord, Louis-Philippe, pendant les dix premières années de son règne, avait souffert de ce contresens par trop révolutionnaire : un roi de France et un archevêque de Paris, absolument étrangers l'un à l'autre. Lorsqu'il eut affaire à monseigneur Affre, moins récalcitrant que monseigneur de Quélen aux branches cadettes, ce fut une vraie lune de miel. Le roi disait : « Notre cher archevêque! Notre bon archevêque! » Il n'y avait pas jusqu'aux manières un peu frustes, un peu *rouergates*, du nouveau prélat, contrastant avec les allures aristocratiques, quasi-seigneuriales, de monseigneur de

Quélen, qui ne fussent prises en bonne part; car il en est des grands de ce monde comme des gens blasés sur la cuisine savante, qui finissent par préférer une omelette à un coulis d'écrevisses.

Mais, quand se présentèrent les graves questions où la conscience de monseigneur Affre était en jeu, quand *le bon pasteur* eut à choisir entre le salut de ses ouailles et le sourire de son roi, la situation se tendit, les rapports s'aigrirent. Louis-Philippe disait avec sa bonhomie *voulue :* « Ah! de grâce, ne me brouillez pas avec la reine! » (Pour un rien, il aurait dit *la bourgeoise.*) L'archevêque répondait : « Et vous, Sire, ne me brouillez pas avec le bon Dieu! » — Chose remarquable, et qui prouve la prépondérance de la passion sur le caractère! A quelques mois de distance, ce prince, de physionomie si modérée, se montra violent et irascible. Nous l'avons vu, dans l'affaire de la *flétrissure*, qu'il imposa, pour ainsi dire, à ses ministres et à la majorité. Cette fois, il exprima son mécontentement en des termes peu aimables pour *son* archevêque, et plus dignes du Napoléon de la guerre que du Napoléon de la paix : « Où ai-je été prendre ce M. Affre? C'est une pierre brute des montagnes. Je la briserais, si je n'en craignais les éclats. » C'est le châtiment des chefs d'État, qui ne comprennent la religion que comme moyen de gouvernement, — *instrumentum regni*, — et muselière du peuple, que leurs égoïstes calculs se retournent souvent contre eux, et leur créent des embarras là où ils cherchaient des appuis.

Les rois ont ou devraient avoir leur idéal, comme les poètes. Ce qui a manqué à Louis-Philippe, qui dédaignait la poésie et fut le moins romantique des souverains sous le règne du romantisme, c'est le sentiment d'un devoir supérieur aux devoirs ordinaires du bon mari, du père de famille, de l'homme d'ordre, du monarque débonnaire et humain; sentiment qui, le 1er août 1830, lorsque les acteurs de la comédie de quinze ans vinrent lui dire : « Le trône ou des passeports ! » l'aurait fait répondre : « Eh bien ! des passeports ! Dans quinze jours, vous me rappellerez, non pas sur le trône, mais sur les marches, Régent du royaume et tuteur de l'enfant royal, dont l'innocence doit échapper à nos querelles, et que la Providence a fait naître, non pas, comme on l'avait cru, pour ressusciter l'ancien régime, mais pour intervenir, et déjouer la Révolution, au moment d'une nouvelle rupture entre le vieux monde et la société moderne » ; sentiment qui, le 14 février 1831, l'eût fait bondir d'indignation et de colère, quand son journal, le *Journal des Débats*, raconta, avec le sang-froid d'un bel esprit en quête d'un sujet d'amplification, le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, le pillage de l'archevêché, le naufrage de sa précieuse bibliothèque, qu'emporta la Seine, redevenue un fleuve barbare; sentiment qui l'eût engagé, sinon à apprendre par cœur le *Lac* et le *Vallon*, au moins à ne pas renouveler, vis-à-vis de Lamartine, la faute commise par Louis XVIII à l'égard de M. de Chateaubriand, à comprendre que, dans un pays tel que la France, il faut faire la part de

l'imagination, que, si les poètes sont rarement utiles, ils peuvent devenir dangereux, que, si la monarchie les néglige ou les repousse, il peut leur arriver d'improviser une République, ne fût-ce que pour se dédommager d'être exilés de celle de Platon; sentiment enfin, qui, en face de cette question de la liberté d'enseignement, lui aurait révélé ce qu'il y avait d'incomplet, d'illogique, de dérisoire, dans un gouvernement fondé au nom de la liberté, à donner toutes les libertés désirables pour être renversé tôt ou tard, et à refuser la plus essentielle de toutes et la moins périlleuse, celle qui, ne faisant que des chrétiens, ne pouvait faire des factieux et des conspirateurs : la liberté d'enseignement, de conscience; le droit sacré du père de famille sur l'âme de ses enfants.

M. Thiers, en 1867, disait une fois devant moi que, si Louis-Philippe avait été aussi habile que son gendre Léopold, sa dynastie serait encore sur le trône. On lui demanda le mot de l'énigme; j'ai oublié ce qu'il répondit; mais il est clair que la supériorité du roi des Belges sur son beau-père, fut d'abord d'avoir toujours l'air de dire à son peuple : « Ne vous gênez pas, savez-vous? Le jour où vous ne voudrez plus de moi, savez-vous? donnez-moi seulement le temps de faire mes malles ! » puis, d'avoir compris qu'un souverain, même protestant ou libre penseur, qui a des sujets catholiques, leur doit, dans toute son extension, la liberté de conscience. Et ici, s'il était permis, en une matière aussi grave, de jouer avec les mots, je dirais que, pour les hommes

politiques, avoir deux consciences, c'est n'en pas avoir, mais que, pour les pères de famille, c'est le contraire : leur devoir est d'avoir autant de consciences qu'ils ont de fils.

En regard de ce portrait, — qui restera, — placez toute une galerie, les chefs du mouvement catholique et de la résistance universitaire : Montalembert, Lacordaire, Ravignan, Falloux, Louis Veuillot, Victor Cousin, Villemain, Michelet, Quinet, etc., etc... Quelle vérité! quelle vie! quel relief! Et comme c'est ressemblant! Admirateur et ami de Louis Veuillot, qui parfois me grondait, en m'appelant *un homme aimable* (ce que c'est que de nous!), je ne voudrais pas changer une ligne aux pages qui le concernent dans le livre de Paul Thureau; et cependant, l'écrivain qui tient cette plume impartiale et généreuse se rattache par ses amitiés au groupe du *Correspondant*, dont les lecteurs, depuis bien des années, ont applaudi sa noble prose et pressenti ses succès. Aussi, ce jugement, où quelques réserves cachent à peine une profonde sympathie, nous semble préférable, pour la mémoire du célèbre polémiste, à un panégyrique de parti pris. Oui, je le reconnais; c'est bien là l'enfant du peuple, le fils du tonnelier, dont la verve fait songer à un excellent cru de Bourgogne, et dont le style nous offre ce singulier contraste que, simple, robuste et pur comme le rejeton d'une grande race et d'un grand siècle, il laisse pourtant deviner son origine populaire. Il n'a pas été élevé sur les genoux des douairières ni sous le regard vigilant et paternel d'un précepteur en soutane;

il n'a pas trouvé sa voie du premier coup, et les premiers chemins qu'il a parcourus n'avaient rien de commun avec le chemin de Damas; mais il avait déjà la nostalgie du vrai et du bien; à mesure qu'il découvrait des objets de mépris dans le monde frelaté du journalisme boulevardier et bohème, il se rapprochait, à son insu, de la religion qu'il aimait déjà sans la connaître. Il en avait le goût; il en eut bientôt le courage, et c'est ainsi que, en plein XIXe siècle, sous la férule universitaire, sous le règne des beaux esprits du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, en face de l'illustre état-major du catholicisme libéral, nous vîmes surgir cet intrépide et fougueux combattant, qui aurait pu être général, mais qui aima mieux rester soldat, pour avoir plus de compagnons d'armes. Paul Thureau indique à merveille cette sève démocratique qui pointe sous l'écorce un peu rude de l'inflexible défenseur de la tradition et de l'Église. Je puis attester par moi-même la justesse de cette remarque. Vivant, depuis longues années, dans la familiarité des curés de campagne, il m'est arrivé souvent de leur parler des écrivains qui nous consolaient des insultes toujours croissantes de l'impiété voltairienne. Assurément, ils rendaient justice au talent et au zèle de ceux que j'appellerai les aristocrates de la polémique catholique, mais, quand je nommais Louis Veuillot, les fronts s'illuminaient, les lèvres souriaient; ce clergé si dévoué, si humble, si mal connu, vivant de privations et de sacrifices, n'ayant pas de quoi s'abonner à un journal, reconnaissait Veuillot comme un des siens. Voilà le trait

caractéristique. Maintenant, si vous me dites que ce clergé, presque toujours ultramontain, surtout dans notre Midi, saluait en Louis Veuillot le champion du pouvoir temporel, du saint pape Pie IX, des dogmes de l'infaillibilité et de l'Immaculée Conception, je vous répondrai : « C'est possible, mais ce n'était pas le seul motif de cet enthousiasme. »

Dans le camp opposé, voyez Victor Cousin : est-il assez vivant, assez *parlant?* Fils du libéralisme de la Restauration, ami de Santa-Rosa, quelque peu inquiété par les chancelleries allemandes, resté, sous Louis-Philippe, proche voisin du centre gauche, et, avec cela, plus autocrate que le tsar, dès qu'il rentrait dans le giron de sa chère Université. Il la considérait comme son fief, sa *chose*, son œuvre, et l'on pouvait croire qu'il n'était demeuré célibataire que pour en faire sa femme, sa fille, sa sœur, sa servante-maîtresse. Son ombrageuse tendresse avait des jalousies d'amant et s'effarouchait à l'idée qu'un intrus, sous une robe de prêtre, de religieux, d'aumônier, pouvait s'introduire dans son royaume. C'est dans ce sens que M. Paul Janet a pu « *faire honneur* à M. Cousin d'avoir été le précurseur des laïcisateurs actuels ». Je n'en fais compliment ni au survivant, ni au défunt. Plus tard, beaucoup plus tard, après la chute de la monarchie de Juillet, après le ministère de M. de Falloux et la loi de 1850, après le coup d'État et l'écroulement de l'Université sous le marteau des ministres de Napoléon III, qui la traitèrent comme une vieille rue de Paris ou de Lyon, Cousin, désillusionné de ses

premières amours, — la philosophie et l'université, — reporta ses facultés de passion démonstrative sur une grande dame du XVIIe siècle, dont il trouva moyen d'être aussi jaloux que si La Rochefoucauld avait été un jésuite. Je le voyais souvent à cette époque. Un soir, rappelant avec mélancolie ce souvenir lointain, il me dit que si, en 1845, il s'était montré si véhément, c'est parce qu'il craignait que l'enseignement des jésuites, concurremment avec celui de l'Université, ne créât, en France, deux patries. — Je lui répondis : « Deux patries? mais n'était-ce pas aussi la faute que l'on commettait à l'égard de ces religieux, toujours prêts à aller, au péril de leur vie, prêcher l'Évangile dans les pays les plus lointains et les plus sauvages? Oui, deux patries : l'une où ils personnifiaient la lumière, l'autre où des imbéciles les accusaient de maintenir l'éteignoir. »

Pourquoi suis-je forcé de m'arrêter? Encore une fois, pourquoi n'ai-je pas un volume au lieu de ces quelques pages? Mais, du moins, je veux que l'impossibilité d'écrire la vingtième partie des idées que me suggère cette magnifique *Histoire de la Monarchie de Juillet* soit un dernier hommage au livre de Paul Thureau. Dire d'un telle œuvre qu'elle est féconde, c'est dire qu'elle est excellente, et même quelque chose de plus.

Avril 1889.

LE R. P. FÉLIX[1]

En lisant ce simple titre, la *Destinée*, il m'est impossible de ne pas me souvenir de mon latin, et d'oublier que, dans la langue de Cicéron et de Virgile, la destinée, le destin, s'appelle *Fatum*. Les deux mots suffiraient, au besoin, à marquer la différence du paganisme et du christianisme. *Fatum*, c'est une puissance mystérieuse, redoutable, inflexible, qui domine les dieux mêmes, ou plutôt qui les supprime; car, qu'est-ce qu'une divinité forcée de reconnaître une loi supérieure à ses volontés et sûre d'avoir le dernier mot des événements de ce monde? Ce *Fatum*, cette fatalité, qui impose aux dieux son pouvoir, enlève à l'homme son libre arbitre, se substitue sans cesse aux ressorts de son activité, le dispense de se regarder comme responsable de ses vices, de ses fautes et de ses crimes, et surtout renferme expressé-

1. *La Destinée.*

ment dans les limites de sa vie terrestre tout ce qu'il peut espérer ou craindre, tout ce qu'il est capable d'accomplir en bien ou en mal. Veuillez, en effet, réfléchir : l'omnipotence de la Fatalité, du *Fatum*, est nécessairement la négation absolue de la vie future, de ses récompenses et de ses peines. Les philosophes ont pu entrevoir cette vie dans leurs songes. Les poètes ont pu s'ingénier à nous montrer, dans un Enfer de fantaisie, le supplice de quelques contempteurs des dieux, ou, dans un Élysée sans gendre et sans beau-père, l'éternelle sérénité des hommes vertueux. Ce sont là des imaginations, rien de plus. Ixion et Sisyphe, d'après le catéchisme païen ou le dictionnaire de Chompré, ne méritaient pas plus d'être punis que les sept sages de la Grèce ne méritaient d'être récompensés.

Maintenant, lisez le beau livre du R. P. Félix; vous apprécierez le contraste. L'Évangile a complètement changé le sens du mot *Destinée*. L'homme n'en est plus l'esclave, mais le maître. Il dépend de lui de la faire servir à réaliser un bonheur qu'il cherche vainement ici-bas. Le *Fatum* lui interdisait l'*au delà*. La destinée chrétienne le lui ouvre et l'invite à ne pas sacrifier ce qui ne doit pas périr à des intérêts périssables. La Fatalité l'arrêtait au seuil du tombeau, en lui disant comme Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » C'est de l'autre côté de la tombe que sa destinée doit s'achever et s'accomplir. On dirait (s'il était permis d'appliquer à un sujet aussi sacré une comparaison profane) une toile de fond qui se relève et

découvre un horizon immense, infini : cet horizon, c'est le ciel.

Le livre du R. P. Félix nous rend une de ces retraites prêchées à Notre-Dame, qui couronnaient et complétaient les magnifiques conférences du Carême. — « Ces volumes, nous dit l'éloquent prédicateur, se distinguent de ceux de nos conférences, en ce qu'au lieu de donner d'une manière continue un enseignement philosophico-religieux, ils traiteront surtout de la vie morale et chrétienne. »

La parole de Dieu, tombant de la chaire de vérité sur un auditoire chrétien, est toujours *actuelle*. Son actualité, c'est l'éternité, c'est le salut des âmes. Une des preuves les plus admirables de notre religion, la voilà : l'immutabilité au milieu de la mobilité universelle; la certitude à travers toutes les phases de l'irrésolution de l'esprit humain; le secret d'une indépendance divine, résistant à toutes les variations de l'atmosphère publique, aux perpétuels changements des lois, des institutions et des mœurs. Pourtant, on peut dire, sans paradoxe, qu'un ensemble de prédications sur la vraie Destinée de l'homme convient particulièrement à une époque fatalement amenée à ne vivre que par et pour les intérêts matériels et à leur livrer en pâture, non seulement la foi, les scrupules de la conscience et de l'âme, mais les notions les plus élémentaires de la vie morale, de la probité et de l'honneur. Il y a deux cents ans, lorsque Bourdaloue disait devant la Cour la plus brillante et la plus correcte de l'Europe : « Point de probité sans

religion », il y eut probablement dans son auditoire quelques esprits superbes qui protestèrent tout bas contre cette doctrine, et la qualifièrent d'excessive. On eût dit que, deux siècles d'avance, Bourdaloue prévoyait notre temps où, à mesure que la religion se retire à la fois des pouvoirs officiels, des classes dirigeantes et des masses dirigées, le sens de l'honnêteté s'altère peu à peu, s'émousse, s'efface et finalement disparaît des sphères où il serait le plus essentiel, pour faire place à toutes les variétés de la fraude, de la vénalité, de la concussion, du pillage, de l'escroquerie et du scandale. Comment en serait-il autrement ? Dans les sociétés régulières, assises sur des bases solides, où l'on tient compte des distinctions de la naissance, de la fortune, de l'éducation, du savoir, des aptitudes et du talent, où chacun est à peu près sûr d'être traité selon son mérite, où l'ambition n'est permise qu'aux antécédents sans reproche, l'homme investi de fonctions quelconques, mêlé aux affaires publiques, ou ayant simplement à remplir ses attributions de père de famille, peut s'acquitter de sa tâche en ce monde, tout en faisant une large part à des pensées plus sérieuses et plus hautes. Mais aujourd'hui ! Deux raisons existent pour que l'homme moderne ne voie et ne cherche rien au delà de cette Destinée, contenue tout entière entre le berceau et le cercueil : les conditions de la vie matérielle, du crédit, de la richesse, du pouvoir sont tellement bouleversées, qu'il suffit d'être parti de rien pour aspirer à tout. Dire que les chances sont pour le plus bas échelon,

ce n'est pas assez. Il faudrait ajouter que ces chances ne sont jamais plus favorables que quand l'échelle plonge dans la boue. Dans cette effroyable mêlée où la victoire est au plus hardi, au plus effronté, au plus cynique, où le scrupule serait un embarras, l'honneur un obstacle, la religion une gêne, comment l'âme et la conscience ne perdraient-elles pas leurs droits? En outre, dans une société ainsi faite ou défaite, le but à atteindre résume tout. Parvenir d'abord; puis jouir, et, pour que rien ne trouble cette jouissance, s'affranchir de toute foi, de toute loi morale, de toute idée d'un avenir qui ne serait pas l'assouvissement immédiat des grossiers appétits, des vanités vulgaires, des sens et de la matière; singulière ambition, qui, pour être complètement satisfaite d'elle-même, s'assimile à la bête, déchire ses lettres de noblesse, renie tout ce qui la distingue de son perroquet et de son chien.

C'est pour cela que nos législateurs, nos seigneurs et maîtres, proscrivent Dieu, ferment le ciel, s'emparent de l'âme de l'enfant pour la repétrir à leur image, brisent le crucifix, éloignent du lit des malades les Sœurs hospitalières, profanent la sainteté du mariage, se livrent à des orgies de laïcisation, et défendent à la mort de garder une espérance d'immortalité. Ils croient, les malheureux! ou ils affectent de croire obéir au progrès scientifique, constater l'incompatibilité de la religion et de la science, et l'un d'entre eux disait récemment, dans son argot gangrené de blasphème, que Dieu n'était plus qu'un *vieux cliché* dans le siècle de l'électricité.

Ils se trompent et nous trompent. Ils obéissent à un instinct égoïste et lâche qui leur fait rechercher, avant tout, leur tranquillité dans leur impiété. S'ils frémissent à la vue d'une soutane ou d'une robe de moine, ce n'est pas de colère, c'est de peur. C'est qu'ils sont forcés de se dire que, si la vérité est du côté de ces prêtres, de ces religieux, qui ne sont ni des fous ni des imbéciles, cette vérité signifie pour eux expiation prochaine de tout le mal qu'ils auront fait dans ce monde. Ce qu'ils revendiquent, ce n'est pas le progrès ou le privilège de l'intelligence humaine, qui n'a rien à redouter, j'imagine, de la religion de Bossuet et de Fénelon, de Montalembert et de Lacordaire, mais le droit de sécurité dans leurs plaisirs et de confiance dans leur néant.

Chateaubriand a écrit une phrase très belle au point de vue purement littéraire, mais trop empreinte de cette religiosité vague et mélancolique dont il s'est peut-être contenté trop longtemps! — « Comment l'homme peut-il s'intéresser à quelque chose en ce monde, lui qui doit mourir? » — Le chrétien répond : « Oui, l'homme peut s'intéresser à quelque chose en ce monde, et même, — détail remarquable, — à quelque chose de terrestre et de périssable, pourvu qu'il subordonne et rattache cet intérêt précaire à une *Destinée* supérieure, à cette fin dernière dont le R. P. Félix parle si éloquemment. Les objets de ses affections doublent de prix à ses yeux, quand il songe que, si leur existence est fragile, soumise à toutes les épreuves de la maladie, de l'âge et de la souffrance, Dieu ne les lui prendra que pour

les lui rendre, et ne permettra pas à la mort de prévaloir contre les promesses d'une autre vie. J'entends dire que des libres penseurs, — et non pas des moins célèbres, — ont été d'excellents maris, d'excellents pères; c'est possible; le cœur humain a des contradictions si étranges! Mais alors, comme ils ont dû souffrir! Plus l'amour est légitime et pur, plus il a besoin de se promettre la durée; plus l'idée d'être renfermé dans l'étroite limite d'une vie qu'un accès de fièvre peut abréger encore, doit lui être douloureuse. Dans ces conditions qui l'ennoblissent, l'âme doit dominer l'imagination et les sens; — et cette âme, qu'en fera-t-il, s'il est incrédule! Si elle existe, elle est immortelle; et, si l'âme est immortelle, c'est elle qui doit fixer notre Destinée.

Ces réflexions inspirées par une attentive lecture du R. P. Félix, j'aurais peut-être mieux fait de les supprimer pour arriver tout droit à son œuvre, l'étudier de plus près et essayer de l'analyser. Lui-même, il s'est donné la peine de faciliter cette analyse en nous donnant, à la fin du volume, en guise d'épilogue, un peu moins qu'un abrégé, beaucoup plus qu'une simple table de ses divers chapitres.

Après avoir prouvé ce que doivent être la pensée et la recherche de la Destinée finale, il ajoute en des pages vraiment admirables :

« L'existence de la Destinée finale se démontre par le témoignage divin et par le témoignage humain, c'est-à-dire par tout ce qui est dans Dieu et par tout ce qui

est dans l'homme. » Ici nous lui cédons la parole, et c'est ce que nous avons de mieux à faire :

« A quoi bon, dira peut-être quelqu'un, insister pour établir une vérité si simple et si élémentaire? Hélas! messieurs, c'est que nous sommes à une heure de ténèbres, où les vérités les plus élémentaires sont justement les plus obscurcies et les plus méconnues. Niées par l'audace des uns, oubliées par l'indifférence des autres, ces vérités élémentaires, pour le plus grand nombre, ressemblent à des astres flottant à travers les nuages, et, pour beaucoup d'autres, ne sont plus que des astres éteints, les laissant errer comme en une nuit profonde. Il importe donc de faire luire, de temps en temps, aux regards de nos contemporains, ces vérités élémentaires, sans lesquelles rien n'est clair dans la vie. Car, qu'on nie théoriquement ces vérités qui en sont les grands flambeaux, ou que, les oubliant pratiquement, on marche sans s'éclairer de leur lumière, le résultat est le même. C'est l'obscurité où les vertus périssent; c'est la nuit où les crimes se consomment. »

Voilà le péristyle; il est digne du monument. Un des traits caractéristiques du R. P. Felix, c'est le don de persuasion. Il l'obtient par deux moyens qui ne sont pas toujours réunis dans la même éloquence : la logique et le charme. Je me souviens de l'époque où j'avais le bonheur de l'entendre à Notre-Dame. Ce qui nous frappait tout d'abord, quand il paraissait dans la chaire, c'était un air de simplicité et de modestie qui nous allait au cœur, comme s'il ne se jugeait pas à la hauteur

de cet apostolat, illustré par d'inoubliables exemples. Il parlait, son geste était sobre et juste. Par un énergique effort de volonté ou peut-être par une grâce divine, sa voix, plus nette que forte, arrivait aisément jusqu'aux extrémités de l'immense nef, pleine d'un auditoire recruté dans toutes les classes de la société parisienne. On était charmé avant d'être persuadé; persuadé avant d'être convaincu; ou plutôt la conviction s'emparait de notre esprit avant qu'en s'aperçût qu'elle était complète. Il ne foudroyait pas; il pénétrait au fond de l'âme par un merveilleux mélange de piété, de tendresse et de douceur. De temps à autre, un léger frémissement courait dans l'assemblée. C'est que le prédicateur, pour rendre sa pensée plus sensible et plus saisissante, la relevait par une de ces images qui venaient tout naturellement sur ses lèvres, et qui ornaient son discours sans l'efféminer. Je ne dirai pas, en répétant une phrase vulgaire et un peu niaise, que, en l'écoutant, on se sentait meilleur. Au contraire, on se sentait pire, et c'est là l'évidente supériorité de l'éloquence chrétienne sur la faconde académique ou théâtrale des parleurs de vertu. On se sentait pire; on avait honte de soi-même. Nous mesurions avec effroi la distance qui nous séparait encore de ce saint prêtre, qui semblait lire dans notre conscience en nous parlant de notre Destinée. Que de fois j'ai entendu M. Cousin, auditeur attentif et assidu de ces conférences, me dire, au sortir de l'église, avec son exubérance habituelle de parole et de pantomime : « Je n'ai pas d'objection! je n'ai pas d'objection! » — Il

n'en avait pas dans ces moments trop rapides et trop courts. Les faillites de sa philosophie le rendaient accessible à des vérités plus hautes et plus certaines. Mais, pour les esprits supérieurs que la foi sollicite sans les vaincre, la vraie objection est en eux-mêmes; dans leur orgueil qui résiste encore, à l'heure décisive où ils voudraient céder; dans leur orgueil qui ne veut pas qu'il soit dit qu'ils se résignent à croire ce que croient les humbles et les simples, et qu'ils n'ajoutent rien de leur propre pensée aux révélations divines.

Ces qualités se retrouvent tout entières dans le livre que je viens de lire et de relire, — la *Destinée*. Quel chapitre irréfutable que celui-là : « La Destinée est hors de la terre et du temps. — La Destinée doit être un terme suprême et sans *au delà* possible. Or, dans cette vie, nous tendons toujours vers l'au delà. — La Destinée implique l'immuable. Or ici-bas, en dehors et en dedans de nous, partout et en tout, c'est le changement. — La Destinée exige la plénitude; or tout, sur la terre et dans le temps, nous laisse vides. — La Destinée exige l'absolu dans le repos. Or, notre vie terrestre, c'est l'agitation, et encore l'agitation. — La Destinée enfin exige la consommation de la vie; nous voulons vivre, et vivre toujours davantage. Or le théâtre de ce monde terrestre ne nous montre partout que le spectacle de la mort. Donc la Destinée est hors de la terre et du temps. »

Si je ne craignais de manquer de respect à un admirable cours de morale catholique, ces lignes me suffi-

raient à affirmer que la religion s'y fait escorter d'une philosophie telle qu'on n'en trouve guère dans de prétendus traités philosophiques. Il y a même un moment où cette philosophie devient poétique dans la meilleure acception du mot. C'est lorsque le R. P. Félix, pour achever de nous convaincre, nous représente comme des voyageurs, des exilés sur la terre.

« Oh! non, j'en suis certain, ce rêve d'exilé est un pressentiment de la patrie. Là, dans cette patrie de la lumière, dont elle est comme le soleil, cette beauté m'apparaîtra. Comment? Je l'ignore. Je ne puis savoir ici-bas le mystère de cette vision; mais je sais qu'elle m'apparaîtra; et l'apparition de cette beauté, dont une image déjà se reflète en moi-même, ce sera le paradis de mon imagination satisfaite; ce sera le complément de ses visions incomplètes de la terre; ce sera la concentration béatifique de toutes les images et de tous les rayons épars qui l'auront attirée, à travers l'ombre de la vie, jusqu'à la contemplation de la beauté substantielle. »

Comme c'est vrai! Et comme cette vérité est à la fois divine et humaine! Qui de nous n'a eu cette sensation de l'exil, à chaque nouvelle épreuve qui le frappait, à chaque événement qui brisait ou déplaçait son existence, à chaque affection qui, en disparaissant de sa vie, lui laissait un vide irréparable, et, avec ce vide, la certitude qu'il ne pourrait plus se combler sur la terre? Qui de nous, même parmi les plus casaniers, n'a éprouvé ce sentiment étrange, qui fait croire que, partout, on

serait mieux que chez soi, qui nous donne envie de suivre, dans leurs migrations mystérieuses, les oiseaux de passage, exilés par l'automne et rappelés par le printemps? Où vont ils? Quel souffle les pousse vers des régions que nous ne connaissons pas et que nous voudrions connaître? Sont-ils entraînés par leur seul instinct? N'est-ce pas plutôt la Providence qui les guide à travers l'espace, et qui fait de leur vol aérien l'image, le symbole de notre voyage en ce monde? Si, comme eux, nous avions des ailes, quelle puissance serait capable de nous retenir? Quel lien serait assez fort pour nous empêcher de prendre notre élan vers un je ne sais quoi qui nous attire sans que nous puissions l'atteindre, qui répond à notre vague malaise, à nos insatiables désirs? C'est ce que les poètes et les romanciers appellent l'Idéal; mais cet Idéal n'est qu'une ébauche. En l'invoquant, ils seraient bien embarrassés de le définir. Au dire de l'un deux, l'Idéal partage avec l'horizon le privilège d'être la patrie des imaginations inquiètes. Inquiètes, entendez-vous? Et cette inquiétude ne se calmerait pas, quand même, au delà de cet horizon, ils découvriraient cette patrie qu'il ne leur est pas donné d'atteindre. L'horizon du regard et de la pensée, c'est le pays que l'on aperçoit de loin et où l'on n'est pas. Dès l'instant qu'on y serait, on s'apercevrait, avec désenchantement, qu'il diffère bien peu de celui qu'on a quitté. Pour le chrétien qui se sait voyageur sur la terre, l'Idéal, c'est l'infini; cet infini ne peut exister que dans le ciel; et, par cela même que notre âme est capable de le con-

cevoir et incapable de le réaliser dans les limites de la vie terrestre, sa vraie Destinée, sa Destinée finale et suprême n'a pas besoin d'autre preuve. Le mal du pays! La nostalgie céleste! Symptôme consolant et terrible! Symptôme accablant pour ceux qui, cherchant à lui échapper et, désespérant de s'en guérir, passent violemment d'un extrême à l'autre et s'inoculent la nostalgie de la fange! — « Comme le voyageur, nous dit excellemment le R. P. Félix, est-ce que nous ne portons pas au cœur, nous aussi, le sentiment de l'exil, ou de la patrie absente? Est-ce que, nous aussi, nous ne souffrons pas du mal du pays? Est-ce que nous ne connaissons pas tous, plus ou moins, cet ennui qui est la grande souffrance des exilés?... » — Il faudrait tout citer.

Lorsque, après avoir lu ce livre dont je n'ai pu vous donner qu'une idée bien imparfaite, on parcourt du regard la liste des ouvrages du R. P. Félix, on est saisi d'admiration et d'étonnement, en reconnaissant tout ce qu'il a dit et écrit pour le bien des âmes. Outre les Conférences de Notre-Dame de Paris de 1853 à 1872, et parmi elles le *Progrès par le Christianisme* (17 volumes), admirable monument d'apologétique chrétienne, que d'écrits, dont un seul suffirait pour fixer dans notre mémoire cette physionomie si persuasive et si douce! *Le Socialisme devant la Société! Le Socialisme devant le Christianisme! Le Charlatanisme social!* Pacifiques et conciliantes solutions de redoutables problèmes qui, entre les mains fiévreuses des radicaux et des anarchistes, servent de signal à toutes les haines, de

passeport à toutes les folies, de texte à toutes les menaces, — en attendant pire! — *Les Morts souffrants et délaissés; — le Patriotisme; — le Travail, loi de la vie et de l'éducation; — la Voix de la cloche; — les Petites sœurs de l'ouvrier; — l'Art devant le Christianisme*, et bien d'autres petits volumes, manuels de piété, de vertu et de sagesse. Il y a plus d'un quart de siècle, M. Guizot, parlant d'hommes plus ou moins célèbres auxquels on dresse aujourd'hui des statues, les qualifiait de malfaiteurs de l'intelligence. Du moins, ce n'était qu'un groupe dont les admirateurs pouvaient alléguer le prestige du talent. A présent, le groupe est devenu *légion*, la légion est une multitude, et ce n'est plus par les séductions du talent, c'est par le cynisme de l'impiété, l'audace du blasphème, l'effronterie du sacrilège, les raffinements de l'obscénité et du vice, que cette multitude s'acharne à pervertir les intelligences et à pourrir les âmes. Raison de plus pour saluer les bienfaiteurs avec un surcroît de reconnaissance, de tendresse et de respect. Bienfaiteur! Quel beau titre! L'écrire, c'est rappeler la vie, l'œuvre et la parole du R. P. Félix.

25 décembre 1887.

LETTRES

DE BENJAMIN CONSTANT

A SA FAMILLE

La réputation de Benjamin Constant, toujours fort équivoque, a subi autant de variations et de vicissitudes que sa vie publique et privée. Dans sa jeunesse et jusque très avant dans son âge mûr, il fut le jouet de son imagination désordonnée, la dupe de passions ardentes qui trouvaient moyen d'être à la fois des incendies et des feux de paille. A lui plus encore qu'à notre cher et grand Lamartine, on aurait pu appliquer le mot moins historique que légendaire : « Une girouette qui tourne alors même qu'il ne fait pas de vent. » Je me trompe ; ce vent existait, et il avait un nom : c'était le souffle philosophique, le simoun du scepticisme voltairien, qui, desséchant les consciences et les âmes, les disposait d'avance à recevoir et à suivre les impulsions les plus

1. Publiées par M. Menos.

diverses, selon que l'idée et le sentiment de la veille gênaient le sentiment et l'idée du lendemain. Pour un amateur d'analyse psychologique, rien de plus curieux que les contradictions de cet esprit mobile, supérieur en quelques points, qui semble acharné à s'infliger à lui-même de perpétuels démentis. On pourrait aisément, d'après l'ensemble de ses écrits et les différentes phases de sa carrière, composer un Benjamin Constant d'autant plus vrai qu'il serait plus incohérent; tout à la fois ou tour à tour sceptique et religieux, sentimental et railleur, sec et romanesque, passionné et blasé, aspirant au bien et sujet au mal, se donnant l'illusion de la vertu et la pratique du vice, rêvant toutes les libertés et acceptant toutes les servitudes, se jouant à lui-même la comédie de ce qu'il serait s'il était meilleur et ne négligeant rien de ce qu'il faut faire pour être mauvais.

Suspect d'abord à la morale la plus débonnaire par le désordre de ses mœurs, le bruit de ses aventures, la bizarrerie de ses amours, ses habitudes d'effréné joueur, sa facilité à brûler ce qu'il venait d'adorer — et réciproquement, — il acheva de se discréditer, pendant les Cent-Jours, en offrant à ses contemporains le spectacle ou plutôt le scandale d'une palinodie si énorme que, pour la flétrir, il suffisait de lui appliquer les termes de mépris qu'il avait appelés sur sa tête, dans le cas où il passerait de la liberté au despotisme, des Bourbons à Bonaparte. Sous la Restauration, Benjamin Constant se releva, sinon dans l'estime, au moins dans l'opinion du parti qui l'adopta comme sien, tout en conservant un

reste de méfiance. La Révolution n'a ni l'habitude ni le droit d'être difficile dans le choix de ses *leaders* et de ses porte-drapeau. Si elle y mettait plus de scrupule, si elle essayait un triage, son armée ne serait bientôt qu'un état-major, l'état-major un groupe, le groupe une poignée, la poignée une pincée. Moins populaire que le général Foy, qui s'entendait mieux à faire vibrer la fibre bonapartiste et nationale, sauf à émailler son éloquence d'un peu de chauvinisme, Benjamin Constant était plus apprécié des esprits fins, délicats, lettrés, qui auraient eu plus de plaisir à l'écouter, si l'on n'avait su qu'il s'endormait souvent à la Chambre, parce qu'il avait passé la nuit à Frascati. La révolution de Juillet, arrivée trop tôt pour tout le monde, arriva trop tard pour lui. Elle le trouva invalide plutôt que vétéran du libéralisme, encore plus vieilli que vieux, exténué, malade, dégoûté de tout, même du succès. Le nouveau gouvernement, ne sachant trop que faire de lui, l'appela à la présidence du Conseil d'État, à laquelle Louis-Philippe ajouta un cadeau de deux cent mille francs pour payer les dettes criardes. Il mourut quatre mois après, ayant eu le temps d'être candidat au fauteuil académique du comte de Ségur et d'être battu par M. Viennet; ce qui lui valut, dans la République des lettres et dans les journaux, un regain de popularité.

On le sait, Benjamin Constant, pour se distraire et se désennuyer de lui-même, s'est peint dans son roman d'*Adolphe*. Le portrait était si ressemblant, que M. Menos, l'intelligent éditeur de sa Correspondance, le

désigne, de temps à autre, sous le nom d'Adolphe, comme on avait fait de René le synonyme ou le pseudonyme de Chateaubriand. Comme *René* et quelques autres récits de la même époque et du même genre, *Adolphe* peut servir à mesurer, de 1804 à 1888, les progrès de la personnalité dans le roman. Les romanciers d'autrefois, quand ils voulaient s'étudier, s'analyser et se raconter sous forme romanesque, — ce qui est déjà d'une moralité fort discutable, — avaient soin de ne pas faire de cette autobiographie plus ou moins déguisée une arme à deux tranchants et un moyen de fouiller dans la hotte des vilenies humaines. Ils idéalisaient la réalité. Ceux et celles qui se reconnaissaient dans leurs livres, — à commencer par eux-mêmes, — pouvaient se plaindre de voir livrer aux commentaires d'un public d'élite le secret de leurs sentiments, de leurs faiblesses et de leurs fautes. Du moins, ils étaient sûrs qu'ils ne perdaient rien à cette trahison, que le portrait ne tournait pas à la caricature, que la copie était presque toujours préférable au modèle, et que la malice des lecteurs, au lieu de s'ingénier à découvrir des ressemblances, s'exercerait à chercher des différences, toutes à l'avantage de la fiction. C'est la méthode qu'employait, dans son beau temps, madame Sand, habile à édulcorer d'assez vilaines histoires et se laissant deviner sous des voiles qui transfiguraient le visage.

Aujourd'hui, c'est le procédé contraire. Dans un cadre d'invention, on rassemble des photographies ou des eaux-fortes d'après des types tellement laids, ridicules,

odieux ou révoltants, que la plus mortelle injure qu'on puisse leur faire, c'est de les reconnaître. Puisque le mot *roman à clef* a pris droit de cité dans la littérature, nous dirons que le trousseau de clefs qui servait jadis à ouvrir d'élégants boudoirs ou des coffrets finement ciselés, ouvre maintenant l'armoire à linge sale, le vestiaire des guenilles, le bouge inavouable ou le *Capharnaüm* de M. Homais.

La diversité des jugements portés sur *Adolphe* n'est pas sans intérêt dans l'histoire littéraire des commencements de ce siècle. L'auteur est généralement blâmé par les personnes de sa famille, qui en sont encore au vieux jeu. « En lisant *Adolphe*, écrit Charles de Constant à sa sœur Rosalie, tu auras vu, ma chère Rose, que Benjamin explique sa conduite en médisant de son caractère. Comme disait quelqu'un, il a voulu qu'on sache qu'il se conduisait dans sa vie privée par les mêmes principes qu'en politique... Ce livre me fait un vrai chagrin. L'esprit, les talents de Benjamin auraient pu jeter un lustre sur nous tous, *et il nous couvre de boue et de honte.* »

C'est raide! Rosalie répond : « Tu avais raison, *Adolphe* m'a fait une vraie peine; il m'a fait ressentir quelque chose de ce que l'histoire m'a fait souffrir. La position est si bien peinte que j'ai cru être encore au temps où j'étais témoin d'un esclavage indigne et d'une faiblesse fondée sur un sentiment généreux. Ce n'est Elle que sous le rapport de la tyrannie; mais c'est lui. »

Toute la lettre est un chef-d'œuvre d'esprit, de bon

sens, de fine et délicate analyse, de critique tempérée par un fonds de tendresse quasi-fraternelle et de sympathie. Je m'empare de cette occasion pour parler de cette Rosalie. Elle occupe une large place dans l'introduction et dans la Correspondance ; je lisais son nom pour la première fois, et ç'a été pour moi une charmante découverte. Laide et bossue, mais très spirituelle, Rosalie de Constant fit contre disgrâce bon cœur, et profita de ses désavantages physiques pour ne pas se marier, pour exercer autour d'elle ses remarquables facultés d'observation, pour jouer dans son monde et auprès de son inquiétant cousin, le rôle du chœur antique, s'associant au drame sans y prendre part et aussi sûr d'avoir raison que de ne pas être écouté. Quand les vieilles filles, laides et résignées au célibat, consentent à ne pas être insupportables, elles sont exquises. Naturellement, Rosalie est très hostile à madame de Staël, qu'elle appelle la *fameuse*, la *trop célèbre*, et à qui elle attribue toutes les fautes de Benjamin.

On a vu, dans les *Souvenirs* du feu duc de Broglie, ce qu'il pensait du roman en général, du *roman-confession* en particulier, et, plus spécialement, d'*Adolphe*. « L'auteur, sous le nom de son héros, se déshabille moralement devant le public, étale aux yeux, avec une orgueilleuse componction, les misères et les guenilles de son âme, comme les mendiants, dans les vieux romans espagnols, faisaient, à la porte des couvents, toucher leurs plaies et compter leurs ulcères. »

Rapprochez de ces jugements sévères un article où

Gustave Planche, parlant de l'amour comme un aveugle des couleurs et aussi pédant en métaphysique sentimentale qu'en critique littéraire, changeait le roman à *clef* en roman à *ricochets*, et faisait d'une étude sur *Adolphe* une déclaration à madame Sand, qui ne l'accepta jamais qu'à titre de *patito* et de panégyriste. Benjamin Constant et son livre y gagnent un de ces éloges solennels où tous les mots devraient être écrits en majuscules : « Son nom est sûr de ne pas périr; car il a écrit *Adolphe*. Il y a dans ce livre une vertu singulière et presque magnétique qui nous attire et nous appelle chaque fois que nous sommes témoins ou acteurs dans une crise morale de quelque importance. Il n'y a pas une page de ce roman qui ne donne lieu à une sorte d'examen de conscience. Ce n'est jamais en vain que nous consultons cette histoire si simple et d'une moralité si douloureuse... Ellénore a déjà aimé... etc... » Je le crois bien! et plutôt dix fois qu'une!

Un La Rochefoucauld — cette formule conjecturale plaisait à M. Guizot — trouverait un sujet d'observation piquante dans l'attitude de l'illustre famille de Broglie, si pure, si correcte, si sage, si académique, si éprise de *respectability*, si ennemie du scandale et du bruit, à l'égard de la glorieuse et terrible aïeule. C'est chose embarrassante d'avoir affaire à une mémoire que l'on serait également désolé de voir oubliée et serrée de trop près. On voudrait pouvoir la couper en deux parties, et n'en garder que la bonne, celle qui s'en tient aux ouvrages et aux éclairs de génie. Ce dédoublement

serait bien simple. Par malheur, il se heurte à la fâcheuse manie d'une époque, cancanière comme une vieille portière, où tous les éléments d'instruction historique et littéraire s'absorbent dans la curiosité, et qui donnerait, au besoin, les aperçus les plus ingénieux pour le plaisir de connaître le dessous des cartes adressées à la postérité sous les noms d'Adolphe, d'Ellénore, de Corinne, d'Oswald, de Delphine et de leur romanesque cortège. A ce point de vue, la publication et l'introduction de M. Menos, quoique fort intéressantes et même fort convenables, pourront rouvrir de vieilles blessures et attrister de nobles cœurs. C'est qu'elle est impitoyable, cette spirituelle Rosalie de Constant! Il est évident qu'elle éprouve pour Benjamin (son *Benjamin*, dirais-je volontiers) ce sentiment vague et compliqué, qui se compose d'un peu de courroux, de beaucoup de blâme et de beaucoup de secrète affection; sentiment que les brillants mauvais sujets inspirent souvent aux vieilles filles disgraciées de la nature; sans doute parce que leur imagination oisive, forcée de se contenter d'une fumée dont elles ne connaissent pas le feu, rêve aux aventures où ils auraient pu les prendre pour complices, si elles avaient été jeunes et jolies. Que de fois Rosalie de Constant, telle qu'elle nous apparaît dans ce volume, a dû se dire qu'elle aurait eu l'honnête joie d'être le bon ange de son cousin, si les irrégularités de sa taille avaient pu lui faire l'effet de deux ailes repliées!

Mais les sentiments, même les moins avoués et les

plus contradictoires, ont leur logique. Du moment que Rosalie cherchait, au bénéfice de Benjamin Constant, des circonstances atténuantes, elle devait alourdir le dossier de madame de Staël. Quoiqu'elle ne ressemblât que physiquement à la fée Carabosse, il y a des pages où, dans cette société de Coppet, elle joue le rôle de la fée qui n'a pas été invitée. Invitée à quoi? A tout; aux harmonies de la création, où elle souffre de faire dissonance; à cette sensation de joie intime que, même sans être trop coquette, une femme éprouve en se sachant belle et en voyant le rayonnement de sa beauté reflété sur tous les visages; aux enchantements de l'amour partagé, aux félicités conjugales et maternelles, à l'avenir d'une vieillesse protégée d'avance contre l'isolement. Dans ces conditions, on doit savoir gré à Rosalie d'avoir eu, en somme, plus d'enjouement et de malice que de fiel et de verjus.

« Dimanche, écrit-elle, la tante (madame Charrière de Bavois), eut son dîner de société et de voisinage qui eût été joli et gai, mais ne voilà-t-il pas l'*ambassadrice* qui tombe tout au travers et qui engloutit tout!... Elle mourrait, si elle cessait d'être entourée. Si les chats lui manquaient, elle se ferait une cour de rats... »

Bientôt le coup de crayon devient plus incisif et met les points sur les *i* :

« Avant-hier, je leur fis visite. Je la trouvai entre le *renard* (M. de Tracy), le *petit chat* (Adrien de Mun) et l'*autre* (Benjamin Constant), ayant un de ses coudes dans la poitrine de l'un, prenant l'autre par la tête, et le

troisième tenant sa nuque et l'appelant *bonne petite chatte*. Ce tableau me dégoûta, de même que les plaisanteries sur l'ambassadeur (le baron de Staël). »

Une des malices de Rosalie consiste à déclarer que M. de Staël lui a paru, non pas *le plus heureux des trois* (ce modeste chiffre ne suffirait pas), mais le plus *agréable* (*sic*) de tous les *amants de la belle*.

Ces tableaux et les suivants sont sans doute un peu exagérés. Pourtant, on ne saurait se le dissimuler; protégée, comme les galantes déesses de l'Olympe, par une brume lumineuse, par le chœur de ses visiteurs illustres et par son auréole de gloire, madame de Staël éleva l'adultère, non pas tout à fait à la dignité d'un huitième sacrement, mais aux prérogatives d'une convention mondaine et d'une institution sociale. Elle en eut le goût, le courage et la bravade. Elle y mit le luxe et l'étalage que mettent à leur train de maison les gens d'une fortune douteuse, afin de se faire passer pour riches; car remarquez, — ce que tout le monde sait d'ailleurs, — que la belle Corinne était laide. Cette laideur masculine, ou plutôt *hommasse*, associée à une imagination incandescente, à un génie en perpétuel état d'ébullition, pourrait servir à expliquer bien des détails de cette vie éclatante, orageuse et tourmentée. Une femme laide, mais supérieure, qui se décide à jouer les grandes coquettes, les joue tout autrement qu'une jolie femme. Pour celle-ci, les hommages, les empressements, les déclarations passionnées, ne lui disent rien que ne lui ait dit son miroir; pour celle-là, ils en sont le

démenti; ce qui pour l'une est un revers dont elle se cache comme d'une honte, est pour l'autre un succès qu'elle n'est pas fâchée de montrer. L'une craint de se compromettre, parce que sa beauté, qui l'expose aux médisances des *refusés* et des jaloux, n'a pas besoin de cette preuve. L'autre ne craint pas de s'afficher, parce que l'affiche peut faire croire qu'elle est belle.

Le tort impardonnable de madame de Staël, c'est que, par une inconséquence moins rare qu'on ne pourrait le supposer, elle refusait de rendre à Benjamin Constant sa liberté, sans observer envers lui cette fidélité extra-conjugale dont madame Swetchine disait avec esprit qu'elle lui rappelait les ouvriers parisiens, habitués à travailler le dimanche et à s'amuser le lundi. Il se maria pourtant; sa femme était-elle aussi ridicule que nous l'avions pensé d'après un passage, déjà cité, des *Souvenirs* du duc Victor de Broglie, déjà nommé? — « Le défenseur de M. Constant imagina de nous régaler d'un tableau du bonheur conjugal dans le ménage de M. et madame Constant; tableau qui n'aurait point déparé une pastorale de Florian ou une idylle de Gessner; et, ce qui fut le meilleur, Constant lui-même, s'échauffant à froid (il ne s'échauffait jamais autrement), renchérit encore sur son défenseur. Or, pour quiconque savait à quoi s'en *tenir*, il était difficile de se *contenir*... Il ne manquait à la scène que la présence même de cette nymphe éplorée, qui ressemblait infiniment plus à la Vénus hottentote qu'à tout autre exemplaire de Vénus. »

Ce comique à outrance, si peu dans le ton habituel du

noble duc, se rattache aux rancunes de l'impeccable ménage contre ce malheureux Benjamin. On retrouve le même sentiment ou ressentiment dans une lettre de la duchesse de Broglie, qui donne une meilleure idée de sa piété filiale que de son style épistolaire. Elle écrit à Charles de Constant : — « Je m'adresse à vous *en toute confiance*, pour vous demander un service. Il doit exister à Lausanne une caisse de papiers de M. Benjamin Constant, qui contient *peut-être* les lettres de ma mère. *J'ai un papier* de M. Constant qui ordonne que toutes ces lettres me soient remises ; je vous demande en *ami* (*sic*), de vous informer en quelles mains se trouve cette caisse, si je puis avoir *toute confiance* qu'elle est à l'abri de toute indiscrétion et que la volonté de M. Constant sera accomplie... » — Toujours le même souci de famille, pour effacer les écritures en se glorifiant des écrits ! Cette lettre est du 17 janvier 1831. La duchesse de Broglie ne se doutait pas que les épîtres les plus amoureuses de Benjamin Constant étaient moins compromettantes pour la mémoire de madame de Staël, que ne le seraient les terribles lettres de Rosalie, publiées dans la très curieuse introduction de M. Menos.

Je viens de lire cette Correspondance de Benjamin avec sa famille. Elle est charmante, souvent touchante, presque toujours raisonnable, pleine d'idées justes, de pensées fines, de traits spirituels, et fort supérieure, par exemple, aux lettres de Sainte-Beuve et de Mérimée. Si elle ne lui rend pas notre estime (il est trop tard), elle le fait plaindre, ce qui est un moyen de le faire excuser. Il

en ressort que la *Vénus hottentote*, comme dit galamment le duc de Broglie, si elle n'a pas été Vénus, a été beaucoup moins hottentote qu'il ne le prétend. Charlotte de Hardenberg, d'une grande maison hanovrienne, mariée à Benjamin Constant, tient, en définitive, plus de place dans son affection et dans ses lettres que madame de Chateaubriand, dans toute l'existence, intime, publique, littéraire et romanesque, de son illustre époux. « Je ne vous dis rien de ma femme; je lui dois beaucoup de bonheur. C'est non seulement la personne la plus dévouée, mais la plus douce *à voir* qu'il soit possible *à concevoir*, et, ce qui est un grand mérite, la plus facile à rendre heureuse par des soins et de l'affection. » — « Je brûle de revoir ma femme qui me manque horriblement, parce que j'ai pris l'habitude de ne pas me passer d'elle. » — « Si ma femme, que j'attends avec une impatience difficile à peindre, arrive enfin, nous partirons pour la Suisse. » — « Depuis les trois ans que nous sommes dans ce pays (Hanovre), nous n'avons pas été séparés deux mois... Je ne saurais assez me louer de la complaisance avec laquelle elle a supporté l'ennuyeux séjour de Gœttingue, et, en tout, il est impossible de mettre dans les petites comme dans les grandes choses plus de bonté, d'affection, de raison et de douceur, etc. » Bien des maris, choisis dans une bonne moyenne, n'en diraient pas autant de leur femme. On récolterait ainsi, dans ce volume, bon nombre de passages qui ne laissent aucun doute sur les sentiments de Benjamin Constant, comparable aux gastronomes que les excès de

pâtés de foies gras et de brioches ramènent au pain de ménage.

Rosalie dit de Charlotte de Hardenberg : « Nature très féminine, placide, douce, modeste, avec un sentiment vrai et de l'esprit naturel. » — « Quoiqu'elle ne soit ni jeune, ni jolie, ni riche, elle n'est pourtant ni vieille, ni laide, ni pauvre. » Voilà probablement la note juste ; aussi loin d'une héroïne de roman que de la caricature du duc de Broglie.

Je viens de nommer M. de Chateaubriand. Quel dommage que nous ne soyons plus au temps où florissait le parallèle ! Ne serait-ce pas un piquant sujet d'étude, ces deux hommes partis de deux points opposés (quoique Benjamin Constant de Rebecque fût de bonne vieille noblesse), nous frappant, au premier coup d'œil, par les contrastes de leurs origines, de leur religion, de leurs traditions de famille, des visions inclinées sur leur berceau ; l'un, royaliste d'extrême droite, émigré, soldat de l'armée de Condé, *ultra* de 1815, bravant avec plus de hardiesse que de péril les colères de Bonaparte, poétique apologiste d'un christianisme dont il n'a étudié que les surfaces, plus voisin, à ses débuts, de Rousseau que de Bossuet, ayant plus de génie que d'esprit, écrivain prestigieux, orateur éloquent, causeur nul ; l'autre, à peine naturalisé français, initié de bonne heure au libéralisme par le protestantisme ; employant son talent et son savoir à poursuivre les religions dans le passé pour se dispenser, dans le présent, d'en pratiquer une, en politique prenant à gauche sans être bien sûr que ce

soit le bon chemin; fournissant à ses adversaires des prétextes pour discréditer ses opinions et à ses amis des motifs pour se méfier de son concours; possédant trop d'esprit pour avoir du génie, causeur étincelant, plus merveilleux dans un salon qu'à la tribune, parce que l'éloquence, sans convictions fortes ou sans passion sincère, est incomplète, tandis que la causerie s'accommode fort bien de l'accompagnement ironique et railleur, si souvent signalé dans la sérénade de *Don Juan*. Que de différences! Et aussi, en y regardant de près, que d'analogies, toutes proportions gardées entre le génie et le grand talent! Tous deux, au fond, ont plus de littérature que de politique, et leur politique reste littéraire. Tous deux, après une crise morale — ou immorale — se décrivent, s'analysent et se dissèquent, l'un dans *René*, l'autre dans *Adolphe*; tous deux ont donné aux femmes une large place dans leur existence; mais ici, par une contradiction singulière, c'est le sceptique, le voltairien, l'ironique, qui est dupe de ses passions, dominé et comme écrasé sous le marbre de son idole; c'est le poète, le rêveur, le mélancolique, l'homme aux grandes échappées romanesques, qui fascine, ensorcelle, subjugue et parfois torture celles qui l'aiment. S'il était permis de voir, dans ces tristes histoires d'amour, un sacrificateur et une victime, nous dirions que ce n'est pas Chateaubriand qui fut la victime. Tous deux enfin, au moment le plus critique et le plus décisif de la Restauration, se rapprochèrent, sinon sous le même uniforme, au moins dans les mêmes rangs, et, si l'on nous deman-

dait lequel des deux, à cette époque, fit le plus de mal à la monarchie des Bourbons, ce n'est peut-être pas Benjamin Constant que nous nommerions. Mais voici la revanche de *notre* grand homme : Il a vieilli en royaliste, inutile, mais décoratif; il est mort en chrétien, assisté et consolé par le Père de Ravignan; toute sa vie, même en changeant de camp, il a eu soin de placer au seuil de sa tente une sentinelle qui s'appelle l'HONNEUR. Cette sentinelle, je ne la vois pas toujours dans les diverses étapes de Benjamin Constant.

Juillet 1888.

LETTRES

DE LORD BEACONSFIELD

(CI-DEVANT DISRAELI)

A SA SŒUR[1]

I

Balzac, dans ses *Illusions perdues*, a esquissé un portrait de fantaisie, portrait de poète, où l'on a cru reconnaître Lamartine :

« Canalis était un des plus illustres poètes de cette époque, un jeune homme qui n'en était encore qu'à l'aube de sa gloire, et qui partant n'avait ni façons byroniennes, ni prétentions impériales, ni plénitude de lui-même. Il se contentait d'être un jeune homme aimable et spirituel ; il en était à se faire pardonner son génie ; mais on devinait dans ses formes sèches, dans sa réserve, une immense ambition, qui devait plus tard étouffer la poésie. Il avait une beauté raide et compassée,

1. Traduites et précédées d'une étude sur lord Beaconsfield par M. Alexandre de Haye.

mais pleine de dignité. C'était *Canning maigre et réduit à ses vers.* »

Canning? Après avoir lu le charmant ouvrage de M. Alexandre de Haye, il me semble que la comparaison pourrait plutôt s'appliquer à lord Beaconsfield. Les analogies ne seraient pas difficiles à trouver. L'imagination est une de leurs facultés maîtresses; elle règne non seulement dans les poésies de l'un et dans les romans de l'autre, mais dans leur politique. Seulement, l'avantage appartient ici à l'homme d'État anglais, parce que sa politique a un lest, un point d'appui, et que celle de Lamartine n'en a pas. Parti de plus bas que notre grand poète, ayant à vaincre plus de difficultés et à franchir plus d'obstacles, Disraeli, joignant à son imagination une volonté indomptable, sait d'avance où il veut parvenir, où il devra s'arrêter. Lamartine ne le sait pas, et il ne nous l'a que trop prouvé à nos dépens et aux siens. Son génie a des lueurs extraordinaires, des phénomènes d'intuition, qui lui font prévoir les événements lointains, sauf à l'aveugler sur les éventualités prochaines. Mais cette clairvoyance, presque prophétique, est intermittente et passe par des alternatives de lumière électrique et d'obscurité. Nos institutions sans cesse agitées par le souffle révolutionnaire, notre monarchie mal assise et mal définie, lui communiquent quelque chose de leur mobilité. Disraeli a cette heureuse fortune, que la constitution anglaise, stable à la fois et flexible, se prête à ses conceptions les plus hardies, à ses ambitions les plus passionnées, tout en lui traçant une route dont il ne

doit pas s'écarter, des limites qu'il ne doit pas franchir. Aussi, comparez les deux vieillesses. Nous savons, hélas! dans quelles douloureuses conditions a vieilli et fini Lamartine, et nous lisons dans l'introduction vraiment magistrale de M. Alexandre de Haye, chef-d'œuvre d'analyse et de sagacité politique :

« Disraeli a maîtrisé le sort et conquis une inviolable renommée. Sa mémoire, loin d'avoir disparu étouffée sous la tombe, en a surgi plus grande et plus aimée. Jamais lord Beaconsfield n'a été plus chaleureusement acclamé. Jamais, au renouveau de l'année, l'anniversaire de sa mort n'a vu, par toute l'Angleterre, une foule plus empressée se parer, en son honneur, de l'or pâle de la primevère, sa fleur de prédilection. »

N'est-ce pas charmant! Et l'or pâle de cette primevère n'est-il pas préférable à certain œillet rouge, compromis tout ensemble par sa couleur démagogique et par les boutonnières qui le portent?

Je découvre, dans ces pages si intéressantes et si pleines, d'autres sujet de rapprochement : c'est par la vanité que s'expliquent les fautes de Lamartine; vanité grandiose, vanité de poète, qui n'est pas donnée à tout le monde; confiance ou présomption de l'homme qui croit pouvoir conjurer la foudre, disposer de l'avenir et museler le lion populaire, parce qu'il confond la puissance qui lui échappe avec les magnifiques images que son éloquence déploie. Or, la vanité paraît avoir été le péché mignon de Disraeli. Dans ses lettres à sa sœur, si spirituelles, si agréablement familières, bien des pas-

sages trahissent un contentement de soi-même aussi légitime qu'expansif. N'oublions pas que, chez Disraeli, le politique est doublé d'un littérateur, d'un romancier, et que l'auteur de *Tancred*, d'*Endymion*, de *Coningsby*, de *Sybil*, a droit à tous les jolis défauts de la confrérie. Il écrit à sa sœur ; nous n'en sommes encore qu'au début, en 1833, et nous lisons en trois pages :

« Je suis en train d'écrire un livre qui fera vos délices... J'ai écrit environ cinquante pages d'un joli conte dont le sujet est *Iskander*. Les caractères sont très originaux, très frappants ; c'est vraiment beau... Milman m'a dit qu'il n'y avait rien d'aussi beau que mes descriptions et mes peintures de la vie orientale depuis Bruce... La famille entière a une idée tout à fait convenable de mes mérites ; aussi les aimé-je tous... »

Ici M. Alexandre de Haye écrit en note : « On n'est pas plus naïf dans la vanité, et ce n'est pas la première fois que le lecteur a pu le remarquer. Les plus grands esprits ont de ces faiblesses. »

Oui ; mais qui sait si cette faiblesse n'est pas une de leurs forces? Qui sait si elle n'est pas pour eux ce qu'un verre d'eau-de-vie est pour le piéton ou le chasseur qui va faire une longue course dans la montagne à travers les brumes matinales? J'ai entendu, un jour, Alexandre Dumas père, au plus beau moment de sa prodigieuse carrière, dire à un de ses amis : « On m'accuse de vanité ; mais, voyons! si, après avoir fait jouer vingt drames et publié vingt romans, je persévérais, tout en me

croyant dénué de talent, je serais idiot. Eh bien! j'aime mieux être vaniteux qu'imbécile. »

Ne disons pas trop de mal de la vanité chez les hommes supérieurs. Appelons-la, si vous voulez, l'orgueil, puisqu'il est convenu qu'un vice a plus de grandeur qu'un défaut. Vanité ou orgueil, elle maintient la proportion des intelligences. Elle sert de revanche aux esprits éminents contre les sots, qui sont souvent encore moins modestes. Quand les années de noviciat sont dures et difficiles, comme pour Disraeli, elle abrège les lenteurs et adoucit les aspérités du chemin. Elle devient synonyme de l'illusion, du courage et de l'espérance; elle les venge parfois ou les indemnise des dédains ou des injustices de leurs contemporains. Elle est comme un appel *a minima*, si la récompense n'égale pas le travail, si la renommée et la fortune restent au-dessous du talent. Sans doute, elle peut faire commettre bien des fautes, et nous en avons eu, dans notre siècle, de trop illustres exemples, mais elle peut aussi épargner de lourdes chutes, sauvegarder une conscience chancelante, rappeler une âme à ce sentiment de l'honneur qui n'est pas la vertu, mais dont le monde se contente, probablement pour n'avoir pas trop à exiger de lui-même.

Ce que je dis de la vanité peut se dire encore mieux de l'ambition, et, sur ce point, je suis heureux d'être parfaitement d'accord avec le biographe de Disraeli. « On a, écrit-il, beaucoup médit de l'ambition. Je me méfie de ceux qui l'accusent. En dehors de la chaire chrétienne qui s'inspire de principes généraux et imper-

sonnels, j'ai peur qu'on ne la condamne qu'au profit d'une égalité pernicieuse et mensongère. Les jalousies rivales ameutent contre elle toutes les basses envies, et, sous prétexte de sauvegarder la dignité des individus, on sacrifie la grandeur de la nation. » — Rien de plus vrai. L'ambition n'est blâmable que lorsqu'on n'a pas de quoi la justifier, et que, dès lors, l'ambitieux, s'il réussit, personnifie un danger public. C'est précisément pour cela qu'on ne saurait assez honorer l'homme qui, ayant conscience de sa force, lui cherche un emploi qui en soit digne, et place aussi haut que possible l'idéal de son ambition. En le voyant arrivé au but, nous pouvons dire : « *C'est toujours ça de pris sur l'ennemi* », c'est-à-dire sur les intrigants, les charlatans, les hâbleurs, les tribuns de bas étage, les politiciens d'estaminet, les *faiseurs*, les empiriques, les praticiens de la célèbre formule : « Otez-vous de là, que je m'y mette! » — Heureux les peuples où les plus nobles esprits peuvent, sans déroger, s'avouer ambitieux! Malheureux ceux où les ignominies jacobines font naître la plus superbe, la plus hardie, la plus hautaine de toutes les ambitions : l'ambition de n'être rien!

Je sais beaucoup de gré à M. Alexandre de Haye d'avoir souvent nommé et cité notre cher Lamartine dans cette introduction qui vaut tout un livre. Chez le poète de *Jocelyn* comme chez le romancier de *Sybil*, il a remarqué le mystérieux attrait qui les pousse tous deux vers l'Orient. Tourmentées d'une sorte de nostalgie orientale, leurs imaginations sont comparables à des

aiguilles aimantées qui se tromperaient de route, et prendraient le Levant pour le Nord. Ce trait de ressemblance inspire à M. de Haye des pages ensoleillées, où le rêve revêt les formes les plus poétiques. Est-ce de la politique, est-ce de la poésie, cette idée qui transporterait en Orient la vie sociale de notre Europe, atteinte de lassitude sénile, et confierait au berceau de l'humanité le soin de régénérer et de rajeunir sa vieillesse? — Lamartine avait dit : « Je suis né Oriental, et je mourrai tel. » Disraeli fait dire à une de ses héroïnes, dans *Vivian Grey* : « Oh! aimable Orient! Pourquoi n'ai-je pas été une Orientale? » — « Lamartine avait embrassé d'un regard le nouvel avenir promis à l'Asie dans les destinées du monde, et les incalculables conséquences d'une politique qui saurait y affermir et y étendre l'influence française; mais il passa comme un météore, et, faut-il le dire? ajoute M. de Haye avec un suprême bon sens, malgré l'admiration qu'il m'inspire, je ne crois pas qu'il eût reçu de la Nature, avec de prodigieuses facultés de poète, d'orateur et d'écrivain, le don de gouverner les hommes. »

Le génie de Disraeli, se ressentant de ses origines et légèrement teinté de *sémitisme*, est encore plus épris de l'Orient. « L'Asie le transporta. Il ne pouvait penser que cette terre privilégiée, ce berceau sacré de toutes les grandes métamorphoses, ne fût pas prête pour un prochain relèvement. — « Son léger sommeil, écrivait-il dans *Tancred*, a plus de vie que la veille pénible de notre Europe ».

Il y a là deux ou trois pages d'un irrésistible effet. On se figure Disraeli, à l'étroit au milieu des brouillards de la Tamise et les fumées de Londres, s'élançant en idée vers ces pays aimés du soleil, vers ces régions neuves à force d'être antiques, et qui peuvent braver le Temps, puisqu'elles ont les secrets de l'Éternité! *Away! Away!* C'est comme le frémissement d'un vol d'aigle planant sur les saintes montagnes, comme un écho des mélodies de *Lalla-Rookh*, traversant l'espace pour caresser nos tristesses. Singulier contraste, fait pour exalter une imagination telle que celle-là! Cette patrie de la lumière est aussi la patrie du mystère. On dirait qu'elle se plaît dans la nuit pour mieux regarder le ciel. Ses ruines parlent plus éloquemment que nos édifices. Avec un débris de ses monuments, on refait une histoire qui, pareille à l'échelle de Jacob, monte jusqu'aux pieds de Jéhovah.

« L'émotion religieuse de Disraeli, nous dit M. Alexandre de Haye, s'était même exaltée jusqu'au mysticisme; on ne peut rien lire de plus extraordinaire, de plus surprenant, de plus bizarre, que les idées qu'il développe et les plans qu'il propose dans *Tancred*. Ce mystère de l'Asie, *Asian Mystery*, dont il fait le nœud de tout un système, prend l'air, sous sa plume ardente, d'un texte des prophéties commenté par la passion d'un prédicateur. C'est de la politique d'illuminé. — L'Europe, dit-il, se décompose et marche à une dissolution générale, parce qu'elle n'a plus la foi... C'est en Asie qu'il faut chercher la vérité et la justice, sur cette terre sanctifiée par la présence divine, qui en a gardé une empreinte

céleste et où les anges, qui l'ont visitée autrefois, pourront arrêter leur vol. »

Je me souviens que, à une époque déjà lointaine, où l'éloquence du Père Hyacinthe n'était encore qu'inquiétante et ne trouvait pas trop étroite l'illustre chaire de Notre-Dame, il développa, dans une de ses Conférences, cette même pensée; il tonnait contre l'indifférence religieuse qui s'étendait sur la vieille Europe et qui se combinait avec la décadence des institutions et des mœurs. Emporté par son imagination qui déjà manquait d'équilibre et cherchait çà et là ses points d'appui ou ses horizons, il dénonçait l'affaiblissement des races, l'anémie morale, l'appauvrissement du sang qui fait les héros, les saints et les martyrs. Puis il se demandait où il faudrait placer un renouveau chrétien, une renaissance chrétienne, et, avec un accent de prophète, — plus voisin de Savonarole que d'Isaïe, — il proposait les vastes plateaux de l'Asie centrale, « où les fleuves bibliques prennent leur source, où des familles de pasteurs semblent continuer les patriarches ». Ce n'était peut-être pas bien raisonnable. Pourtant, cette vision prophétique produisit un grand effet. N'est-ce pas curieux, cette rencontre d'un moine, qui n'avait pas encore jeté aux orties la chaste robe du Carmel, avec l'homme d'État appelé à gouverner une nation protestante, qui doit à son esprit positif et pratique sa prospérité et sa grandeur?

Notons encore un passage que les succès tapageurs de la *France Juive* et de la *Fin d'un monde* recommandent à notre attention, et où M. de Haye a traité

une question brûlante avec autant de tact que de mesure :

« Le *Sémitisme* paraît avoir été la première inspiration comme aussi le dernier mot des doctrines de l'écrivain et des actes de l'homme d'État. Si le destin avait ajouté à toutes les faveurs dont il a comblé lord Beaconsfield celle de vivre assez longtemps pour entendre l'écho du pamphlet retentissant qui a dénoncé la France juive à l'Europe, il n'est pas improbable qu'il eût élevé la voix pour y répondre. Cette race, dont on lui reprochait d'avoir gardé la servilité rampante en commettant le crime de la renier, il n'a jamais cessé de la défendre dans sa dignité et dans ses droits. Baptisé à treize ans et devenu chrétien comme les Lopez, les Goschen, les Ricardo, il n'oublia pas cependant que, six jours après sa naissance, le rite sacré des Israélites l'avait fait entrer dans la tribu. »

Je m'attarde, je suis sous le charme, et je m'aperçois que je ne vous ai encore rien dit de la politique de lord Beaconsfield.

Les Parisiens superficiels et frivoles ne connaissent probablement lord Bolingbroke que par le *Verre d'eau*, de M. Scribe. Si nous avions à juger le brillant ministre de la reine Anne au point de vue de la religion et de la morale, nous aurions le droit d'être sévères. Il fut, dans toutes les acceptions du mot, un *libertin*, comme on disait au XVIIe siècle. Débauché, incrédule, railleur, *don Juanesque*, démolisseur presque cynique de toutes les traditions sacrées et des Saintes Écritures, infecté

d'avance des dissolvants philosophiques qui passèrent, en s'envenimant, de Saint-Evremond à la Régence et de la Régence à l'Encyclopédie, il eut le triste honneur de n'être pas sans influence sur la jeunesse de Voltaire. Mais, en politique, il a été le précurseur de lord Beaconsfield, qui, dans sa vie privée, lui ressembla bien peu. Il devina et créa le torysme libéral, d'autant plus libéral qu'il était plus conservateur, d'autant plus conservateur qu'il avait plus de respect pour la liberté; quelque chose comme le rêve honorable, mais stérile et chimérique, des Jules Simon, des Vacherot, des Lanfrey et même des Rémusat et des Tocqueville. Ce détail peut suffire à mesurer la distance entre les deux peuples. Au déclin du règne de Louis XIV, assombri par tant de désastres, si un Bolingbroke français avait fait prévaloir le même programme, il y aurait eu, entre Ramillies et Rosbach, tant de révolutions que les *géants* de 1789 et de 1793 n'auraient eu qu'à se croiser les bras, ou à s'égorger entre eux pour amuser leur désœuvrement.

Lord Beaconsfield allait même plus loin. Dédaignant cette opinion généralement répandue d'après laquelle l'aristocratie a seule le droit et le pouvoir de donner et de maintenir la liberté, il rêvait une monarchie démocratique. Au sommet, le roi ou la reine; à la base, un vaste gouvernement municipal; rien entre eux, ni parlement, ni pairie; rien que la presse, organe de l'opinion, ou, comme dit plus poétiquement Lamartine, « *air vital de l'opinion publique* ». On comprend tous les dangers qu'entraînerait un pareil programme dans

un pays comme le nôtre, où l'opinion varie sans cesse, où la presse a des perfidies et des violences qui rendent tout gouvernement impossible et condamnent les jours de quiétude à n'être jamais sûrs de leurs lendemains. Mais, en lisant cette page qui m'a causé une certaine surprise, je ne pouvais me défendre d'un nouveau rapprochement. L'imagination a plus de prise sur les Français que sur leurs voisins. Nos ministres, quand ils n'accordent pas assez à la *folle du logis*, sont impopulaires; témoin M. de Villèle, qui avait toutes les qualités de l'homme d'État, qui fut un ministre sans reproche, mais qui manquait d'imagination et qui se préoccupait des finances de la France plus que de la renaissance d'Athènes et de Lacédémone; témoin M. Guizot lui-même, dont le long ministère donna lieu à Lamartine de s'écrier : « La France s'ennuie! » sans prévoir qu'elle serait beaucoup plus malheureuse le jour où elle ne s'ennuierait plus. N'est-ce pas le même Lamartine qui a défini l'imagination « l'œuvre d'une raison saine qui porte seulement ses prévisions plus loin »? N'est-ce pas Napoléon, ce gigantesque pourvoyeur des imaginations contemporaines, qui a dit : « Sans l'imagination, l'humanité ne serait qu'un assemblage de brutes. C'est en parlant à l'âme qu'on électrise l'homme. » Idée qui lui suggéra probablement la fameuse phrase : « Du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent. »

Eh bien! livrons-nous pour un moment à ces conjectures si séduisantes quand la réalité nous humilie et

nous accable. Disraeli, appelé au gouvernement d'un peuple dont j'ai déjà signalé l'esprit calculateur et méthodique, a vu, en somme, sa carrière politique couronnée de succès. Il a eu la confiance de la reine Victoria, et les sympathies nationales se sont groupées autour de son cercueil. Les derniers ministres de Louis-Philippe, dont quelques-uns n'étaient pas inférieurs à lord Beaconsfield au point de vue de l'éloquence, de la culture de l'esprit et du talent littéraire, sont tombés, entraînant avec eux la monarchie représentative. Supposez un Disraeli remplaçant en 1840 M. Thiers et faisant accepter par Louis-Philippe les hardiesses de sa politique aventureuse, qui sait si la monarchie de 1830 n'aurait pas été sauvée? Ce Disraeli français, nous l'avions peut-être en la personne de Lamartine, et les analogies qu'a si justement indiquées M. Alexandre de Haye m'autorisent à exprimer cette idée ou ce regret. Malheureusement, le roi Louis-Philippe, à la fin de son règne, penchait de plus en plus au gouvernement personnel, et la sympathie n'existait pas entre le monarque de 1830 et l'historien des *Girondins*.

Je n'ai pas encore abordé les lettres de lord Beaconsfield à sa sœur. Le sujet est si riche, l'introduction de M. Alexandre de Haye est si fertile en aperçus ingénieux, que j'ai réservé les *lettres* pour un second chapitre. Mais je ne veux pas terminer celui-ci sans protester contre une phrase que je voudrais effacer dans l'introduction aux *lettres*. L'auteur vient de nous parler de cette sœur aînée à laquelle s'adresse la spirituelle et familière cor-

respondance. Il nous rappelle le rôle qu'ont souvent joué les sœurs auprès des hommes célèbres. Il aurait pu nommer Chateaubriand et Lucile. Il se borne à ajouter : « Qui n'a lu, par exemple, les pages émues consacrées par *ce maître incomparable de la pensée et de la langue*, M. Renan, à sa sœur Henriette, *ce modèle achevé* de l'affection fraternelle dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus touchant? » Lorsque M. Renan, qui n'était pas encore l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre*, publia une plaquette consacrée à la mémoire de sa sœur Henriette, nous ne fûmes pas les derniers à y reconnaître les délicatesses de pensée, de sentiment et de style, tout en regrettant que cette sœur Henriette n'eût pas employé son influence et usé de sa tendresse pour arrêter son frère sur la pente du scepticisme et le ramener à la religion de son enfance. M. de Haye aurait été alors plus autorisé à écrire : « Semblables à des messagers d'en haut, ces nobles femmes respirent aussi ce je ne sais quoi de *divin* ; on entrevoit leur sourire ; l'air s'embaume sur leur passage ; mais une ombre les enveloppe, derrière laquelle elles aiment à se dérober. »

C'est bien peu, une ligne de trop dans un livre dont la lecture m'a ravi. Mais cette ligne blesse profondément les catholiques, et, si, comme je n'en doute pas, le volume a de nouvelles éditions, je supplie M. de Haye de la supprimer. Il écrit : « M. Renan, ce *maître incomparable de la pensée et de la langue.* » Pour la langue, c'est exagéré ; pour la pensée, c'est l'envers du vrai. On pourrait se demander si le siècle qui a produit Chateaubriand,

Lamennais, Victor Cousin, Montalembert, Sainte-Beuve, Louis Veuillot, Guizot, Villemain, et même, dans des nuances plus modernes, Théophile Gautier, Emile Montégut, George Sand, Paul de Saint-Victor, a le droit de trouver incomparable l'auteur de la *Vie de Jésus* et des *Drames philosophiques*. Mais la pensée? La première condition, pour être un maître de la pensée, c'est d'être maître de SA pensée. Or, comment M. Renan serait-il maître d'une pensée dont il n'est pas sûr, qui ne sera pas ce soir ce qu'elle est ce matin, qui a plus de variations qu'une journée d'avril, et qu'il livre, le sourire sur les lèvres, à son interlocuteur en ayant l'air de lui dire : « Après cela, si vous pensez le contraire, j'aime autant être de votre avis que du mien. » D'autre part, puis-je accepter comme un maître de la pensée l'homme qui vit dans le sophisme comme dans son élément, et qui a sophistiqué les miracles de l'Évangile, la mission divine des Apôtres, les origines du christianisme, les plus belles pages de la Bible? Trop de bois de campêche pour que le vin soit franc, généreux et sain. Jean-Jacques aussi, le malfaiteur, fut un sophiste, mais un sophiste passionné, ce qui atténue ses méfaits. M. Renan n'a pas même cette excuse. Son sophisme a des souplesses d'anguille et des engourdissements de torpille. Il nous glisse entre les doigts ou nous plonge dans une somnolence, j'allais dire une léthargie intellectuelle, qui détend notre conscience, notre volonté, et qui, si elle durait, nous ferait douter à la fois de sa pensée et de la nôtre. J'ajoute, pour rentrer dans mon sujet, que, si on

avait consulté Disraeli et sa sœur Sarah, ils auraient dit, en latin et en anglais : *Vade retro!* à l'Évangile de M. Renan ou à la Bible de sa sœur Henriette.

II

Si j'adressais un reproche ou une plainte à cette agréable correspondance, ce serait de m'exposer à l'embarras des richesses. J'y rencontre tant de noms célèbres dont un seul suffirait à défrayer un feuilleton, alors même que le critique aurait beaucoup moins d'imagination que lord Beaconsfield! Par ses romans et ses premières amitiés, Disraeli tient à toute la littérature de son temps. Ses ambitions, ses candidatures, son entrée à la Chambre des communes, ses succès oratoires, et, plus tard, son avènement au ministère, le mettent en relations avec les hommes d'État qu'il compte parmi ses adversaires ou ses alliés. Il est souvent invité à dîner, et, après chacun de ces dîners, il met sa chère sœur au courant, non pas du menu, mais du personnel des convives et du sujet des conversations. Au début (février 1832), Disraeli a vingt-sept ans; il n'en avait que vingt-deux, quand il publia *Vivian Grey*; et déjà nous voici en présence du comte d'Orsay, le fameux dandy parisien, le frère de la belle duchesse de Guiche, l'idole du *high-life* britannique, le héros de nombreuses aventures, de nombreux romans et de quelques scandales,

le privilégié de la mode, à qui il suffirait de cavalcader à *Hyde-Park* dans un *complet* de toile d'emballage pour faire vendre, du soir au lendemain, six mille mètres de cette toile et sauver son tailleur de la faillite.

Tournez la page ; voici Bulwer, romancier et homme politique comme Disraeli ; — et aussitôt mes souvenirs me rappellent *Eugène Aram*, *Pelham*, la *Dame de Lyon*, lectures de jeunesse, qui alternaient pour moi avec les *Puritains* et le *Dernier des Mohicans* ; un peu plus loin Washington Irving, pour qui Disraeli n'est pas tendre : « Les derniers ouvrages de Washington Irving n'ont été lus que par l'auteur, qui est tous les jours plus amouraché de ces lourds volumes. Il demandait pour le dernier une grosse somme. Murray grommelait. Irving parlait de postérité. — « Quand les auteurs travaillent pour la postérité, lui répondit Murray, ils devraient bien publier leurs livres à leur compte. »

Dès ces premières lettres, on voit poindre ce léger travers dont je parlais plus haut, d'après les notes de M. Alexandre de Haye ; ce contentement de soi-même, que l'on pourrait appeler l'optimisme du MOI. Il me semble que je n'ai pas assez insisté sur les circonstances atténuantes. Disraeli écrivait à sa sœur Sarah, son aînée, la plus sûre, la plus discrète des confidentes. M. de Haye nous a dit, avec une délicatesse exquise, quel rôle avait joué la sœur auprès de quelques hommes célèbres, et comment elle représentait pour eux un je ne sais quoi qui tient le milieu entre l'épouse et la mère. Dans son affection pour ce grand frère qui est parfois aussi

un grand enfant, elle est moins distraite, moins occupée de soi que l'épouse, qui peut, suivant le thermomètre conjugal, embarrasser son mari par sa passion, le décourager par son indifférence, ou l'affoler par ses galanteries. Avec toute l'indulgence maternelle, elle est, en quelque sorte, plus femme que la mère, plus rapprochée par l'âge de l'objet de sa tendresse, mieux disposée à adopter ses idées, à s'identifier avec les programmes ou les rêves de son génie ou de son talent, mieux douée pour remplacer dans sa vie la maîtresse qu'il n'a pas ou qu'il n'a plus. La mère ménage les illusions de son fils; la sœur les partage.

Cette bien-aimée Sarah, — « *en deuil de son fiancé* », — modèle d'abnégation et de dévouement, avait sans doute, à l'aide de son tact féminin, deviné que, pour réussir, pour franchir la prodigieuse distance entre le point de départ et le but de ses ambitions, Benjamin Disraeli, — son Benjamin, — avait besoin d'être maintenu et même surexcité dans le juste sentiment de sa valeur, dans la haute opinion qu'il avait de son mérite. Elle lui écrivait et lui parlait dans ce sens, et elle le trouvait prompt à la réplique. On peut même avouer qu'il y mettait un peu trop de luxe. C'est l'avis de M. Alexandre de Haye, qui, malgré son admiration pour son héros, mêle çà et là un grain de sel à ces grains d'encens. L'homme qui prend plaisir à s'encenser lui-même subit deux inconvénients. D'abord, l'opération est difficile, et, s'il y va de trop bon cœur, il risque de se casser le nez. Ensuite, il donne envie à ses admira-

teurs de l'encenser un peu moins, puisqu'il excelle à les suppléer.

Parmi ces ébullitions de vanité, il en est une qui m'a désagréablement surpris, parce qu'elle compromet un nom français qui nous est cher (page 193). Disraeli parle de la comtesse de Montalembert. Je suppose qu'il s'agit de la mère de notre illustre orateur catholique, laquelle, en effet, était Anglaise. « Une charmante réception chez la comtesse de Montalembert, écrit Disraeli. Mais la comtesse *avait-elle pris un verre de champagne de trop?* Que ce soit cette raison ou une autre, elle me distingua si terriblement, que je dus absolument m'enfuir pour sauver ma vie. Elle me montra même ma *Venetia*, et allait m'en lire un passage à haute voix, quand je saisis mon chapeau et me précipitai en bas des escaliers. » — En note : « Ce trait de forfanterie, à franchement parler, paraîtra à tout le monde passer un peu les bornes. » — Non, dirai-je à mon tour, ce n'est pas la comtesse de Montalembert qui avait bu un verre de champagne de trop. C'est Disraeli, qui, de temps à autre, buvait un verre de trop d'un vin plus mousseux que le champagne, plus capiteux que le porto; griserie idéale, qui lui faisait voir la foule assiégeant le magasin de ses libraires, les femmes pleurant à la lecture de ses romans, les hommes en extase à chacun de ses discours; griserie inoffensive, hallucination peu dangereuse, lorsque, au réveil, on se trouve capable de réaliser presque tout ce que l'on a entrevu à travers les fumées de ce vin qui brave

le phylloxera, et que l'amour-propre nous fournit *gratis*.

Le souvenir de Sarah Disraeli m'amène à dire un mot, après M. Alexandre de Haye, — moins bien que lui, — du rôle qu'ont joué les femmes dans la vie du futur lord Beaconsfield. Il les a aimées; mais, entendons-nous, sans leur donner sur son cœur et sur son cerveau assez de prise pour que l'amitié devînt la passion, pour que le patronage devînt la servitude, pour que de trop ardentes lunes de miel fussent suivies de ces tempêtes qui brisent une carrière et paralysent un génie. Le 22 mai 1833, à vingt-huit ans, Disraeli écrit à sa sœur : « Que diriez-vous de lady Z..... pour belle-sœur? Grande capacité, vingt-cinq mille livres, goûts d'intérieur. Quant à l'amour, tous ceux de mes amis qui ont épousé leurs femmes par amour et pour leur beauté, ou les battent, ou vivent séparés d'elles. C'est à la lettre. Il pourra m'arriver de commettre plus d'une folie dans ma vie; mais, ce dont je réponds bien, c'est que je ne ferai jamais un mariage d'inclination. Je suis trop sûr d'avance qu'il n'y a pas de meilleure garantie *contre* le bonheur. »

En écrivant ces lignes caractéristiques, Disraeli donne sa mesure. Comme il ne cherchera pas l'amour en dehors du mariage et dans des conditions offensives pour le bien d'autrui, il se résigne d'avance à ne le chercher nulle part. Il mettra à profit l'influence des femmes, pourvu que cette influence, au lieu de s'exercer sur lui-même, se fasse son auxiliaire et son alliée. Lorsqu'un homme supérieur, se plaisant dans la société des

femmes, à peu près sûr de les intéresser, ayant des titres à leur sympathie, leur offrant le prestige d'un commencement de célébrité, d'un premier rayon de gloire, est assez maître de lui-même pour tracer d'avance des limites aux sentiments qu'il éprouve et qu'il inspire, lorsqu'il est fermement résolu à n'être jamais ni leur tyran ni leur esclave, il est rare qu'un secret instinct ne les avertisse pas de ce qu'elles doivent faire pour répondre à sa pensée intime, mettre dans son existence du charme sans orage, servir ses intérêts d'ambition, prendre leur part de son avènement, se contenter d'être de bonnes fées, sauf à porter ailleurs leurs coquetteries de Sirènes. Il y a bien peu de femmes qui n'aiment à se délasser du rôle de Dalila en essayant de celui de Béatrix. Dès lors, l'amitié, entre cet homme de haute intelligence et une femme digne de le comprendre, devient un traité d'alliance et de paix. On sait, de part et d'autre, dans ce commerce de libre-échange, ce que l'on peut donner sans péril et ce que l'on n'aura pas à refuser. Ce n'est pas un paradis de neige; c'est un paradis où il n'y aurait pas de fruit défendu. L'égalité de la température dédommage de l'absence des chaleurs caniculaires, et la sécurité des relations a tant de douceur, que les deux amis finissent par se demander en souriant s'il y a quelque chose de plus doux.

C'est ainsi que Disraeli, au seuil de la vingtième année, eut pour première protectrice, en tout bien tout honneur, la célèbre comtesse de Blessington, si belle, si spirituelle, si séduisante, mais qui, si on en croit les

chroniques, aurait pu faire un grand tas de cendres avec les balais qu'elle avait rôtis et monter un magasin avec la collection de bonnets qu'elle avait jetés par-dessus les moulins. A ce propos, remarquez encore une nuance : si une femme, même entraînée dans de graves désordres, conserve, avec beaucoup d'intelligence, un peu de pudeur, elle aimera bien mieux employer son influence au profit d'un ami qu'elle peut recommander sans honte que d'un amant qu'elle ne pourrait nommer sans rougir.

Nous avons vu, dès les premières lignes, Bulwer, madame Bulwer, « un *flamboiement de bijoux* », — Washington Irving, le beau comte d'Orsay, lord Mulgrave, lady Morgan, madame Norton, « toute une nuée de bas-bleus », — madame Gore, Murray, Tom Moore. A mesure qu'on avance dans cette piquante lecture, il semble que l'on parcourt une galerie de célébrités; célébrités de tous genres, politiques, littéraires, artistiques, théâtrales, féminines; la France, représentée par le prince de Talleyrand, Louis-Philippe, la reine Marie-Amélie, M. Guizot, M. Cousin, M. Thiers, en regard de l'Autriche et de M. de Metternich, chassé de Vienne par les troubles de 1848; Rachel, madame Malibran, Julia Grisi, la jeune et belle Julia, escortée d'une anecdote que je savais et d'un nom que j'ignorais. On avait conté, dans le temps, que Julia Grisi s'était étourdiment mariée à un M. de Melcy, que le mariage avait mal tourné, qu'elle s'était fait enlever par un Anglais, et que M. de Melcy s'était battu avec le ravisseur et l'avait blessé. Les lettres de Disraeli nous apprennent que cet

Anglais était Castlereagh, petit-fils du fameux ministre, qu'il avait, en 1833, vingt et un ans, qu'il était spirituel et amusant, qu'il manquait de *lest*, et que, plus tard, il épousa la belle veuve du sixième comte de Powerscourt.

Voici la grave et maigre silhouette du duc de Wellington. Vous vous figurez peut-être que tout doit être sérieux et froid avec le vainqueur de Waterloo. Erreur! le noble duc marie son fils aîné, Arthur, marquis du Douro. La mariée pèse soixante-treize kilos. N'importe! Son beau-père en est tellement enthousiasmé, qu'il a son buste dans sa chambre, son portrait en face de son lit, et que, pour lui faire faire un collier, il brise son étoile du Saint-Esprit, présent du roi Louis XVIII, dont les diamants valaient plus de sept cent mille francs. Ajoutons, comme détail de mœurs... britanniques, que, le jour même, à quatre heures, l'heureux époux se promenait à cheval dans le parc. Comme sa femme est le contraire d'une sylphide, il est bien sûr qu'elle ne s'envolera pas.

D'autres fois, Disraeli, le crayon à la main, enlève d'un trait la ressemblance. « J'ai été présenté, chez lady Blessington, à trois hommes remarquables qui occupent en ce moment toute l'attention publique : O'Connel Beckford et lord Durham. Le premier a le plus grand *génie*; le second, le plus grand *goût*; le troisième, la plus grande *ambition*. »

En novembre 1842, il est à Paris, et il écrit : « J'ai fait une visite au roi des journalistes, M. Bertin : un

bœuf qui vit dans un gras pâturage cultivé par d'autres. Il habite un bel hôtel, et mène l'existence d'un grand seigneur. C'est que, en vérité, il n'y a pas beaucoup de gens qui possèdent une propriété de la valeur du *Journal des Débats.* »

La vérité de ce croquis peut être attestée par quiconque a vu, dans l'admirable portrait de M. Ingres, Bertin l'aîné, avec sa tête puissante, son cou de taureau, ses vastes épaules, la carrure de toute sa personne, son attitude de lutteur au repos. Pourtant, la phrase est injuste; elle étonne sous la plume d'un homme du métier. Le directeur ou rédacteur en chef d'un grand journal ne lui est jamais plus utile que quand il n'y écrit pas. Son expérience, ses relations mondaines, diplomatiques et politiques, la sûreté de son coup d'œil, lui donnent le droit de se croire le légitime propriétaire de ce gras pâturage, dont parle Disraeli. Il est le berger, ses rédacteurs sont les chiens, et ses abonnés sont les moutons, plus ou moins de Panurge. Il dirige son état-major, discipline les esprits aventureux ou téméraires, juge l'à-propos de tel article, l'inopportunisme de tel autre, prévient les imprudences, conjure les périls, rature les lignes compromettantes; quelque chose comme un général, qui commanderait son corps d'armée et le conduirait à la bataille sans tirer son épée du fourreau. Bertin l'aîné était de bon conseil, et ses conseils étaient docilement écoutés par les écrivains les plus illustres et les plus superbes. Après l'assassinat du duc de Berry, qui entraîna la chute de M. Decazes, M. de Chateau-

briand apporta au *Journal des Débats* un article qui se terminait par cette phrase : « Le pied lui a glissé dans le sang, — et il a été emporté par le torrent de nos larmes. » Bertin lui dit : « Le premier membre de phrase produira un grand effet; le second est de la rhétorique de collège et gâtera l'effet du premier. » — Chateaubriand s'empressa de suivre ce conseil, et la phrase, qui se serait noyée dans ces larmes et dans ce torrent, est restée célèbre.

Naturellement, la correspondance de Disraeli, commentée et annotée par M. Alexandre de Haye, suit toutes les péripéties parlementaires et ministérielles, de 1832 à 1852. Le défilé est au complet : whigs, tories, pseudo-tories; Bulwer, Macaulay, Charles Grant, Wellington, lord Durham, lord Lyndhurst, lord Grey, sir Robert Peel, Gladstone, Stanley, lord Lansdowne, lord Melbourne, Brougham, — qui était, un jour de séance, « *effroyablement gris* », — bref, tout le personnel de la Chambre des lords et de la Chambre des communes, ceux du moins qui parlent et font parler d'eux. En 1837, le roi Guillaume IV meurt, — « comme un vieux lion », dit Disraeli. Ici une scène de chauvinisme anglais, peu agréable pour les lecteurs français (mais, hélas! nous sommes désormais blasés sur ces dates mortifiantes). Le roi se fait apporter le drapeau tricolore que venait justement d'envoyer le duc de Wellington. On le montre au moribond. Guillaume IV dit : « Bien! bien! » Et ensuite : « Déployez-le, et laissez-moi le toucher! » Alors il pressa l'aigle contre lui en prononçant ces

mots : « Glorieux jour! » Ceci se passe le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, et Guillaume IV meurt dans la nuit du lendemain. Nous assistons à l'avènement de la jeune reine Victoria; elle sera une des bonnes fées de Disraeli, qui, au chapitre VI du premier livre de *Sybil*, a raconté avec une émotion éloquente cette scène de la proclamation, telle qu'il la tenait d'un témoin, lord Lyndhurst.

Si considérable que soit cette partie de la correspondance de Disraeli, je lui préfère les pages qui la rapprochent de nous, qui évoquent des noms français, et où l'optimisme du MOI, visible dans toutes ses lettres, au lieu de nous saturer du succès de ses discours, des larmes que font couler ses romans, nous parle de Paris, de Neuilly, de M. Guizot, de M. Dupin, de la reine, de l'intérieur des Tuileries, de ses longues conversations avec le roi Louis-Philippe. Ceci, bien entendu, ne nous empêche pas de revenir aux lettres datées de Londres ou de Grosvenor-Gate, où se révèlent la nature originale, l'esprit prime-sautier, la bonne humeur, la verve satirique et plaisante de Disraeli; mais nous évitons la politique. Elle a ici trois inconvénients : elle est ennuyeuse, comme partout; elle risque de froisser nos susceptibilités nationales; elle nous attriste par le contraste de nos débats parlementaires, qui aboutissent invariablement à une révolution, avec les luttes entre whigs et tories, où l'on se chamaille, où l'on s'injurie, où l'on se grise, et qui se terminent tranquillement par un changement de ministère ou un projet de loi, sans

que les institutions fondamentales en soient ébranlées, sans que la reine Victoria soit interrompue dans sa principale fonction, fonction essentiellement constitutionnelle, qui consiste à faire beaucoup d'enfants.

Je lis, page 139, un nom magique (Londres, 20 juillet 1833) : « A un concert chez madame Mitford, j'ai été présenté à la Malibran, qui doit être l'héroïne de mon opéra. C'est une très *intéressante* personne. » Je le crois bien, et même quelque chose de mieux! Mais quel était cet opéra? Par quel compositeur le poème de Disraeli devait-il être mis en musique? — Le traducteur nous dit : « L'opéra en question n'a probablement existé qu'à l'état d'ébauche. » Ou de projet, ou de rêve. Souvenons-nous que Disraeli, quoique forcé d'être positif pour arriver au but de ses ambitions, était un homme d'imagination. Je me le figure à une représentation d'*Otello*, de *Tancredi* ou de *Semiramide*; Madame Malibran, fidèle à son habitude, est admirable. Un courant magnétique s'établit entre le génie de la cantatrice et l'imagination du romancier. Il se dit tout bas : « Comme elle serait belle dans un opéra dont j'écrirais les paroles! » — Qu'à cela ne tienne! Le lendemain, il écrit à sa sœur, et peu s'en faut qu'il ne lui annonce que l'opéra est fait, joué, chanté, acclamé, et que madame Malibran a été sublime, de même qu'il lui dirait que dans un discours à sensation, il a *terrassé* (*sic*) tous ses adversaires.

Ailleurs (janvier 1836), Disraeli écrit : « Le mariage de lord Carrington fait beaucoup parler. Lady Stanhope

avait été dépêchée pour le rompre, et il l'a si bien jouée qu'elle croyait avoir réussi dans la fatale matinée même. Il a fait de grands avantages à la veuve qui a neuf enfants. Lady Blessington prétend que, avec le temps, elle lui persuadera qu'ils sont tous de lui. » Disraeli aime à citer lady Blessington; c'est un trait de caractère. Il lui plaît de rappeler que cette femme, redoutable pour d'autres, n'est pour lui qu'une amie, — je dirais volontiers *un ami*. Il goûte son brillant esprit, ce don de séduction féline, qui a fait des heureux, des victimes et des scandales. Il excelle à jouer avec le feu sans se brûler; privilège qui lui permit de conserver intactes ses belles facultés d'intelligence, d'imagination, de volonté et d'action. Quant à lady Blessington, telle qu'elle m'apparaît dans les lettres et dans les notes, elle réalise à mes yeux le type, heureusement fort rare, de la grande dame anglaise, assez *forte* pour se placer au-dessus de l'opinion et ne pas se déclasser dans le monde aristocratique. Des chutes sans déchéance, quel tour de force! Balzac avait peut-être entrevu lady Blessington, lorsqu'il a peint, à travers un verre grossissant (comme toujours), sa terrible lady Dudley dans le *Lys dans la Vallée*.

Pour la patricienne d'outre-Manche, il n'y a pas de milieu : ou le foyer domestique, sauf à le faire voyager avec soi dans les quatre ou cinq parties du monde; la *nursery* avec les paisibles et correctes jouissances de l'épouse, de la mère, de la nourrice; ou la région des tempêtes, sillonnée d'éclairs ou plutôt de la pâle lueur des lanternes sourdes de l'adultère. La chronique des

salons a, vous le savez, associé le nom de lady Blessington à celui de l'irrésistible comte d'Orsay, qui avait épousé sa fille. C'est la fatalité de certaines unions, profondément immorales, qu'une femme d'esprit supérieur, sans principes, sans frein, belle encore, mais voyant s'approcher le moment où elle ne le sera plus, croie assurer son empire sur l'homme qu'elle aime et qui va lui échapper en le mariant à sa fille, qu'elle traite d'insignifiante poupée, et qui, au lieu d'abréger son règne, le prolongera. Ce mariage lui donne le droit de sauver les apparences en aggravant les réalités, de mettre plus de familiarité et de liberté dans ses relations avec celui qui fait désormais partie de la famille. Singulière condition des gendres, partagés entre le chagrin de détester leur belle-mère et le danger de la trop aimer! En pareil cas, la morale prend presque toujours d'impitoyables revanches. Il se trouve que la poupée à ressorts a, en effet, plus de ressort qu'on ne l'avait supposé. Elle devine ce qu'on espérait lui cacher. Si son âme est restée pure dans cette atmosphère infectée, elle subit l'affreuse douleur d'avoir à mépriser sa mère, ce qui la dispose assez mal à aimer et à respecter son mari, et à lui préparer une heureuse vieillesse. Si une goutte de venin héréditaire s'est infiltrée dans ses veines, le talion est là pour châtier le coupable. L'épouse outragée, la fille trahie, se sépare ou se venge.

Hâtons-nous, pour respirer un air plus pur, de rentrer au château des Tuileries, où la morale, Dieu merci! n'a rien à craindre, en attendant les trahisons de la poli-

tique. En 1840, les velléités ou plutôt les gasconnades guerrières de M. Thiers avaient un moment ranimé, entre la France et l'Angleterre, les haines nationales de 1815. C'est sans doute sous cette influence que Disraeli écrit, le 15 octobre : « Hélas! faut-il que l'existence d'une dynastie de Bourbon ou *même* d'Orléans soit à la merci d'*un* Guizot ou d'*un* Thiers, un professeur et un journaliste? » Phrase étrange, inexplicable, si l'on songe que Disraeli était, lui aussi, fils de ses œuvres, beaucoup plus rapproché, par ses origines et ses débuts, d'un Guizot ou d'un Thiers que d'un Norfolk ou d'un Montmorency! Notons, dans cette même page, deux détails curieux. Il s'agit de madame Lafarge : Disraeli n'est pas fâché qu'on lui dise que l'idée de son crime lui est venue d'une scène d'empoisonnement par poudre blanche qui termine le chapitre IV du livre III de *Vivian Grey*. Sa vanité ne prévoyait pas que pareil honneur serait fait, à propos de je ne sais quel assassinat, à un roman du sieur Boulabert. Il rend justice aux embellissements de Paris; mais il ajoute, lui qui a vanté le bon goût de lord Beckford : « Dans les arts plus relevés (que les trottoirs et les magasins), dont il mène tant de bruit, Paris aura beau faire; *il ne méritera jamais le regard, après qu'on a vu Munich.* » — Horreur!

A présent, Disraeli va changer de ton. Nous sommes en novembre 1842, quatre mois après la mort tragique du duc d'Orléans. La Cour est en deuil; un deuil qui, pour la mère et pour la veuve, ne finira qu'avec la vie. Tory de la grande école de Bolingbroke, conservateur

libéral, Disraeli doit plaire à Louis-Philippe. Ne plaît-il pas d'ailleurs à tout le monde? Il a voyagé avec Lablache, charmant compagnon qui a fait oublier les lenteurs du voyage; il retrouve la duchesse de Gramont et sa belle famille. Il va entendre le célèbre Cousin, doyen de l'Université. Le roi des Français le reçoit en audience particulière, et le comble de prévenances plus particulières encore. Il fait son début chez la comtesse de Castellane, une charmante femme *du plus grand ton*, et qui *sourit* à M. Molé, un grand seigneur qui a été premier ministre. Il va au bal de l'Opéra, bras dessus bras dessous avec Odilon Barrot, et il remarque assez justement la bizarrerie de sa promenade au milieu de cette diablerie effrénée avec cet excellent Odilon, « celui de tous les hommes au monde qui rappelle le plus par sa gravité les vieux parlementaires du temps de la Fronde ». Il dîne aux Tuileries; on le présente à la reine, « grande, triste, les cheveux tout blancs, un fantôme gracieux », — et à madame Adélaïde, « qui est vive comme son frère ». Le roi est enchanté de lui, et il est enchanté du roi, qui a dit à M. Guizot : « J'ai eu une bien intéressante conversation avec M. Disraeli », et qui parle de lui avec grand KUDOS [1]; mot tellement extraordinaire, que M. de Haye renonce à le traduire. Ce même Odilon Barrot le fait dîner avec Lamartine, Tocqueville, Gustave de Beaumont; « le premier grand et *distingué*, les autres *intelligents*. » (N'est-ce pas un peu maigre?)

1. KUDOS est un mot grec qui signifie *gloire*, *honneur*.

Restons-en sur ces noms français, sur ces souvenirs d'un temps meilleur. Aujourd'hui, si un nouveau Disraeli venait à Paris, M. Carnot le ferait dîner avec MM. Méline, Tirard, Floquet, Goblet, Constans, Rouvier, Thévenet. Le dîner serait probablement plus somptueux; car ces messieurs préludent par des festins de Lucullus à l'inévitable culbute qui nous réduira tous au pain sec. Mais les convives?

Mai 1889.

M. GEOFFROY DE GRANDMAISON [1]

I

Si je vous dis que l'ouvrage de M. Geoffroy de Grandmaison, qui est presque un livre de piété, a pour moi tout le charme du souvenir, vous comprendrez quelles douces émotions je dois à cette lecture.

Lorsqu'on est arrivé à l'extrémité de la vie, et que l'on n'a pas d'autre consolation que la confiance en Dieu, ce n'est pas vers les souvenirs de jeunesse que l'on aime à ramener sa pensée. Sauf quelques exceptions, quelques privilégiés de la Grâce divine et des vocations surnaturelles, il est rare que l'on n'y rencontre pas des sujets de trouble, des pages à déchirer, des années perdues pour le bien, éparpillées à tous les souffles de la passion, de la fantaisie et du plaisir, des dates où le regret ne peut se réhabiliter qu'en ressemblant à un remords. Mais l'âge de transition entre l'en-

1. *La Congrégation* (*1801-1830*).

fance et l'adolescence! Le catéchisme! La première communion! Assez d'innocence pour que le souvenir où l'on se mire ait la limpidité des sources vives! Assez d'ignorance pour pouvoir s'appliquer le mot de Chateaubriand : « L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien. » Assez d'intelligence et de culture pour se rendre compte de ce qu'on fait, de ce qu'on veut, de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, du zèle de ce catéchiste, de la sainteté de cet apôtre, de l'éloquence de ce prédicateur, de la majesté de cet évêque, de la piété de ce camarade, réclamé d'avance par le sanctuaire!

Et quels noms bénis! Noms auxquels se rattachent l'âme, la conscience, la mémoire, comme à des bienfaiteurs au milieu des maléfices de la frivolité mondaine, de la contagion du vice, des mauvais exemples et des mauvais conseils! Noms qui apparaissent dans la nuit du passé, comparables à des lumières qui nous auraient guidés vers le droit chemin, et dont nous n'apercevons la clarté que lorsqu'il faut nous retourner pour les voir! L'archevêque de Paris! monseigneur Frayssinous! L'abbé de Rohan! L'abbé de la Bourdonnaye! L'abbé Hamelin! monseigneur Borderies, évêque de Versailles! François de la Bouillerie! Emmanuel d'Alzon! Pierre de Brézé, aujourd'hui évêque de Moulins! Ponton d'Amécourt! M. Michelle, mon répétiteur! Les trois Cauchy! M. Franchet d'Espérey, dont j'ai été heureux de retrouver à Avignon, cinquante ans plus tard, le digne fils, la belle-fille et les petits-enfants! Cardon de Montigny, prix d'honneur de 1822 au concours général! Maurice Ogerdias! Blanquart

de Bailleul! Le Père Mac-Carthy! etc... A ces noms consacrés, religieusement gardés comme des reliques dans un coin de ma mémoire, j'ajoute, tenant à la main le livre de M. Geoffroy de Grandmaison, le fidèle souvenir des lieux qui pour moi en restent inséparables, et qui, dans mon état d'âme actuel, me semblent cent fois préférables à l'allée des Acacias, au foyer du Théâtre-Français et à la salle de l'Opéra : la chapelle du catéchisme de Saint-Thomas d'Aquin, où l'on arrivait par une minuscule ruelle, après avoir longé le Musée d'artillerie; la messe de neuf heures, à Saint-Sulpice, dont les habitués, M. Gaultier de Claubry, M. de Brandois, la famille Cauchy, M. de Raigecourt, MM. de Torcy, mon père, avaient fini par se connaître tous, et par échanger d'affectueux sourires; l'allée du Luxembourg, dont une première grille donnait sur la rue de Fleurus et le manège Larive, une seconde sur la rue Notre-Dame-des Champs, par où nous nous échappions pour aller retrouver, dans la grande cour du collège Stanislas, Emmanuel d'Alzon, Pierre de Brézé, Raymond de Monteynard, Ponton d'Amécourt!... Ah! s'il existe des souvenirs qui sont des nids de guêpes, il y en a qui sont des essaims d'abeilles, non pas des abeilles païennes d'Hybla ou de l'Hymette, mais de celles des montagnes sacrées de la Bible et de l'Évangile. Ce sont ces souvenirs que M. Geoffroy de Grandmaison a réveillés en moi, et je l'en remercie du fond de l'âme.

A l'heure où j'écris (27 mai 1889), son livre a déjà reçu un témoignage autrement précieux que le mien : une

lettre-préface du comte Albert de Mun. L'illustre orateur catholique, — l'honneur de notre tribune, avilie, dégradée, salie, ridiculisée par les misérables parleurs d'opportunisme, de radicalisme, de laïcisation, de mensonge et d'athéisme, — plaide, avec cette éloquence inspirée d'en haut, qui triomphe des préventions les plus hostiles et nous venge de tant de sophismes, de sottises et de blasphèmes, la cause de cette Congrégation, si méconnue, si odieusement calomniée. Mais M. de Mun, né en 1841, est trop jeune pour avoir assisté, comme moi, de 1824 à 1830, aux prodiges de mauvaise foi, de perfidie et de haine que le parti libéral déployait sur ce terrain, comme sur tous les autres. Depuis la rentrée des Bourbons, ce parti, grossi du concours des bonapartistes, vétérans du despotisme, qui devenaient des conscrits de la liberté, et qu'on aurait pu surnommer des *mobiles*, ne cessait de conspirer, de jouer sous tous les masques la comédie de quinze ans, d'organiser des complots militaires et civils, de s'affilier à des sectes révolutionnaires : carbonarisme, franc-maçonnerie, comité-directeur, sociétés des Droits de l'homme, *Aide-toi, le Ciel t'aidera.* — Les royalistes, à moins d'être aveugles, ne pouvaient se faire illusion sur le vrai caractère et la véritable portée de ces intrigues souterraines, de ces menées clandestines. Ils ne pouvaient ignorer les arrière-pensées des Laffitte, des La Fayette, des Manuel, des Chauvelin, des Voyer d'Argenson, des Schonen, des Dupont (de l'Eure). A chaque nouvel incident, — obsèques de grands citoyens, procès de

presse gagnés par la faconde des Dupin et des Mérilhou, retrait d'une loi impopulaire, chute d'un ministère désagréable à S. M. la garde nationale de Paris, — ils voyaient monter à la surface le bouillonnement intérieur, nos rues prendre un aspect d'émeute, le progrès des lumières se manifester en brisant les réverbères, le haut du pavé appartenir, pour vingt-quatre heures, aux tapageurs, aux braillards, à toutes les variétés des *cabrions* et des gavroches, et, si les gendarmes essayaient de se défendre, s'élever des clameurs d'indignation qui retentissaient jusque dans les bureaux du *Journal des Débats*. Les libéraux, ne se jugeant pas assez libres, fondaient le *Constitutionnel*, spécialement chargé de rapiécer la défroque de Voltaire et de publier, au jour le jour, sans désigner par leur nom les prêtres et les paroisses, les abus du fanatisme, les excès d'intolérance, les retours à l'Inquisition, les scandales du clergé. Ils saluaient Béranger comme notre premier poète lyrique pour le récompenser d'avoir amalgamé, dans ses refrains à quadruple détente, la légende napoléonienne, le réveil de l'esprit révolutionnaire, la haine contre les Bourbons et la guerre au bon Dieu. Un matin, en allant au collège, nous trouvions sous les galeries de l'Odéon, à la portée de notre main et de notre bourse, une édition in-32 de *Tartufe*, à vingt-cinq centimes, avec notes et préface, qui transformaient la comédie, déjà bien assez coupable, de Molière, en arme défensive — et empoisonnée, — contre les empiétements de l'Église et l'hypocrisie des dévots de 1827, membres de la Congrégation.

Les royalistes, les catholiques étaient, chaque jour, témoins de ces épisodes où se révélaient d'effrayants préludes d'une révolution nouvelle, des symptômes sinistres d'une attaque acharnée contre la religion plus encore que contre la monarchie; — et pourtant leurs ennemis affectaient de trouver extraordinaire qu'ils eussent organisé, eux aussi, quelques moyens de résistance, fabriqué quelques appareils de sauvetage, qu'ils eussent songé à se réunir, à se serrer les uns contre les autres, pour prier tandis que les voltairiens ricanaient, pour visiter les pauvres et les malades pendant que les épicuriens du libéralisme allaient s'asseoir à la table fastueuse de M. Laffitte, pour entendre la messe à l'heure matinale où Benjamin Constant, pâle, livide, titubant, sortait des tripots du Palais-Royal ou de Frascati. Lisez le livre excellent de M. Geoffroy de Grandmaison ; vous ferez cette remarque, que la supériorité de l'esprit, dont les libéraux se montraient si fiers, était presque toujours du côté de nos amis, représentés comme vivant sous des éteignoirs de sacristains. Est-ce que Chateaubriand, Bonald, Lainé, de Serre, le Lamennais de 1820, le Lamartine des *Méditations*, le Victor Hugo des *Odes et Ballades*, ne valaient pas Étienne, Arnault, Jouy, Jay, Tissot? Est-ce que monseigneur d'Hermopolis, l'abbé Borderies, le Père Mac-Carthy, n'étaient pas plus éloquents que M. Audry de Puyraveau ou M. Dupont (de l'Eure)? Hennequin et Berryer parlaient-ils moins bien que Mérilhou? Michaud, de la *Quotidienne*, avait-il moins d'esprit que Châtelain, du *Courrier français?* N'était-ce

pas accepter un brevet d'infériorité intellectuelle pour son public et pour soi, que d'avoir, au *Constitutionnel*, « un rédacteur attitré, chargé de mettre en lumière et d'inventer au besoin les actes d'intolérance commis ou pouvant être commis par les curés ou les vicaires des paroisses rurales... Cet écrivain spécial était désigné sous le nom de rédacteur des articles *bêtes* (jamais qualificatif ne fut plus justifié), et, quand le niveau des abonnements baissait, on faisait donner plus souvent le rédacteur des articles *bêtes*. »

A l'égard de l'admirable Mathieu de Montmorency, la sottise était d'un autre genre. A en croire les puritains du salon Laffitte, c'est par la dévotion et la Congrégation que Mathieu de Montmorency arrivait au ministère des affaires étrangères, comme un sous-officier en retraite qui réciterait ostensiblement son chapelet pour obtenir un bureau de tabac. — « Lorsqu'on est un Montmorency, dit excellemment M. Geoffroy de Grandmaison, on n'a guère besoin d'être protégé par personne. Sans l'apostille d'une réunion de piété, sans mettre « la main dans un bénitier », le premier baron chrétien peut recevoir un portefeuille de la confiance du roi; un pair de France, doué de sérieux talents, universellement estimé, entre au ministère; quoi de plus naturel? »

Rien de plus juste, Mathieu de Montmorency, le premier gentilhomme de France après les princes de la famille royale, possesseur d'une immense fortune dont il fait le plus noble et le plus généreux emploi, entouré de tous les respects que méritent ses vertus, égal ou

supérieur à toutes les dignités humaines, pouvait être nommé ministre ou académicien. Le ministère et l'Académie ne l'honoraient pas. C'est lui qui honorait l'Académie et le ministère. Ce qui est vrai pour lui ne l'est pas moins pour Augustin Cauchy, de qui le grand Ampère disait : « Cauchy est le premier pour l'analyse, depuis que je ne m'en occupe plus », — pour l'illustre docteur Récamier, pour Jules Cardon de Montigny, pour Hennequin, pour tous les congréganistes que j'ai connus, et dont je retrouve les noms sur la liste finale. Tous, sans exception, par leur seul mérite, auraient pu arriver à la place où ils parvinrent, et, avec un peu de faveur, s'élever encore plus haut. Cauchy, par exemple, n'était-il pas digne d'aspirer à tous les honneurs académiques et scientifiques? Récamier à toutes les chaires de la Faculté de médecine? Cardon de Montigny, prix d'honneur au concours général, juge-auditeur à vingt-sept ans, avait-il donc un avancement bien rapide? M. de Rainneville, collaborateur et confident de M. de Villèle, — qui n'était pas de la Congrégation, — initié par lui à tous les moyens, négligés aujourd'hui, d'avoir de bonnes finances, maître des requêtes à trente ans, y avait-il là de quoi se récrier? Ah! nos républicains n'y mettent pas tant de façons et de scrupule, quand il s'agit de faire d'un sous-vétérinaire, d'un *frater* de village, d'un apothicaire, d'un horloger, d'un entrepreneur de vidanges, d'un commis de magasin, les premiers personnages de l'État!

M. Geoffroy de Grandmaison a mis très heureusement en relief cette noble et douce figure de Mathieu de Montmorency, d'autant plus attachante pour notre faiblesse, qu'il avait commencé par payer tribut aux illusions et aux erreurs, contemporaines de sa jeunesse. C'est un penchant de notre nature que les hommes qui ont préludé à leurs perfections par des fautes nous inspirent plus de sympathie — j'allais dire de tendresse, — que les impeccables et les infaillibles. Nous aimons à nous reconnaître dans les uns; nous sommes dépaysés auprès des autres. Ceux-ci nous désespèrent par l'idée qu'il faut avoir toujours été excellent pour avoir le droit d'être parfait. Ceux-là nous encouragent et nous consolent en nous laissant croire que, puisqu'ils ont erré comme nous, nous pouvons comme eux revenir au bien. — « Rapportant de la guerre d'Amérique quelques-unes des chimères qui égarèrent et perdirent le marquis de La Fayette, il adopta plus facilement les fatales doctrines qui allaient conduire à de plus fatales conséquences. Sans abandonner le respect des choses saintes, ni marquer sa conduite d'écarts scandaleux, il céda néanmoins aux faiblesses des hommes de son temps et fut bientôt entraîné par le courant de folie qui poussait vers les catastrophes les plus méritées une société oublieuse de ses devoirs. Les idées vagues de régénération et de liberté séduisirent cette âme ardente, mieux faite cependant pour les élans généreux de la charité que pour les rêves de la philanthropie. Ébloui à son tour par les mirages du *Contrat social*, quand, en 1789,

le bailliage de Montfort-l'Amaury l'eut envoyé à l'Assemblée constituante, il prit rang parmi les promoteurs des changements les moins préparés. L'histoire a enregistré les élans irréfléchis de ce jeune gentilhomme, dans la nuit fameuse du 4 août 1789 et dans cette séance du 16 juin 1790, où il vota l'abolition des titres héréditaires en renonçant publiquement à ses lettres de noblesse. »

La conversion ne se fit pas attendre; elle fut sincère et complète. D'abord, si ce jeune et enthousiaste gentilhomme avait gardé quelque attachement pour les vanités de ce monde, un moraliste de l'école de La Rochefoucauld aurait pu lui dire que son sacrifice n'était pas aussi héroïque qu'il en avait l'air. Au risque d'être accusé de paradoxe, je dois avouer que cette nuit égalitaire et incendiaire du 4 août m'a toujours paru une spirituelle plaisanterie de la noblesse de haut parage aux dépens de la noblesse médiocre, contestable ou discutée. On ne s'embourgeoisait pas; on s'épurait. Il y a des noms qui ne possèdent de valeur nobiliaire que par le titre qui les escorte. Il y a des titres qui tombent en défaillance sous le poids du nom qu'ils sont chargés de porter. Un Montmorency pouvait déchirer ou jeter au feu un paquet de parchemins ou une liasse de papiers; il n'en restait pas moins Montmorency, et il n'en fallait pas davantage pour qu'il fût tout aussi grand seigneur qu'avant la nuit du 4 août 1789 et la séance du 16 juin 1790. Je lis dans un article bien remarquable de Charles de Lacombe sur la jeunesse de Berryer (*Correspondant* du 25 mai 1889) :

« De retour à Paris, M. de Montmorency fut reçu par le roi qui reconnut ses bons services à Vérone en le créant duc. Le roi était assez embarrassé à cause du nom qui devait être ajouté au titre... Dès le lendemain, à la réception après la messe, Sa Majesté l'appela tout haut du titre de duc, en lui demandant quel nom il devait y ajouter. Le roi consentit à le voir garder avec le nom distinctif de Mathieu celui de Montmorency, *auquel il tenait.* » Je le crois bien! La seconde République, comme on sait, avait supprimé les titres nobiliaires. M. de Falloux, pendant son court et mémorable ministère, avait des réceptions fort brillantes. Ministre de la République, mais homme d'esprit, il avait recommandé aux huissiers de service d'annoncer les visiteurs sous le nom et le titre qu'ils leur donneraient en entrant. Le même soir, au même moment, j'entendis annoncer la baronne Durand et M. Jacquelin de Maillé. La baronne en était-elle plus grande dame et M. de Maillé moins bon gentilhomme?

D'autre part, à défaut de la chaire chrétienne, réduite au silence par le règne de la Terreur, Danton, Robespierre et Fouquier-Tinville étaient, à leur façon, des convertisseurs fort expéditifs. La mort de l'abbé de Laval, le jeune frère de Mathieu de Montmorency, guillotiné le 14 juin 1794, lui ouvrit les yeux. « Sa douleur fit évanouir ses illusions, et, dans la catastrophe générale de tout ce qu'il avait chéri, il reconnut, humblement courbé sous la main divine, que sa bonne foi avait été dupe des sophistes et des sectaires. »

Depuis lors, la piété de ce chrétien prédestiné ne se démentit pas un moment, et il y joignit une humilité qui la rendait plus persuasive et plus touchante. M. Geoffroy de Grandmaison nous raconte avec émotion la mort de ce saint homme, cette mort dont je fus, pour ainsi dire, témoin, puisque, le vendredi-saint de l'année 1826, le catéchisme de persévérance m'appela, dans l'après-midi, à Saint-Thomas-d'Aquin, à l'heure même où Mathieu de Montmorency, interrompu par la mort pendant sa dernière prière, expirait devant le tombeau de son Divin Maître. Cette mort produisit un tel effet, que la duchesse de Broglie, protestante, écrivait à madame Récamier : « Quelle belle mort! Ainsi lui-même l'aurait choisie, le lieu, le jour, l'heure. La main de Dieu, de ce Dieu sauveur dont il célébrait le sacrifice, est là. Il est à présent avec Lui. »

A côté de cette noble et pieuse figure, placez l'abbé duc de Rohan, qui servit, lui aussi, de point de mire aux venimeux sarcasmes du *Constitutionnel* et de ses lecteurs. Sa vocation eut quelque chose de romanesque et de tragique, qui semblait fait pour désarmer les plaisantins d'estaminet. Quelle existence! Quels contrastes! Quelle rapide transition de toutes les félicités humaines à toutes les espérances divines! L'éclat de son nom, ses qualités sérieuses et charmantes, lui attirent, de la part de l'empereur Napoléon, le genre de persécution qu'il exerçait, dans un autre cadre, à l'égard des filles de haute naissance en les forçant d'épouser ses lieutenants, — et, par parenthèse, nous

n'aurions pas à sortir de cette maison de Rohan pour trouver deux héritières de ce nom illustre, la marquise de Bernis et la baronne de Castille, que leurs parents, au retour de l'émigration, se hâtèrent de marier à deux gentilshommes royalistes pour les dérober à ce recrutement du blason par le sabre. Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot, prince de Léon, duc de Rohan, n'échappe pas à cette levée en masse de chambellans choisis parmi les plus nobles émigrés. Mais son supplice dure peu. Le voilà restitué aux Bourbons, à ses légitimes souverains, aux princes dont l'histoire se confondait avec celle de ses ancêtres. Le voilà colonel d'état-major, officier des mousquetaires rouges, pair de France. Il épouse par amour la fille du duc de Sérent. Les jeunes mariés s'adorent. La lune de miel est dans son plein, lorsque, un soir, la jeune duchesse, parée pour une réception de l'ambassade d'Autriche, meurt, brûlée dans ses habits de fête. On plaint ceux qui voient une femme aimée souffrir, languir et s'éteindre sur son lit de douleur; mais qu'est-ce que cette cruelle épreuve, comparée à celle-là? Une robe de gaze s'approchant trop près de la cheminée, et, en un clin d'œil, la victime enveloppée de flammes! Le poignant spectacle de ses atroces souffrances aggravé par l'impossibilité absolue de la sauver ou même d'adoucir l'inexprimable torture! Pas un jour, pas une heure, pas une minute, à peine quelques secondes pour s'accoutumer à la sensation de l'irréparable, à cette idée que ce qui a été ne sera plus, que l'extrême bonheur n'a été séparé de l'extrême désespoir que par un cri

d'épouvante et d'angoisse, et que l'intensité du malheur ne peut se mesurer qu'à l'enchantement des joies perdues! Oui, c'est là une de ces épreuves qui ne laissent le choix qu'entre la folie, — le suicide peut-être, — et le refuge auprès du Consolateur dont on peut dire qu'aucune faute ne dépasse sa miséricorde et que nulle infortune n'égale sa faculté de sécher les larmes ou de les sanctifier. On sait quel fut le choix du duc de Rohan.

Eh bien! lorsqu'une âme d'élite, secouée par cette effroyable crise, ne vivant plus qu'avec une morte, est restée assez clairvoyante pour distinguer ses moyens de salut, assez ferme pour aller droit au seuil du sanctuaire, assez forte pour faire le signe de la croix sous le coup de foudre, je dis hardiment qu'il est absurde de lui adresser je ne sais quels reproches de futilité, de dévotion efféminée, de raffinements de coquetterie et d'élégance dans ses fonctions sacerdotales et épiscopales. C'est comme si on accusait de pusillanimité le soldat dont les cicatrices racontent les blessures. — Voyons! aurions-nous pu dire à ses détracteurs, vouliez-vous qu'un Rohan, parce qu'il s'est fait prêtre, portât les soutanes trouées d'un *cloarec* de Guérande ou de Douarnenez? Lui qui dépensait en aumônes et en bonnes œuvres la moitié de ses immenses revenus, vouliez-vous qu'il se refusât le plaisir d'avoir des calices, un ostensoir, des ornements, des surplis plus riches que ceux d'une paroisse de la Lozère ou de l'Ardèche? Vous êtes mal élevés et grossiers, c'est tout simple, parce que vous l'avez toujours été et que c'est dans votre nature;

mais croyez-vous qu'il fût possible au duc de Rohan de cesser d'être gracieux, élégant, exquis, parce qu'il venait d'échanger l'uniforme contre le camail et l'épaulette contre l'étole? Ce prêtre demeuré grand seigneur, ce prélat d'ancien régime, avait-il fait de son château de La Roche-Guyon le rendez-vous d'esprits arriérés, obtus, étroits, hostiles ou fermés à toute idée nouvelle? A la première page, sur la liste de ses hôtes, je trouve les noms de Lamartine, de Lamennais, de l'abbé Dupanloup, de Montalembert, d'Alexandre Soumet, de Chateaubriand, etc. La religion et la poésie fraternisent dans cette résidence hospitalière et historique, où l'éloquence du futur évêque d'Orléans prélude à ses premiers triomphes sous le mélancolique regard de la Muse des *Méditations*. Écoutons un moment le grand poète qu'a cité M. Geoffroy de Grandmaison et qui dut bien souvent regretter cette aurore si suave, si pure, si balsamique, suivie, hélas! de soleils d'orage, de fautes, de tourmentes, de pas chancelants et égarés dans la nuit, du chagrin d'être pauvre et de ne pas se faire assez d'honneur de sa pauvreté :

« Le duc de Rohan avait désiré me connaître; il me plut au premier coup d'œil; nous nous liâmes d'amitié, sans qu'il me fît sentir jamais et sans que je me permisse d'oublier moi-même la distance qu'il voulut bien franchir, mais qui existait néanmoins entre deux noms que la poésie seule pouvait un moment rapprocher. Il rêvait déjà le sacerdoce; il était né pour l'autel comme d'autres naissent pour le champ de bataille, pour la

tribune ou pour la mer. Il aspirait au moment de consacrer à Dieu son âme, sa jeunesse, son grand nom. Il m'engagea à aller passer à La Roche-Guyon la Semaine Sainte avec lui. Il m'y conduisit lui-même. J'y trouvai une réunion de jeunes gens distingués, qui sont devenus, pour la plupart, des hommes éminents dans le clergé, dans la diplomatie, ou des hommes célèbres dans les lettres, depuis cette époque. Le service religieux, volupté pieuse du duc de Rohan, se faisait tous les jours dans une église souterraine, avec une pompe, un luxe et des enchantements sacrés qui enivraient de jeunes imaginations. »

Était-ce donc là de l'*obscurantisme*, comme disaient M. Dupin et ses amis en 1822?

Enfin, était-il rétrograde, frivole ou anti-français, le jeune prêtre qui, dans son premier voyage à Rome, au moment où la gloire de l'abbé de Lamennais battait son plein, rêvait de l'élever à la tiare, afin, disait-il à un de ses amis, de donner un pape à la Fille aînée de l'Église et d'asseoir le génie dans la chaire de Saint-Pierre?

Mes souvenirs reviennent en foule, à mesure que j'avance dans cette lecture. Il ne me suffirait pas de dire qu'elle m'intéresse, qu'elle m'émeut. Elle me passionne, comme une revanche de la vérité contre le mensonge, de la justice contre la calomnie, de la vertu contre le vice, des belles et radieuses années de la Restauration contre les horribles années de la troisième République. Que de noms j'ai encore à recueillir, depuis ceux que mon respect associe aux noms de Mathieu de Montmo-

rency et de l'abbé duc de Rohan, jusqu'à ceux qui personnifient la guerre contre la Congrégation et les jésuites : M. de Montlosier, par exemple, ce capitaine Fracasse du gallicanisme ! Que d'échappées vers la place de l'Estrapade, siège des séances de la Société des bonnes études, où nous allions entendre et applaudir Hennequin et Berryer ! Je dois aussi raconter, sous la dictée de M. Geoffroy de Grandmaison, les origines de cette Congrégation, foyer d'hypocrisie, d'ambition et d'intrigue, échelle mystique dont chaque échelon conduisait aux places, aux émargements, aux faveurs du pouvoir ; comment elle se fonda sous le premier Empire, pour complaire à de fervents catholiques, tels que Talleyrand, Cambacérès et Fouché, et pour seconder les vues ultramontaines de Napoléon, au moment où il rompait avec la Cour de Rome, persécutait et emprisonnait Pie VII, et s'efforçait de grever d'un schisme l'Église de France ; moyennant quoi, les Emery, les Delpuits, les Tesseyre, les Forbin-Janson, les Béthune-Sully, les Alexis de Noailles, les Franchet d'Espérey, et autres ardents bonapartistes, s'assuraient les bonnes grâces du maître !

II

Lorsque les *libéraux* de 1825 déblatéraient avec fureur contre la Congrégation, on aurait pu croire, à les entendre, que ce repaire d'intrigants, d'ambitieux et

d'hypocrites datait tout juste du moment où un roi dévot, — *pécheur repentant*, a dit M. Thiers, — succédait à un roi légèrement voltairien. Or, c'était tout le contraire, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'éloquente préface de M. le comte Albert de Mun.

En 1801, la France arrachée aux échafauds de la Terreur et aux orgies du Directoire, voyait le premier Consul, suivant une phrase consacrée, relever les autels, rouvrir les églises, donner par le concordat à cette renaissance chrétienne un caractère légal et quasi-officiel, reconstituer la société nouvelle, de façon à permettre aux catholiques d'entendre la messe sans être forcés de se cacher. C'était quelque chose; c'était beaucoup. Était-ce tout? Non. L'âme manquait encore; et, par ce mot, j'entends tout ce qui n'est pas le fait d'une loi, d'une ordonnance ou d'un décret, tout ce qui complète le vrai catholique, armé pour la lutte et le sacrifice : la foi intelligente et réfléchie, les leçons et les exemples de la famille, l'instruction religieuse, la première prière murmurée, entre deux baisers, par la mère penchée sur le berceau de son enfant, la piété s'incrustant peu à peu dans un jeune cœur, comme ces lettres gravées sur l'écorce d'un arbrisseau et grandissant avec lui, la connaissance parfaite de ce que l'on croit et de ce que nous impose le bonheur de croire. Le concordat légalisait la religion, il ne l'enseignait pas; les crimes de la Révolution, les dévergondages du Directoire avaient produit deux effets différents, qui semblaient même se

contredire. D'une part, les instincts religieux, neutralisés par la philosophie du dernier siècle, s'étaient réveillés dans les consciences, à mesure que des catastrophes et des calamités sans nom leur révélaient le mensonge des utopies, le néant des grandeurs de ce monde, tout ce qu'a de dérisoire le dogme superbe de la perfectibilité humaine, et tout ce que peut contenir de scélératesse l'humanité privée de Dieu. Le culte ridicule de l'*Être Suprême* avait été pour ces âmes altérées de vérité ce que les fruits du lac Asphaltite sont pour le pèlerin mourant de soif. Mais, d'autre part, il y avait eu solution de continuité dans la tradition chrétienne. On savait tout le mal que l'impiété pouvait faire; on ne devinait que vaguement par quels moyens la religion pouvait réparer ce mal, adoucir ces douleurs, guérir ces plaies, relever ces ruines. On levait les yeux au ciel; on ignorait par quelles révélations divines le ciel communiquait avec la terre. Le *Génie du Christianisme* eut un succès immense, parce que Chateaubriand, obéissant à son propre penchant et aux inspirations confuses d'une foi si mal affermie, s'était trouvé en harmonie parfaite avec cette double condition de la renaissance chrétienne. C'est en parlant aux imaginations qu'il pénétra jusqu'aux âmes. Le poète triompha là où le théologien le plus savant, le dialecticien la plus infaillible, aurait probablement échoué. On crut être convaincu parce qu'on était ému, et, pour la plupart de ses lecteurs et surtout de ses lectrices, l'émotion fut le commencement ou le prélude de la conversion. En conscience, quelle que soit

notre admiration pour Chateaubriand, il nous est impossible de voir dans ces délicieux tableaux, — la *Fête-Dieu*, les *Rogations*, *Migrations des oiseaux*, etc... — entremêlés du *Vague des passions* sous les traits immortels de René, la succession complète d'un Tertullien ou d'un Bossuet.

Pour se rendre un compte exact de ce qui restait à faire, il faut lire les premiers chapitres du livre de M. Geoffroy de Grandmaison. Quels hommes, quels saints, quels admirables ouvriers de la première heure, le Père Delpuits, l'abbé Emery, Tesseyre, Régis Buisson, Bailleul, et leurs dignes émules! S'il est vrai, comme on ne saurait en douter, qu'ils furent les précurseurs et les fondateurs de la Congrégation, telle que nous l'avons connue en 1825, elle a le droit de s'enorgueillir de pareils ancêtres. Il y a là un renseignement historique qui n'est pas à dédaigner. Si Sainte-Beuve, enchanté de sa trouvaille, a pu dire que toute une veine d'incrédulité et de *libertinage* avait traversé, sous les dalles de la chapelle de Versailles, le règne de Louis XIV, pour aboutir à la Régence, nous pouvons répondre, avec M. Geoffroy de Grandmaison, que toute une veine de piété, de vertu, de sainteté, traversa les années terribles où la religion eut tour à tour à subir les perfides attaques des encyclopédistes, les dédains d'une société agonisante, frappée d'aveuglement et de vertige, les sanglantes persécutions de la République et l'onéreuse protection de l'Empire. L'Empire! Ah! parlons-en, messieurs les bonapartistes de 1852 et

de 1889! Parlons du nouveau Constantin, du nouveau Charlemagne, du relèvement des autels, de la réouverture des églises, de la restauration du culte catholique par le héros du 18 brumaire! Napoléon Bonaparte n'accorde rien pour rien. Comme la Fortune, dans les vers de La Fontaine, il vend ce qu'on croit qu'il donne. Non, je me trompe, il ne vend pas, il achète; il achète les consciences. Si le pape Pie VII, ce type de douceur et de bonté, voulait consentir à n'être que le premier évêque d'un diocèse vaste comme le monde, dont Napoléon serait le Souverain Pontife; si nos évêques et nos prêtres se résignaient à n'être que des fonctionnaires, comme les préfets et les conseillers d'État, il y aurait moyen de s'entendre; et, en échange de leur soumission, on ne lésinerait pas sur le budget des cultes, sur les traitements, les pompes officielles, les croix, les pensions, les hommages extérieurs, les cérémonies d'apparat, les ornements et les tableaux d'église; car le despotisme n'est jamais plus prodigue d'honneurs que quand ses honneurs déshonorent, mettent une conscience à sa merci, et lui offrent le plaisir raffiné d'exercer sa puissance sur une âme, comme sur un royaume, un sénat ou une armée. Mais aussi, quel scandale, et comment supporter ce contraste? Être, par le pouvoir du sceptre et de l'épée, le maître absolu du monde visible, et, dans le monde immatériel, rencontrer une faiblesse qui résiste à la force, une pensée qui échappe au joug, un roseau trempé dans l'eau bénite qui refuse de plier, une parole qui récuse le mot d'ordre, un uniforme qui se dérobe à

la discipline, trois syllabes latines : « *Non licet!* » intraduisibles dans le français des articles du *Moniteur*, des harangues préfectorales, des bulletins de la Grande Armée et des tragédies de Luce de Lancival! Être le triomphateur d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, l'arbitre de la paix de Tilsit, avoir vaincu et humilié le tsar Alexandre, et être forcé de lui envier le privilège de commander aux popes comme aux cosaques!

Maintenant, vous pouvez vous demander ce qu'attendaient de la faveur de Napoléon et de son gouvernement les congréganistes de 1804; ce qu'ils durent surtout espérer de ses respectueuses sympathies pour l'Église, lorsque, levant le masque, il se fit le persécuteur et le geôlier de Pie VII. Je sais un gré infini à M. Geoffroy de Grandmaison de m'avoir rappelé des détails que j'avais oubliés, ou appris des incidents que j'ignorais.

Il y eut pourtant une heure d'illusion et d'enthousiasme, quelque chose comme une fête religieuse et nationale, lorsque le pape Pie VII traversa la France et vint à Paris pour sacrer l'empereur. Songez donc! Ce miracle au milieu de tant de prodiges! Le vicaire de Jésus-Christ dans cette ville où, dix ans auparavant, les confesseurs de Jésus-Christ tombaient sous le couperet de la guillotine ou le couteau des massacreurs! Cette robe blanche, symbole d'innocence, de charité, de clémence et de paix, frôlant les pavés encore teints du sang des martyrs des Carmes et de l'Abbaye! Et, comme pour rendre plus saisissant ce passage d'un extrême à l'autre, les traits fins et débonnaires, le suave et aima-

ble visage du pontife qui ne savait que prier, sourire et bénir, reproduits par le même artiste dont les pinceaux s'étaient trempés dans la baignoire de Marat! Il était permis de s'y méprendre, d'avoir confiance, de croire que Napoléon, après avoir en si peu de temps accompli tant de choses extraordinaires, s'était senti emporté par un souffle divin, illuminé par une vision de surnaturel.

L'illusion dura peu; déjà bien des indices avaient prouvé que Napoléon, en *invitant* le pape à venir le sacrer, n'avait pas cherché une satisfaction pour sa foi, mais une pâture pour son orgueil; qu'il s'adjugeait à lui-même l'hommage qui semblait s'adresser à l'Église; qu'il avait voulu se donner aux yeux de l'Europe un prestige de plus en faisant entrer le chef des fidèles dans le rayonnement de sa domination universelle et en forçant la Ville Éternelle de n'être plus que la capitale d'un royaume conquis par ses armes et soumis à son génie. Au premier signe de résistance, les vexations commencèrent. Les actes arbitraires et violents se multipliaient, à mesure que les concessions s'arrêtaient au point où le pouvoir spirituel aurait abdiqué devant la force brutale. On sait quel fut le dénouement de cet épisode, où la religion des Napoléons (j'emploie volontiers le pluriel), et les garanties que ce nom magique pouvait ou peut offrir aux catholiques, à l'épiscopat et au clergé, se révélèrent dans toute leur ampleur. Nos prêtres, traités de suspects, traqués, dénoncés, emprisonnés, eurent lieu de se demander si le règne de Robespierre n'allait pas recommencer. La violation du terri-

toire pontifical, la destitution *par ordre* du cardinal Consalvi, préludèrent à des persécutions plus odieuses encore. Constantin, cessant de se déguiser, apparaissait sous son vrai jour entre Galérius et Julien. — « La mesure devait être comble, nous dit M. Geoffroy de Grandmaison. A la suite d'un indigne subterfuge, le général Miollis entrait dans Rome le 2 février 1808, et braquait ses canons en face des appartements particuliers de Sa Sainteté, au Quirinal... »

Miollis! Singulier rapprochement! Ce soudard était le frère de l'évêque de Digne, dont les vertus évangéliques, la simplicité, la charité, l'esprit de pauvreté et d'humilité, sont restés légendaires dans tout le Midi. Victor Hugo s'est emparé de ce saint homme en le désignant sous ce titre : « UN JUSTE ». Mais il avait l'art de falsifier tout ce qu'il touchait, de verser une goutte de poison dans une coupe de chambertin. Son génie, aussi despotique à sa manière que celui de Napoléon, a défiguré l'évêque, comme Napoléon avait déshonoré le soldat. Bizarre destinée de ce nom, tour à tour écrasé entre deux tyrannies ; celle qui supprimait la liberté et celle qui supprime la vérité!

On le conçoit, à de pareilles mesures et à celles qui suivirent, il fallait le silence. Bonaparte s'y connaissait, et il était bien servi. En lisant ce chapitre dans le livre de M. Geoffroy de Grandmaison, on croit voir la police de Savary allonger ses doigts crochus sur toutes les feuilles de papier pour y effacer les gouttes d'encre qui auraient pu commettre une indiscrétion. Le *Moniteur*

avait seul la parole, et il en usait pour se taire. Par un procédé de réduction dont le gouvernement impérial avait le secret, la presse religieuse était réduite au *Journal des Curés*, dont les rédacteurs, nommés par décret, étaient chargés, non pas d'exprimer ce que les curés pensaient, mais de leur dire ce qu'ils devaient penser et de leur faire entendre que le mieux était de ne pas penser du tout.

Dans cette taciturnité universelle, quelle fut la part, quelle fut l'attitude des catholiques? S'ils avaient eu le don de prophétie, ils se seraient consolés en songeant que ces ordres napoléoniens partaient du palais de Schœnbrunn, et que, vingt-trois ans plus tard, Schœnbrunn verrait s'éteindre, miné par la phtisie, le fils de Napoléon; que ce fils, pour avoir un moment dépossédé le pape en usurpant le titre de roi de Rome, serait condamné d'avance à n'avoir, entre son berceau et son cercueil, ni sa patrie française ni sa patrie chrétienne, ni Paris ni Rome; qu'enfin, à Fontainebleau, sur la même table où il essayait de forcer les clefs de saint Pierre à entrer dans les serrures de son palais, Napoléon aurait, un an plus tard, à signer son abdication.

Pour l'instant, la situation était grave et triste. C'est un des rares avantages du despotisme, que, lorsqu'il arrive à un certain degré et à une certaine durée, il obtient des effets de stupeur qui ressemblent à des effets de servilisme. Les consciences se racornissent, se replient sur elles-mêmes, et trouvent dans l'impossibilité de la résistance un prétexte, sinon pour

se démettre, au moins pour se soumettre. Les plus droites se résignent à un intérim, avec espoir de revanche. D'autres, moins timorés, les déposent au vestiaire, avec l'idée de les retrouver, lorsque, au lieu d'être un embarras, elles deviendront un auxiliaire. De vieux évêques, qui avaient fait leurs preuves pendant la Révolution, échappés de l'échafaud ou revenant de l'exil, ressentaient quelque lassitude, à peu près comme ces invalides qui, ayant bravement payé de leur personne et versé leur sang sur les champs de bataille, se croient quittes envers leur pays et leur drapeau. Ils s'effrayaient d'une nouvelle campagne. Il leur répugnait de supposer que le pacificateur allait devenir l'ennemi, que l'organisateur allait désorganiser, et que l'on pût être en même temps architecte et démolisseur. Ils recommandaient la sagesse, oubliant que le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur.

Il y avait bien une indemnité, dont les catholiques pouvaient se contenter pour déclarer que l'honneur était sauf : les acclamations enthousiastes qui avaient salué le pape sur son passage, et marqué toutes les étapes de son itinéraire, soit pendant la phase d'illusion, soit après que chacune de ces étapes fut comparable, pour Pie VII, à une station de son Calvaire ; le réveil, après une longue somnolence, du sentiment catholique, se révélant dans ces manifestations populaires, spontanées, nationales, contre lesquelles l'omnipotence ne pouvait rien ; ces fronts inclinés, ces femmes agenouillées sous la bénédiction du Saint-Père ; ces chapelets de famille,

retrouvés dans les vieux tiroirs où ils s'étaient cachés; ces paysans et ces paysannes, désapprenant le décadi et le calendrier républicain pour entonner un cantique et ne se souvenant de *Floréal* que pour jeter des fleurs sous les pas du plus auguste des hôtes de la France... Oui, le spectacle était consolant. Toutefois, n'exagérons rien : M. Geoffroy de Grandmaison a très judicieusement fixé la proportion et la mesure. J'ai dit spectacle et je ne m'en dédis pas. Ce pouvait être pour le plus grand nombre un paroxysme de curiosité et de surprise, une représentation plus originale et plus neuve que les revues du Carrousel, un nouveau brevet de gloire décerné par la religion de saint Louis à l'héritier de Charlemagne.

L'initiative efficace, l'action dans les limites du possible, l'honneur du péril bravé, de la réparation et de l'hommage offerts par des Français à l'illustre victime du maître de la France, appartinrent à la Congrégation, et, quand même la vérité n'éclaterait pas à toutes les pages du livre de M. Geoffroy de Grandmaison, ceci suffirait à confondre toutes les calomnies; car, comment supposer que les mêmes hommes, inspirés par les mêmes sentiments, dévoués à la même œuvre, aient été, en 1808, des types d'abnégation, et, en 1825, des types de servilisme; que, sous l'Empire, ils aient personnifié l'indépendance, la lutte contre l'arbitraire, la nostalgie du péril et du martyre, et, seize ans plus tard, l'ambition, l'intrigue, l'hypocrisie, la bassesse, l'exploitation de leurs croyances au profit de leur avancement? Était-ce leur faute, si Napoléon tombé en plein schisme, était remplacé

par un roi sincèrement chrétien? Et fallait-il, pour cela, trahir la religion qui les avait soutenus dans l'épreuve pour se rallier au Voltaire-Touquet et au *Constitutionnel?*

Poussé à bout, n'écoutant plus que son devoir de Souverain Pontife, Pie VII avait lancé une bulle d'excommunication qui commençait par ces mots : *Quum memoranda illa die.* Il s'agissait, pour les courageux congréganistes, de la faire connaître, au moment où, par l'ordre de l'empereur, la police redoublait de précautions et de violences pour que ce coup de foudre restât sans écho.

« L'histoire, nous dit M. Geoffroy de Grandmaison, a encore peu connu les hommes de cœur qui ne craignirent pas de braver mille dangers pour briser le cercle de fer tracé autour de Savone et pour obéir aux intentions du pape. Ce n'est pas sans orgueil que nous pouvons écrire que les congréganistes furent précisément ces hommes-là. La bulle d'excommunication fut secrètement reçue à Lyon par MM. Franchet d'Espérey et Bertaud du Coin. De là, elle fut apportée à Paris par le marquis Eugène de Montmorency, qui en avait caché la copie dans ses bottes, afin de déjouer les recherches des policiers. Six congréganistes avaient coopéré à cet acte de dévouement; la semaine suivante, trois d'entre eux, dont Alexis de Noailles, étaient arrêtés; ils s'estimaient heureux de partager, dans une certaine mesure, le sort du Souverain Pontife. »

Voilà, selon nous, le point culminant du récit, la victorieuse réplique aux calomniateurs. Nous savons maintenant, mieux que nous ne l'avions su, que la Con-

grégation, en 1825, datait de 1801, qu'elle se continuait sans rien changer à ses programmes, qu'intrépide contre l'adversité, elle ne déméritait pas de la prospérité; qu'elle comptait dans ses rangs de saints prêtres, d'éminents écrivains, des orateurs éloquents, des journalistes respectés, des grands seigneurs, des médecins célèbres, des savants illustres, de petits bourgeois, et qu'il n'y avait aucune raison pour que les vertus de 1808 fussent devenues des vices en 1824. En d'autres termes, c'était et c'est encore la lutte, l'éternelle lutte entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer, ou, si vous voulez préciser davantage et restreindre le terrain, entre la Congrégation, qui cherche à sauver les âmes, et la franc-maçonnerie, qui s'acharne à les perdre; entre la Congrégation, qui s'appelle Montmorency, Rohan, Noailles, Ravignan, Laurentie, Hennequin, Cauchy, Récamier, Biot, Franchet d'Espérey, Chesnelong, Keller, de Mun, et la franc-maçonnerie, qui, depuis la veille de la Révolution de 1789 jusqu'aux lendemains de la révolution du 4 Septembre, a, tour à tour, inscrit sur sa liste infernale les noms de tous les malfaiteurs, auteurs ou complices de notre ruine et de nos hontes; lutte indépendante des influences officielles, de la question de savoir si le gouvernement est religieux ou athée; acceptant la protection ou plutôt l'alliance, si elle s'offre sans condition; se méfiant des avances intéressées; ne craignant pas la disgrâce, ni même la persécution; sûre qu'une puissance supérieure à toutes les autorités visibles lui mesurera ses forces d'après ses besoins, la modérera dans la victoire,

la soutiendra dans la défaite. La Congrégation, dont M. de Grandmaison vient de retracer l'histoire de manière à convaincre les plus incrédules, a pu se dissoudre ostensiblement après 1830; mais ses racines étaient trop profondes pour ne pas survivre, sauf à changer de nom et à pousser de nouvelles tiges et de nouveaux rejetons. C'est ainsi que nous avons vu de dignes héritiers des Delpuits et des Tesseyre créer la Société et les Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Quelquefois, dans les moments qui semblent favorables aux idées de réconciliation et de paix, un orage éclate tout à coup qui ravive les passions mauvaises et les préjugés hostiles; témoin le pamphlet de M. de Montlosier dirigé contre les jésuites, et qui nous a valu un des chapitres les plus piquants du livre de M. Geoffroy de Grandmaison. Le fougueux gallican qualifiait son ouvrage de *bombe* et de *brûlot*. Il fit, en somme, plus de bruit que de mal. Nous savions tous que M. de Montlosier avait été, dès sa jeunesse, un mauvais coucheur, un cerveau mal équilibré, coureur d'aventures, aimant à casser les vitres, au risque d'y mêler quelques vitraux. Il affecta de se dire plus catholique que ses adversaires, de mettre du luxe dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, d'assister publiquement à tous les offices, de se confesser en grande pompe, de rappeler à tous venants sa fameuse phrase, plus légendaire qu'historique, dont on ne trouve pas trace dans le *Moniteur* de l'époque, et que Chateaubriand déclare avoir un peu *ratissée* : « Vous ôtez aux évêques leur

croix d'or; ils prendront une croix de bois; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde. »

Cette tactique, adoptée aussi par M. Dupin et quelques vieux parlementaires, était habile et perfide. On attaquait la Congrégation et les jésuites, avec des airs de catholique effarouché, non pas, bien entendu, au nom de Voltaire et de l'Encyclopédie, mais au nom de Pascal, des *Provinciales*, de Port-Royal, et même de Bossuet. Les badauds prenaient au sérieux cette distinction dérisoire. Les acteurs de la comédie de quinze ans s'emparaient des jésuites et de la Congrégation, comme d'élastiques pseudonymes qui leur permettaient d'assouvir leur haine sans passer pour impies. L'impiété n'est jamais plus corrosive que lorsque, copiant son ami Tartufe, elle poignarde la religion *avec un fer sacré*. Aujourd'hui, si on avait le courage de lire l'incroyable pamphlet de M. de Montlosier, publié sous ce titre grotesque : *Mémoire à consulter sur un système politique et religieux tendant à renverser la religion, la société et le trône*, écrit dans une langue auvergnate, on serait étonné que le peuple le plus spirituel de la terre ait fait un succès à ce grossier tissu de mensonges, de bévues et de hâbleries. L'heure de la justice n'avait pas encore sonné pour les jésuites, et la preuve, c'est que, deux ans plus tard, Charles X, malgré sa piété, signait les ordonnances qui fermaient leurs collèges et qui ne portèrent pas bonheur à la monarchie. Il capitulait devant l'opinion représentée par les libéraux de toutes les nuances et par les vétérans du gallicanisme. Il aurait pu dire comme Talma

dans la tragédie de *Charles VI* : « Ils me l'ont fait signer. »

A présent, nous n'avons besoin de faire acte ni d'originalité ni de courage, pour saluer les jésuites comme des bienfaiteurs et leur payer notre dette d'affection, de respect et de reconnaissance. Pour moi, je me croirais bien ingrat, si je ne m'emparais pas de cette occasion pour proclamer leurs vertus et me recommander à leurs prières.

Nous subissons le malheur des temps ; la démocratie triomphante, dépravée par de mauvais conseils et de mauvais exemples, ne permet pas à des voix généreuses et éloquentes, comme celles de M. Geoffroy de Grandmaison, de se faire entendre en dehors d'un cercle restreint et d'un public d'élite. Mais, si la société échappe un jour à cette effroyable crise, si tous les hommes de bonne foi, n'importe dans quelle classe, cherchent loyalement à se renseigner, le livre excellent de M. Geoffroy de Grandmaison figurera au premier rang, parmi les *Mémoires à consulter*, et ce ne sera pas dans le même sens que l'odieux pamphlet de M. de Montlosier.

Mai 1889.

M. IMBERT DE SAINT-AMAND [1]

En des temps plus heureux, on aurait cru faire injure à un écrivain de bonne compagnie en louant, chez lui, la politesse, la mesure, l'art d'être toujours véridique sans être jamais offensant. C'eût été comme si on l'avait félicité de ne pas jurer, de ne pas mettre ses coudes sur la table, de ne pas avaler, après dîner, l'eau des rince-bouche, et de ne pas crier : « Vive la République! » Aujourd'hui, nous avons changé tout cela. On croirait manquer à ses convictions si on ne traitait pas ses adversaires d'idiots, de crétins, de fripons, de voleurs, de scélérats, de canailles, avec soufflets, pugilat et coups de canne à l'horizon quand le vocabulaire est épuisé. Nos mœurs démocratiques, en même temps qu'elles infiltraient dans notre littérature l'obscénité, la pornographie et l'ordure, introduisaient dans les rela-

1. *La duchesse de Berry en Vendée.*

tions politiques, sociales et mondaines la grossièreté, l'outrage, l'insulte à l'emporte-pièce, l'injure à outrance, bourrée de dynamite et huilée de pétrole. Maintenant, si vous me faites remarquer que ces intempérances de langue, cette grêle de gifles et ces coups de bâton nous viennent généralement de notre Chambre des députés, je vous répondrai : « Ah ! vous m'en direz tant ! » Autrefois, quand un homme mal élevé risquait un gros mot, on lui répliquait : « Voilà un mot qui n'est pas parlementaire ! » Aujourd'hui, nous dirions tout le contraire.

Ces scandales, où achève de s'abîmer la bonne renommée de la politesse française, ajoutent encore à l'agrément des livres de M. Imbert de Saint-Amand. Ne l'accusez ni de banalité ni d'optimisme de parti pris. Ne perdez pas de vue le titre collectif de ses volumes : les *Femmes des Tuileries*. — Brûlé par les barbares de 1871, héros de 1889 et logiciens de la Révolution, le palais des Tuileries n'existe plus. Dès lors, ne vous semble-t-il pas que cet incendie où se révélaient tant de colères et de haines, doive apaiser toutes les dissidences, toutes les distinctions de dynastie et de famille ; que les reines, impératrices et princesses, qui se croyaient propriétaires de cette royale demeure, et qui n'en furent, hélas ! que les locataires, ne forment plus qu'un même groupe, une seule galerie où un malheur commun prête aux figures un air de ressemblance fraternelle ou filiale. Aucun de ces médaillons ne se plaint d'être peint par la même main, placé dans le même cadre ; chacune de ces femmes prédestinées aux grandeurs et au deuil a sa part

des mélancoliques hommages de M. Imbert de Saint-Amand, et toutes partagent ce qu'il donne à chacune d'elles. La reine Marie-Antoinette adresse un triste sourire à l'impératrice Joséphine, comtesse de Beauharnais, femme du premier Consul, citoyenne Bonaparte, qui, sans le 9 Thermidor, aurait péri sur l'échafaud, que nul n'a le courage de haïr, et à laquelle son terrible époux a pu dire, un soir : « Allons, petite créole, couchez-vous dans le lit des reines ! » Voici maintenant Marie-Louise, qui rachète par l'éclat de sa race ce qui lui manque au double point de vue de la poésie et de l'histoire. Puis apparaît la duchesse d'Angoulême, avec son auréole dont on ne saurait dire si c'est la couronne d'une princesse ou le nimbe d'une sainte. La duchesse de Berry, dans la fleur de la jeunesse, apporte au milieu de ces souvenirs de tristesse un rayon de joie et d'espérance ; mais la joie est interceptée par une tragédie, et l'espérance est ajournée par un exil.

Irons-nous plus loin ? A cette distance, après tant de malheurs, devant tant de cercueils, la reine Marie-Amélie ne nous rappelle plus qu'un détail, c'est qu'elle était la tante de notre bonne duchesse, et que, plus tard, sous son regard maternel, ont vécu aux Tuileries des princesses dignes de désarmer toutes les haines, modèles exquis de pureté, de piété, de vertus aimables et de tendresse. Enfin, après elles, l'impératrice Eugénie, assez belle pour qu'un diadème impérial s'ajustât naturellement sur son front, assez heureuse, en ses années brillantes, pour qu'il fût permis de lui conseiller d'avoir peur de son bonheur et de jeter dans la Seine la plus

précieuse des bagues qui ornaient ses jolis doigts; désormais assez malheureuse pour que son malheur efface toutes les rancunes, pour que l'on soit obligé de la respecter sous peine de sacrilège.

Lorsque des parents, longtemps brouillés, se réconcilient, ils allument, au foyer de famille, un grand feu, et y jettent tous les papiers, toutes les lettres où s'attestaient leurs querelles. Cette fois, le feu n'a pas manqué. C'est ce que M. Imbert de Saint-Amand a parfaitement compris, et c'est ce qui donne tant de charme à ses ouvrages.

Il avait conduit la duchesse de Berry jusqu'à la veille des fatales ordonnances et des journées de Juillet. L'ère des épreuves commence, avec les premières étapes de l'exil. Dès le début, M. Imbert de Saint-Amand a très finement indiqué une nuance. Charles X, le duc et la duchesse d'Angoulême, sont sans doute consternés et accablés. Cependant, le vieux roi pouvait se considérer comme fini; son fils, modèle d'abnégation et d'obéissance filiales, n'avait d'autres sentiments que ceux de Charles X; quant à Madame la Dauphine, pour laquelle la vie n'était qu'un provisoire, résignée à cette nouvelle ingratitude de la France, elle se disait tout bas que, en quelque lieu que l'emportât le souffle de l'adversité, elle ne serait ni plus près ni plus loin du ciel, où l'attendaient d'augustes martyrs. Tous trois éprouvaient, après la crise, cette sensation étrange, cette lassitude d'une lutte douloureuse et inégale, qui fait qu'on est presque soulagé quand elle est finie, alors même que l'on est

vaincu. Tous trois, en voyant disparaître dans la brume les côtes de leur incorrigible patrie, et surgir à l'horizon les rives de la terre étrangère, auraient pu murmurer, s'ils avaient su parler le langage populaire : « *Ça me connaît!* »

Tout autre était l'état d'âme de la duchesse de Berry : jeune, passionnée, mère d'un fils dont la naissance avait offert un caractère presque surnaturel, et que, depuis dix ans, elle regardait comme l'héritier du trône, la catastrophe lui semblait un mauvais rêve. C'était, à ses yeux, non pas une partie perdue, mais une première manche, dont elle se chargerait de gagner la revanche. Elle se savait ou se croyait populaire. De la France, elle ne connaissait que Paris, où on l'aimait, Dieppe, où elle était adorée, et la Vendée, où son voyage, deux ans auparavant, avait été une longue et magnifique ovation; la Vendée, où les survivants des grandes guerres, accourus sur son passage, l'avaient assurée que, si les mauvais jours de la Révolution revenaient contre toute vraisemblance, elle retrouverait intacts l'enthousiasme, le dévouement, l'énergique fidélité des Cathelineau, des Charette et des La Rochejaquelein. Comment en douter, lorsqu'elle entendait retentir les mêmes noms, lorsqu'elle lisait sur les jeunes visages l'expression des sentiments héréditaires, lorsqu'on lui montrait les paysages, les haies, les fossés où s'étaient cachés les brigands, les maisons qui avaient abrité les brigandes, les massifs et les clairières qui avaient servi de théâtre à des scènes inoubliables? La Vendée était ressuscitée pour elle. En son

honneur, elle était sortie vivante de son glorieux tombeau. Comment supposer que, pour l'y recoucher morte et glacée, il avait suffi d'un changement de fortune, de cocarde, d'écharpe, de préfets, de maires, de commissaires de police, d'officiers de gendarmerie, d'une volte-face de la prépondérance locale, passant des châteaux et des chaumières aux fils des patauds, des bleus, des acquéreurs de biens nationaux, à la bourgeoisie des villes, et enfin d'une tournée d'ingénieurs débaptisant le Bocage, remplaçant les fourrés par des percées, les buissons par des défrichements et les sentiers par des routes?

Quoi qu'il en soit, on devine, dans l'émouvant récit de M. Imbert de Saint-Amand, les pensées de protestation et de révolte, non seulement contre la victoire des barricades, mais contre les faiblesses de la défense, accumulées, dès les premiers jours de l'arrivée en Angleterre, dans le cerveau de notre princesse, qui n'était pas née impunément dans le voisinage du Vésuve. Elle a des vivacités d'enfant gâtée que l'on contrarie, des mouvements nerveux, des accès de mauvaise humeur. Jamais, entre Charles X et elle, il n'y avait eu le moindre nuage. Maintenant, elle retient à peine son envie de le brusquer; elle lui reproche d'avoir jeté les cartes quand il avait encore tant d'atouts dans la main. A la façon dont elle réclame sa liberté, chèrement acquise, il est facile de comprendre que, durant ses années de veuvage, elle a souffert d'une sorte de dépendance, des servitudes de l'étiquette, du blâme silencieux de la duchesse d'Angoulême, de tout ce qui gênait sa

nature expansive, prime-sautière, éprise de grand air et de soleil, aimant à se familiariser pour mieux se distraire de ses ennuis et de ses grandeurs. Encore un pas sur ce chemin de traverse, et elle cessera d'être belle-fille et belle-sœur pour n'être plus que mère. Pauvre princesse! Elle ne se doute pas qu'un avenir prochain prépare une triste revanche à ceux dont elle veut se séparer.

D'ailleurs, dans ce séjour préliminaire en Écosse, qui ressemble au prologue d'un roman de Walter Scott, tout se réunit pour surexciter son imagination avide d'imprévu et d'aventures. Le château d'Holy-Rood se dresse devant ses yeux comme pour lui parler de la reine Marie Stuart, dont elle revoyait la chambre encore tachée du sang de David Rizzio; pouvait-elle oublier que, bien peu de temps auparavant, à l'apogée de ses splendeurs et de ses féeries, elle avait, dans un bal historique, représenté la poétique et tragique victime de l'odieuse Élisabeth? L'Écosse réveillait en elle d'autres souvenirs. « Pourquoi ne serais-je pas Charles-Édouard, avec Culloden de moins? » se disait-elle; — de même que ses amis devaient, plus tard, la surnommer Henri IV en jupons. Soyons justes. Tandis que l'histoire et le roman, l'avenir et le passé, s'entrechoquaient ainsi dans sa tête en ébullition, le whist imperturbable du vieux roi, grondant le cardinal de Latil pour avoir coupé une carte-maîtresse ou négligé de répondre à une invite, n'était-il pas fait pour l'exaspérer ?

Je glisse sur les saisons intermédiaires pour arriver

au *Carlo-Alberto*. Je me trouve ici en bateau de connaissance; j'en ai vu de près tous les passagers, dont le rêve fut aussi passager qu'eux-mêmes. Plaidons pourtant, en l'honneur de leurs belles illusions, les circonstances atténuantes. Le règne de Louis-Philippe, depuis son avènement jusqu'à l'invasion du choléra et à la mort de Casimir Périer, avait réuni toutes les conditions nécessaires pour justifier un espoir de réaction, de dégringolade, soit à droite, soit à gauche. M. Imbert de Saint-Amand a fidèlement décrit cette suite ininterrompue de guignons, d'accrocs, de malechances, de symptômes et de présages sinistres : émeutes sans cesse renaissantes, actes de vandalisme, agitation au dedans, humiliations au dehors, complicité du gouvernement avec les abatteurs de croix, les insulteurs de prêtres, les dévastateurs de l'Archevêché et de Saint-Germain l'Auxerrois; la nouvelle monarchie avilie, vilipendée, bafouée en la personne de son chef; les invectives, les caricatures, tous les moyens de dénigrement, toutes les armes du ridicule, offrant ce caractère d'implacable violence qui suppose l'impunité et préjuge la débâcle; la calomnie, la médisance, le soupçon, le scandale, suspendus, avec le dernier des Condé, à l'espagnolette de Saint-Leu; les procès de presse dévoilant les plaies de cette royauté, menacée de n'avoir pas de lendemain, parce qu'elle n'a pas d'avant-veille; l'épidémie, l'affolement de la population parisienne, rendant responsables de ses terreurs les médecins et les riches; ces pauvres riches réduits à souhaiter de voir mourir un des leurs, pour conjurer les

fureurs du peuple; les tapissières de déménagement suppléant à l'insuffisance des corbillards; la mort du plus illustre des défenseurs de la politique de résistance; quel tableau! Maintenant, supposez qu'un coup de pinceau y soit ajouté, çà et là, par ces courtisans si honorables, si dévoués, si chevaleresques, mais d'autant plus dangereux que la déchéance de leur souverain ou de leur souveraine ennoblit leurs exagérations et tranquillise leur conscience; — comment s'étonner des illusions et de la confiance de la duchesse de Berry? On eût dit que la Providence la vengeait déjà, avant de restaurer le trône de son fils, en faisant trembler la monarchie sur la base que cette fragile monarchie n'avait pas.

Constatons, d'après M. Imbert de Saint-Amand, quelques erreurs d'optique qui préludèrent à cette expédition héroïque, mais condamnée d'avance. La princesse, mal renseignée, crut que le Midi, notamment Marseille, qui détestait le nouveau gouvernement, se soulèverait comme un seul homme et se rangerait autour du drapeau blanc. Partagée entre les souvenirs de Waverley et ceux plus récents du retour de l'île d'Elbe, elle espéra quelque chose de pareil. Elle ne se dit pas, pour les uns que les temps étaient changés, pour les autres qu'un semblable coup de main, de force ou de surprise ne pouvait réussir qu'à la condition d'être essentiellement militaire, et que, en pareil cas, les fidélités les plus éprouvées, les dévouements les plus sincères, les plus beaux noms de France, le génie de Chateaubriand, l'éloquence de Berryer, ne valent pas un régiment sous les ordres d'un chef bien déterminé.

Plus tard, lorsqu'il fallut renoncer à Marseille et au littoral de la Méditerranée, la duchesse, sollicitée par de vrais amis de sortir de France, allégua, pour y rester, une idée généreuse, mais qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à son discernement. Elle répondit à ces sages conseillers que, ayant provoqué une prise d'armes, ayant compromis pour sa cause une foule de braves gens, elle avait perdu le droit de ne pas partager leurs dangers. Elle refusa de s'apercevoir qu'elle multipliait et aggravait ces dangers par le seul fait de son séjour en Vendée, et que ces braves gens, qui auraient cru manquer à tous leurs devoirs s'ils avaient déserté leur poste tant qu'elle les encourageait par sa présence, seraient beaucoup plus en sûreté le jour où elle partirait, où ils pourraient rentrer dans leurs foyers, et où le gouvernement de Louis-Philippe, délivré de cet embarras, satisfait de ce dénouement, lèverait l'état de siège, retirerait ses troupes, et laisserait dépérir d'inanition une lutte désormais sans objet.

Le dirons-nous? Oui, puisque cette vérité ressort du récit de M. Imbert de Saint-Amand et de nos propres souvenirs. Sans doute, la duchesse de Berry avait été inspirée par le désir et l'espoir de reconquérir la couronne de son fils. Mais elle était, en dehors de ce but suprême, femme à se complaire dans tous les épisodes de cette vie de *brigande* et d'*outlaw*, qu'elle préférait à la majestueuse monotonie des jours passés aux Tuileries. Elle ne s'effrayait ni des fatigues, ni des privations, ni des périls; elle aimait ces émotions de chaque instant,

ces gîtes que lui assurait l'hospitalité des gentilshommes et des paysans, cette incertitude du lendemain, ces haltes nocturnes, l'œil et l'oreille aux aguets, dans la lande vendéenne, tout ce qui lui donnait des sensations inconnues de son existence princière, tout ce qui renouvelait l'ardeur de son sang et les battements de son cœur. Se déguiser, s'appeler, pendant quelques jours, *Petit-Pierre*, au lieu de Madame, duchesse de Berry, future Régente, boire une tasse de lait dans la cour d'une ferme, coucher sur une botte de paille, échanger avec les initiés le mot de passe, aider une paysanne à mettre son panier de pommes sur son âne, et mordre à belles dents sur la pomme offerte en payement de ce service, quelle aubaine pour une imagination exaltée, à l'étroit dans les conditions de la vie ordinaire, dans l'uniformité d'où l'ennui naquit un jour, dans le cérémonial d'une cour d'ancien régime, prête à s'effaroucher des plus innocentes équipées!

Dans tout cela, nous le savons, il y avait un peu d'enfantillage et beaucoup de roman, compliqué d'anachronisme. Un jeune et beau capitaine, brave comme un marin, original comme un Breton, s'était écrié : « Si Madame ne s'en va pas, il s'agit de mourir, et voilà tout! Et puis, messieurs du conseil, faites pendre Walter Scott; car c'est lui qui est le vrai coupable. » C'était le mot de la situation.

Walter Scott, aujourd'hui démodé, n'était pas seulement, en 1830, le romancier en vogue. Son influence ne se bornait pas aux ameublements, aux costumes, à l'ins-

piration des artistes, à la direction des études historiques. Cette vogue extraordinaire coïncidant avec la révolution de Juillet, la chute et l'exil de la branche aînée des Bourbons rappelant à tous les esprits la déchéance et la proscription des Stuarts, nous vîmes bien des têtes — féminines surtout — se monter à l'idée de ressusciter ce qui était mort, de recommencer ce qui ne se recommence pas. Diana Vernon, Alice Lee, Flora Mac-Ivor, devinrent les modèles — j'allais dire les patronnes — de jeunes et belles patriciennes que révoltaient à la fois l'usurpation de Louis-Philippe et la physionomie bourgeoise de la nouvelle monarchie, et qui ne voyaient rien de comparable à cette jeune mère, tenant son fils dans ses bras, le présentant à la France énervée déjà des platitudes du *juste milieu*, et affrontant mille dangers pour regagner ce que la faiblesse de Jacques II — non, je me trompe, de Charles X — avait perdu. Singulier contraste! Walter Scott était, au fond, le plus sage des hommes, le moins passionné des écrivains, le plus éclectique des conteurs, ayant horreur de la guerre civile, sincèrement rallié aux institutions de l'Angleterre moderne. Dans les chapitres d'histoire dont il s'était inspiré, il n'avait vu qu'un travail d'artiste, de romancier, d'antiquaire, la reconstitution d'une époque, quelque chose comme l'étude d'une admirable cathédrale gothique où le culte catholique aurait été remplacé par le culte protestant; — et cependant, il y eut, en France, un moment où il devint le recruteur des réfractaires, des Vendéens soulevés à la voix d'une princesse pros-

crite, des révoltés contre Guillaume d'Orange, — je veux dire contre Louis-Philippe Ier et dernier. Cet affreux Stendhal — aujourd'hui un de nos *purs classiques* — a décrit, dans le *Rouge et le Noir*, un personnage de fantaisie, qui, à chaque heure de ses journées, à chacune de ses démarches, ne cesse pas de se dire : « Voyons! qu'aurait fait Napoléon à ma place? » — La duchesse de Berry et les femmes qu'elle animait du feu de son courage durent se dire souvent pendant cette crise : « Que ferait Diana Vernon? que ferait Flora Mac-Ivor? » — J'ai connu plus tard quelques-unes de ces femmes, plus séduisantes que sensées, aujourd'hui mortes ou bisaïeules. Les rares survivantes (s'il en existe encore) avouent, j'aime à le croire, que Louis-Philippe était préférable à M. Constans.

Ces réserves une fois admises, il n'y a plus qu'à admirer. Quelle bravoure! Quelle verve d'Italienne, naturalisée Française, Vendéenne et Béarnaise! Quelle patience dans les plus rudes épreuves! Quelle bonne humeur opposée à la mauvaise fortune! Le soldat le plus robuste, bronzé au feu des champs de bataille, ne supporterait pas ce qu'accepte, avec un mélange d'énergie, de résignation et de gaieté, cette princesse d'apparence délicate, habituée à toutes les recherches, à toutes les caressantes douilletteries du bien-être et du luxe.

Nous lisons dès les premières pages de M. Imbert de Saint-Amand : « L'agitation de la mer est telle que, lancé violemment contre le tambour d'une des roues du navire, le bateau-pêcheur semble sur le point de disparaître sous

les flots. Cependant la princesse y saute si hardiment que les matelots génois, enthousiasmés, s'écrient : *È una santa*; c'est une sainte. Ni le mugissement de la tempête, ni la profonde obscurité d'une nuit sinistre, ni le vent glacial qui souffle, ni le roulis de la barque secouée furieusement par les vagues, n'ébranlent un instant son courage. Ceux de ses partisans qui sont restés sur le *Carlo-Alberto* la suivent des yeux avec admiration. » Et plus loin : « La princesse a déjà traversé près des deux tiers de la rivière, lorsque le pied du guide glisse ; voilà le malheureux qui tombe à l'eau et entraîne Madame dans sa chute. M. de Charette, en essayant de la retenir, est renversé à son tour. Mais il se relève vivement, et, se jetant à la nage dans la rivière, il saisit par le pied la princesse et la ramène sur la chaussée. Toute autre femme aurait été malade de frayeur. La fille d'Henri IV ne se montre nullement émue : Les chouans en ont vu bien d'autres, dit-elle. Aujourd'hui je vois l'eau; demain ce sera le feu. »

Je pourrais reproduire par dizaine ces épisodes que M. Imbert de Saint-Amand raconte si bien, qui obtiennent grâce pour la belle folie de l'entreprise et où éclatent l'intrépidité, le sang-froid, la hardiesse, l'infatigable entrain de la duchesse de Berry. J'aime mieux finir entre deux grands noms : Chateaubriand et Berryer. Pourtant, ce n'est pas là que notre imagination royaliste doit les chercher. Ils n'y sont pas à leur avantage; ce n'est ni leur place ni leur affaire. Adolphe Sala, dont j'ai eu l'honneur d'être le collaborateur pendant

quatre ans à l'*Opinion publique*, me raconta que, lorsque Berryer vint trouver la princesse en Vendée pour la dissuader de cette expédition sans issue, le vieux chouan qui lui servait de guide, véritable énergumène, fut sur le point de lui brûler la cervelle. C'est un peu vif; l'exacte vérité, c'est que Chateaubriand et Berryer avaient parfaitement raison en blâmant une prise d'armes et une guerre civile où le succès leur paraissait impossible. La duchesse de Berry s'était trompée, et l'expiation fut douloureuse. Mais Chateaubriand et Berryer se trompèrent aussi en se fiant, l'un à son génie, l'autre à son éloquence, en supposant, celui-ci qu'il ramènerait Henri V par des voies parlementaires, celui-là qu'il rappellerait la princesse, *dont le fils était son Roi*, à l'aide de ses brochures.

Juillet 1889.

M. FERDINAND FABRE [1]

Après avoir lu le dernier ouvrage de M. Ferdinand Fabre, — *Ma Vocation*, — je ne dirai ni en français ni en latin : *Habemus confitentem reum*. Car il n'y a pas de coupable. Le plus sévère casuiste ne pourrait que féliciter M. Ferdinand Fabre d'avoir échappé assez tôt au supplice d'une fausse vocation pour pouvoir jouir sans remords de sa liberté reconquise et suivre sa vocation véritable, qui était de se marier et d'écrire des romans très originaux et très intéressants. Cette soutane, qui aurait été pour lui quelque chose comme la robe de Nessus, a pu tomber de ses épaules sans que l'Église songeât à l'accuser ou à se plaindre. Il s'était arrêté au seuil du sanctuaire avant de s'engager par des vœux irrévocables, et l'Église, dans sa sagesse et sa sécurité divines, préfère dix ennemis qui la persécutent à un mauvais prêtre qui la déshonore.

1. *Ma Vocation.*

Le livre de M. Ferdinand Fabre est une confession, dans la plus explicite acception du mot. Il n'a pas même pris la peine de recourir aux petites supercheries admises dans la littérature confidentielle ou personnelle, et que l'on charge à la fois de dépister et d'affriander le lecteur : pseudonyme, masque transparent, légers changements dans le détail des épisodes et parmi les personnages secondaires, déplacement du lieu de la scène, serrures à secret, avec un trousseau de clefs pour les ouvrir. Non! il n'y va pas par quatre chemins, et celui qu'il a choisi est le plus droit. Il se fait appeler Ferdinand par ceux qui l'entourent et qui lui parlent. Il a soin de ne pas démarquer ses surplis de séminariste. D'ailleurs, tout, dans son récit, offre un tel caractère de vérité, qu'on peut le résumer d'un mot, aujourd'hui fort à la mode : il est *vécu*. L'auteur nous le livre et se livre dans cette phrase : « Je ne suis pas allé à l'Église de propos délibéré pour la peindre et pour la juger, encore moins pour faire d'elle métier et marchandise. L'Église est venue à moi, s'est imposée à moi par la force d'une longue fréquentation, par les émotions poignantes de ma jeunesse, par un goût tenace de mon esprit, ouvert de bonne heure à elle, à elle seule, et j'ai écrit tout le long de l'aune naïvement. »

Naïvement est peut-être de trop; car on peut être véridique sans être naïf. N'importe! Le roman autobiographique de M. Ferdinand Fabre a pour nous le double mérite non seulement de retracer avec charme les émotions de son adolescence et de sa jeunesse, mais de nous

donner le pourquoi des *Courbezon*, de *Julien Savignac*, de l'*Abbé Tigrane*, et autres récits empruntés à la vie cléricale. Je me souviens que, après le foudroyant succès du *Demi-Monde*, suivant de près celui de la *Dame aux Camélias*, le jeune triomphateur vint faire une visite à Cuvillier-Fleury. L'éminent critique des *Débats*, après force compliments, lui demanda s'il ne songeait pâs à sortir du demi-monde, lui dont le talent était capable d'occuper le monde tout entier. — « Que voulez-vous? répondit Dumas, je ne connais bien que celui-là. » — M. Ferdinand Fabre aurait pu adresser la même réponse à ceux qui s'étonnaient de le voir mettre dans ses romans tant de robes noires et si peu de robes blanches ou roses. Quel régal pour les subtilités de l'analyse psychologique, cette précocité cléricale, cette enfance, cette adolescence où tout se combine pour donner le change à cette jeune conscience, pour qu'une vocation anticipée et *préconçue*, comme diraient les philosophes allemands, revendique cette âme comme sienne, l'accapare, l'enveloppe, intercepte pour elle le jour et l'air extérieurs! Elle arrive à croire que rien n'existe en dehors de ces scènes de presbytère et de sacristie, de ces figures sacerdotales, recueillies dans leur quiétude ou passionnées dans leur zèle, de cet ensemble de personnages familiers, d'objets matériels, de sensations journalières qui souvent décide d'une destinée avant que la réflexion et la volonté aient eu le temps d'intervenir.

Le dirai-je? Si ce qui touche à la religion et au sanc-

tuaire n'excluait toute comparaison profane comme une sorte de sacrilège, je remarquerais qu'il en est des *vocations* telles que celle dont nous parle par antiphrase M. Ferdinand Fabre, comme de ces mariages — entre cousin et cousine, par exemple, — arrangés d'avance par les parents ou voisins de campagne. Tout y est, convenances, égalité des fortunes, intimité des familles, conformité des opinions, même ancienneté ou même absence de parchemins. Les terres se touchent et parfois se gênent; les fermiers ne sont pas d'accord sur les limites et le droit de pacage; les enclaves gagneraient à se fondre dans l'ensemble des deux domaines. Un mariage doit arranger tout cela. Comment supposer que Fernand et Henriette ne soient pas prêts à s'adorer? Ils sont nés à quelques jours de distance. Ils ont dormi côte à côte dans le même berceau. Ils ont été camarades d'enfance, jouant aux mêmes jeux, partageant leurs jouets. Ils se tutoyaient avant de savoir que la grammaire française avait un pluriel. Lorsqu'on les a séparés pour conduire Fernand au collège, Henriette au couvent, leurs adieux ont été arrosés de larmes... Ousmais, quelques années après, le cœur n'y était plus. L'amour est un réfractaire, un fantaisiste, qu'attire tout ce qui devrait le mettre en fuite, et que repousse tout ce qui devrait le fixer. Pour qu'il se récuse au dernier moment, il suffit de lui dire que tout était préparé pour qu'il ne pût pas se récuser.

Si l'on voulait serrer de plus près cette étude, on rencontrerait un détail qui fait honneur à M. Ferdinand

Fabre et prouve son respect pour la vérité. Il n'a été, en somme, ni un déserteur, ni un renégat, ni un *défroqué*, ni un *libéré*. Certes, à en juger d'après le cri de joie qui termine le récit, au moment où sa mère vient le délivrer : « O mon journal si triste, ô mon journal désolé, éclaire-toi! Illumine! je suis heureux. Je viens de voir ma mère, de la serrer dans mes bras, de l'y serrer encore! » on comprend ce qu'il a dû souffrir depuis le jour où il a revêtu la soutane jusqu'à l'heure bénie où il la quitte. Sous une plume vulgaire, ce sentiment naturel, cette reprise de possession d'une âme qui s'était trompée de voie, qui gémissait sous un joug, qui renaît à la liberté, se traduirait, sinon en invectives, du moins en traits satiriques contre ceux que le jeune séminariste, ce lévite *laïcisé*, appellerait ses oppresseurs. Rien de pareil. Ils sont tous excellents, aimables, irréprochables, charmants, ces prêtres qui ont entouré l'enfance et l'adolescence de Ferdinand Fabre, ont essayé de le maintenir dans l'illusion d'une vocation chimérique, et ont failli, avec les meilleures intentions, faire le malheur de sa vie! Il respirait une atmosphère cléricale; mais cette atmosphère était si saine et si douce! Ce supplice intérieur nous vaut des descriptions exquises, où le presbytère nous apparaît dans sa grâce mystique à la fois et familière, où les oiseaux gazouillent, où les fleurs exhalent leurs parfums, où les mûres des buissons, les fraises des bois, les cerises, le miel des ruches, le pain bis et le lait de la ferme composent, pour le robuste appétit de la quinzième année, des festins délicieux!

On a faim de ces goûters sur l'herbe; on se sent à l'aise avec ces bonnes figures de curés, si différentes de celles que nous prodigue le roman moderne. Ils nous réjouissent par leur air de santé physique et morale. S'ils pèsent sur la vocation négative du petit Ferdinand, on ne saurait leur en vouloir. Ils n'ont jamais rien imaginé en dehors de cette existence en parfaite harmonie avec leur foi naïve, la pureté de leurs mœurs et leurs divines espérances. Il leur semble impossible que Ferdinand, neveu de leur confrère Fulcran, curé de Camplong, ne soit pas prêtre, et ils l'appelleraient *enfant de la balle* s'ils connaissaient ce terme d'atelier. M. Ferdinand Fabre, que Sainte-Beuve, en un moment de distraction, avait surnommé le plus fort des disciples de Balzac, mérite, au contraire, un brevet d'originalité et ne relève de personne. Le réalisme de Balzac est illusoire, parce que, en bien ou en mal, il observe les phénomènes du monde extérieur et du monde invisible à travers un verre grossissant dont il est peut-être la première dupe, et qui lui fait perdre le sentiment de la proportion et de la mesure. Il exagère la vérité pour être plus sûr d'être vrai, et, en l'exagérant, il la défigure. Son incontestable puissance — son génie, si vous le voulez absolument — consiste à transformer la réalité qui lui échappe, et, à côté de celle-là, à en créer une autre qui lui appartient, dont il dispose à sa guise en sa qualité de créateur, et qu'il finit par nous faire accepter à force d'avoir l'air d'y croire. En conscience, peut-on qualifier de réaliste le visionnaire de *Louis*

Lambert et de *Séraphita*, le romancier ou l'amoureux mystique du *Lys dans la vallée*, l'inventeur de l'*Histoire des Treize*, l'auteur des incarnations de Vautrin, tour à tour forçat, chef de bande, policier, boute-en-train de la pension Vauquet, valet de grande maison, conseiller de Rastignac, patron de Lucien de Rubempré, et prêtre espagnol, disant chaque matin sa messe à Saint-Thomas d'Aquin, — l'homme enfin qui ne peut nous présenter une vieille fille, un notaire, un vieux soldat, un chanoine, un grand-vicaire, un libertin, un commis-voyageur, une duchesse, sans qu'aussitôt son imagination colossale se jette en travers de son observation, et change ses types en phénomènes? Le réalisme de M. Ferdinand Fabre est de meilleur aloi.

J'ai eu le tort d'entrer trop vite *in medias res*. J'aurais dû vous indiquer dans quel lieu se déroule ce récit sous forme de journal, consigné dans des cahiers retrouvés après de longues années. Nous sommes dans le département de l'Hérault, à Bédarieux, petite ville dont le nom s'est gravé en caractères sanglants sur le revers de la médaille du coup d'État du 2 décembre. Mais, Dieu merci! il n'est pas un moment question de ce sinistre épisode dans le livre de M. Ferdinand Fabre. « *Ecclesia abhorret a sanguine* ». Un de mes amis, qui a longtemps habité ce pays-là et qui le connaît bien, a été émerveillé de l'exactitude avec laquelle l'auteur de *Ma Vocation* a décrit les environs de Bédarieux. Il a admiré la fidélité et l'intensité de cette couleur locale, l'art de donner la vie aux moindres détails du paysage,

de varier ces figures et ces scènes sacerdotales qui risqueraient de trop se ressembler, de nous faire assister, chez le jeune séminariste, à des alternatives de résignation, d'obéissance, de secrète révolte, de foi sincère, de libre examen, de vagues aspirations vers un inconnu qu'il serait fort embarrassé de définir, mais qui lui apparaît confusément comme incompatible avec les austères devoirs et les renoncements d'un bon prêtre.

— « Où est la femme? » me direz-vous. — M. Ferdinand Fabre la prodigue peu dans ses romans, et on doit lui savoir gré de cette sobriété. Ayant le très grand mérite de s'interdire tout ce que ne s'interdisent pas, dans leurs journaux et leurs écrits, les fauteurs et, au besoin, les inventeurs des prétendus scandales de sacristie, il lui serait assez difficile de mêler, sans inconvénient, l'*éternel féminin* à ses sujets de prédilection. *Ses* femmes sont, en général, des mères, des sœurs, des gouvernantes de curés, dépassant l'âge canonique, ou des dévotes acidulées, ridées, aigries, comme dit Gil-Blas, par les austérités du célibat et par l'ennui quotidien que leur donne la coiffure de Sainte-Catherine, plus redoutées des curés que les voltairiens de cabaret, parce qu'elles veulent être dans leurs églises ce que furent, sous les rois fainéants, les maires du Palais. Dès les premières pages, la situation se dessine, et la fausse vocation se trouve en face de la vraie : l'une sous les traits peu récréatifs de la tante Angèle, une *tante* de l'Église : « Ma tante est venue me relancer. Peste soit de la dévote ! Elle m'ennuie à la fin avec son entêtement

à vouloir faire un prêtre de moi. C'est une marotte. Ma tante n'aura de repos qu'elle ne m'ait étroitement boutonné dans une soutane. Et, s'il ne me plaît pas de m'y laisser boutonner, dans une soutane, voyons!... »

L'autre vocation — la vraie — se laisse tout d'abord deviner sous l'aspect infiniment plus gracieux de Norette et de Marthe. « Norette, blonde comme un épi sur l'aire; Marthe, brune comme une grappe sur le pressoir; à la fin, est-ce que toutes les filles de la création allaient me troubler ainsi? » — Deux paysannes, deux idylles, où Eliacin devient Chérubin et dont le charme rustique prévaudra contre l'influence de la tante Angèle et de son amie Ursule, et contre le prestige de l'abbé Dubreil (et non pas Dubreuil), mainteneur de l'Académie des jeux floraux, supérieur du séminaire de Saint-Pons de Thomières, — et futur archevêque d'Avignon.

Ici, nous sommes plus que jamais en bas violets de connaissance. L'excellent monseigneur Dubreil, irréprochable dans les grandes lignes de sa conduite et de son épiscopat, plein de zèle pour ses œuvres et de cordialité pour ses prêtres, charitable, toujours prêt à ouvrir ses mains pour donner et à les élever pour bénir, a laissé à Avignon des souvenirs ineffaçables, grâce à un singulier mélange de vertus essentielles et de légers travers. Telle était son impétuosité méridionale et toulousaine, que, un jour, ayant quelques convives à dîner, comme on servit un gigot qui n'était pas cuit à point, il lança ce malheureux gigot contre la cloison, au grand détriment de la

tapisserie, et aspergea de jus un de ses chanoines, qui se contenta de dire : *Summum jus, summa injuria.* Monseigneur Dubreil était passionnément bonapartiste, ce qui s'accordait mal avec les opinions de la majorité de son clergé et de ses diocésains. Lauréat des Jeux floraux, honoré des bontés de Clémence Isaure, comblé d'églantines, d'amarantes, de lis et de soucis, mainteneur de cette illustre Académie de Toulouse, la seule qui donne signe de vie en dehors de l'Académie française, le bon archevêque avait fait et faisait encore des vers; il ne se fâchait pas, quand on lui disait que Lamartine et Victor Hugo avaient en sa personne un rival redoutable. Peut-être attendait-il, pour se fâcher tout rouge, sa nomination de cardinal, qui fut interceptée par la chute de l'Empire.

Si j'ai rappelé ces petits détails à propos de ce digne prélat, c'est pour rendre encore mieux justice au tact et à la réserve de M. Ferdinand Fabre. Il lui eût suffi de se renseigner auprès de quelque Vauclusien pour être mis au courant de la légende que je viens de raconter et pour se donner le facile plaisir, non pas de dénigrer, mais de plaisanter l'ancien supérieur du séminaire de Saint-Pons. Il a compris que, par cela même que son journal retraçait le triomphe de la vocation laïque sur la vocation sacerdotale et de la Nature sur la Grâce, il serait plus persuasif et plus sûr d'être approuvé en constatant que rien, dans son entourage, dans le groupe clérical, soit parmi les curés de campagne, soit parmi les maîtres et professeurs, soit au nombre de ses condis-

ciples, ne lui avait fourni le moindre prétexte pour s'arrêter au seuil du sanctuaire où tel ou tel de ses devanciers n'était pas digne d'entrer.

Le trouble d'Eliacin-Chérubin, ses combats intérieurs, sont d'autant plus douloureux, que son père est ruiné, un peu par la faute ou pour avoir suivi les conseils de l'oncle Sicard. Il existe ou a existé, cet oncle Sicard, riche teinturier. Sa fille unique a épousé M. Lagarrigue, maire de Béziers. Si Ferdinand se décide, s'il se fait prêtre, si, par le crédit de l'abbé Fulcran, il obtient une bonne cure, il aura l'honnête joie de recueillir sous le toit de son presbytère ses parents en détresse; il leur épargnera l'humiliation et le chagrin de demander une pension aux frères, sœurs et beaux-frères. Il y a là une scène charmante et touchante entre le fils et la mère. Elle l'adore, et il le lui rend bien. Avec elle, son cœur s'ouvre, son trouble se dissipe, ses nerfs s'apaisent; il éprouve comme une détente, une sensation de bien-être qui le délivre de ses diables noirs et où la vocation effrayante cesse de l'effrayer. Dans cette affaire, la mère garde une sorte de neutralité où se révèle la tendresse; mais il est facile de deviner de quel côté elle penche : — « Ce qui me fait peur pour toi, plus que le sacerdoce, mon enfant, c'est la pauvreté. — Cette vie serait si douce!... Que dirais-tu, si, toi-même étant un jour curé de Pezènes ou de Camplong, ton père, ta tante et moi, nous nous retirions dans *ton* presbytère!

» — Oh. »

Alors Ferdinand, ému, ayant grand'peine à retenir

ses larmes, se jette dans les bras de sa mère. Sa résolution est prise. Il sera prêtre : son imagination recompose le riant tableau que traçait, il y a plus de cinquante ans, M. de Lamartine : une maison blanche au penchant d'une colline, à quelques pas de l'église; la façade à demi cachée sous une treille, où pendent ces belles grappes de muscat, aussi savoureuses dans les environs de Béziers que dans les environs de Mâcon; les hirondelles faisant leur nid sous la toiture, le quittant à regret en automne et heureuses de le retrouver au printemps; la tante Angèle, adoucie, rassérénée, rajeunie, cessant de coiffer Sainte Catherine pour repriser le linge, remplir les burettes, blanchir les rabats, broder les chasubles de l'église de son neveu; la mère, active ménagère, surveillant la basse-cour, distribuant le grain aux poules et aux pigeons, ne laissant à personne le soin de traire la vache, pour être plus sûre que Ferdinand, après sa messe, aura sa tasse de lait bien chaud; les ruches d'abeilles, près de la source vive, bourdonnant autour des touffes de clématites, de jasmins et de chèvrefeuilles; les tourterelles roucoulant dans une volière ouverte et préférant cette servitude à la liberté; le chien et le chat, faisant mentir le proverbe qui les représente comme des ennemis, vivant en bonne intelligence et se partageant fraternellement l'âtre en hiver, la terrasse en été; les plus beaux fruits de la saison, cueillis dans le jardin, rangés en bon ordre sur des assiettes de faïence; tout cela, d'une propreté hollandaise, lustré, reluisant; tout ce petit monde, bêtes et gens, uni dans une intimité déli-

cieuse, comme si le doux ministère du prêtre servait de trait d'union entre le créateur et ses créatures; comme si Dieu, dans sa bonté, voulait préserver de l'isolement et entourer d'une famille l'homme qui a renoncé à la famille pour mieux se donner à lui...

Ah! c'est le Paradis sur la terre, en attendant l'autre! — Oui, mais tournez la page : — « Une vision m'obsède... passe une silhouette mince, étirée, vêtue de lumière pourpre... c'est Nore, ma Norette, Eléonore Troscas de la Tuilerie! »

Visions, en effet, et c'est là l'originalité et le charme de ces interventions féminines dans les rêves et les irrésolutions de Ferdinand. Il ne sait pas encore ce qu'elles veulent de lui et ce qu'il leur demande. Peut-être, si l'on regardait de près cette brune et cette blonde, serait-on fort désappointé. Mais un secret instinct lui dit que, puisqu'il suffit de ces apparitions pour lui faire battre le cœur et le rendre rebelle à l'autre vocation, c'est qu'il n'est pas fait pour le sacerdoce, qu'il serait malheureux ou coupable, et qu'il rencontrerait sur son chemin d'autres tentatrices, encore plus séduisantes que Marthe et que Norette. Les années s'écoulent. Du séminaire de Saint-Pons, Ferdinand a passé au grand séminaire de Montpellier, dont le tailleur (spécialité pour soutanes) lui a pris mesure. Il faut se décider, et peut-être la fausse vocation va-t-elle l'emporter sur la vraie. Mais voici un épisode tragique, qui complique d'une sorte d'épouvante les perplexités de Ferdinand. Parmi les séminaristes de Montpellier, il en est un qui ne res-

semble pas aux autres : Augustin Privat. Est-ce à dire qu'il soit sujet aux romanesques faiblesses qui nous inquiéteraient pour l'avenir de Ferdinand, s'il passait de la tonsure au diaconat et du diaconat à la prêtrise? Au contraire, Augustin Privat, esprit supérieur, piété ardente, visage ascétique, théologien infaillible, est diacre depuis trois ans, et n'est pas encore prêtre. Pourquoi? Parce que ses perfections mêmes, sa ferveur, son savoir, sa foi, lui rendent plus redoutables la mission et la responsabilité du sacerdoce. Le sentiment de l'irrévocable ne l'a pas effrayé. Il est engagé, il est diacre. Ce qui le terrifie, ce qui lui donne ce vertige où les extrêmes se touchent, où les consciences trop pures, trop scrupuleuses, trop affamées d'idéal divin, se voient ou se croient attirées par un abîme comme les consciences troublées, c'est, pour ainsi dire, l'exagération passionnée des devoirs, des pouvoirs, des attributions du prêtre. Son imagination s'exalte, sa haute intelligence s'égare, non sur les pas d'une Norette, d'une Marthe ou de leurs sœurs, mais à la pensée qu'il aura charge d'âmes, qu'il tiendra l'hostie dans ses mains tremblantes, que chaque matin il se retrouvera en présence des saints mystères de la messe, que cette délégation divine est trop forte pour sa faiblesse, et que, pour en être digne, il faudrait être plus près des anges que des hommes, plus voisin du ciel que de la terre, et surtout plus loin des femmes que des anges. Une fois sur cette pente, Augustin Privat ne s'arrête plus. Il roule jusqu'au bord du précipice, lui qui était fait pour planer dans les sphères célestes,

en intimité avec l'infini. L'équilibre de ses facultés puissantes se détraque par leur puissance même. Sa foi brûlante, au lieu d'être un feu qui l'éclaire, devient un incendie qui le dévore et le consume.

Privat, possédé de Dieu, comme d'autres sont possédés du Démon, a retardé au delà de toutes les limites son ordination définitive. A la fin, lorsqu'arrive le jour fatal, la cérémonie redoutée, le drame éclate dans toute sa violence — : « *Augustinus Privatus* », appelle pour la troisième fois le secrétaire de l'évêque.

— « Non! non! non! répond à ce troisième appel le malheureux Privat d'une voix terrible, d'une sorte d'accent surnaturel. Misérable! Misérable! hurle Privat, les yeux enflammés par l'incendie de son âme qui tout entière a pris feu. » Il est fou, et, après quelques alternatives de prostration et de délire, il meurt.

C'en est fait; cette scène tragique, s'ajoutant aux visions, aux rencontres féminines où Norette et Marthe ont été suivies de plusieurs autres, amène le dénouement négatif, désirable et désiré. Le récit, la dernière page, la dédicace du livre : *Dilectæ uxori*, — à ma chère épouse, — ne nous laissent aucun doute, et nous ne pouvons que copier la réponse de M. Villemain à Alfred de Musset, qui lui disait : « Je viens de passer deux jours dans l'eau. » — « Allons, tant mieux! »

L'*Abbé Tigrane* avait été signalé, dans le temps, comme un tour de force. N'est-ce pas aussi un tour de force, de nous avoir, durant quatre cent cinquante pages, passionnément intéressés à la question de savoir si un

séminariste se fera prêtre ou rentrera dans le monde? Maintenant, si, dans cette confession respectueuse, il fallait soupçonner une secrète rancune, une intention hostile, un arrière-goût de libre-penseur, je ne veux pas le savoir. Ce que je sais mieux, c'est que, dans ce volume où les soutanes abondent, les mangeurs de prêtres n'auraient pas de quoi contenter leur appétit, et que les sincères amis de l'Église n'y trouveraient pas une page à déchirer.

Juillet 1889.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL

COMTE DE ROCHECHOUART [1]

Trois Richelieu ont laissé des traces plus ou moins profondes dans l'histoire des trois siècles, dont le dernier va tristement finir : le cardinal, le maréchal, et le duc, qui, grâce à la reconnaissance quasi-filiale du comte de Rochechouart, est devenu le héros de ses *Mémoires*. Si je voulais les caractériser en trois lignes, je dirais que le cardinal fut le plus éclatant, mais le moins aimable; le maréchal, le plus séduisant, mais le plus vicieux, et que le duc fut le meilleur. Tel il m'était toujours apparu dans mes souvenirs d'enfance, tel je le retrouve, avec plus de netteté, de relief et de charme, dans les récits du comte de Rochechouart, bien digne d'être le panégyriste de ses vertus, de ses talents, de son patriotisme et de sa bonté.

Je lis à la première page, datée de 1857, c'est-à-dire

1. *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration.*

du moment où le second Empire battait son plein, quelques lignes qui me serrent le cœur et m'humilient pour la France : « Presque toutes les villes de France, nous dit excellemment le comte de Rochechouart, ont élevé des statues à des hommes plus ou moins célèbres. Pas une n'a songé au ministre qui dirigea les affaires de 1815 à 1819, libéra le territoire occupé par les armées étrangères, reconstitua le crédit de la France à tel point que, en 1818, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, la rente, dont on ne voulait à aucun prix en 1816, valait soixante-quinze francs; à celui, enfin, qui abandonna aux pauvres malades la dotation que les Chambres lui votaient. Pas un historien, tenté par cette grande figure, n'a écrit son histoire. »

Si l'auteur de ces intéressants *Souvenirs* était encore de ce monde, en cette année de pots de-vin, de scandale, de faillite, de turpitude, je lui dirais : « Ah! ne vous plaignez pas! C'est une décoration de plus à placer sur cette noble poitrine, dans le beau portrait de Lawrence. » Même, pas n'est besoin de rappeler la phrase de Tacite sur les images de Brutus et de Cassius, qui brillaient d'autant plus qu'on ne les voyait pas. Cette injustice est un honneur, cette ingratitude est un hommage, cette omission est un éloge, cet oubli est un surcroît de gloire. Si vous voulez vous en convaincre, cherchez dans les annales de l'ancienne France un apostat, un traître, un bandit, un athée, un assassin, un blasphémateur, un sacrilège. Puis franchissez l'année des immortels principes, et arrivez à la France moderne;

cherchez le nom d'un régicide, d'un démolisseur, d'un sectaire, d'un charlatan, d'un prédicateur d'anarchie, d'un hâbleur, d'un poète voué au mensonge, d'un ambitieux à outrance « coupable d'avoir fait souffrir et mourir inutilement »; après quoi, si vous parcourez nos places publiques et nos boulevards, vous reconnaîtrez que, à chacun de ces méfaits et de ces vices, à chacun de ces déchirements de la patrie, à chacune de ces dates, de ces apostasies, de ces tueries, de ces hontes, répondent un monument, une statue de marbre ou de bronze, un fragment de Panthéon, un morceau d'apothéose, démenti infligé à l'histoire, défi lancé à la conscience universelle, glorification du mal, négation du bien.

D'ailleurs, la statue d'un homme tel que le duc de Richelieu ne serait pas seulement un tribut payé à une illustre mémoire par la reconnaissance nationale; elle serait la plus inexorable des satires contre les créatures, les parasites et les rongeurs de notre troisième République. Libérateur du territoire, dites-vous? Mais la place est prise, et, si la taille du preneur est petite, son monument est gigantesque. Vous rappelez que le noble duc, avec un désintéressement inimitable, — et inimité, — abandonna aux pauvres malades la dotation votée par la Chambre des députés; c'était le vieux jeu. Nos grands citoyens ne sont pas si dupes! Ce qui est bon à prendre est bon à garder. Fussent-ils millionnaires, si le bon peuple de Paris, dans un moment de distraction, a brûlé leur hôtel, ils se font adjuger de

quoi en rebâtir un autre; et, quant aux pauvres malades, vous leur diriez que rien n'est plus malade et plus pauvre que la France, telle qu'ils nous l'ont faite, vous ne les attendririez pas; tant ils sont pénétrés de cette vérité proverbiale, que la meilleure charité commence par soi-même! Le duc de Richelieu, en deux ans, — après les effroyables crises de 1814, du retour de l'île d'Elbe, des Cent-Jours, de Waterloo, et de deux invasions, — reconstitua le crédit de la France à un tel point, que, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, la rente était montée de zéro à soixante-quinze francs. Nos financiers républicains ont une autre façon de traiter les zéros, sans doute par esprit de corps et effet de ressemblance. Il les font précéder de chiffres si énormes, que ces malheureux zéros, sortant de leur naturel, arrivent à former trente milliards. Cette plus-value de 1818, bienfait du duc de Richelieu, fut, pour nos finances, le prélude d'une prospérité inouïe, qui atteignit son apogée sous M. de Villèle, que le ministère Martignac ne laissa pas décroître, et qui, l'année suivante, allait nous faire trop riches, quand survint la révolution de Juillet, laquelle, sans nous ruiner encore, inaugura les points noirs. Or, si ces souvenirs et ces noms sont autant d'actes d'accusation et de réquisitoires contre les organisateurs de la prochaine banqueroute, habiles à s'enrichir en nous mettant sur la paille et à prélever des dîmes sur les vides qu'ils creusent dans le budget de l'État, que serait-ce si les statues de nos bienfaiteurs donnaient un corps et un visage à nos

griefs contre nos spoliateurs d'aujourd'hui? Certes, MM. Constans, Rouvier et consorts, ont peu de vergogne; je crois pourtant qu'ils n'aimeraient pas à passer, entre chien et loup, trop près de la statue du duc de Richelieu. Elle leur causerait plus de frayeur que la statue du Commandeur à l'incorrigible don Juan. Seulement, ce qui devrait les rassurer, c'est qu'elle refuserait de leur tendre la main.

Les *Mémoires* du comte de Rochechouart possèdent, au plus haut degré, une des qualités qu'il a signalées chez son illustre patron : la simplicité, c'est-à-dire ce qui manque presque toujours aux ouvrages de ce genre. Trop souvent, le narrateur n'a l'air de raconter les événements que pour les rapporter à soi et pour s'en faire le centre. Parfois même, il nous laisse entendre qu'ils ne seraient pas arrivés tel qu'il les retrace, s'il ne s'en était pas mêlé. Il oublie qu'il n'est et ne doit être qu'un témoin, inscrivant son témoignage en marge de l'histoire, et que, si un témoin, appelé devant un tribunal, se mettait à jaser de ses petites affaires au lieu de fournir les éclaircissements qu'on lui demande, le président le ferait taire. Le comte de Rochechouart a été préservé de cet inconvénient, d'abord par le tact et le bon goût qui se révèlent à chaque page de son livre, puis par son culte pour la mémoire du duc de Richelieu. A tous moments, il semble nous dire : Ce n'est pas moi qui suis intéressant, c'est lui; je n'ai pris la plume que pour lui payer ma dette, et pour rappeler à mes compatriotes, à mes contemporains, si légers, si oublieux,

amoureux du clinquant, dédaigneux de l'or pur, qu'ils sont aussi ses débiteurs. Il aurait le droit de nous reprocher notre lenteur à nous acquitter, lui qui, en 1815, nous épargna le chagrin d'être insolvables. — « J'espère qu'un jour une plume plus autorisée fera connaître les services qu'il a rendus à sa patrie. » Dieu le veuille !

Le très honorable malheur du duc de Richelieu, ce qui l'empêcha, sinon de remplir tout son mérite, du moins de lui donner tout son éclat, c'est que, pendant la période critique et décisive où il fut président du conseil des ministres, il resta, par ses perfections mêmes, un personnage presque isolé. Il y a, dans la vie des peuples, — surtout des peuples tels que le nôtre, — des heures fatales où les opinions sont des passions. Le duc de Richelieu n'était passionné que pour le bien et pour la France. Il ne répondait exactement ni aux ardeurs fougueuses de l'extrême droite, ni aux vagues aspirations du jeune libéralisme, ni aux arrière-pensées révolutionnaires, ni peut-être, hélas! aux secrètes préférences de Louis XVIII, ni aux rancunes des demeurants du bonapartisme. La France était convalescente, et il pensait que les convalescents doivent être traités par les calmants, en attendant qu'ils aient repris leurs forces, et non pas par un régime excitant et irritant. La France avait été blessée au flanc et au cœur, et il se disait, dans sa patriotique sagesse, que mieux vaut faire des cicatrices avec des blessures que des plaies avec des cicatrices. Ce n'était le compte ni des ennemis, ni des adversaires, ni

de ceux qui croyaient mieux servir la royauté en exagérant leur royalisme. Nous pouvons juger aujourd'hui ce que devait être, dans tous les partis, le degré de la température, si nous nous souvenons que le républicain marquis de La Fayette encourageait sous main, du fond de son château de La Grange, les complots bonapartistes; que des duels tragiques et sanglants avaient lieu, tous les jours, entre les brigands en demi-solde de l'armée de la Loire et les jeunes officiers de la garde royale; que des vétérans et des conscrits, échappés de la Bérézina, de Leipzig et de Waterloo, risquaient leur tête afin de rappeler et de rétablir sur le trône Napoléon, gardé à vue par les Anglais; que Louis XVIII était chansonné et *caricaturé*, par les libéraux? — oui, mais aussi par les *ultras*, — et que, peu de temps après, M. Clausel de Coussergues, qui n'était ni un fou, ni un imbécile, ni un maniaque, ni un méchant homme, trouva des échos en province et à Paris, au Parlement et au faubourg Saint-Germain, lorsque, à la suite de l'assassinat du duc de Berry, il proposa de mettre en accusation M. Decazes, c'est-à-dire l'homme qui, entré le plus avant dans la faveur et la confiance du roi, se serait trahi lui-même en le trahissant, et qui, ayant le plus gagné au maintien de la monarchie, aurait le plus perdu à sa chute.

Dussé-je être accusé de paradoxe, je risque ici une remarque, que me suggère l'admirable rôle joué, à cette époque, par le duc de Richelieu. Sedaine a écrit une comédie intitulée *le Philosophe sans le savoir*. On a

dit d'une mauvaise cuisinière, qu'elle ne différait de la Brinvilliers que par l'intention. Il existe des révolutionnaires inconscients, *sans le savoir*, qui ne diffèrent que par l'intention des révolutionnaires avérés, et qui peuvent devenir des alliés ou des complices de la Révolution, au moment où ils croient la combattre avec le plus d'énergie et de succès. On aurait bien étonné M. de Chateaubriand, par exemple, et M. de Lamennais, vers 1816 ou 1819, si on leur avait dit qu'il y avait en eux des germes de rébellion ; que ces germes se développeraient tôt ou tard, qu'ils tourneraient contre l'Église et contre le trône, et qu'il arriverait un moment où celui-là serait plus près de Béranger que de M. de Villèle, celui-ci plus voisin de Luther que de Grégoire XVI. Règle générale, dont on ne s'aperçoit, malheureusement, que lorsqu'il est trop tard pour en faire usage et qu'il n'est plus temps de l'appliquer : quiconque, sous un gouvernement régulier, correct, convenable, honnête, capable de lutter contre l'anarchie, sous un régime où le bien l'emporte sur le mal et où le mieux risquerait d'être l'ennemi du bien, où l'on peut s'enrichir sans appauvrir l'État, faire de l'industrie sans en être chevalier, être décoré sans avoir à rougir plus que sa boutonnière, être député sans avoir à apprendre, au lieu du Bulletin des lois, le catéchisme poissard, être ministre sans que personne, quand vous ne l'êtes plus, songe à vous fouiller, circuler dans les rues sans être détroussé par les voleurs, injurié par les souteneurs et conduit au poste par les sergents de ville, se promener avec sa femme et sa fille, sans craindre

que leurs regards soient sollicités par une gravure obscène, — quiconque, dans ces conditions tolérables, enviables ou désirables, persiste à faire de l'opposition, sous prétexte d'atteindre à un idéal qui n'est pas de ce monde, est, à sa façon, un révolutionnaire, et mérite qu'on dise de lui, en politique, ce que les sages disent des illuminées en religion, ce que Lamartine a résumé dans un hémistiche célèbre : « *Ni si haut, ni si bas!* »

Entraîné par l'exemple du comte de Rochechouart, j'ai donné jusqu'ici au duc de Richelieu une part prépondérante. Cependant, la touchante abnégation, la spirituelle modestie de celui que j'appellerais volontiers le filleul ou le fils adoptif, ne doivent pas me faire oublier que, de 1788 à 1858, il y a eu, dans sa vie, assez d'événements, dans son enfance assez de souffrances, dans sa jeunesse assez de missions délicates, dans son âge mûr assez de témoignages de fidélité à l'exil, à la faiblesse, au malheur, pour défrayer tout un volume; que ce gentilhomme de haut parage, qui accepte ou plutôt réclame, auprès de son patron, le rôle de doublure, aurait pu s'appliquer, avec variante, le vers de la *Henriade*, et dire que, volontaire du second rang, il brillerait au premier; qu'il fut sous-lieutenant à treize ans, aide de camp du duc de Richelieu, et, plus tard, de l'empereur Alexandre; commandant de la place de Paris pendant les premières années de la Restauration; qu'il survécut trente-six ans à son parrain; que, après la révolution de Juillet, il rendit de grands services à Madame la duchesse

de Berry; qu'il raconte ses épisodes avec sa modestie et sa simplicité habituelles. Je rencontre, pages 527, 528 et 529, un détail qui m'a profondément ému, que je voudrais croire comme parole d'Évangile, et que je recommande, pour son prochain volume, à mon aimable confrère, M. Imbert de Saint Amand. Il résulte d'une lettre de la comtesse du Cayla que le mariage de la duchesse de Berry avec le comte Lucchesi-Palli avait été célébré à Rome en juillet 1831; par conséquent, la grossesse de 1832 et les couches de mai 1833 auraient été légitimement acquises, et, comme l'invraisemblable peut parfois être vrai, il y aurait là une réparation tardive, une réhabilitation posthume, dont nous aimerions à nous emparer. Maintenant, comment expliquer que cette mère, déterminée, dès les premières semaines d'exil, à faire une tentative pour reconquérir la couronne de son fils, se soit aveuglément placée dans l'alternative, ou de se désarmer d'avance en donnant une demi-publicité à son mariage morganatique, ou de prêter à de fâcheux commentaires dans le cas où le nom du comte Lucchesi-Palli n'apparaîtrait que comme le dernier expédient d'une grossesse prise au dépourvu? Comment se fait-il que, lors de la déclaration de la duchesse, les légitimistes les plus fidèles, les plus enclins aux illusions, aient accepté, après quelques jours de protestations timides, ce coup de massue, sans s'accrocher au comte Lucchesi-Palli comme à un appareil de sauvetage? Comment se fait-il que ce comte, dont on a vanté le dévouement à la duchesse de Berry,

la voyant compromise, sachant tout ce que perdaient à cet épisode les espérances royalistes, tout le parti qu'en tiraient les plaisantins du juste milieu, entendant prononcer le nom du prétendu coupable (un sexagénaire), n'ait pas trouvé l'occasion de s'écrier en latin, comme le Nisus de Virgile :

Me, me adsum qui feci!... in me convertite ferrum,
O Rutuli! mea fraus omnis; nihil ille nec ausus,
Nec potuit!...

N'importe! Il y a dans le livre du comte de Rochechouart un tel accent d'honnêteté et de sincérité; il a l'air si sûr de son fait, qu'il nous communique sa conviction, alors même qu'elle nous est inutile. Au point de vue politique, au point de vue humain, la faute reste la même. Il était aussi déraisonnable de s'empêtrer d'un mari, de renoncer au prestige d'une maternité royale, de s'exposer à une grossesse intempestive avant d'aller guerroyer dans le Midi et en Vendée, que de grever d'un chapitre de Paul de Kock un beau roman de Walter Scott. Mais du moins l'honneur est sauf. Cette figure gracieuse, dégagée de ce nuage, nous apparaît plus aimable et plus pure. Catholiques, nous aimons à nous souvenir des paroles dites par la bonne duchesse à notre ami Adolphe Sala, au moment de partir de Massa pour Marseille : « Maintenant, on peut faire de moi tout ce qu'on voudra; je me suis confessée, et j'ai tout dit. » — « Avant de commencer son entreprise, elle s'était endue de Massa à Lucques pour assister aux cérémo-

nies de la semaine sainte. Elle les avait suivies avec une piété italienne, redoublée par la pensée des dangers qu'elle allait courir. » — Ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans ce départ pour le péril et l'aventure, dans cette semaine sainte, dans cette confession générale, je ne sais quelle harmonie héroïque et chrétienne qui repose l'âme et donne envie d'adopter la version du comte de Rochechouart? Imprudente, inconséquente, étourdie, oui; coupable, non! C'est là que se révèle la différence entre la langue profane et la langue sacrée. En politique, un péché peut ne pas être une faute; en religion, une faute peut ne pas être un péché.

Si quelque rigoureux casuiste de patriotisme reprochait au comte de Rochechouart d'avoir donné à la Russie le commencement de sa carrière, je l'engagerais à relire les premières pages de ce volume, et à se demander si l'auteur n'avait pas le droit de changer ou de se tromper de patrie. Né en 1788, il avait cinq ans sous la Terreur; pas tout à fait l'âge d'être guillotiné. Mais la Révolution ne le tient pas quitte. Un matin, on lit dans le *Moniteur* : « Il a existé un complot pour enlever la reine. Ce complot était entre la ci-devant comtesse de Rochechouart et le fameux Hébert, dit le *Père Duchesne*. La coalition avait payé Hébert, qui avait exigé deux millions. Il avait déjà touché un million, et devait recevoir l'autre après l'exécution du projet; mais la peur le prit, et il se fit dénonciateur. »

Il l'était encore après sa mort. Quels honnêtes gens que ces jacobins! Cruauté, vénalité, lâcheté. La tradition n'est pas perdue.

Cette ci-devant comtesse de Rochechouart, c'était la mère de Louis-Victor, auteur de ces *Mémoires*. Dès lors, ce ne fut plus qu'une série d'angoisses et de misères. Miraculeusement échappée aux recherches des alguazils de la République, la ci-devant comtesse est forcée de fuir, de se cacher, d'abandonner ses enfants à de tragiques hasards. Ici je cède la parole à son fils : « Je vais tout de suite raconter, nous dit-il, le sort infortuné de ma pauvre petite sœur Cornélie : sa maîtresse de pension fut dénoncée comme suspecte, arrêtée, jugée, guillotinée, et les élèves mises à la porte dans la rue. Que l'on se figure l'embarras de cette malheureuse enfant, sachant sa mère absente, son père à trente lieues! Elle n'avait que sa grand'mère auprès de qui elle pût se réfugier; mais à peine savait-elle où était située son habitation. Sans argent, à demi morte de peur en face de son isolement complet, elle se rappelait seulement que, pour aller chez sa grand' mère, on sortait par la barrière de Charenton ou de la Grande-Pinte. Elle se dirigea donc en tremblant vers cette autre extrémité de la ville, osant à peine demander son chemin, pour ne pas attirer l'attention sur elle. Après avoir erré deux jours, soit à Paris, soit dans les environs, elle tomba de faiblesse et d'inanition dans un fossé de la route. Elle fut recueillie par une personne charitable, qui, frappée de sa mise re-

cherchée, quoiqu'en désordre, ainsi que de ses beaux traits, flétris par la souffrance, essaya de la faire revenir à la vie, et, sur ses indications, la remit entre les mains de madame de Morsan, car cette scène se passait près de Villecresne. Malgré des soins empressés, ma pauvre sœur mourait au bout de deux jours dans les bras de son aïeule. La peur, la faim, la fatigue, l'avaient épuisée et frappée à mort. Elle avait dix ans!! »

En même temps, notre Louis-Victor et son frère sont internés à Caen, à l'hôtel des Bains nationaux, chez M. et madame Dussaussais, qui méritent une mention particulière. Une maîtresse femme, cette madame Dussaussais! Elle nous rappelle la digne épouse de Perrin Dandin, qui aurait emporté les serviettes du buvetier plutôt que de rentrer les mains nettes. Elle a de singuliers procédés pour simplifier la vie matérielle. En vertu du proverbe : « Qui dort dîne », elle condamne ces pauvres enfants à passer dix-huit heures dans leur lit (et quel lit!) et trouve ainsi le moyen de supprimer deux repas sur trois. Le survivant se compose d'un reste de mauvais bouilli, d'une surabondance de haricots, de pain d'orge, et d'un cidre épais que l'on ne peut ni boire ni manger. L'article lingerie n'est pas moins bien traité; madame Dussaussais ne laisse aux deux frères que trois chemises. Puis survient une catastrophe. L'hôtel des Bains nationaux, pour justifier son titre et donner le bon exemple à ses clients, profite de la fonte des neiges pour baigner son rez-de-chaussée jusqu'au

premier étage. Les époux Dussaussais prennent bravement la fuite. Louis-Victor et son frère se réfugient sous les toits dans un grenier, où, manquant de pain, ils mourraient de faim s'ils n'y trouvaient une provision de pommes.

Tout cela est conté d'une façon piquante et charmante, avec un mélange d'émotion, de grâce familière, de bonhomie, et, pour ainsi dire, de détachement de soi-même, qui caractérise ces *Mémoires* et explique le vif agrément de cette lecture. Le comte de Rochechouart a souffert. Plus tard, il a eu sa part de périls, de services militaires, de commandements, d'actions d'éclat sur le champ de bataille ; et pourtant il ne se pose jamais ni en martyr ni en héros. Il se réserve pour le duc de Richelieu. C'est à croire qu'il se reprocherait de dérober le moindre rayon de cette gloire dont il ne veut garder que le reflet.

C'est par le duc de Richelieu que j'ai commencé ; c'est par lui que je veux finir. Je viens de lire les *Souvenirs* du comte de Rochechouart en un moment où le patriotisme français (le vrai) ne craint pas de déroger et de se montrer trop accommodant, en se tournant, dans sa détresse, vers la Russie comme vers une sœur. Déjà, avant l'effroyable campagne de 1812, des esprits vraiment politiques, frappés des dangers dont les pays trop voisins pouvaient menacer la France, proclamaient la nécessité d'une alliance entre les deux nations, rapprochées, disait finement Cambacérès, par leur éloignement même, parce que les intérêts peuvent être mis

en commun, sans que les conflits soient possibles. En 1814 et 1815, pendant ces jours sombres qui semblaient ne plus devoir revenir, et que le second Empire et la troisième République ont trouvé moyen de dépasser de deux provinces et d'une douzaine de milliards, une illusion fut permise aux royalistes, heureux de la rentrée des Bourbons. Tandis que le *Væ victis!* était vociféré, en allemand et en anglais, par des vainqueurs impitoyables et insatiables, Alexandre, vainqueur généreux, chevaleresque, enclin à mettre du roman dans l'histoire et du mysticisme dans le roman, fit l'effet, non pas d'un ennemi, grisé, comme Blücher et Wellington, de représailles, de revanche et de colère, mais plutôt d'un médiateur, cherchant à adoucir les douleurs de la défaite et les exigences de la victoire, épargnant à la France un démembrement que d'autres lui ont infligé, et si différent de ses alliés que, à distance, on ne sait presque pas s'il était beaucoup plus près des triomphateurs que des vaincus. On peut attribuer cette attitude, non seulement à son noble caractère, mais à sa vive amitié pour le duc de Richelieu, au souvenir des services que le duc lui avait rendus dans son gouvernement d'Odessa, en créant tout un empire, dont la prospérité et la richesse accrurent le prestige, la puissance et l'étendue du vieil empire moscovite. Ainsi, c'est au duc de Richelieu, comme au plus bienfaisant des précurseurs, que remonte l'origine de relations amicales, désormais si précieuses à la France. Je ne le séparerai, ni de son auguste ami, ni de son fidèle aide de camp, et,

afin que ma dernière ligne laisse percer le bout de l'oreille littéraire, je dirai : « Le tsar, le duc, et le comte de Rochechouart, me semblent préférables, dans leurs rapports avec la France, aux œuvres maladives de Tolstoï et de Dostoïewski. »

Juillet 1889.

LE MARQUIS DE PIMODAN [1]

Ce beau nom de Pimodan, sonore comme le mâle accord du clairon le matin d'un jour de bataille, nous rappelle une phrase de Chateaubriand dans les *Martyrs*. Il s'agit de Philopœmen : — « Qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux, deux mille ans après notre vie? »

On ne peut pas même regretter que le héros, le martyr de Castelfidardo, n'ait pas eu le bonheur de mourir en un jour de victoire. Lorsque l'on meurt pour la défense de la plus sainte des causes, la mort, c'est encore la vie; la défaite, c'est encore la victoire; il suffit d'aller chercher la palme là où elle attend le glorieux vaincu.

L'héritier de ce beau nom, M. le marquis de Pimodan, est le type le plus exquis du gentilhomme-poète.

1. *La Mère des Guises, Antoinette de Bourbon.*

Il a fait ses preuves poétiques. Peut-on dire qu'il ait dérogé, en écrivant ce livre : *Antoinette de Bourbon, mère des Guises — 1494-1583* ! Assurément non ! L'histoire, écrite avec ce vif sentiment d'artiste et cette intelligente sympathie pour le passé, c'est de la poésie encore, surtout quand elle nous reporte vers le XVIe siècle, si curieux, si fécond, si turbulent, si coupable, si pittoresque, si orageux, cap des tempêtes entre le vrai moyen âge et le siècle de Louis XIV ; période singulière, originale, comparable aux printemps des tropiques où, du soir au matin, tout s'épanouit en même temps, la fleur parfumée, la plante vénéneuse, le vert rameau qui servira de nid au colibri, le fouillis de roseaux et de ronces où se blottiront la tigresse et ses petits, les lianes onduleuses comme des serpents, les serpents enroulés et enlacés comme des lianes.

C'est le crépuscule dans ses deux sens : une aurore qui se lève et un soleil qui s'abaisse à l'horizon. C'est la Renaissance avec ses grâces, ses raffinements, ses élégances ; mais c'est aussi l'affaiblissement de la foi dans les âmes, l'insinuation du doute philosophique dans les esprits cultivés, l'avènement de l'hérésie, la corruption des mœurs, le gros rire de Pantagruel et de Gargantua, prêt à mordre avec les trente-deux dents de Rabelais, la galanterie succédant à la phase chevaleresque. On décore les châteaux avec un art infini ; mais on sent que l'inspiration catholique qui créait les cathédrales gothiques de Paris, de Rouen, de Sens et de Strasbourg, a perdu ou va perdre son initiative et

sa force. L'Italie infiltre dans les veines de notre vieille France le sang vicié des Médicis. L'amour a des regards louches et des sourires faux. On ne sait pas s'il révèle un sentiment sincère ou s'il cache une intrigue perfide. Les rendez-vous sont des guet-apens, les épées sont des poignards. Les rois, les princes, les chefs d'armée, marchent sur un terrain miné, accompagnés d'un double cortège : le cortège visible, qui rehausse leur grandeur, et l'invisible, qui ne se montre que le jour où il les assassine. On a perdu la religion du serment. Les plus braves, les plus illustres, ceux auxquels l'histoire, en définitive, délivrera un *satisfecit*, ne se font pas scrupule de mentir, parce qu'ils savent que, fidèles à la vérité, ils seraient désarmés vis-à-vis de leurs adversaires. La trahison a ses virtuoses, comme la viole, le téorbe et le luth. Le poison a ses cuisiniers mystérieux, qui se chargent de faire disparaître les personnages embarrassants. Le duel règne en maître pendant ces années de discorde où la jeunesse a la griserie du sang. Quand un gentilhomme *inamorato* entrait, par la porte ou par la fenêtre, dans la chambre de sa maîtresse, il pouvait dire : « Je sais bien comme l'on y entre; mais je ne suis pas sûr d'en sortir. »

Ce qui achève de caractériser cette époque, ou plutôt de l'expliquer, c'est qu'elle coïncida avec le règne des Valois, presque aussi Italiens que Français, accaparés, dominés par Catherine de Médicis, aussi peu française que possible. M. de Pimodan a été amené à placer les

deux mères en regard l'une de l'autre; je me hâte d'ajouter que le rapprochement est tout à l'avantage d'Antoinette de Bourbon. Sa longue vie embrasse le siècle presque entier. Si elle avait vécu cinq ans de plus, elle aurait eu à ajouter à ses douleurs de mère, d'aïeule et de bisaïeule, la tragédie sanglante des états de Blois. Tandis que Catherine ne veut le pouvoir pour ses fils qu'afin de tout rapporter à elle-même, Antoinette de Bourbon n'a de l'ambition personnelle que pour que ses fils et petits-fils soient plus puissants, plus illustres et plus grands. La religion de Catherine est de celles auxquelles on préférerait volontiers le scepticisme, car elle lui permet tout ce que la vraie religion défend. Elle assaisonne de superstitions florentines la pratique de presque tous les péchés capitaux; elle a le génie du mensonge; elle falsifie tout ce qu'elle touche; elle vit dans la traîtrise comme dans son élément. Tous les moyens lui sont bons pour parvenir à ses fins et se défaire de ses ennemis. Elle encourage les intrigues galantes des jeunes seigneurs de sa cour avec ses filles, dites d'honneur par antiphrase. Elle jette des brandons de discorde là où l'esprit de l'Évangile recommande l'union et la paix. S'il fallait la considérer comme une souveraine catholique, les protestants seraient justifiés, et nous n'aurions plus le droit, en 1889, de nous indigner de la statue de Coligny.

Au contraire, on remarque, dans la vie d'Antoinette de Bourbon, telle que M. de Pimodan la retrace avec une respectueuse sympathie, l'harmonie d'une imper-

turbable foi religieuse avec les plus légitimes et les plus pures tendresses maternelles. Elle personnifie la grande dame catholique, en un moment de crise, de trouble et de détresse où les catholiques ont besoin de redoubler d'énergie et de ferveur pour lutter contre l'hérésie. Sans cesse partagée entre la juste fierté que lui inspire l'éclat des actes héroïques des Guises et les perpétuelles inquiétudes qu'elle éprouve en songeant que leur grandeur même les expose à des périls toujours renaissants, elle lève les yeux au ciel et se réfugie dans la prière. Épouse impeccable, pieuse dès sa jeunesse, mûrie et, pour ainsi dire, sanctifiée par de douloureuses épreuves, elle fait chaque jour un pas de plus vers la perfection chrétienne. — « Toute sa vie, nous dit son éloquent historien, Antoinette s'était préparée à une sainte mort. Mais, depuis l'âge de soixante-dix ans, elle semblait vouloir s'épurer en vue du ciel. »

Mère des Guises! Quel beau titre! Il me suggère un de ces rapprochements où j'ai le tort de trop me complaire. On a dit, au déclin de la république romaine : « Cornélie, la mère des Gracques. » — Sous la Restauration, les libéraux du *Constitutionnel* saluaient avec emphase la « *mère des trois Dupin* ». Antoinette de Bourbon fut la mère des Guises. Ces trois mères me représentent, dans des cadres bien différents, la République, la bourgeoisie, la féodalité. Si je voulais trouver un trait de ressemblance, je dirais que les fils de ces mères eurent tous

l'humeur revêche, querelleuse, indépendante des pouvoirs établis. Les Gracques furent, en somme, des factieux :

Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes?

M. Dupin ne cessa de taquiner le gouvernement qu'il prétendait servir. Et les Guises? Doit-on les qualifier de factieux, de rebelles? Il faut s'entendre.

Lorsqu'un grand personnage, placé sur les marches du trône, ayant conscience de sa valeur, enclin à exagérer son importance, à prendre ses ambitions pour des droits, se sent supérieur à ceux qui exercent le souverain pouvoir, il est immédiatement tenté ou de les détrôner ou de les gouverner. Le cardinal de Richelieu n'était pas dans les conditions voulues pour détrôner Louis XIII et faire souche de rois de France. Il lui suffit de se faire déléguer l'autorité royale, dont Louis XIII était le titulaire, et de confier à la signature du roi le soin d'apostiller sa volonté souveraine. J'imagine que, pour un ambitieux de génie, voulant ou croyant faire le bien, ce doit être une secrète et vive jouissance de posséder la réalité du pouvoir sans en porter l'étiquette. Un ministre tombé (notre époque en est pavée) m'avouait que, avant d'être pourvu d'un portefeuille, il ne se doutait pas de tout ce que cette part de souveraineté pouvait avoir de séduction, même pour un esprit modéré, et, dans la familiarité de notre causerie, il comparait les sensations de l'avènement et de la chute à celles d'un

amant qui a réussi à se faire aimer et que l'on sépare de sa maîtresse.

Avec les Guises, il sied de changer de langage. Ils ne peuvent pas gouverner les rois de France, régner sous leur nom : la place est prise ; mais il existe un tel contraste entre leur taille et celle des Valois, entre le fer et l'acier de leurs armures et la soie ou le velours des fils débiles de Catherine, que, lorsqu'ils n'ont pas l'idée de les détrôner, on les en soupçonne ; il n'en faut pas davantage pour que leur vie soit sans cesse en péril. Ce n'est pas au hasard que j'ai nommé Richelieu à propos des ducs de Guise. S'il est vrai que l'histoire soit comparable à une galerie où figurent, à leur date, les portraits des hommes célèbres, je crois voir le cardinal, tel que l'a fait revivre le pinceau de Philippe de Champaigne, son regard d'aigle fixé sur les redoutables demeurants de la France féodale, et son génie absolu, inflexible, contenant dans chacun de ces terribles regards l'arrêt de mort de ceux qui offusquaient sa politique de nivellement ou inquiétaient son orgueil, soit que, par leur grandeur, comme Montmorency, ils fissent ombrage à la royauté, soit que, par les grâces de leur personne et les audaces de leur ambition, comme Cinq-Mars, ils eussent l'air de lui disputer la faveur du maître.

On le comprend, Catherine et les Valois ne pouvaient pas traiter les ducs de Guise comme le cardinal de Richelieu traita ses victimes. Les procédés étaient différents. L'exécution en plein jour a ses avantages ; mais

l'homme qui l'ordonne au bourreau, si le supplicié est intéressant, ne peut pas se faire illusion. Quel que soit son génie, si éminents que soient les services rendus à son pays, une ineffaçable tache de sang reste attachée à sa gloire, comme à la main de lady Macbeth. Sans parler des poètes qui ne pouvaient manquer cette occasion de déclamer contre l'*Homme rouge*, je lisais récemment dans un livre bien curieux et bien remarquable, — *Un grand amour chrétien au* XVIIe *siècle*, *le duc et la duchesse de Ventadour*, — une page sévère contre Richelieu : « Il mit sa main sur le cœur même de la France, et, sous prétexte d'en régulariser les battements, il en répandit le sang noble, et l'affaiblit à jamais. La noblesse le gênait; il fit croire qu'elle était un danger public. Ainsi fit-il périr le jeune comte de Chalais, emprisonner Vendôme et d'Ornano. Henri de Montmorency décapité à Toulouse, les Cinq-Mars, les de Thou, suivront bientôt le cortège noble et sanglant, que l'on regarde passer avec stupeur bien plus qu'avec la réprobation inspirée par les traîtres. Qui hésiterait, dans l'histoire, à s'appeler Montmorency ou Richelieu?... »

Le poison est plus discret. L'assassinat est moins compromettant. Comme il opère dans l'ombre, il profite des bénéfices, des immunités et des complaisances de l'ombre. Sa spécialité clandestine le met à couvert, sinon des soupçons, au moins des preuves. On voit le couteau; on ne voit pas la main qui le dirige, encore moins la volonté qui le commande, et qui a la ressource de le

renier. Quand on la dénonce, nous pouvons croire qu'on la calomnie. Souvent l'histoire hésite au milieu des mystères qui planent sur les événements et les personsages. Elle se borne à parler des vagues rumeurs, des bruits tragiques qui bourdonnent autour du cadavre et circulent autour du cercueil. Il y en a un si grand nombre de ces rumeurs sinistres, au XVIe siècle et même au XVIIe ! Si nous devions y ajouter foi, il faudrait compter au rang des criminels ceux que l'on voudrait honorer, et qui, par l'éclat de leur nom, de leurs talents, de leurs victoires, méritent d'être inscrits sur le livre d'or de la noblesse et de la France. Vienne plus tard un Michelet. Son imagination pervertie, sa plume venimeuse transforment si obstinément les soupçons en certitudes, les calomnies en témoignages, que les honnêtes gens, ne pouvant se résoudre à penser trop de mal de l'humanité, prennent le partie d'amnistier en bloc ceux qu'il flétrit en masse, et de préférer le pardon à la haine.

Le marquis de Pimodan ne s'est pas contenté de retracer cette époque si pittoresque, si accidentée, si colorée, si mouvementée, si fertile en catastrophes, en émotions, en curiosités de toutes sortes. Pour me servir d'un mot dont on abuse, on dirait qu'il l'a *vécue*. Il est comme chez lui — et pourquoi pas? — dans l'entourage d'Antoinette de Bourbon. Il reconstitue ce qu'il raconte. Il nous en donne l'impression présente avec la tradition du passé. Echènay, d'où il date son livre, est si près de Joinville, qu'habitait la noble duchesse, que

son historien peut se considérer comme son voisin, sinon comme son vassal. En fouillant dans ce reliquaire, en compulsant ces parchemins, il semble recueillir un héritage ou procéder à un inventaire de famille. C'est plaisir de le voir rétablir pièce à pièce ces édifices, ces appartements, ces meubles, ces tentures, ces cortèges, ce cérémonial, le service des écuries, de l'intérieur de la maison, de l'office et des cuisines. Depuis quelque temps, les journaux de toutes nuances nous *rassasient* (au figuré) du fastueux bulletin des dîners offerts par MM. Carnot, Tirard, Méline, Spuller, Thévenet, Rouvier, Constans, à des convives dont le rang et la valeur sociale vont du roi de Grèce et du chah de Perse aux citoyens Lafont, Camélinat, Basly et Chautemps. En les lisant, nous nous demandons si leur intention est de nous prouver que le bon peuple de France, nourri de pain bis, de pommes de terre et d'ognons, doit être enchanté d'avoir pour seigneurs et maîtres des gens qui se nourrissent si bien, ou de nous distraire de tant de détails nauséabonds, dégoûtants et écœurants, à l'aide de quelques lignes appétissantes. Voici, attrapé au hasard ou au vol, un de ces menus démocratiques, républicains et spartiates; — ce n'est ni le plus copieux ni le plus raffiné :

Consommé *national* (?)
Bisque d'écrevisses (symbole du progrès).
Petites croustades Talleyrand (hors d'œuvre diplomatique).
Truite saumonée, sauce Montpellier.
Canetons de Rouen, sauce rouennaise.
(réconciliation normande).

Côtelettes d'agneau bergère (avec un loup dans la bergerie).
Timbale de macaroni milanaise.
(d'après la recette Crispi).
Homard en bellevue (concession à la République rouge).
Sorbets.
Dindonneaux truffés, sauce Périgueux (plat électoral).
Mousse de foies gras glacés.
Coq de Bruyère, purée Crécy (hommage au prince de Galles).
Fonds d'artichauts à la *Marseillaise* (*Miousic!*)
Sterlet de la Néva
Charlotte russe } (gages d'alliance).
Pudding Nesselrode
Glace orientale; gâteau persan.
Biscuits dits Langues de chat.

Vins.

Chambertin préhistorique. — Château-Yquem, d'avant le déluge. — Clos-Vougeot de Noé. — Aï Mortemart. — Malaga Calderon. — Pacaret Cervantes. — Malvoisie Clarence.

Liqueurs.

Cognac de 1789. — Chartreuse (de Parme, rien de Stendhal.) — Rhum de 1780 (des caves d'un cousin de La Fayette). — Café et bain de pieds.

Maintenant, lisez (page 106) le *menu* retrouvé par l'historien de la mère des Guises; c'est un jour maigre. Claude de Guise, époux de la pieuse Antoinette de Bourbon, revient de la chasse, ainsi que ses compagnons, avec un formidable appétit. Remarquez que, parmi les convives, il n'en est pas un qui ne soit presque aussi noble que le roi :

Omelette aux fines herbes.
Poisson.
Pâté de truite.
Petits pois, fèves.
Gâteaux. — Fromage. — Fraises. — Desserts.
Vin d'Ancerville.
Vin de provision.

Et puis, c'est tout. Quel contraste! — Claude de Guise, à qui sa chère Antoinette donna chrétiennement douze enfants, — tous à lui appartenant, — vécut, sauf quelques légers nuages, en bonne intelligence avec François Ier, à qui l'austère morale et M. Victor Hugo ont pu reprocher des torts graves, mais qui, dans la famille des rois, n'était pas de ceux auxquels l'histoire et la politique imposent une tutelle ou un maire du palais. Entre Claude et François Ier il n'y a qu'une émulation de bravoure, une compétition de gloire. A Marignan, Claude est frappé de deux arquebusades, l'une au bras, l'autre à la cuisse; son cheval, blessé, tombe. On croit que Guise, mortellement atteint, ne se relèvera que pour aller mourir. — « Mais, ajoute M. de Pimodan, grâce à sa confiance, à son vœu, à la protection céleste, à sa vigueur, à la pureté de son sang, le jeune chef des bandes noires peut bientôt remonter à cheval. »

Ainsi se révélait d'avance, chez le mari d'Antoinette de Bourbon, la supériorité de ce sang si pur, de ce tempérament si robuste, sur la débilité et l'alliage du sang des Valois. Voyez Charles IX, esquissé par un écrivain contemporain : — « Figurez-vous un jeune homme assez bien fait, la tête un peu enfoncée dans les épaules; il tend le cou, et présente gauchement le front en avant. Le nez est un peu gros; il a les lèvres minces, longues, et la supérieure très avancée. Son teint est *blafard*; on dirait que son sang est *appauvri par quelque humeur froide*. Ses gros yeux verts *ne regar-*

dent jamais en face la personne avec laquelle il s'entretient. Son expression est plutôt *effarée*, *inquiète*, avec une nuance de stupeur, que farouche et cruelle. »

C'est bien cela. Un peu du chat, du renard et de la fouine; un peu de l'enfant maladif et *gâté*, dans tous les sens du mot. Vivant sous la domination de sa mère, il a perdu à cette école la distinction du bien et du mal. Il y a gagné l'habitude du mensonge taciturne, anxieux, fébrile, qu'il n'est pas de force à porter, de même que les buveurs novices ont la tête trop faible pour porter le vin. S'il comble de paroles amicales l'homme qu'il médite de faire assassiner, il n'ose pas le regarder en face, et ses yeux baissés démentent ses paroles caressantes. Sa cruauté apparente n'est qu'une forme de sa faiblesse. Il sera ou paraîtra féroce par inquiétude, par caprice, par obéissance, par superstition, par peur, par méfiance d'autrui et de lui-même. La part qu'il prendra à la Saint-Barthélemy sera celle d'un grand enfant vicieux qui s'amuse, et que l'on a dressé de façon à lui faire croire que l'amusement par excellence est un massacre qui le sauve d'un péril réel ou imaginaire.

En face de ce visage blême, de ce caractère faible et fantasque, des mignonneries et des mœurs efféminées d'Henri III, avouons que les Guises font une autre figure. Remarquons surtout, nous catholiques, que c'est en eux que nous devons saluer les véritables défenseurs de notre religion, pendant cette période de fièvre où les protestants, maîtres d'un grand nombre de nos places fortes, habilement commandés par Coligny, paru-

rent souvent près de triompher, et où on ne découvre, chez les Valois, que tiédeur, indifférence, va-et-vient perpétuels, sacrifices incessants des intérêts catholiques à leurs intérêts et à leurs sentiments personnels.

« Pendant soixante-dix ans, nous dit le marquis de Pimodan, les Guises seront les héros catholiques, les favoris de la fortune et du peuple. Si parfois les rois leur manquent, ils auront toujours l'ouvrier de Paris, la petite marchande des rues, le gamin qui fait les ovations et les révolutions. Du restes, les Guises comprendront admirablement leur rôle. Il n'y aura si mince compagnon qui ne puisse trouver accès auprès d'eux. Le pauvre aura son aumône, le bourgeois sa poignée de mains, la foule son salut et son sourire. »

On ne saurait mieux dire. Ici j'ouvre une parenthèse. Populaires à titre de catholiques! Favoris du peuple et de la bourgeoisie de Paris, comme chefs du parti catholique, points d'appui de la résistance bourgeoise, monastique, nationale, parisienne, plébéienne, à l'invasion du protestantisme! Tel est le trait caractéristique, tel est l'immortel honneur des ducs de Guise. Quel sujet de réflexions! Les écrivains révolutionnaires, spéculant sur l'ignorance et l'imbécile crédulité du gros public, s'évertuent à rendre responsable des actes d'intolérance, des scènes de fanatisme ce qu'ils appellent improprement l'aristocratie, — c'est-à-dire les princes, les rois, la noblesse de cour, les hauts dignitaires de l'Église et de l'État. Ce mensonge fait partie essentielle de leur programme et de leur propagande. Eh bien! la vérité se

rencontre à l'extrémité contraire. Qu'est-ce, par exemple, que la religion de Charles IX, qui, au moment où le pape faisait des difficultés pour donner les dispenses nécessaires au mariage de Marguerite de Valois avec Henri IV, alors protestant, s'écriait : « Si le Saint-Père refuse, je prendrai ma sœur Margot sous le bras, et j'irai la marier en plein prêche? » — Qu'était-ce que la religion d'Henri III, qui croyait racheter, à l'aide de processions de pénitents et de pratiques puériles, le scandale de ses mœurs équivoques, obtenir le salut de ses mignons et le sien? Qu'était-ce que le catholicisme de ces raffinés, qui jouaient avec les vases de l'autel et les sermons du prédicateur, menaient de front les sacrements et les intrigues d'amour, allaient à la messe pour échanger des œillades avec les beautés à la mode, et se battaient en duel au sortir de l'oratoire et du boudoir? Si vous voulez retrouver, dans toute sa franchise, sa gravité et sa ferveur, cette foi héréditaire, qui peut inspirer des actions violentes, mais qui les justifie, il faut la chercher au cœur du vieux Paris, dans les quartiers populaires, chez les petits marchands de la Cité, à l'ombre des églises de Saint-Eustache et de Saint-Séverin. Singulier contraste! Progrès bizarre! Si ces bourgeois de 1572, ligueurs en 1591, avaient eu des livres de raison, si ces ouvriers avaient su écrire, leurs livres ou leurs papiers pourraient aujourd'hui tomber sous la main de leurs arrière-petits-fils, mangeurs de prêtres, insulteurs de soutanes, massacreurs d'otages, crocheteurs de couvents, expulseurs de religieux et de sœurs

de charité, électeurs d'un conseil municipal ivre d'impiété et d'athéisme, ennemi personnel de N.-S. Jésus-Christ. On me permettra de préférer l'artisan et le bourgeois de 1572 et de 1591. Si je rappelle, avec le marquis de Pimodan, que les Guises furent leurs chefs, leurs idoles, leurs oracles, leurs points de mire, j'aurai le droit d'ajouter que, en nous racontant admirablement la vie de l'admirable mère des Guises, M. de Pimodan a bien mérité de la religion, de la justice, de la vérité et de l'histoire.

Août 1889.

LE DUC D'ORLÉANS

M. CUVILLIER-FLEURY [1]

I

.... Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris!.....

Ces deux livres sont là, côte à côte, sur ma table, et il me semble qu'un secret aimant les attire l'un vers l'autre. Les affinités surabondent. La carrière littéraire de Cuvillier-Fleury, entremêlée parfois de politique, est étroitement liée aux destinées des princes d'Orléans. Il a été, on le sait, d'abord précepteur, puis secrétaire des commandements, et enfin collègue à l'Académie française du duc d'Aumale. Le 3 avril 1873, jour de la réception du prince-académicien, il eut l'honneur et la joie de lui répondre, et d'appeler académiquement Monsieur celui que la troisième République ne saurait nous empêcher

1. *Lettres du duc d'Orléans*, publiées par ses fils. — *Portraits politiques et révolutionnaires*, par M. Cuvillier-Fleury.

de saluer du titre de Monseigneur. Puisque son brillant élève, dans un charmant article, a récemment rappelé ses perfections de latiniste et son heureuse passion pour la langue de Virgile, j'ai bien envie de me laisser gagner par le bon exemple, et de dire que, pendant cette mémorable séance, nous aurions tous répété :

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus,

si l'épithète *tacitum* n'avait pas été démentie par son discours.

Jusqu'à la révolution de Février, nous le savions collaborateur actif du *Journal des Débats*; d'ailleurs, il nous semblait impossible que la littérature militante ne tînt pas une large place dans la vie de cet homme d'esprit et de goût, prix d'honneur au concours général, connaissant ses classiques sur le bout du doigt, et prompt à la réplique chaque fois qu'une de ces questions personnelles dont abusait l'opposition mettait en cause tout ensemble la politique du gouvernement et les princes qu'il aimait. Pourtant, sa notoriété littéraire restait encore à demi voilée dans la brume de l'anonyme. A cette époque, les articles n'étaient pas signés; il nous arrivait parfois de prendre la prose de Cuvillier-Fleury pour celle de Saint-Marc Girardin, — et *vice versa*, — ce qui n'était un affront ni pour l'un ni pour l'autre. A y regarder de près, il y avait bien quelques légères nuances. Saint-Marc Girardin, que Sainte-Beuve a insolemment traité de faux bonhomme en se réservant le

privilège de la fausseté sans bonhomie, était professeur autant que publiciste; cette fonction, où il excellait et qui nous a valu de recommandables ouvrages, donnait à ses écrits et à sa physionomie un je ne sais quoi de paternel à la fois et de familier, qui n'était pas sans charme, et où s'unissaient, dans une agréable mesure, l'enjouement et le bon sens. C'est le sourire aux lèvres qu'il adjurait son jeune auditoire de préférer Sophocle à Shakespeare et Racine à Victor Hugo. Il ne séparait pas la littérature et la morale, — deux sœurs dont on a fait deux ennemies, — et souvent il m'est arrivé, en le lisant ou en l'écoutant, d'oublier le littérateur pour mieux apprécier le moraliste.

Cuvillier-Fleury, jusqu'à l'âge de quarante-six ans, fut, non pas courtisan, mais familier d'une cour citoyenne, ce qui laissait toute licence aux obstinations de son libéralisme. Le libéralisme *quand même*, le libéralisme sucé avec le lait universitaire, semblable à ces pécheresses auxquelles un amant bien épris pardonne leurs infidélités et leurs caprices, tel fut, jusqu'au bout, le trait caractéristique de cet homme si dévoué à des princes pour lesquels le libéralisme avait eu des baisers de Judas. Après le 24 mai, lorsque, à notre grande surprise, nous le vîmes prendre si violemment parti pour M. Thiers contre le maréchal de Mac-Mahon, nous le comparions à un cavalier qui, désarçonné par son cheval, ne lui garde pas rancune et remonte en selle après s'être assuré qu'il en sera quitte pour quelques légères contusions. Je me souviens même que je profitai de notre amitié et de son

latinisme, pour lui dire : » Quel dommage que vous soyez plein d'esprit! Je vous appliquerais le *Servat odorem testa diù!* de votre vieil ami Horace. Au lieu de cruche, imaginons un vase de Sèvres, épargné au milieu des ruines du château de Saint-Cloud, et ma citation ne boitera que d'un pied. »

Tout ceci nous rapproche des lettres de Monseigneur le duc d'Orléans, qui fut évidemment plus libéral que son père. Ici encore, que de nuances, à demi effacées par une mort tragique! Louis-Philippe, presque sexagénaire lorsque la France en habit noir parut ne lui laisser de choix qu'entre la couronne ou un passeport, personnifiait la première génération d'une dynastie improvisée sur des barricades, au mépris du droit héréditaire. De là, les embarras de sa situation, qui ne commençait à se simplifier qu'à la veille de sa chute. Il voulait bien être, dans la plus complète acception du mot, roi constitutionnel. Mais il était trop clairvoyant et trop expérimenté pour ne pas comprendre que le principe même qui l'avait couronné le désarmait et que les éléments d'autorité et de résistance eussent été bien plus nécessaires à une monarchie telle que la sienne qu'aux royautés d'antique race, profondément nationales, c'est-à-dire intimement liées à la nation, aux souvenirs de son passé, aux intérêts de son avenir. Il se disait tout bas que, à être le premier d'une quatrième race, greffée plutôt qu'enracinée, on risquait d'être le seul.

La position du duc d'Orléans était déjà fort différente. Son intelligence précoce, très vive, très nette, très

ouverte, ennoblie par d'exquises qualités de cœur, devinait que, s'il succédait à son père dans des conditions normales, la liberté lui serait moins dangereuse et l'autorité plus facile. Je lis à la page 157, dans une lettre écrite à l'angélique reine des Belges, des lignes bien significatives. (Août 1835, peu de jours après l'attentat de Fieschi). « Amis et ennemis paraissent croire que, entre la monarchie et la république, il n'y a que la vie du roi. » — Erreur qui explique l'acharnement régicide des Fieschi, des Morey, des Alibaud et des Meunier. Si la haine et l'instinct du crime étaient capables de réfléchir, ces assassins auraient compris que, avec une famille aussi nombreuse et aussi vaillante que celle des princes d'Orléans, l'assassinat du roi Louis-Philippe était le plus sûr moyen d'affermir sa dynastie, de faire tomber devant son cercueil la plupart des préventions hostiles groupées autour de son trône et de donner aux légitimistes cette vague sensation d'un danger couru, qui nous aurait peut-être rendus plus raisonnables. Le duc d'Orléans, encore sous le coup de son émotion filiale, de l'horreur que lui inspire la mort du duc de Trévise, du général Vérigny, du colonel Rieussec, de M. Villatte, de quatre gardes nationaux, écrit à sa sœur : « Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je craigne, si le malheur veut que ce soit moi qui survive au roi, de ne pouvoir assurer la couronne sur ma tête. Je suis convaincu du contraire. Non seulement les deux Chambres, l'armée, la garde nationale de Paris, me soutiendraient comme un seul homme; mais même la grande

majorité de ceux qui aujourd'hui ne voient pas plus loin que le roi Louis-Philippe me soutiendraient alors, et je crois bien que je bousculerais tout ce qui voudrait s'opposer à moi... »

Voilà le cri du jeune homme de vingt-cinq ans, brave comme son épée, qu'il voudrait mettre dans la balance d'une politique trop circonspecte à ses yeux; rêvant un grand rôle où il eût été le chevaleresque représentant de la Révolution, le paladin de 1789; car, à ce point de vue, il n'y a pas à se faire illusion; la note révolutionnaire reparaît de temps à autre; elle nous contrarie au moment où nous ne voudrions que nous émouvoir, nous attendrir en songeant à la date néfaste du 13 juillet 1842, admirer bien des pages où se révèlent, à chaque ligne, le caractère le plus noble, le patriotisme le plus pur, l'affection la plus touchante pour tous les siens et sa digne compagne, des idées justes, des sentiments élevés, un délicieux mélange de simplicité, de naturel, de courage, de *sensibilité*, un ensemble de qualités aimables et sérieuses, qui promettaient un bon roi, et peut-être un grand règne... *Tu Marcellus eris!*

Ainsi, à propos de la mort et des funérailles du général de La Fayette, brillant héros dans le nouveau monde, nuisible ganache dans l'ancien, le duc d'Orléans écrit à sa sœur : « J'ai souffert de ne pas voir le peuple rendre plus d'hommages à la mémoire d'un homme qui, après tout, malgré ses erreurs, a été une des *plus grandes illustrations de la France* et qui a *tant fait pour la cause que nous servons...* »

A la page 17, j'ai eu le cœur serré en lisant, à quelques lignes de distance (24 juillet 1830) : « Ce dont je me fais une fête encore plus grande que de la revue de demain, c'est la réception de la dauphine », et plus bas, sur la même page (1er août 1830) : « Quel beau mouvement que celui de Paris et de toute la France! Tout le département de l'Yonne a les couleurs nationales. »

Le libéralisme du jeune prince, qui semble préférer Odilon Barrot à Casimir Périer et M. Thiers à Royer-Collard, a souvent de meilleures inspirations. Camarade de collège d'Alfred de Musset, à qui quelques-unes de ses lettres sont adressées, il aimait sincèrement, en dilettante plutôt qu'en grand seigneur, les arts et les artistes, auxquels Louis-Philippe, malgré tout son esprit, n'avait à offrir qu'une indifférence absolue, une royale incompétence, une certaine méfiance et l'habitude bourgeoise d'apprécier à la toise le mérite des tableaux. Il traitait en amis Ary Scheffer, Decamps, et se laissait qualifier d'ami intime par Alexandre Dumas. On raconta, dans le temps, l'histoire du concierge de Decamps, qui, ayant reçu une lettre pour lui, ennuyé d'avoir à monter cinq étages, dit au duc d'Orléans qui venait faire visite au célèbre peintre : « Tenez, monsieur, puisque vous allez chez M. Decamps, rendez-moi un service! Veuillez lui porter cette lettre. » — Commission dont le prince s'acquitta de fort bonne grâce. On sait aussi que le duc d'Orléans avait organisé, dans ses appartements, des matinées où il réunissait des peintres, des sculpteurs,

des romanciers, des poètes et, que ces réunions furent interdites par le vieux roi; ce qui acheva de le rendre impopulaire dans ce monde tapageur, persuadé que tout lui est dû, et, à l'heure de la crise, prompt à se souvenir qu'il est dynastique par politesse et républicain par goût. Ici, je suis presque tenté de donner raison à Louis Philippe. En plein XVIIe siècle, Louis XIV pouvait impunément se familiariser avec Molière, Racine et Boileau; ce qui d'ailleurs n'alla jamais bien loin. A cette époque, les diverses classes de la société étaient séparées par des barrières que nul ne songeait à abattre. Les révolutions n'avaient pas encore apporté leurs grosses bottes de sept lieues pour franchir les distances. En 1643, le lendemain de Rocroi, le Grand Condé disait de Voiture : « Il serait insupportable, s'il était de notre condition. » — Mais il n'en était pas; tandis que Victor Hugo, Balzac et Alexandre Dumas, les trois premiers ténors de ce groupe d'invités, n'auraient pas dit, mais auraient pensé :

Nous vous faisons, mon cher seigneur,
Venant chez vous, beaucoup d'honneur!

J'épuise la liste de mes chicanes, afin que les témoignages de mes sympathies profondes, de mon admiration voilée de tristesse, paraissent plus complets et plus absolus. En 1832, survient le projet de loi qui abolit l'hérédité de la pairie et donne un gage de plus à la démocratie révolutionnaire. Le prince, déjà *centre gau-*

che, écrit à sa tante, Madame Adélaïde : « J'espère que le ministère se préparera, par tous les moyens possibles, à forcer l'adoption de l'article 23 de la Charte (lequel abolissait l'hérédité de la pairie) par la Chambre des pairs... Tout le danger, je le crains, est dans le rejet de cette loi. Je ne sais où cet acte de folie coupable nous entraînerait, et quelles en seraient les conséquences. »

J'arrive au testament pathétique, admirable, et que je qualifierais presque de sublime dans sa simplicité et sa modestie touchantes, dans ses douloureux pressentiments, si le mot ne devait être réservé à un autre testament d'un autre Bourbon. Je ne voudrais en retrancher que deux ou trois lignes qui m'attristent : « Il faut que mon fils soit, avant tout, un homme de son temps et de sa nation; qu'il soit catholique et serviteur *passionné*, *exclusif*, de la France et *de la Révolution*. » Si le duc d'Orléans avait vécu âge d'homme, il aurait reconnu que servir la Révolution, c'est desservir et démolir la France.

Plus loin : « Ma chère Hélène sait que ma *foi politique m'est encore plus chère* que mon *drapeau* religieux, mes convictions étant, après mes affections, ce que j'ai de plus précieux au monde. » — Il en est de notre foi religieuse, placée à une hauteur plus voisine du ciel que de la terre, comme de la probité et de l'honneur. Dès l'instant qu'on lui préfère *quelque chose*, autant vaudrait s'avouer sceptique. La tristesse redouble quand on se rappelle ce fatal *quelque chose*, que le prince préférait à la religion de sa mère et

de ses sœurs, et qui, sous divers pseudonymes ou euphémismes, préparait dans l'ombre la révolution de Février. Comment une aussi belle intelligence pouvait-elle s'y tromper? L'héritier présomptif du trône de la fille aînée de l'Église avait-il donc, avec infiniment plus de douceur et de respect pour la liberté de conscience, les mêmes idées que Napoléon sur la religion d'État, considérée comme moyen de gouvernement?

Ces réserves faites, nos mélancoliques sympathies n'ont plus que l'embarras du choix. Je dis *mélancoliques;* car, même en essayant de se distraire de l'effroyable dénouement, il suffit de lire entre les lignes pour deviner que ce prince de trente ans (1840), dans tout l'éclat de sa radieuse jeunesse, jouissant d'une santé robuste qui a bravé le climat africain, comblé de tous les dons de la fortune et de la nature, idéalement heureux en ménage et en famille, père de deux fils et fort décidé à ne pas s'en tenir là, type du *Prince Charmant*, dont le berceau n'a été visité que par de bonnes fées, éprouvait, de temps à autre, une impression étrange, presque funèbre, comme s'il avait senti l'ange de la mort l'effleurer de son aile. Intrépide sans ostentation, jusqu'à la témérité, se croyait-il destiné à mourir, comme le colonel Combes et le général Damrémont, un jour de bataille, dans cette Algérie qu'il aimait tant, et que, sans lui, la France parlementaire aurait peut-être abandonnée? C'est la seule explication possible.

Sans grand effort d'analyse, on peut signaler, dans ces lettres, des contradictions, probablement inconscientes,

et qui ne prouvent que mieux la générosité et la noblesse des sentiments. C'est avec la reine des Belges que le duc d'Orléans est le plus expansif. Il lui écrit (29 mai 1835) : « J'ai vu trop de choses et trop de vilenies pour ne pas être imbibé de dégoût pour les hommes qui sont ou qui peuvent arriver aux affaires, et même pour les idées qui règnent aujourd'hui dans la majorité des Chambres. Je suis de ceux pour qui la révolution de Juillet n'a pas produit tout ce qu'ils en avaient attendu, fort à tort sans doute; et, quand, après cinq ans, la fumée qui nous entourait s'est peu à peu dissipée, que chacun a quitté son masque et que j'ai vu clair, alors j'ai été profondément pénétré de dégoût. » — En vérité, un honnête homme comme vous et moi ne parlerait pas autrement des politiciens les plus décriés de notre troisième République! On aurait pu répondre à ce prince essentiellement et passionnément libéral que cette décomposition morale, cet effondrement des consciences, sont les conséquences inévitables, inséparables, du parlementarisme; que le parlementarisme en vit, jusqu'à ce que le pays et le gouvernement en meurent. Le général Moline de Saint-Yon — un homme de Plutarque, — m'a raconté qu'à l'époque où il était ministre de la guerre, M. Guizot, président du conseil, lui avait demandé une place pour un personnage, influent, mais taré. Sur son refus, M. Guizot lui dit gravement : « Général, vous n'entendrez jamais rien au gouvernement constitutionnel. » — Et c'était l'austère M. Guizot!

Le duc d'Orléans a pour le roi, son père, un véri-

table culte. Il saisit toutes les occasions de rendre hommage à son courage, à son habileté, à sa bonté; et cependant, lisez avec attention ses lettres confidentielles à sa sœur : il est évident qu'une politique plus large, plus hardie, plus fière, plus hautaine, lui plairait davantage. Il n'a pas plus de goût pour *la paix à tout prix* que pour le *juste milieu*. Il écrit : « Je suis persuadé que le jour où la France cessera de croire que le père est un homme national, ce jour-là notre trône, qui a résisté à tant de secousses, sera sérieusement ébranlé. C'est la pierre de touche. Nous devons, sous peine de ne pas vivre, être le dos à la France, la face à l'étranger. On nous passera beaucoup pourvu que le pays se sente défendu par nous, et que nous soyons tout aussi jaloux que lui de ses intérêts et de sa prépondérance. »

Il souffre d'être tenu à l'écart des grandes affaires, de ne pas être associé de plus près au gouvernement. Peu de temps avant son mariage, il écrit à sa sœur : « Ce n'est pas en faisant que *je ne sois rien aujourd'hui*, que l'on me prépare à *être tout demain*. Je songe maintenant à mon mariage et à tout ce que je voudrais y rattacher. Je voudrais que ce fût le début d'une nouvelle et meilleure vie, et, pour cela, je voudrais mettre le signet sur le passé et commencer sur de nouveaux frais, en accordant une *amnistie générale et complète*. On ferait quelque chose de grand; on parlerait aux imaginations auxquelles les poètes seuls se sont adressés depuis six ans... »

Hélas! les poètes n'ont que trop parlé, et ne parleront que trop. L'amnistie! Encore une contradiction juvénile,

une de ces illusions chevaleresques dont l'expérience aurait fait justice. L'amnistie est la plus séduisante, mais la plus dangereuse de toutes les mesures. Elle *ramène* les amnistiés, non pas à de meilleurs sentiments, mais sur le théâtre où ils vont guetter l'occasion de récidiver. L'assassin, le *chourineur*, peut quelquefois, — bien rarement, — être converti par un acte de clémence. Pourvu qu'il ne soit pas tout à fait un monstre ou une brute, il ne saurait se méprendre ni sur le forfait qui lui a valu sa peine, ni sur la bonté qui l'adoucit. L'homme coupable d'un crime politique est incorrigible. Son orgueil aidant, il se regarde comme le héros et le martyr de la plus sainte des causes. Il n'échangerait pas la gloire d'avoir massacré un garde municipal sur une barricade ou un archevêque le long du mur de la Roquette, contre l'honneur d'une blessure gagnée, sous les ordres de Pélissier, de Mac-Mahon ou de Canrobert, à Sébastopol, à Magenta ou à Gravelotte. Il part du principe que, en pardonnant à ceux qui ont voulu le renverser dans des flots de sang, le gouvernement n'acquiert aucun droit à leur pardon. D'ailleurs, les opinions dont il fait parade ne sont, en réalité, que des convoitises; si l'amnistie n'apaise pas sa haine, c'est surtout parce qu'elle n'assouvit pas son appétit. A quoi bon insister? Les preuves et les noms *propres* surabonderaient sous ma plume.

Nul n'avait été plus indigné que le duc d'Orléans de la série d'attentats, d'émeutes, de tentatives de régicide, qui, depuis 1831, avaient sans cesse remis en question

les destinées de la frêle monarchie de Juillet. Nul n'avait ressenti plus profondément l'émotion des dangers courus par le roi au milieu d'une élite de braves gens, d'illustres serviteurs de la France, tombés à ses côtés, pour le bon plaisir d'abominables scélérats, meneurs de misérables dupes. Et, pourtant, l'amnistie est une de ses pensées favorites. En entrant chez le comte Molé, nos regards étaient tout d'abord attirés par les deux célèbres tableaux de *Mignon*, d'Ary Scheffer, surmontés de cette inscription, extraite du testament : « C'est M. Molé qui m'a marié; c'est lui qui a reçu mon fils aîné à sa naissance, qui a rattaché à mon mariage le grand acte de l'amnistie, ce premier pas vers la fusion de tous les Français par l'oubli du passé et un intérêt commun dans l'avenir; je veux lui léguer un témoignage spécial de mes sentiments, et je le prie d'accepter deux tableaux de *Mignon*, de mon ami M. Scheffer, qui sont parmi ceux de ma galerie que j'aime le mieux. »

Ce testament — auquel je reviens, parce qu'il est encore plus intéressant que les lettres — est du 9 avril 1840. Le jeune prince est dans sa trentième année. Là, comme dans sa correspondance avec la reine des Belges, se trahit un vague regret (Cuvillier-Fleury aurait dit *desiderium*) de n'avoir pas fait davantage pour la gloire et pour la patrie : « Si le devoir sacré que je vais remplir doit être le dernier acte d'une carrière *sans éclat*, mais *sans tache*... » — Sans tache, oui; mais sans éclat! Il nous semble que le duc d'Orléans est trop modeste, trop difficile pour lui-même. Avant trente ans,

dans une situation et dans des circonstances bien délicates, il a offert, de l'aveu du prince de Metternich, fort peu favorable à une monarchie issue d'une révolution, le type le plus exquis du prince moderne, du prince français, du prince accompli. Au siège d'Anvers, et surtout en Afrique, sa bravoure, blindée d'un sang-froid imperturbable, a été également admirée par les jeunes conscrits et par les vétérans de la Grande Armée. Plus que tout autre, il a contribué à arracher notre glorieuse conquête aux griffes parlementaires des *trois cents avocats* que Victor Hugo venait de nous représenter *chicanant un tombeau* à la cendre du grand empereur. Suivant la pittoresque expression de M. Cousin au sujet de Louis XIII donnant Louis XIV à la France, il a déjà, en trois ans, donné à la France deux princes, qui, malgré le malheur des temps, l'absurdité des partis et l'injustice des hommes, ajoutent encore à l'éclat de sa race et de son nom. Que regrettait-il donc? Tout le monde ne peut pas, avant trente ans, écrire sur son carnet de victoires Arcole, Rivoli, les Pyramides, en attendant Marengo. Et qu'a gagné notre pays en définitive à se donner pour maître le fatal auteur de ces prodiges? Le cardinal de Retz a dit du Grand Condé un mot que j'ai souvent répété : « Il n'a pas rempli tout son mérite. » — Lui, non plus, le duc d'Orléans, n'a pas rempli tout son mérite; mais c'est faute d'avoir vécu. Dès lors, le quelque chose d'incomplet et de tronqué qui s'attache à sa mémoire est compensé d'abord par le charme indéfinissable qu'exerce le souvenir des jeunes morts, puis

par l'attrait des conjectures, d'autant plus puissant que nous sommes plus accablés de misères et de hontes. L'imagination supplée l'histoire ; elle nous dit que, si le duc d'Orléans avait échappé à la catastrophe du 13 juillet 1842, la France aurait probablement échappé à la catastrophe du 24 février 1848. Si elle nous le dit, et si elle nous le persuade... oh ! alors, nous répondons que ce bienfait et cette gloire seraient cent fois préférables à toutes les victoires de Napoléon !

Ce qui est délicieux dans ces lettres, ce qui nous cause un attendrissement profond, c'est le sentiment de la famille ; c'est surtout le langage du prince, chaque fois qu'il parle du bonheur qu'il a trouvé dans le mariage, des qualités exquises et sérieuses de sa chère Hélène, de l'amour qui les unit, de la parfaite harmonie qui confond toutes leurs pensées. C'est comme un second printemps — plus pur que le premier — qui s'épanouit dans son âme ; les fleurs d'oranger après les narcisses et les tubéreuses ! Rien de plus touchant que ce qu'il écrit à un ami intime : « Croyez, je vous en prie, *qu'en me purifiant*, comme j'ose dire que je le fais en approchant d'une personne aussi distinguée, je n'en sens que mieux tout ce qui est vrai... »

En me purifiant !... Le bonheur complet et absolu dans le mariage, rare partout et toujours, est encore plus difficile chez les princes. Pas n'est besoin de remonter aux chroniques mondaines des années antérieures à 1837 pour deviner que la première jeunesse du duc d'Orléans fut exposée à des séductions d'autant

plus puissantes qu'il les exerçait encore plus qu'il ne les subissait. En pareil cas, lorsque survient le mariage, même avec une personne supérieure et charmante, on peut craindre que le souvenir de passions plus ou moins sincères, mais très bien jouées, ne fasse tort à l'amour légitime, que le bonheur régulier, limpide et paisible, ne paraisse fade au héros de roman. La droiture du duc d'Orléans, les perfections de sa compagne, l'habitude de ne voir autour de soi que des vertus et des affections de famille dont il prenait délicieusement sa part, le dérobèrent à ce péril, et ce ne fut pas le moindre de ses titres de gloire.

II

Avant d'arriver aux *Portraits politiques et révolutionnaires*, de Cuvillier-Fleury, récemment réimprimés et restés son meilleur ouvrage, — après le duc d'Aumale, — je veux dire encore quelques mots des lettres du duc d'Orléans. On a beau être un vieux critique, passé à l'état de ces crânes préhistoriques dont nous parlait l'autre jour Melchior de Vogüé, et qui concouraient à la beauté et à la gaîté de notre Exposition plus universelle que catholique, on n'est pas de bois, surtout du bois dont on fait les sceptiques, insensibles aux deuils de notre famille royale et aux misères de la France. Ce volume m'attire et me retient par une foule d'attaches

dont je ne me doutais pas avant de le lire. Il me fait l'effet d'être mon contemporain, mon condisciple. Du collège Saint-Louis au collège Henri IV, la distance est si petite! J'y rencontre à chaque page des noms qui me sont familliers, qui font partie de mes souvenirs de jeunesse. J'ai figuré obscurément dans le groupe des premiers admirateurs d'Alfred de Musset, en un temps où l'immense majorité des lettrés et des hommes de bon sens se seraient récriés si j'avais avoué que je le préférais à Casimir Delavigne. Je me suis querellé, sur les bancs de la Sorbonne, avec Achille Guilhem, classique enragé, qui déclarait ne pas comprendre les *Fantômes* de Victor Hugo et riait aux éclats en répétant le vers célèbre :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée!

J'ai disputé à Édouard Bocher le prix de narration latine au Concours général. J'ai connu Thuriot de la Rosière; le comte Alexis de Saint-Priest a lu, chez ma mère, une nouvelle allégorique et satirique contre madame du Cayla, qui n'annonçait pas, en 1824, l'académicien de 1849. J'ai eu l'honneur de rencontrer, en 1877, au château d'Acosta (Seine-et-Oise), l'aimable duc de Valençay, dont la seconde femme, née de Castellane, était veuve du comte de Hatzfeld, et disait que, si son premier mari avait vécu, on aurait pu éviter la guerre de 1870. Le nom d'Adolphe de Cambis, mon parent, qui faisait courir sous son nom les chevaux du duc d'Orléans et prenait soin de ses écuries, me rappelle

une légende fort peu authentique, qui a circulé dans les journaux, et d'après laquelle une négligence qu'il ne se pardonna jamais aurait été pour quelque chose dans la tragédie du 13 juillet 1842.

A côté de ces *reconnaissances*, que d'émotions douloureuses! Comment lire, sans un serrement de cœur, les lignes suivantes, adressées à la reine des Belges : « Ma chère Louise, après de cruelles souffrances qui l'ont bien éprouvée, Hélène vient de me donner un fils fort et bien portant. *Là encore, on trouve l'étoile des d'Orléans*. Maintenant que l'enfant est fait, il faut tâcher de le faire vivre longtemps, et tâcher de le faire régner un jour. J'y travaillerai de mon mieux. »

L'étoile des d'Orléans!!!

Mais ce qui offre un caractère vraiment tragique, vraiment shakespearien, c'est la dernière lettre du recueil, écrite le 12 juillet 1842, vingt-quatre heures à peine avant la catastrophe, et adressée au comte Bresson : « Excusez, mon cher comte, le décousu de cette lettre écrite au moment presque où je vais monter en voiture. Vous apprendrez avec plaisir que la duchesse d'Orléans paraît se bien trouver des eaux de Plombières. »

Ainsi le dernier mot de ce prince, plein de vie et de santé, qui n'a plus qu'un jour à vivre et qui ne verra plus sa chère Hélène, si tendrement aimée, est pour l'homme dont le mystérieux suicide servira de prologue à la révolution de Février. Aussitôt, l'imagination groupe les sinistres épisodes qui marquèrent presque chaque semaine de cette dernière saison, tandis que, à l'exté-

rieur, tout semblait se combiner pour affermir et perpétuer la monarchie. On croit entendre tomber sur la table du Jockey-Club les faux jetons du prince de X...., le froissement des cartes biseautées dans les mains du malheureux Z..., l'arrêt de la Cour des pairs condamnant le banquier Pellaprat, le général Cubières et l'ancien ministre des travaux publics, et, par-dessus tout, dominant le glas funèbre, le cri suprême de la duchesse de Praslin, assassinée par son mari. A cinq ans de distance, victimes et coupables semblent faire cortège au fatal attelage qui va se briser sur le chemin de la Révolte; première halte, première étape d'où le cortège se dirige vers les Tuileries, envahies et saccagées par une foule stupide et insensée. Ce testament qui, la veille, avait tout l'air d'une précaution inutile, d'un acte que le jeune testateur aurait à refaire quarante ans plus tard, s'éclaire de la lueur des torches funéraires, et devient le document à consulter sur ce qu'aurait été le règne. J'y trouve, avant de le quitter, un détail qui mérite d'être signalé en face des saturnales financières de notre troisième République : « Je n'ai rien, écrit le prince, ni dettes ni économies. Je n'ai point de fortune à laisser à mes enfants. Si, après avoir liquidé mes comptes, il se trouvait quelque *boni* dans ma caisse, je désire que cette somme soit employée à acheter une rente à Hélène. Je sais qu'elle me tiendra compte non de la valeur, mais de l'intention. » Il y revient à deux ou trois reprises : « S'il devenait nécessaire de vendre une partie de mes chevaux et de mes voitures, le produit de la vente serait

également ajouté au capital que je voudrais laisser à ma chère Hélène... Cette somme devrait, comme tout ce que j'aurais d'argent comptant, s'ajouter au capital que je voudrais laisser à ma chère Hélène. » (Sa créance vis-à-vis de l'administration des haras.)

Puis vient la série des legs, accompagnés d'une parole affectueuse et souvent du mot *adieu*. « Un souvenir, un objet m'ayant appartenu, » — rien de plus. Ce fils de France, ce prince royal, ce futur héritier de la couronne, est cent fois plus pauvre qu'un boucanier de Chicago, un banquier de Francfort ou un juif de la rue Laffitte. — 1840-1842! C'est l'époque où M. de Cormenin, dans ses venimeux pamphlets, prouvait que Louis-Philippe, sa famille, sa liste civile, son budget et son gouvernement, nous menaient droit à la banqueroute...! Ah! la nation qui prêta l'oreille à de pareils mensonges, la société qui applaudit cet odieux quêteur de popularité, méritaient d'être châtiées! Ne nous plaignons pas d'être victimes; nous avons été complices.

La révolution de Février pourrait nous servir de transition entre la mort du duc d'Orléans et l'ouvrage de Cuvillier-Fleury, *Portraits politiques et révolutionnaires*. Chose singulière! ce que Cuvillier-Fleury a dû aimer le plus, — après son admirable femme, — c'est la famille royale d'Orléans. Ce qu'il a dû le plus haïr, c'est la Révolution de 1848. Et cependant il est probable que c'est cette révolution qui le fit académicien. Elle aiguisa sa verve, le fit sortir de la pénombre d'une rédaction anonyme pour combattre au grand jour. D'au-

tre part, quoique l'orléanisme et le titre de rédacteur du *Journal des Débats* ne fussent pas pour déplaire à l'illustre compagnie — au contraire! — on peut croire que sa situation particulière auprès du roi et des princes, la défaveur attachée à ce que nous appelions la *camarilla*, auraient entravé ou retardé son élection. Or, comme, malgré les circonstances les plus propices, le puissant patronage de M. Guizot, le plaisir académique de taquiner l'Empire, et le soin minutieux qu'il prenait de se faire bien venir des quarante immortels, on le fit attendre — et quelle attente! — jusqu'à l'âge respectable de soixante-cinq ans, il est facile de conclure. Si j'insiste sur ce détail, c'est que, de 1867 à 1887, il nous aurait été aussi impossible de nous figurer l'Académie sans Cuvillier-Fleury que Cuvillier-Fleury sans l'Académie. Grâce à un étrange phénomène, l'habit à palmes vertes fut pour lui comparable à la robe de Nessus, tant qu'il n'eut pas le droit de l'endosser. Mais, après son élection trop tardive, si bien acquise et si bien gagnée, quelle explosion d'honnête joie, surtout en songeant que sa conscience n'avait rien à lui reprocher, qu'en entrant dans le sanctuaire il n'avait pas à rétracter une syllabe irrévérencieuse, et que, en répondant à son discours de réception, Désiré Nisard avait eu raison de lui dire : « Vous avez toujours été bien sage : en vous accueillant, l'Académie française n'a pas eu la plus légère peccadille à vous pardonner. Ce n'est pas la conversion d'un pécheur qu'elle récompense aujourd'hui; c'est la persévérance d'un juste. »

M. Paul Bourget et l'école de l'analyse psychologique auraient eu là le sujet d'une jolie étude qui aurait amusé tout le monde et n'aurait scandalisé personne : — « Comment un honnête homme d'esprit, de talent et de cœur, peut-il avoir deux femmes et les chérir toutes deux, sans qu'aucune des deux songe à l'accuser d'infidélité? » Je sais bien ce que vous allez me dire : que, dans cette fin d'un siècle et peut-être d'un monde, au milieu du relâchement des mœurs publiques et privées, un mari presque bon peut, sans trop d'indécence, avoir une femme et une maîtresse. Grand Dieu! Quel blasphème! L'Académie, une maîtresse! La plus correcte, la plus noble, la plus fière, la plus antique, la plus classique des douairières, ayant un amant comme mademoiselle X... des Variétés, ou mademoiselle Z... du Vaudeville! trente-six amoureux, toujours! Un amant, jamais! Non, non, sans recourir au divorce, — il y aurait trop perdu, — Cuvillier-Fleury avait fait de l'Académie la plus légitime et la plus adorée des épouses. Il eut pour elle, pendant vingt ans, les attentions, les prévenances, les coquetteries exquises d'un époux modèle, qui vous fait remarquer toutes les perfections de sa femme, et serait furieux si on lui manquait de respect. Un jour, que je n'ai pas marqué d'une pierre blanche, il m'adressa une verte semonce, — une semonce verte, — parce que, sur un bruit qui avait couru d'une candidature académique de M. Gambetta, je m'étais follement amusé à parodier d'avance son discours de réception et à entasser d'énormes métaphores dont les

hurlements démocratiques et révolutionnaires faisaient tomber en syncope M. de Sacy et une vingtaine de ses dignes collègues. J'avais beau, pour essayer de le fléchir, lui répondre dans sa langue favorite :

Per noctem resonare lupis ululantibus urbes!

il répliquait qu'il n'y avait pas de loup à l'Académie française, et que, si un loup y arrivait, il lui suffirait d'y entrer pour devenir un berger.

Que nous étions heureux, nous, ses amis, habitués de ses aimables dimanches de l'avenue Raphaël, de le voir jouir si pleinement de ses prérogatives! Nul, parmi les plus illustres, n'était monté plus haut dans l'estime de l'excellent Pingard. Le hasard, qui tantôt décime les académiciens, tantôt leur prodigue une longévité patriarcale, permit que Cuvillier-Fleury fût assez souvent directeur au moment où mourait un immortel, donnant, pour la première fois de sa vie, un démenti à la langue française. On y gagnait un beau discours admirablement lu, avec le juste contentement d'un orateur sûr de son auditoire et de lui-même. Il prenait un goût si vif à cette tâche si désirable et si désirée, que, pour rien au monde, il n'aurait laissé perdre une minute de l'heure que le règlement lui accordait. Un jour, ayant à répondre à Joseph Autran, il s'aperçut que le discours du récipiendiaire ne durerait que cinquante minutes. — « Vous avez droit, lui dit-il, à dix minutes de plus. Si vous ne les gardez pas, je les prends. » — Et il les prit. Heureux palais Mazarin, où le droit et le devoir s'entr'aident

au lieu de se combattre et où on ne déplait à personne en parlant dix minutes de plus que le nécessaire!

Je viens de nommer Joseph Autran. Ce fut un de mes chagrins littéraires de voir une sorte d'antipathie poindre et persister entre ces deux hommes qui n'avaien aucun sujet, ni de se haïr, ni de s'envier. Admis dans leur intérieur, témoin de l'exquise façon dont ils prouvaient, malgré La Rochefoucauld, qu'il peut exister des ménages délicieux, je me disais qu'il ne pouvait y avoir, entre eux, que l'émulation du bonheur. Je me trompais. Il y avait autre chose; il y avait, d'une part, la protection et l'amitié de M. Guizot; de l'autre, l'amitié et le patronage de M. Thiers. M. Thiers? mais alors? Oh! alors, si vous me demandez comment expliquer que M. Thiers, après le 24 mai, fût devenu l'oracle et l'idole de notre cher Cuvillier-Fleury, que l'excellent homme, si heureux et si digne d'être académicien, se fût passionné à ce point pour l'homme infiniment moins excellent qui avait méchamment retardé de six ou sept ans le plus grand honneur et le plus grand bonheur de sa vie littéraire, je vous répondrai qu'il m'est impossible de vous l'expliquer; car je ne l'ai jamais compris.

Au surplus, cette bizarrerie, qui étonna et affligea tous ses amis, n'ôte rien au mérite de ses *Portraits politiques et révolutionnaires*. Là, Cuvillier-Fleury est dans le vrai, vengeur et défenseur des bonnes causes contre tous les sophismes, toutes les utopies, tous les mensonges, tous les mauvais rêves, couvés sous la monarchie parlementaire, éclos sous la république du

24 Février, que ses origines condamnaient à être stérile ou socialiste, impuissante ou sectaire, paralysée ou malfaisante, négative ou destructive. Elle était, dès le début, placée dans l'alternative, ou de s'en aller les mains vides, ou de les remplir aux dépens des propriétaires, des rentiers et des finances de l'État. Les révolutions telles que celle-là ont deux manières de faire le mal : celui qu'elles font, et celui dont elles nous menacent, quand même elles essaieraient de s'en abstenir. Il en est d'elles comme des repris de justice qui ne demanderaient pas mieux que d'en rester à leur première prouesse, mais qui se disent : « Puisque les honnêtes gens vont me tourner le dos, autant vaut récidiver. » — J'ai assisté à sa naissance; j'ai suivi, jour par jour, ses premières turbulences d'enfant terrible, ses premières convulsions d'enfant malade, et savez-vous à qui je la comparais d'après le proverbe que les extrêmes se touchent? A M. de Polignac. Il aurait pu être libéral comme lord Aberdeen, habile comme William Pitt, éloquent comme le comte de Serre, spirituel comme M. de Rémusat, fin comme M. Thiers, rusé comme le prince de Talleyrand; peu importait. Il s'appelait Jules de Polignac; tout était dit. On l'emprisonnait dans son nom comme l'avait emprisonné le Premier Consul. Il s'appelait Jules de Polignac; donc, il devait nécessairement nous ramener à la monarchie absolue et à l'ancien régime.

C'est en 1850, peu de jours après la mort de Louis-Philippe, que Cuvillier-Fleury écrivit le chapitre qui ouvre son premier volume, avec cette épigraphe virgi-

lienne : « *Mens immota manet.* » Non contents de l'avoir détrôné, les vainqueurs de Février l'avaient calomnié. Quelques-uns s'étaient ingéniés à le tourner en ridicule. Ces étranges hommes d'État, dont le triomphe avait fait éclater la grotesque incapacité, prétendaient que, dès l'instant que le vieux roi n'avait pas su mener sa tâche jusqu'au bout et inaugurer une quatrième race, il n'aurait droit dans l'histoire qu'au titre d'intrigant, d'aventurier ou de monarque d'expédient. Les pages éloquentes de Cuvillier-Fleury sont un commencement de réparation. Les détracteurs, les ennemis, les factieux s'étaient chargés du réquisitoire. L'article de Cuvillier-Fleury est, naturellement, un plaidoyer, et peut-être exagère un peu la louange. C'est dans le beau livre de Paul Thureau-Dangin qu'il faut chercher la note juste.

Voici la thèse de l'ingénieux panégyriste : Notre époque a de grands défauts (oh oui!) et de grandes qualités (je me demande ce qu'elle en a fait depuis tantôt vingt ans); Louis-Philippe a personnifié les qualités et régné en contradiction avec les défauts. Ce n'est pas tout à fait exact. On m'a conté que, en 1828, sous le ministère Martignac, Chateaubriand, nommé ambassadeur à Rome et momentanément rentré en grâce aux Tuileries, avait eu une audience de Charles X. On causait des difficultés du gouvernement dans un pays comme la France. « Voyez-vous, monsieur de Chateaubriand, dit enfin le monarque au poète; le mari est vieux, la femme est jeune, et vous savez ce qui arrive en pareil cas. » — A quelques années près, Louis-Philippe, en

1848, avait le même âge que Charles X en 1828. En politique comme en ménage, une condition de durée et de bonne harmonie, c'est que le mari et la femme se soient mariés jeunes et qu'ils aient vieilli ensemble. C'est ce qui manqua également au roi de 1824 et au roi de 1830. Certes, le désaccord entre le vieux mari et la jeune femme n'était pas du même genre. Si le fantôme de 93 apparaissait parfois à Louis-Philippe comme à Charles X, l'apparition tragique ne pouvait éveiller ni les mêmes souvenirs, ni les mêmes sentiments. Le désaccord existait pourtant. Lisez ou relisez une jolie page de J.-J. Weiss, dans la préface de son livre le *Théâtre et les mœurs* : « En 1830, dit-il, après la victoire, il eût été difficile de trouver un prince moins apte et moins disposé que Louis-Philippe à réaliser les chimères tumultueuses qui hantaient le cerveau des combattants de Juillet... Les Parisiens, peuple et *bisets*, s'armèrent au cri de : Vive la Charte! pour résister aux Ordonnances. Ils voulaient rétablir les trois couleurs et sonner le branle-bas contre les traités de 1815. Or, ils choisirent ou se laissèrent imposer pour roi un prince vieilli, dont Waterloo avait affranchi la vie, pour qui la paix de 1815 avait enfin ouvert des perspectives, et qui était tout préparé à concevoir pour la première fois la paix générale comme le bien absolu, le bien en soi. Bon époux, bon père, bon ménager, il cherchait l'utile plutôt que le grand, il n'avait aucun goût de parade et de charlatanisme. »

Cette page spirituelle indique, avec une nuance de fantaisie, chère au charmant esprit de Weiss, le secret

antagonisme, malentendu ou contre-sens, — de quelque nom qu'on l'appelle, — qui s'établit, dès le début, entre ce roi utilitaire, vieux, pacifique, sans illusion et sans idéal, et une nation qui demandait qu'on parlât à son imagination, qu'on flattât sa chimère, et à laquelle il plaisait, non pas, comme à la femme de Sganarelle, d'être battue, mais d'être trompée. Il n'en est pas des nations comme des individus. Elles peuvent avoir, dans un siècle, trois ou quatre jeunesses, et la France, décrépite aujourd'hui, a prouvé qu'elle possédait cette dangereuse faculté de rajeunissement périodique. Jeune à l'aurore du Consulat, elle redevint jeune au déclin de la Restauration et se retrouva assez jeune, sous le ministère Guizot, pour se plaindre que l'on ne fît rien pour répondre aux ardeurs et aux impatiences de sa jeunesse. C'est ainsi que Lamartine put dire sans trop de paradoxe : « *La France s'ennuie!* » On sait comment il se chargea de l'amuser.

Lamartine! Lamartine héros et historien de la révolution de Février! C'est le titre d'un des meilleurs chapitres de l'ouvrage de Cuvillier-Fleury. J'y ajouterai, pour revenir à la littérature, des pages très justes, très finement pensées et très finement dites, sur Victor Hugo et sur Eugène Sue.

L'article sur Lamartine, écrit en 1849, relu en 1889, peut aujourd'hui nous sembler sévère. A sa date, il ne l'était pas; quand on songe aux légitimes griefs de Cuvillier-Fleury, profondément blessé dans ses affections par le héros du 24 février, quand on se souvient que la société tout entière partageait l'opinion du secrétaire

des commandements du duc d'Aumale touchant le coupable poète que n'avait pas désarmé la vue de la duchesse d'Orléans tenant ses deux fils sur ses genoux, et qui, grisé de ses métaphores, avait été un moment plus près des citoyens Bocage, Caussidière, Flocon et Sobrier, que de l'immense majorité des honnêtes gens, on s'étonnerait presque de la modération du justicier, si l'on ne savait que, en 1849, nous n'en étions pas encore au règne de la grossièreté, redouté et prédit par Sainte-Beuve. Lorsqu'on avait à se plaindre d'un adversaire ou d'un ennemi, on ne se croyait pas obligé, sous peine d'être accusé de fadeur, à le traiter de canaille, de scélérat, de filou, de bandit, d'argousin et d'escarpe. En 1849, la faute était récente; l'expiation commençait à peine, cette expiation cruelle qui a duré vingt ans et où le grand poète, à force d'embarras d'argent, de souscriptions et de quêtes, avait fini par perdre la dignité du malheur. Nous n'étions pas encore exaspérés par le contraste de cette pauvreté, de cet abandon, de cette détresse, qui aurait pu être plus fière et plus taciturne, mais qui ne pouvait pas être plus émouvante, avec les prospérités, les millions et la popularité toujours croissante de Victor Hugo. L'amnistie définitive, accordée à cette illustre mémoire, s'est faite de l'aversion que nous inspirait l'auteur de l'*Ane* et des *Quatre Vents de l'Esprit*. A chaque nouvelle publication du ci-devant poète des *Odes et Ballades*, nous nous sentions repris de notre tendre admiration pour le poète des *Méditations*, et, le jour où un peuple en délire porta au Panthéon laïcisé le cadavre

de Victor Hugo, les fâcheux souvenirs de 1848 achevèrent de s'effacer. Nos regards se détournèrent de l'odieuse et scandaleuse parade pour se reporter vers l'humble cimetière où dort, en terre bénite, le poète chrétien, rendu à sa religion et à son pays.

Le chapitre sur Victor Hugo est du 16 juin 1850. Il n'y a peut-être pas eu, dans cette longue vie, sillonnée de telle variations, une phase plus déplorable que ce déclin de la république de Février, où Victor Hugo, membre de l'Assemblée législative, passé de la Plaine à la Montagne, tortura une fois de plus la langue française en prouvant que *monter* pouvait parfois signifier *descendre*. Plus tard, lorsque, sur la plage de Guernesey, volontaire de l'exil, prophète de la revanche et des représailles, il continuait son duel contre Napoléon III, lorsqu'il nous apparaissait, comme un dieu scandinave, ou comme le géant Adamastor, le front dans les nuages, fraternisant avec la tempête et la foudre, et lançant à son ennemi couronné d'énormes invectives, mi-parties de rage et de génie, l'ensemble ne manquait pas de grandeur; grandeur factice, fausse, artificielle, théâtrale; sonorité wagnérienne plutôt que musique de Mozart; poésie au picrate, où les Furies remplaçaient les Muses; mélodrame où le décor faisait valoir le personnage, où le caractère s'absorbait dans le rôle; mais enfin le prestige était incontestable. En 1850, le prestige n'existait pas. On ne voyait qu'un ambitieux désappointé et déclassé, pair de France très impopulaire sous Louis-Philippe, et offrant au public le pitoyable spectacle d'un homme que

tout prédestinait à être un fougueux bonapartiste et qu'un portefeuille manqué rejetait à l'extrémité contraire. Encore, s'il avait possédé, comme Lamartine, le don de la parole! mais chacun de ses discours était un galimatias, qui mettait ses amis au supplice et devenait pour ses adversaires (notamment pour M. de Montalembert) le texte de foudroyantes répliques; grotesque mélange où se confondaient le déclamateur, l'hiérophante, le poseur, le tribun, le romantique, le comédien, le charlatan et le faux bonhomme!

C'est à ce moment que l'a saisi Cuvillier-Fleury. Le portrait est de main de maître. Il paraît encore plus ressemblant, plus vrai, meilleur en 1889 qu'en 1850. C'est le privilège de la bonne peinture, comme des bons vins, de s'améliorer en vieillissant.

J'aurais encore à vous recommander, outre l'excellent portrait d'Eugène Sue, dandy et aristocrate en 1840, candidat socialiste, démagogue, auteur des *Mystères du Peuple* en 1850, — la sinistre silhouette de révolutionnaires d'une autre époque, pourvoyeurs ou gibier de la guillotine, Camille Desmoulins, Bertrand Barère, Saint-Just. Je m'arrête et, me souvenant de la passion de Cuvillier-Fleury pour le latin, je dis à cet excellent et éminent confrère, à cet ami toujours regretté : « *Manibus et pedibus eo in tuam sententiam.* »

Août 1889.

LE

VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ[1]

I

Jamais je n'ai ressenti une admiration plus sincère pour le très grand talent du vicomte de Vogüé, une estime plus profonde et plus affectueuse pour sa personne, qu'au moment où je vais me déclarer en dissentiment avec lui. Ce dissentiment tient à bien des causes; mon grand âge d'abord, — presque le double du sien! — mon éloignement de Paris; mon antipathie d'ancienne date contre les Expositions universelles. J'ai assisté à celles de 1855, de 1867 et de 1878; et mes griefs sont toujours allés en s'aggravant. Toujours, il m'a paru que, dans ces atroces cohues, les côtés vulgaires de la nature humaine et ses appétits grossiers trouvaient leur satisfaction aux dépens de ce que nous conservons encore de délicat, dans l'écroulement de tant d'illusions et de sen-

1. *Remarques sur l'Exposition du Centenaire.*

timents généreux, en présence des insolents triomphes de toutes les turpitudes politiques et littéraires, sous la dictature de la matière, de la vulgarité et de la médiocrité.

L'Exposition universelle, c'est l'abdication, pendant six mois, du vrai Paris, du Paris lettré, spirituel, raffiné, gourmet, dilettante. C'est l'invasion de l'Attique par la Béotie. Ne cherchez plus le Paris habitué des premières représentations, connaisseur, juge et arbitre des choses d'art et des plaisirs de l'esprit, pour qui les auteurs en vogue écrivent des pièces nouvelles, et qui se fâcherait tout rouge, si les directeurs le mettaient trop longtemps au régime des reprises.

Augustin Cochin, cette nature exquise, s'écriait en 1867, à travers le fracas des machines : « *O Flûte enchantée!* » Ne vous semble-t-il pas que le mot résume la double sensation que j'essaie d'indiquer : indéfinissable malaise au milieu de tout ce bruit qui nous fait croire au retour de l'âge de fer, lorsqu'on se sent perdu dans ce chaos, lorsque l'âme dépaysée craint d'avoir à se désister au profit de la science, lorsque l'homme, *ce roseau pensant*, est réduit à se demander si, à force de se perfectionner, la machine ne va pas le détrôner et le rendre inutile. Mais le tumulte s'apaise; les *djinns* de l'industrie et de la mécanique ont passé avec un dernier battement d'ailes. La fumée, en se dissipant, laisse entrevoir le ciel et les étoiles. Tout se tait. Dans le silence de la nuit, s'élève une mélodie délicieuse. C'est le divin Mozart qui chante, qui reprend les privilèges du

génie et rend à notre imagination ses droits. C'est la *Flûte enchantée* et enchanteresse, — dont les modulations accompagnent la voix de Christine Nilsson. Quel allégement ! Quelle impression de bien-être ! Nous échappons à la géhenne. Nous rentrons en possession de nous-mêmes.

On m'accuserait de vanité, si je prétendais faire partie de l'élite; mais s'il ne m'est pas permis de dire avec Horace : « *Odi profanum vulgus et arceo* », je puis du moins avouer que je déteste le contraire de l'élite, c'est-à-dire la foule; — et la foule, c'est l'Exposition universelle; c'est le féminin du suffrage universel.

La foule! Connaissez-vous quelque chose de plus odieux, de plus malfaisant, de plus redoutable et de plus haïssable? La foule, c'est la force aveugle et brutale qui renverse un trône en dix minutes; c'est la bête fauve qui se rue sur les gardes municipaux et les sergents de ville; c'est le fusil anonyme qui assassine les généraux et les archevêques; c'est la tempête qui dévaste Neuilly; c'est le pétrole qui incendie les Tuileries, l'Hôtel de Ville, le Louvre et le Palais du Conseil d'État; c'est la corde qui renverse la colonne de la place Vendôme, au milieu des ricanements de nos vainqueurs; c'est la meute sacrilège qui pille Saint-Germain l'Auxerrois, jette à la Seine la bibliothèque de l'Archevêché, profane l'appartement de la reine et force les prêtres à se déguiser ou à se cacher; c'est la masse ignorante, perverse et stupide, qui croit quand il faudrait être incrédule, qui nie quand il faudrait croire,

qui préfère le venimeux verbiage du tribun d'estaminet à la parole de son curé, et qui, le jour du vote, ayant à choisir entre un bon citoyen et un vilain homme, vote pour le vilain homme,

Je citais Horace tout à l'heure. Pourquoi ne citerais-je pas mon Virgile? *O ubi campi?* Ces vers sont délicieux; Virgile a toujours été mon poète de prédilection, et j'aime passionnément la campagne. Pourtant, je ne songeais ni au poète, ni à ses vers, ni à la campagne, quand j'écoutais le *Barbier de Séville* chanté par Mario, Lablache, Ronconi et Julia Grisi, quand j'assistais à la première représentation du *Gendre de M. Poirier* ou du *Demi-Monde*, ou quand, dans un salon que j'ai perdu le droit de nommer, j'admirais des causeurs tels que MM. Cousin et Villemain croisant leurs mots et leurs répliques comme des lames de fleurets mouchetés, et faisant jaillir, à chaque phrase, les étincelles de leur brillant esprit. Mais les Expositions universelles! Leur effet immédiat était de me rendre la nostalgie des *Géorgiques*. Et cependant, quelle différence! En 1855 et 1867, la France était intacte, le budget en équilibre; la fortune publique et les fortunes privées battaient leur plein. La Cour et la Ville nous éblouissaient de leur luxe et de leurs magnificences. Il y avait autant de diamants que de rayons de soleil. Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, subissaient des métamorphoses qui pouvaient faire gémir les archéologues, mais qui réjouissaient les piétons. On offrait au peuple de Paris, pour ses promenades et ses menus plaisirs, le Bois de Bou-

logne transformé, cessant d'être un bois taillis pour devenir un parc anglais. Une baguette de fée se promenait sur tout le pays, prodiguant la lumière aux quartiers sombres, donnant de l'air aux agglomérations étouffées, créant des *squares* embellis de gazon et de verdure, changeant les ruelles en avenues et les impasses en boulevards, justifiant, à coups de truelle et de millions, le proverbe populaire, que, « quand le bâtiment va bien, tout va bien ». — Enfin, les plus pessimistes d'entre nous, les plus fidèles à un autre idéal monarchique, avouaient, pourvu qu'ils fussent sincères, que l'on pouvait, en définitive, se contenter du *pis-aller impérial*, et que, s'il ne donnait pas tout ce qu'ils voulaient, il les défendait contre ce qu'ils ne voulaient pas.

En 1878, tout s'était assombri et envenimé; un souffle de mort avait passé sur la France. La Lorraine et l'Alsace s'étaient détachées d'elle, lui laissant au flanc et au cœur une de ces blessures que rien ne saurait guérir. On pouvait suivre à la piste les traces de sang qui n'étaient encore effacées ni sur le sol de la patrie, ni sur le chemin de ronde de la Roquette. La défaite s'était compliquée d'ignominie; la Commune avait servi d'épilogue à l'invasion; Raoul Rigault et Delescluze avaient complété l'œuvre de Bismarck. Déjà les crimes des incendiaires et des assassins étaient qualifiés d'excès regrettables et excusables d'un patriotisme égaré. Notre budget s'était grevé des frais de la guerre, des milliards de la rançon et des gaspillages de la Défense nationale.

Si l'Exposition universelle s'enjolivait de fêtes, on se disait que leurs ordonnateurs auraient dû avoir le crêpe au bras, et que, avant d'en dresser le *menu*, il eût été bon de souscrire pour les veuves et les orphelins. A voir s'agiter ces multitudes farouches dont l'allégresse alcoolisée ressemblait à une menace, notre premier mouvement fut pour dire : « *Leur joie fait peur.* » — Par une dérision qui rendait notre douleur plus amère, les auteurs de nos désastres en profitaient si ardemment, qu'on pouvait les soupçonner de les avoir désirés. Le plus coupable de tous, celui qui avait *le plus fait souffrir et mourir*, popularisé par ses méfaits et ses folies, humiliait de sa suprématie tapageuse la présidence illusoire du maréchal de Mac-Mahon qui, tourmenté du chagrin de s'être soumis, songeait à se démettre.

Mais enfin, nous n'en étions encore qu'au prologue de nos misères et de nos hontes. La phrase impie, hypocrite et corrosive : « *Le cléricalisme c'est l'ennemi!* » restait provisoirement à l'état de programme révolutionnaire et républicain. Elle ne s'était pas encore abattue, comme un sinistre oiseau de proie, sur les couvents et les congrégations religieuses. Elle n'avait pas fait fermer les chapelles, crocheter les serrures, interdire aux curés d'avoir une opinion sous peine d'être mis au pain et à l'eau. Elle n'avait pas lancé sur des moines paisibles une bande d'alguazils, de serruriers armés des mêmes outils dont se servent les voleurs pour leurs effractions les plus savantes. Elle n'avait pas lacéré la cornette blanche

des sœurs de Saint-Vincent de Paul et les robes noires des Frères, supprimé la charité chrétienne en la sécularisant, livré les pauvres, les malades et les enfants (les enfants!) à un vaste système de laïcisation, qui, avant même d'avoir fonctionné dans le vide et le désert, a obéré d'un milliard de plus nos finances écrasées. Notre budget, mené grand train par la locomotive républicaine, s'acheminait vers la faillite, mais n'était pas assez près du gouffre pour en apercevoir le fond. Nos ministres étaient d'autant moins rassurants qu'ils n'étaient évidemment que transitoires et que l'on savait de quoi le centre gauche est capable — et incapable. Mais ils avaient le très grand honneur de ne pas s'appeler Constans, Thévenet, Rouvier, Floquet, Goblet et consorts. Ils justifiaient toutes les méfiances; ils n'auraient pas justifié le dégoût et le mépris.

Maintenant, avant d'aborder le livre du vicomte de Vogüé, où se révèle une intelligence si élevée, où surabondent des pages si éloquentes, de telles empreintes de griffes léonines, que j'ai presque honte de n'être pas de son avis, je voudrais, à vol d'oiseau, ou du haut de la tour Eiffel, considérer l'Exposition universelle de 1889 au point de vue de la religion, de la politique, de la morale et même de l'amour-propre national.

La religion! Peut-elle approuver cette débauche de cosmopolitisme, où chaque peuplade plus ou moins tatouée, crépue, jaune, noire, nue, avec des anneaux dans le nez et des manitous dans ses bagages, amène

ses prêtres, ses magiciens, les cérémonies de son culte, et, grâce aux complaisances d'un gouvernement athée, permet au bourgeois voltairien et franc-maçon d'établir une égalité complète entre le bonze et l'archevêque de Paris, entre la religion d'Ama-Jumbo et celle de N.-S. Jésus-Christ, entre l'Évangile et le grimoire qui ordonne au vainqueur de rôtir son ennemi vaincu, à l'indigène de manger le voyageur, au père de jeter son enfant au fumier, à la femme sauvage d'être aussi peu sauvage que possible, au mari d'offrir sa femme à son hôte? Impossible d'assister à ce pêle-mêle sans songer aux vers d'Alfred de Musset, à qui on ne peut pardonner qu'en se souvenant de l'*Espoir en Dieu :*

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu;
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique;
Que dites-vous encor de Parabavastu?
J'aime Bidi, — Khoda me paraît un bon sire;
Et, quant à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapous...

Pour des sceptiques à outrance tels que M. Lockroy, pour de prétendus déistes tels que M. Renan, pour les rédacteurs et les habitués du *Gil Blas*, pour la tourbe des conseillers municipaux de Paris, décrocheurs de crucifix, persécuteurs de religieuses, organisateurs d'enterrements civils, officiers et soldats de la guerre satanique au bon Dieu, quelle aubaine, ces commentaires vivants de *Religions et Religion*, de Victor Hugo, affectant de grouper en un seul faisceau les fausses reli-

gions et la religion véritable, afin de faire subir à la vérité divine la responsabilité de tous les mensonges humains! Quel bon prétexte pour dire aux catholiques tièdes, d'une foi chancelante, également accessibles aux bonnes et aux mauvaises influences : « Voyez à quels excès de barbarie et d'extravagance peut conduire cette manie de donner une forme visible et palpable à ce qui doit rester pour le sage dans le domaine de l'idéal et du sentiment! Voyez où aboutit cette recherche du surnaturel là où le créateur mystérieux et inconnu s'absorbe dans la Nature! D'un côté, toutes les lumières de la science désormais reine du monde, où il n'y a plus de place ni pour les dieux, ni pour les rois; de l'autre, cet informe fétiche, taillé peut-être dans le bois de cette croix qui, selon vous, a sauvé le genre humain! »

Et quoi! dirai-je à mon tour, vous n'aviez donc pas assez d'éléments de corruption, pas assez d'instruments de propagande antichrétienne? Vous avez le pouvoir, pour révoquer ceux de vos subordonnés qui vont à la messe; vous avez l'argent, cette tentation du pauvre, à qui il suffit d'offrir un des trente deniers de Judas pour le détourner du chemin de l'église; vous avez le privilège de couper les vivres au curé qui ne croit pas obligatoire une neutralité absolue, et d'admonester grossièrement l'évêque qui ne lui ordonne pas d'être neutre; vous avez, à l'usage des classes dirigeantes, d'illustres membres de l'Institut pour nous enseigner que David était un bandit, Moïse une canaille, et que les miracles

de l'Évangile s'expliquent aussi aisément que les *rébus* de confiseur; à l'usage des couches ignorantes, des milliers de journaux à un sou, prêcheurs d'athéisme pratique, collectionneurs de fautes sacerdotales, inventeurs brevetés de scandales en soutane, qui s'élaborent chaque matin sous la plume d'un rédacteur spécial et racontent comment, à Pouilly-les-Oies, une religieuse chimérique s'est fait enlever par un vicaire imaginaire; — il vous faut encore la collaboration de Parabavastu et de Kichatan. Quel appétit!

Les rapports de l'Exposition universelle avec la politique pourraient se définir en quelques mots : Supprimez-la. Imaginez, dans une année ordinaire, une situation telle que celle de la France, de janvier à mai 1889; je vous défie d'admettre que nous en serions où nous en sommes; je vous défie de prétendre que M. Constans serait encore ministre de l'intérieur, M. Thévenet ministre de la justice; ainsi de suite. Je vous défie d'affirmer que les élections du 22 septembre auraient décidé le triomphe et annoncé la durée de la République opportuniste, radicale et jacobine! Si ce *statu quo* vous plaît, tout est dit; nous n'avons plus qu'à nous voiler la face en nous demandant ce que nos amis ont fait de leurs principes, de leurs sentiments, de leurs espérances. Eh bien! je veux faire bonne mesure à cet étrange optimisme. Je comprends qu'une interminable série d'illusions et de mécomptes se traduise finalement en lassitude et en résignation. Il en est des calamités publiques comme des infortunes privées. On com-

mence par se révolter contre les injustices du sort et la méchanceté des hommes; puis, on se familiarise avec le malheur; on s'y acclimate comme une plante exotique s'acclimate à une nouvelle atmosphère, et l'on tâche de s'en arranger de manière à le rendre plus supportable.

Mais encore faudrait-il que les vainqueurs fissent quelques concessions, que l'on pût signaler de leur part quelques velléités de rapprochement, quelques-uns de ces symptômes qui rendent plus faciles et plus probables la détente et l'apaisement. Or, c'est tout le contraire, et, si vous voulez réfléchir, vous reconnaîtrez qu'il ne pouvait en être autrement. A moins d'un coup d'État de la grâce divine dont ils seraient bien surpris et bien embarrassés, étant donnés les antécédents et le caractère de nos seigneurs et maîtres, leur habitude d'abuser du succès et de se cramponner au pouvoir comme des polypes au rocher, de quel droit leur demanderiez-vous une amélioration dans leur politique? — « Nous serions bien dupes, vous répondraient-ils. Depuis quand les vainqueurs sont-ils tenus de capituler? »

D'ailleurs, ils ont deux motifs pour être inflexibles, pour rester plus jacobins que jamais : la peur qu'ils ont eue, et la rancune qu'ils nous gardent. La peur, quand elle est passée, dispose les âmes à se dédommager par la violence de tout ce qu'elles ont craint, et à se venger, sur les auteurs de leur effroi, de la honte de s'être laissé effrayer. Or, quelle que fût leur présomption, si imperturbable que soit leur confiance en eux-mêmes,

ils ne pouvaient pas, dans les premiers mois de l'année 1889, ne pas croire que leur règne allait finir, que le suffrage universel leur allait donner un gigantesque coup de balai, et qu'ils ne se trouveraient pas du côté du manche. Eh bien! s'il est prouvé, — et comment en douter? — que l'Exposition et son incontestable succès leur ont donné la trêve des confiseurs, en grand et avec moins de douceur, qu'ils leur ont dû le délai nécessaire pour user leurs adversaires et pour déployer avec plus de vigueur et d'espoir toute leur stratégie électorale, vous me pardonnerez mes griefs contre cette Exposition universelle, appareil de sauvetage au profit de ceux qu'il m'est permis de regarder comme funestes au repos, au bonheur, à la dignité, à l'avenir de la France.

Est-ce tout? Pas encore. Non seulement ils avaient eu peur, ce qui rend vindicatif; mais, ce qui a dû exacerber leur humeur rancunière, c'est que cette peur était entretenue, chaque matin, par des invectives, des injures et des menaces, telles qu'on n'en avait jamais ouï de pareilles depuis qu'il existe des journaux. Leurs antagonistes étaient si sûrs de leur fait, qu'ils disaient aux fonctionnaires et aux employés que les ministres révoquaient : « Ne vous inquiétez pas; ces misérables jouent de leur reste... Voyons! Nous sommes au 22 juillet; ils ont encore deux mois à vivre. D'ici là, nous serons vos banquiers; passez à la caisse. » — Le moins qui pût arriver aux sieurs Constans, Thévenet, Tirard, Rouvier, Spuller et compagnie, c'était de rentrer dans leur néant; ce néant absolu, réservé aux hommes méprisables, con-

damnés d'avance à être moins que rien le jour où ils ne seront plus tout-puissants. Mais les maîtres du genre, les virtuoses de l'insulte, ne se contentaient pas de si peu. Une simple démission en face du scrutin indubitable, allons donc! ce serait à donner envie de récidiver. Un procès criminel qui forcerait les voleurs de rendre gorge et les enverrait à la *Nouvelle*, voilà ce qu'annonçaient à coup sûr les justiciers du lendemain. Je crois même me souvenir que, dans un paroxysme de verve, M. Henri Rochefort s'était déclaré prêt à *coller au mur* ceux contre lesquels il avait épuisé tout son riche répertoire. Dès lors, nos vainqueurs n'ont-ils pas un bon prétexte pour nous dire que, puisque les atouts ont passé de nos mains dans les leurs, ils sont parfaitement autorisés à nous faire payer les frais de la partie, et à retourner contre nous l'arme que l'on aiguisait contre eux? En pareil cas, il n'y aurait de pardon possible que le pardon chrétien, et ces messieurs seraient furieux si on leur disait qu'ils sont baptisés.

Aussi, voyez ce qui se passe! Hier encore, M. Thévenet, ce Vulcain de la justice et des cultes, supprimait le traitement de onze desservants, sous le fallacieux prétexte qu'ils n'aimaient pas la République. A ce point de vue, tous les jours se ressemblent et se ressembleront. Les maires subissent le même sort, dès qu'ils sont soupçonnés de préférer les conservateurs aux démolisseurs. Les influences cléricales sont signalées comme des crimes. La nouvelle assemblée tient à honneur de continuer exactement les traditions de l'ancienne. Secondé

par la majorité de la Chambre, où la moyenne des intelligences est plutôt abaissée que relevée et où les sous-vétérinaires ne manquent pas d'ouvrage, soutenu par l'assentiment béat de M. Carnot, qui a dû, lui aussi, trembler pour sa présidence, le ministère peut tout ce qu'il veut, et il voudra tout ce qu'il peut. C'est un nouveau bail que le suffrage universel a passé avec toutes les variétés de turpitudes, de sottises, d'oppressions, d'iniquités, d'impiétés et d'ignominies. Encore une fois, pouvons-nous savoir beaucoup de gré à l'Exposition non moins universelle?

En parlerai-je dans ses rapports avec la morale? J'y renonce ; à quoi bon? Quand j'aurai dit, d'après des renseignements que je crois exacts, que chacune des trois créatures qui ont offert aux curieux l'édifiant spectacle de la danse du ventre, a gagné quatre cent mille francs (plus que Stagno, Masini, Tamagno et Gayarre réunis), il vous sera facile d'évaluer tout ce que ce chiffre monstrueux représente d'accrocs à la décence et à la pudeur publiques. Sans abuser de l'induction et de la conjecture, on peut hardiment supposer que, parmi les innombrables provinciaux attirés par les machines et les fontaines lumineuses, fiers de gravir la tour Eiffel et d'écrire, comme M. Perrichon, une pensée sur le livre d'or, il en est bien peu qui n'aient pas rapporté *at home*, dans leur modeste logis, un trouble inquiétant pour l'honnête ménagère. Même en temps ordinaire, Paris passe pour la ville où l'on s'amuse, le rendez-vous des appétits exotiques, le pourvoyeur du plaisir à outrance,

le musée secret du dilettantisme européen, l'entremetteur complaisant entre l'argent et le vice, le jardin d'acclimatation du fruit défendu; qu'est-ce donc, lorsqu'à sa population habituelle s'ajoutait une immense fourmilière, se renouvelant sans cesse, partagée entre ceux qui distribuaient les amusements et ceux qui venaient les chercher? Y a-t-il là quelque chose de bien flatteur pour l'amour-propre national, de bien rassurant pour la conscience française?

Il est temps de rejoindre le beau livre du vicomte de Vogüé. Singulier rapprochement ou singulier contraste! Ce livre, dont l'auteur trouve moyen de rester poète, — j'allais dire prophète, *vates*, — au milieu des triomphes de la science et de l'industrie, d'idéaliser la matière, de planer plus haut que la tour Eiffel, paraît concurremment avec la *Bête humaine*, de M. Emile Zola.

II

Si vous voulez savoir par quelle magie une page admirable d'éloquence et de poésie peut s'élancer tout à coup d'une forêt de machines comme un grand aigle de mer de la forêt de mâts qui peuple la rade de Toulon, lisez avec moi la page 23 et suivantes du livre de M. de Vogüé:

« Soudain, deux barres lumineuses s'abattirent sur la terre... » — jusqu'à ces lignes : « En m'arrêtant au premier palier, je reportai encore une fois mes regards

sur le sommet. Les deux bras lumineux s'étaient relevés dans l'espace; ils continuaient leurs évolutions. Pendant une minute, sur le ciel noir dont ils semblaient toucher les bornes, il me sembla qu'ils traçaient une croix éblouissante, gigantesque Labarum. Le signe de pitié et de prière était dressé sur la Tour par cette lumière neuve, par la force immatérielle qui devient là-haut de la clarté. Durant cette minute, la Tour fut achevée. Le piédestal avait reçu son couronnement naturel. »

C'est très beau, et je n'ai pu lire ces trois pages sans une émotion profonde. Par malheur, cette vision évoquée par une imagination poétique et chrétienne ne dura qu'une minute, moins qu'un météore, moins qu'un arc-en-ciel, à peine ce que dure une fusée lancée dans un ciel noir; ce fut comme une apparition de la vraie lumière au milieu des éblouissements d'une lumière factice. Une minute, c'est bien peu pour ce signe divin qui rachète l'Éternité. Constantin n'était plus là pour interpréter ce *Labarum*. Je crois entendre d'ici les ricanements et les éclats de rire de M. Lockroy, promoteur et apologiste de la tour Eiffel, si on lui avait proposé pour son piédestal ce couronnement *naturel*. « Un couronnement! aurait-il dit; mais le plus naturel serait ma statue. »

Encore une fois, mon admiration me désarme. Quoi qu'en dise l'auteur de la *Métromanie*, on est bien plus sûrement désarmé quand on admire que quand on rit.

Au lieu de continuer mes chicanes, j'aime mieux essayer de me rendre compte des différences entre l'opinion de M. de Vogüé et la mienne.

Il est jeune, dans toute la force de l'âge, dans tout l'éclat de son talent. Quelques années lui ont suffi pour se faire une grande situation dans la littérature contemporaine. Il lui apporte ce quelque chose de nouveau qui assure et légitime le succès; car ce *quelque chose*, c'est une date dans un siècle littéraire. Il a devant lui un long et brillant avenir. En outre, — et ici on ne saurait assez insister, — il est animé du patriotisme le plus ardent et le plus pur, ainsi qu'il l'a prouvé en 1870, lorsqu'il accompagna, à titre de volontaire, son héroïque frère Henri, à peine âgé de vingt ans, tombé à ses côtés, dans la fatale journée de Sedan. En de telles conditions, nous comprenons la douleur qu'il ressentirait à se voir forcé de traduire dans sa belle langue française l'inexorable *Finis Galliæ*. Il a vu et scrupuleusement étudié l'Exposition universelle; il y a remarqué avec joie deux détails qui ont en effet leur valeur, deux symptômes de régénération et de renaissance : la loi divine du travail admirablement observée et pratiquée par nos populations industrielles et ouvrières, et cela au milieu de circonstances qui auraient pu les irriter, les décourager et les distraire; et la supériorité de nos savants, de nos inventeurs, de nos travailleurs et de leurs produits, sur la concurrence étrangère.

On a dit : « Qui travaille prie. » — Je pourrais répondre : « L'un n'empêche pas l'autre, au contraire » ! Mais ce serait trop exiger, et retomber dans des redites. Ce qui est incontestable, c'est que le travail, élevé à ce degré de perfectionnement, d'énergie et de puissance,

devient une manifestation morale plus encore que matérielle. C'est là ce qui a frappé M. de Vogüé et ce qui devait le séduire. Peut-on regarder comme déchu un peuple qui, après tant de désastres, à travers tant d'humiliations et de ruines, maintient ainsi son rang dans le domaine de la science, de l'industrie, de l'imagination et de l'art? D'autre part, les autres nations ont-elles désormais le droit de traîter de brutes ou de bêtes fauves, de factieux et d'énergumènes incorrigibles, les artisans et les ouvriers qui, à force de patience, de persistance et de courage, ont produit de semblables merveilles? Une ruche n'est pas un nid de guêpes, ni un repaire de bandits.

C'est d'après cette idée très spécieuse et très patriotique que M. de Vogüé a conclu ainsi :

« L'Exposition fut avant tout une manifestation morale. La France a repris conscience de sa valeur, de son énergie latente, du but véritable qu'elle doit assigner à ses efforts au lieu de les disperser en agitations stériles. Elle s'est soumise au jugement du monde entier. D'abord défiants ou sceptiques, les juges sont venus; vaincus par l'évidence, les plus hostiles ont rendu un arrêt de réhabilitation. Sur la foi de ce qu'on leur dit de nous, sur la foi de ce que nous en disions nous-mêmes, beaucoup de ces visiteurs venaient s'égayer au spectacle d'une folle; ils ont dû s'incliner devant une bonne ouvrière. L'Europe est unanime à saluer notre triomphe. Jouissons-en, sans oublier ce qui lui manque. Remercions tant d'ouvriers dévoués qui l'ont fait, depuis ceux

qui en furent l'âme jusqu'aux plus humbles bras. J'ai bien senti ce que nous leur devions en causant avec les étrangers nos hôtes. Pour la première fois depuis vingt ans, il nous revenait, ce sentiment de vie et de fierté que dut éprouver Lazare en remontant du tombeau. »

On ne saurait ni mieux penser ni mieux dire. Peut-être un pessimiste pourrait-il répondre, en se souvenant du moindre *grain de mil*, que la moindre parcelle de l'Alsace ou de la Lorraine ferait encore mieux notre affaire. Mais laissons là ces taquineries. Avec M. de Vogüé, si l'on n'élevait pas la question aussi haut que possible, on serait vite séparé de lui par un trop grand espace pour pouvoir discuter ses idées. S'il est vrai que Victor Hugo ait dit : « *Les idées, gibier rare dans la forêt des mots* », phrase qu'il aurait pu s'appliquer à lui-même, ce gibier est si abondant chez l'éminent auteur de ces *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, que jamais les privilégiés des chasses réservées ne se sont trouvés à pareille fête.

Dans les derniers chapitres de ce livre et surtout dans l'*Epilogue*, il est facile de deviner la pensée du vicomte de Vogüé. Il désire ardemment la régénération de la France. Il veut que ce grand succès de la réhabilitation par le travail en amène un autre, plus difficile peut-être et encore plus désirable, le rapprochement des opinions politiques, l'apaisement de nos vieilles querelles. On devine qu'il rêve, pour cette fin de siècle, un second Consulat qui pacifie tout ce que cent ans de révolutions ont exacerbé, qui purifie tout ce qu'ils ont

souillé, qui relève tout ce qu'ils ont démoli. Ce programme serait bien beau et honore celui qui l'a conçu ; mais est-il bien vraisemblable, et la France en est-elle digne?

Certes, quelle que soit mon indignation contre les crimes révolutionnaires depuis les journées de juillet 1830 jusqu'aux méfaits de nos modernes jacobins, je ne prétends pas les assimiler aux épouvantables atrocités de 93 et de la Terreur, mais, à d'autres points de vue, la comparaison serait peu encourageante. Si l'on m'accorde qu'un second Consulat devrait être nécessairement précédé d'un 18 Brumaire, il est permis de se demander de quels éléments se composeraient les préparatifs du coup d'Etat.

Il ne pourrait être que militaire; or, ç'a été une des fatalités de notre défaite de 1870 et du traité de Francfort que, à moins d'être insensés et de courir à notre perte totale, nous avions à nous imposer un nombre indéfini d'années de paix, et que chacune de ces années rendait la revanche moins probable. Sauf quelques rarissimes exceptions, la première qualité des hommes de guerre et des chefs d'armées, c'est la jeunesse. Maintenant, songez à l'âge qu'avaient Napoléon et l'immense majorité de ses lieutenants en 1799. Ceux-là même que l'on pouvait traiter de vétérans avaient blanchi sur les champs de bataille. Car, vous le savez, tandis que la République de 1792 se baignait dans le sang, ses généraux, hors de la frontière, inauguraient la série des victoires, et, plus heureux que Gambetta, les membres de la Convention ne réussissaient pas à organiser la défaite. D'ailleurs, quel prestige, quel cor-

tège autour du petit lieutenant d'artillerie ! C'était bien le héros demandé, désiré, espéré. Toutes les imaginations éprises de grandeur, tous les esprits positifs, préoccupés d'intérêts, toutes les lassitudes accumulées par dix années de calamités, de crimes, de misère et de désordres, n'avaient plus que tout juste assez de force pour se jeter aux pieds du maître qui leur rendrait le pain et le repos. L'Italie et l'Égypte, Arcole et les Pyramides, s'étaient cotisés pour faire de Bonaparte le prédestiné d'une ère nouvelle et d'une refonte sociale : le passage d'un siècle à l'autre ; la nécessité d'enrayer la Révolution sans la supprimer, de réconcilier le présent avec le passé, de créer pour un monde nouveau une législation nouvelle et de refaire des édifices avec des ruines, tout lui criait : « Macbeth, tu seras roi ! » Rien n'y manqua, pas même Banquo-d'Enghien.

Tout s'accordait entre l'œuvre et l'ouvrier. Lorsque le futur empereur revenait d'Égypte, personne n'aurait pu dire, à propos du coup d'État, lequel des deux allait à la rencontre de l'autre. Si cette époque, qui avait tant de guerriers, avait possédé un poète, il aurait pu s'inspirer de Virgile et dire avec Pollion :

Magnus ab integro sæculorum nascitur ordo,

ou avec Corneille :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.

Tout cela est vrai, et pourtant, remarquez que, sans Lucien Bonaparte, le 18 Brumaire, prologue du Con-

sulat, échouait misérablement, — de même que le succès du 2 Décembre eût été fort incertain, si M. Vieyra-Molina — qui vient de mourir — n'avait pas fait crever les tambours de la garde nationale; variante de l'histoire de *Peau d'âne* que Perrault n'avait pas prévue.

Aujourd'hui, quelle différence! Aucune chance de régénération et de salut ne peut nous venir de ce côté-là. Les éléments nous manquent; les pierres du nouvel édifice tomberaient une à une, faute de matériaux et d'outils. Je ne voudrais d'autre preuve que l'épisode du général Boulanger et son avortement final. Les réactionnaires, les royalistes, la bourgeoisie, le peuple, les duchesses, les ouvriers, les paysans eux-mêmes, s'étaient *emballés* en son honneur avec encore plus d'entrain que le suffrage universel pour l'élu du 10 décembre 1848. L'*engouement* de quiconque n'était pas officiel ou opportuniste lui créait des antécédents qu'il n'avait pas.

A force de popularité, il simulait la gloire. A force d'être légendaire, il devenait historique. Son panache lui servait d'auréole; son cheval noir lui servait de piédestal. Ses portraits, changés en médaillons populaires, s'accrochaient d'eux-mêmes aux cloisons des chaumières et des fermes, entre Murat et Poniatowski. L'imagination inventait tout ce que refusait la réalité. Souvenez-vous du 27 janvier! Ce jour-là, s'il eût été de l'école de Danton, et s'il avait payé d'audace, peut-être aurait-il pu se faire ouvrir les grilles du Palais Bourbon, forcer les portes de l'Elysée, et coucher, le soir, dans le lit de M. Carnot, ce qui semblait mieux proportionné et moins

difficile que, pour Joséphine de Beauharnais, de coucher *dans le lit des Reines*. Il n'osa pas; il se dit probablement que cette popularité si étrange, si démesurée, était d'autant plus précaire et passerait d'autant plus vite qu'elle avait été plus rapide, plus excessive et moins explicable. On peut croire qu'il comprit tout ce qui lui manquait pour jouer un rôle de dominateur, d'organisateur, de pacificateur et de maître. On peut être un bon général de division sans avoir l'étoffe d'un César, d'un Charlemagne, d'un Cromwell ou d'un Bonaparte. La Seine est plus large que le Rubicon.

Si, en dehors de cet épisode qui sera bientôt oublié, nous considérons les chances d'un coup d'État militaire, que voyons-nous? Vingt ans de paix forcée n'ont pas permis aux jeunes officiers de recevoir cette éducation guerrière, pour laquelle les grandes manœuvres ne suppléent qu'imparfaitement les champs de bataille. Que trouvons-nous à la place du jeune et brillant état-major groupé autour du Premier Consul? Certes, je ne prétends pas contester la bravoure et le talent; mais la bravoure n'a pas eu occasion de se produire, ni le talent de s'exercer. Les généraux du second Empire ont disparu; les deux survivants sont octogénaires. Parmi les *jeunes*, des noms glorieux sont sortis des rangs. Des grades inférieurs ont eu leurs préfaces héroïques, qui promettaient tout un livre, peut-être tout un chant d'épopée. Des faits d'armes individuels ont illustré nos défaites. Mais les années passent vite, et ces *jeunes* de 1870 touchent aujourd'hui à la soixantaine. D'ailleurs deux

causes se réunissent pour rendre invraisemblable ce dénouement *manu militari*. Sans essayer de pénétrer la pensée des brillants généraux dont je parle, et qui ne sont encore que des vétérans avant d'être des invalides, il est permis de supposer que pas un ne songe à la possibilité d'un coup d'État; ce n'est pas impunément qu'une nation comme la nôtre est forcée de se surveiller, de décourager toute velléité de *chauvinisme*, de se dissuader de toute imprudence écrite ou parlée, de se savoir guettée par un ennemi insatiable, qui ne demanderait qu'un prétexte pour emporter encore un morceau de cette chair saignante qu'il a mordue et qui l'a mis en appétit. Cette nécessité de la paix, sous peine de mort, a eu pour effet d'amollir et de détendre la corde belliqueuse, et de suggérer à bon nombre de conscrits ou de sous-lieutenants cette question pacifique et mélancolique : « A quoi me servirait d'être un héros? » En outre, on ne saurait se faire une idée de la quantité de dissolvants et de corrosifs qui se sont combinés pour affaiblir l'esprit militaire dès le début de cette guerre néfaste. Tandis qu'elle était entreprise avec un mélange d'aveuglement, d'étourderie et d'imprévoyance, elle était exploitée d'avance et escomptée par la plupart des républicains qui pressentaient, dans une chance de défaite, un moyen de balayer l'Empire et d'arriver au pouvoir. Ce sentiment domina les mesures dérisoires de la Défense nationale, et, quand on songe que M. Crémieux fut un moment ministre de la guerre, on ne peut plus s'étonner de rien. Toute la suite répondit à ce commencement. Les exem-

ples d'indiscipline se multiplièrent; à mesure que les républicains opportunistes ou radicaux reprenaient le haut du pavé et même le pavé tout entier, cette prépondérance de l'élément civil sur l'esprit militaire devenait de plus en plus évidente. C'est dans cet état d'âme, comme on dit aujourd'hui, que l'Exposition universelle a trouvé la France. Elle a marqué un temps d'arrêt dans notre décadence, une revanche dans nos humiliations, un sursis dans les périls du dehors, une trêve dans nos discordes prêtes à recommencer le lendemain de la clôture. J'ajoute, pour revenir à mon sujet, une vérité encore plus incontestable, c'est qu'elle a inspiré au vicomte de Vogüé des pages très éloquentes.

Il y aurait bien, de ce point de l'horizon, une chance, une seule, dont on n'ose parler que tout bas, toutes portes closes, de la façon la plus craintive, la plus discrète et la plus vague : une guerre heureuse, une victoire, une revanche, un général nouveau, à peu près inconnu la veille, illustre le lendemain, nous rendant nos chères provinces. Oh! celui-là serait immédiatement sacré par son triomphe. Il n'aurait pas même besoin de faire un 18 Brumaire. Le 18 Brumaire se ferait tout seul. La France entière, intacte comme en 1869, guérie de sa double blessure, sauvée de son expropriation douloureuse, remise en possession d'elle-même, se précipiterait sur les pas du vainqueur, moralement plus pur et plus grand que Napoléon Bonaparte; car il y a toujours un peu de spoliation dans une conquête, et ici ce serait le spolié qui reprendrait aux spoliateurs son bien. Elle

s'offrirait à lui sans réserve. Elle le supplierait de ne remettre au fourreau son épée victorieuse qu'après avoir coupé court à nos incertitudes, à nos discordes, à cette mobilité perpétuelle de caractères, d'opinions et d'humeurs qui nous livre aux intrigants, aux empiriques, après avoir repétri à sa guise les institutions, les lois, les mœurs, la forme et jusqu'à l'étiquette du gouvernement, qu'il aurait le droit de baptiser de son nom et de marquer à son chiffre, pour s'épargner la peine de l'appeler république, royauté, consulat ou empire. En répondant au discours de M. Ferdinand de Lesseps, singulier académicien à qui son élection n'a pas porté bonheur, M. Ernest Renan, pour mieux prouver que le grand Français n'avait pas besoin de titres spécialement littéraires, s'écria, dans un accès de rhétorique patriotique, que ces titres seraient encore bien moins nécessaires au général vainqueur qui nous rendrait l'Alsace et la Lorraine. Un fauteuil pour deux provinces reconquises, l'honneur d'être le collègue de M. Gréard et de M. Leconte de Lisle, pour la France ressuscitée, restaurée et remise au complet! Il n'y aurait pas proportion. Ce général serait donc âgé de soixante-sept ans? Que voulez-vous! A vingt-deux ans, on s'empare de la Smalah d'Abd-el-Kader, avec dix chances contre une de se faire rompre les os. A soixante-sept, on se contente d'être un académicien modèle.

Hâtons-nous de nous réveiller d'un rêve qui pourrait nous coûter cher, et rentrons dans la réalité. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, et peut-être vaut-il mieux ne

pas le savoir, pour vivoter tant bien que mal au jour le jour. Quel qu'il soit, je ne le verrai pas, ce qui n'est pas une raison pour me rendre indifférent. Mais, en supposant que l'Exposition universelle de 1889 n'ait été qu'un accident heureux, un épisode glorieux dans l'histoire du travail pour nos savants, nos ingénieurs, notre industrie nationale et nos plus humbles ouvriers, un livre restera qui la protégera contre l'oubli. La génération nouvelle voudra retrouver dans l'ouvrage du vicomte de Vogüé tout ce qu'a pensé, souhaité, espéré et rêvé un éminent écrivain en face de ces merveilles.

Décembre 1889.

M. HECTOR DE LA FERRIÈRE [1]

Au cours de ces interminables Causeries littéraires, il m'arrive, hélas! bien rarement, de rencontrer sur le chemin de ma vieille plume un confrère aussi âgé que moi. Le comte Hector de la Ferrière est presque mon aîné. En lisant ses livres si *jeunes*, où l'histoire semble se faire la confidente du roman, j'ai le plaisir de me dire que mes 1811 ne radotent peut-être pas tout à fait, puisque ses 1810 conservent si intacts le goût des recherches, la passion des documents, le savoir, l'esprit et la verve.

Cette fois pourtant, j'ai bien envie de profiter des libertés de la camaraderie et de me souvenir de l'époque lointaine où nous échangions de bonnes vérités dans la cour du collège Saint-Louis, — tant il est vrai que le langage des cours n'est pas partout le même! — pour dire franchement : Je suis fâché qu'il ait écrit ce livre; ce n'est pas l'œuvre d'un octogénaire. Les romanciers

1. *Henri IV; le Roi; l'Amoureux.*

modernes, auxquels l'on reproche des scènes trop vives, des tableaux trop risqués, des détails trop licencieux, nous répondent que la vie réelle en voit bien d'autres. L'histoire, c'est la vie réelle transportée dans le passé. Si elle abonde en scandales, il faut les lui laisser, ou du moins ne pas choisir des personnages que nous ne saurions cesser d'honorer sans détriment pour nos opinions royalistes, sans perdre cet esprit de respect, livré aujourd'hui à tant de corrosifs et de dissolvants. Si nous perdons nos illusions, que nous restera-t-il? Cham est évidemment le précurseur et l'aïeul de l'école du mépris démocratique. Ne soyons pas fils de Cham.

Un grand poète et un grand prosateur, Victor Hugo, dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, et Louis Veuillot, dans plusieurs passages de ses livres, ont parlé de Henri IV autrement que le bon Péréfixe et que ce méchant drôle de Voltaire, de qui l'on a dit récemment qu'il aurait dû s'inspirer du Tasse pour chanter Jeanne d'Arc et de l'Arioste pour célébrer le *Vert-Galant*. Ils ont quelque peu entamé le bronze du Pont-Neuf, les légendes populaires de la *Poule au pot*, de la *Partie de Chasse*, du *Seul Roi dont le peuple ait gardé la mémoire*, etc., etc., accréditées par la comédie, la tradition, le vaudeville et la chanson. Je m'étais quelquefois querellé là-dessus avec mon illustre ami Veuillot. Mais j'avoue que, après avoir lu le volume d'Hector de la Ferrière, j'ai envie d'en rabattre.

Un simple particulier, qui, dans l'espace d'un tiers de siècle, entasserait une pareille quantité d'intrigues galan-

tes, d'amours et d'amourettes, et que l'âge, la maturité, l'approche de la vieillesse, ne rendraient que plus caniculaire, passerait, à très juste titre, pour un fort mauvais sujet, pour un déplorable libertin. Un roi est-il moins coupable? Dix fois plus, au contraire. Il est responsable de la perte ou du salut d'une foule de consciences que dépravent ses exemples. La maladie aiguë dont il est atteint se change en épidémie. Il est constamment tenté d'abuser de son pouvoir (il s'agit, bien entendu, d'un roi d'ancien régime) pour violenter le cœur qui refuse de se donner librement, pour écarter l'obstacle qui gêne sa passion, pour opposer le privilège au droit et le bon plaisir à la propriété légitime. Hector de la Ferrière nous dit, à propos d'Henri IV : « Il est d'ailleurs une justice à lui rendre : c'est qu'il ne permit jamais à aucune de ses maîtresses, même les plus aimées, de s'immiscer dans les affaires de l'État. A la moindre tentative de ce genre, l'homme s'efface, le roi reparaît. »

Permettez! En êtes-vous bien sûr? N'y a-t-il pas plusieurs manières d'intervenir dans les affaires de l'État? Certes, tout est préférable à l'espèce de délégation royale, d'après laquelle madame de Pompadour, changée en *vice-reine* (quelle traîtresse, cette langue française!) gouvernait les ministres, choisissait les généraux, décidait de la direction des armées et organisait les défaites. Mais les finances du royaume font aussi partie des affaires publiques, et l'odieuse Henriette d'Entragues, plus tard marquise de Verneuil, y pratiqua de larges saignées. Les prodigalités de ce roi, si spirituel d'ailleurs, trompé,

dupé, trahi, berné, rançonné par une intrigante et par son entourage, mettent au désespoir le sage et fidèle Sully :

— « Cent mille écus ! ! Où voulez-vous, Sire, que je trouve cent mille écus pour donner à cette *baguenaude?* J'ai en ce moment à faire fonds de quatre millions pour le renouvellement de l'alliance des Suisses... »

Si, pour assouvir l'insatiable avidité de la favorite, et la décider à se vendre, sur son refus de se donner, il fallut rogner sur les quatre millions nécessaires à la politique extérieure de Sully, n'était-ce pas une fâcheuse intervention dans les affaires de l'État?

Longtemps après, lorsqu'Henri IV, ultra-quinquagénaire, est ensorcelé par la belle Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, coquette aussi effrénée, sinon aussi vénale, que la marquise de Verneuil, le duc de Mantoue écrit à ce sujet : « C'est une telle folie qui tient *les sens* du roi si embarrassés que quasi il n'est capable d'*autres affaires* que celles qui concernent cette affection. »

Les sens, entendez-vous bien? Ce n'est plus un cœur, c'est un tempérament; et, dès lors, ce *Roi-Chevalier* est indifférent à tout ce qui ennoblit, excuse, purifie, consacre, justifie la passion; indifférent à tout ce qui, pour un homme d'honneur, devrait changer l'amour en mépris et l'attrait en dégoût. J'écrivais tout à l'heure le mot *caniculaire*. Nul, à cette période de sa vie, n'a plus tristement rappelé la phrase de l'Écriture : « *Canis recurrens ad vomitum.* » — « Le Vert-Galant, nous dit

(page 353) Hector de La Ferrière, avait trop présumé de ses forces; il revint le premier à son indigne maîtresse. » — C'en était fait; adieu les susceptibilités que les grandes âmes opposent à leurs propres sentiments, quand ces sentiments sont en désaccord avec leur dignité, quand une ombre importune passe sur l'objet de leur tendresse, quand un insecte a souillé le calice de la fleur! Toutes les nuances disparaissent pour cet appétit pantagruélique. Je ne vois plus un gourmet, résigné à jeûner si le vin est aigre, si le rôti est brûlé, si la marée n'est pas fraîche, mais un famélique convive de table d'hôte, qui semble n'avoir pas mangé depuis trois jours. Ce ne sont plus les délicatesses, mais les gloutonneries de l'amour. On frémit quand on songe que le couteau de Ravaillac a peut-être sauvé la mémoire du plus aimable et du plus populaire de nos rois. S'il avait vécu dix ans de plus, il aurait peut-être fini comme Louis XV ou comme le baron Hulot. Saint-Marc Girardin nous disait un jour, à l'honneur de madame de Maintenon, que, grâce à elle, Louis XIV n'avait pas fini comme Louis XV. Elle employa des procédés plus doux et moins expéditifs que Ravaillac; qui sait si le résultat ne fut pas le même?...

Au milieu de ces gros sacs d'écus arrachés à Sully et prodigués à la marquise de Verneuil, à mademoiselle de la Haye, à Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret (cinquante mille écus, un château et une pension de cinq cents écus par mois), ne me demandez pas ce que devenait la fameuse poule au pot. Hélas! la vraie poule qu'on plumait, c'était justement le peuple, lui qui devait la manger!

Le livre intempestif et indiscret d'Hector de La Ferrière se divise en deux parties : le *Roi*, — *l'Amoureux*. La première justifie assez mal son titre. Ce jeune roi s'efface entre sa mère et sa future belle-mère, Jeanne d'Albret et Catherine de Médicis. A un certain moment, on est forcé de convenir que le beau rôle appartient à Jeanne, la haïssable huguenote, l'impitoyable sectaire, digne de correspondre avec la reine Elisabeth et de l'appeler : Ma sœur. « Elle avait entrevu la profonde dissolution de cette Cour, et, pour l'en préserver : Mettez-vous en garde, ajoutait-elle, contre les allèchements pour vous débaucher en votre vie et votre religion. C'est leur but, ils ne le cèlent pas. Si vous restiez ici, vous n'échapperiez pas à la corruption. »

Dans tout cela, ce qu'il y a de pis, c'est la triste figure que fait le Béarnais. Ce jeune roi, qu'on voudrait se représenter sous les traits du Prince Charmant, n'ayant qu'à paraître pour attirer à lui tous les cœurs, changeant son léger sceptre en baguette de fée, joue ici le rôle de pis-aller, de *patito*. Marguerite de Valois ne l'aime pas et ne l'aimera jamais. Peut-être l'a-t-elle déjà trahi, avant que son infidélité fût un adultère. Elle a donné son premier amour, — le vrai, le seul, — à Henri de Guise; cet amour sera suivi de plusieurs autres. — « Mais, nous dit Hector de La Ferrière, les femmes, même les plus galantes, ont toujours dans leur vie un idéal. Pour les unes, c'est l'homme qu'elles ont chastement aimé; pour les autres, c'est celui qui, dans une heure d'abandon, a respecté leur faiblesse. Quand

vient l'heure des tristesses et des déceptions, elles se reportent vers ce souvenir inoubliable, et, le présent devenu trop amer, elles vivent dans le passé. »

Pour Marguerite de Valois, ce passé s'appela toujours Henri de Guise. Dans des rangs plus ou moins élevés, quand nous rencontrons une femme déclassée, déchue, perdue, il n'est pas rare de l'entendre dire : « Je serais restée une honnête femme, si on ne m'avais pas mariée à un homme que je n'aimais pas. » — N'est-il pas cruel de songer que la première femme de notre Henri IV a pu lui appliquer ce propos? Ainsi, il commençait par personnifier, dans toute sa plénitude, le type trop souvent nommé par Molière; — ce qui ne lui porta pas bonheur. A vingt ans, Horace jouait les Arnolphe. Quel début, quel prologue, pour une carrière où l'amour a tenu tant de place! Mais, encore une fois, non, ce n'était pas de l'amour. L'amour vrai, l'amour chrétien surtout, n'existe qu'à de certaines conditions, et ceux qui le profanent sont punis par où ils ont péché. Ils sont condamnés à n'en connaître que les grossières contrefaçons ou les parodies tragi-comiques; pour achever de se rendre indignes de lui, ils suppléent à la qualité par la quantité.

Dans ce honteux tableau, dont l'auteur, par respect pour son âge, pour ses lectrices, pour l'idéal de la royauté française, aurait mieux fait peut-être de s'abstenir, j'aperçois tout ce qui peut déconcerter, indigner, consterner, ou mettre en fuite l'amour véritable. Il en est, je le sais, des rois et des princes dans leurs rap-

ports avec *l'éternel féminin*, comme des riches héritières vis-à-vis des jeunes gens à marier. Elles craignent toujours de n'être aimées et épousées que pour les beaux yeux de leur cassette. Cependant, Louis XIV eut au moins une fois, dans sa radieuse jeunesse, avec la douce et tendre La Vallière, le plaisir d'être aimé pour lui-même, si apprécié des vieillards crédules et des jocrisses de comédie. Ici, rien de pareil. Ces gentilshommes de haut parage ont, sans doute, fait des prodiges de valeur sur les champs de bataille; mais, rendus à la vie privée, on dirait qu'ils perdent la notion du devoir, de la conscience et de l'honneur. Ces belles et fières patriciennes peuvent étaler leurs parchemins sans craindre qu'on leur reproche une mésalliance. Pour le moment, la plupart ne sont que des courtisanes titrées. En quoi la marquise de Verneuil diffère-t-elle d'une Aspasie ou d'une Phryné de pacotille? S'il faut se borner à ce que l'on sait, elle est plus vile. S'il est permis de croire à ce que l'on soupçonne, elle est cent fois plus scélérate. Elle ne vaut, assurément, ni Marion Delorme, ni Ninon de Lenclos. Et cette Jacqueline, cette ingénue du théâtre du Palais-Royal, qui met pour condition au marché que, avant de se vendre, elle sera préalablement mariée, *en légitime nœud*, à un homme charmant, bon musicien, bon danseur, infiniment plus jeune et probablement plus aimé qu'Henri IV, Harlay de Césy, neveu de Champvallon, un des amants de la reine Margot. (Quel fouillis! quel cloaque! ô princesse de Clèves!) Seulement, lorsque ce mari postiche entre dans la chambre nuptiale, il la

trouve occupée par « de vrais gardes du corps, et éclairée comme pour une fête. Le lendemain, le roi prit la place laissée libre par le mari, relégué à l'étage supérieur. »

O douleur! ô honte! Les mains les plus aristocratiques, les plus élégantes, jouant avec le sacrement, comme la main du crime avec les vases de l'autel. Au lieu de la religion du mariage, on n'en a plus que la philosophie; cette philosophie matérialiste et athée, épicurienne et sceptique, procédant de Montaigne plus que de Platon et de Rabelais plus que de Montaigne, s'accommodant de toutes les concessions et se résignant à toutes les ignominies. Elle finit par gagner, de proche en proche, jusqu'à Marie de Médicis, qui eut peut-être raison de préférer une turpitude à un éclat, et de choisir le moindre de deux maux. Il y aurait quelque chose de comique, — si ce n'était révoltant, — dans cette promiscuité où l'épouse a l'air de trouver tout naturel ce qui n'est pas légitime, où la main droite se distingue à peine de la main gauche. La reine accouche d'un côté, la maîtresse de l'autre, et peu s'en faut que l'enfant royal et le bâtard ne dorment dans le même berceau. Lorsque les favorites intérimaires, honorées d'une fantaisie de vingt-quatre heures, veulent faire une fin et se marier, elles n'ont que l'embarras du choix parmi les plus beaux noms de France. N'insistons pas. Savez-vous, dans ce pêle-mêle, dans cette galère, que Watteau ne manquerait pas d'appeler *Embarquement pour Cythère,* quel est l'homme que j'admire et que je plains? Le bon Père Cotton, directeur de cette conscience royale. Le Père

Cotton devait avoir bien du souci. Du moins, le Père La Chaise n'eut qu'à enterrer les amours coupables de Louis XIV. Le Père Cotton eut à pardonner des fautes sans cesse renouvelées.

Maintenant, puisque nous avons, Hector de la Ferrière et moi, cent soixante ans à nous deux, je veux éveiller ses scrupules : Supposez que son livre fût un roman, que les personnages, purement fictifs, s'appelassent Gontran, Arthur, Gaston, Raoul, Fernand, Mathilde, Marguerite, Valérie, Valentine, les gens timorés diraient : « C'est une mauvaise lecture! » et en dissuaderaient leurs fils et leurs filles. Pourtant, ces personnages imaginaires seraient seuls responsables de leurs actes. Nous en serions quittes pour dire : « Ce romancier n'avait pas l'imagination limpide, il aurait dû la clarifier avant de se mettre à sa table de travail. » Ici le déshonneur est collectif, le vice est *compréhensif*, comme disait Royer-Collard. Il couvre de ses éclaboussures le livre d'or de la noblesse française. Il rejaillit sur la royauté, sur une société tout entière. Nous ne pouvons nous consoler qu'en songeant que cette société n'était pas incurable, qu'elle est revenue de bien loin et remontée de bien bas pour arriver, en 1640, au salon bleu, à la *Guirlande de Julie*, au *Chevalier de Méré*, au *Grand Cyrus*, à toutes les exquises délicatesses de l'Hôtel de Rambouillet, justiciables peut-être de la comédie, mais nécessaires pour ménager et préparer la transition du règne de la grossièreté au règne de la vraie grandeur, de la simplicité, de la politesse,

de l'heureuse alliance du bon sens, du goût et du génie.

Parvenu à la dernière passion d'Henri IV, à la belle Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, Hector de La Ferrière plaide les circonstances atténuantes. Je dirai volontiers qu'elles sont à la fois surabondantes et insuffisantes. Quelle fut, en réalité, cette passion volcanique, incendiaire, qui faillit mettre le feu à la France et à l'Europe, qui absorba la politique du roi, que ses meilleurs amis traitèrent de folie et de vertige, et qui offrit tous les caractères d'un ensorcellement? L'auteur nous dit, dans un style quelque peu prudhommesque, qui m'étonne sous la plume d'un homme aussi spirituel : « Ces beautés précoces, dont la fraîche carnation a *le pur velouté* d'une fleur non encore épanouie, attirent et charment involontairement les regards des vieillards. Gardez-vous d'y voir une mauvaise pensée (je ne demande pas mieux). Dans ces yeux qui s'ouvrent à la vie, ils aiment à retrouver l'image de leur propre jeunesse, effacée depuis si longtemps dans la brume du passé. »

Soit! mais alors, si tout, pour Henri IV, se bornait au plaisir d'avoir cette belle personne auprès de soi et de se rajeunir en la regardant, pourquoi tout ce tintamarre? Moins libertin, il est plus ridicule. Pourquoi ses transports de jalousie, sa fureur quand la belle Charlotte, enlevée par son mari, a passé la frontière, son regret de n'avoir pas fait jeter le prince de Condé à la Bastille, moyen un peu vif, mais sûr d'entrer en possession

de son idole sans être dérangé? En quelques pages, j'ai compté jusqu'à vingt-huit personnages mis en branle, à la poursuite de cette fugitive, qui ne demandait qu'à être reprise, bien certaine, la fine mouche! que ce n'était pas elle qui serait attrapée. Tout cela, pour qu'un roi quinquagénaire, fort novice en platonisme, pût, en tout bien tout honneur, reposer ses innocents regards sur une beauté plus fraîche, plus veloutée et plus séduisante que celle de Marie de Médicis!

Et le mari? Il me semble qu'Hector de La Ferrière a un peu exagéré ses disgrâces physiques et morales. Son portrait, publié dans le bel ouvrage de Monseigneur le duc d'Aumale, nous le présente sous un aspect moins désobligeant. « De petite taille, timide, un peu gauche, sans goût pour les femmes, d'une physionomie trop maussade pour leur plaire, il se rendait justice. C'était l'homme le moins fait pour épouser cette précoce coquette, venue au monde avec tous les instincts de la galanterie, et qui en aura plus tard toutes les hardiesses. »

C'est possible; mais rien de tout cela n'ôtait au prince de Condé, une fois marié, le droit de se faire le gardien vigilant de sa femme et de son honneur. Sa jalousie fit fausse route. Il ne put échapper, dit-on, à sa prédestination, et fut trahi peut-être là où il cherchait un refuge contre la trahison. Pourtant, on conçoit que, jusqu'au coup de poignard de Ravaillac, Henri IV ait été l'unique point de mire de ses soupçons, de ses méfiances, de ses sourdes révoltes. Le roi, il sied de l'avouer, faisait tout ce qu'il fallait pour concentrer sur lui seul une somme

de jalousie et de rancune si forte, qu'il n'en restait plus à l'égard d'autres adorateurs, plus dangereux et peut-être mieux traités. C'est encore là un de mes griefs, une de mes humiliations royalistes. Dire que le règne d'Henri IV est généralement salué comme une des plus belles époques de notre histoire, et que, sous ce règne balsamique, sous ce sceptre encore plus *paternel* que celui du roi d'Yvetot, le mari d'une trop charmante coquette était moins tranquille, entre Henri IV et Bassompierre, qu'il ne le serait aujourd'hui, sous notre République jacobine, entre M. Thévenet et M. Naquet!

Voici la conclusion finale d'Hector de La Ferrière : « La femme qui se vend n'aimera jamais l'homme qui l'achète. Qu'il s'estime heureux si, tout en le trahissant, elle ne le hait pas. »

Cette conclusion bourgeoise peut également s'appliquer à tout vieux libertin millionnaire. J'en propose une autre, plus morale, plus chrétienne et non moins vraie :

Un roi qui abuse de sa puissance et du prestige de la couronne pour forcer la clef des cœurs, violenter les consciences, pour déshonorer, atrophier ou écarter les maris, pour multiplier, faciliter et monnayer ses amours coupables, mérite et subit ce châtiment, que le moindre paysan de son royaume peut et doit être mieux aimé que lui.

11 février 1890.

M. DESCLOZEAUX [1]

On lisait récemment dans le *Gaulois*, et, sauf quelques légères variantes, dans plusieurs autres journaux :

« Manifestation devant la statue d'Henri IV.

» Une colonne de manifestants, au nombre de plus de deux cents, est sortie du Palais de Justice et se dirige vers la statue d'Henri IV, sur le terre-plein du Pont-Neuf. Elle a à sa tête des jeunes gens de l'aristocratie et du barreau. Ceux qui sont au premier rang portent une énorme couronne de lilas et de roses entourée d'un ruban blanc avec ces mots : « Au petit-fils d'Henri IV ! » — Une autre couronne de lierre et de marguerites porte cette devise : « Au conscrit de 1890 ! »

» *P. S.* — Il y a eu un certain nombre d'arrestations. On s'est inquiété, en haut lieu, de cette manifestation accueillie, sur tout le parcours, par de vifs témoignages des sympathies populaires. Dans le Conseil des minis-

1. *Gabrielle d'Estrées.*

tres, présidé par le grave M. Carnot, il a été sérieusement question de faire remonter jusqu'à Henri IV lui-même la responsabilité de cet incident désagréable. Le Béarnais a été dénoncé comme factieux. Sa statue, devenue un danger public, serait déboulonnée, et le bronze séditieux, converti en gros sous, viendrait en aide à M. Rouvier pour équilibrer son budget. »

En lisant cet article, qui a fait le tour de la France, je n'ai pu me défendre d'une sorte de remords. Je me suis demandé si, en insistant sur les galanteries trop prolongées d'Henri IV, je n'avais pas fait fausse route et encouru le blâme de tous les bons Français. Car enfin, si le nom, le souvenir, la figure de l'intrépide et spirituel Béarnais, réveillés par une circonstance imprévue dans l'âme de la nation, raniment nos espérances, secouent notre torpeur, triomphent de notre découragement, embarrassent et contrarient le gouvernement, c'est qu'il y a là, le cas échéant, une force cachée, un gage de salut, un élément de résistance à la tyrannie jacobine, dont nous aurions tort de nous départir. Jeter aux orties républicaines notre dernière cartouche, ne serait-ce pas une faute impardonnable?

Un jeune prince de la maison de Bourbon, animé du plus pur patriotisme, dans tout l'éclat, dans toute la verdeur de la vingtième année, nous donne le réconfortant spectacle d'une admirable crânerie, où se confondent le chevalier du XVIe siècle et le soldat d'aujourd'hui. Il est applaudi avec transports par les braves

gens de tous les partis. Un revirement immédiat s'opère dans l'opinion publique, que commençaient à assoupir des exemples de somnolence. Aussitôt, quel est le nom qui se présente à tous les esprits et court sur toutes les lèvres? Louis XIV? François Ier? Louis XII? Charles V? Non! Henri IV, et le trait de ressemblance resserre encore le lien de famille, et ce nom suffit à exprimer notre enthousiasme. Si un autre prince, se fiant à son droit, pour des raisons que le respect m'empêche de juger, refuse de saisir au vol l'occasion et aime mieux s'abstenir que capituler, comment résumerons-nous nos doléances? En regrettant que ce petit-fils d'Henri IV n'ait pas imité de plus près son aïeul. Même, je n'aurais pas été surpris si quelques royalistes d'humeur gauloise avaient pardonné au prince impeccable quelques peccadilles juvéniles, qui l'auraient préparé aux concessions, et eussent d'avance assoupli l'inflexible rigidité de sa conscience, de son honneur et de sa vertu.

L'intéressant et savant ouvrage de M. Desclozeaux va me servir, non pas, grand Dieu! à réhabiliter Henri IV, — le Béarnais s'est tiré de plus mauvais pas, et il est de force à se réhabiliter tout seul, — mais à le présenter sous un aspect plus favorable, un peu moins érotique, un peu plus digne d'être prêté au roman par l'histoire. Ce qui nous a charmé dans cette monographie de Gabrielle d'Estrées, c'est que nulle part nous n'avions été plus frappé des difficultés inouïes, des obstacles innombrables, des effroyables périls qu'Henri IV avait eu à traverser avant de monter sur le trône. A certains

moments, sa cause est tellement désespérée, qu'elle donne à ses fidèles serviteurs des tentations d'infidélité.

Écoutons le chancelier de Chiverny, une des fortes têtes de l'époque : « Au moment de me rallier, j'étais combattu, d'un costé par mon affection et obligation naturelle au bien de cet État et par l'obéissance que je devais à mon Roy, — et d'autre costé retenu par les justes appréhensions que j'avais du succès des affaires de Sa Majesté, voyant alors toute la France quasi révoltée contre luy avec un très puissant ennemy armé en teste, le Roy de contraire religion, en laquelle il ne voulait être forcé, et sans changer laquelle il était impossible de le voir asseuré de ce royaume... »

Quelle situation! Que d'écueils! Quelle provision de courage ne fallait-il pas pour ne pas être découragé! Songez donc! Une royauté sans royaume, une cour errante sans capitale, un état-major sans armée, des finances sans argent! Les débris, encore puissants, de la féodalité, prêts à faire leurs conditions, acceptant un roi, pourvu qu'il pût lutter contre la mauvaise fortune et se mettre en mesure de payer leur concours! — « Mais, ajoute M. Desclozeaux, si les États élisaient un roi catholique, béni par Rome et soutenu par l'Espagne, c'est à lui qu'ils iraient offrir leurs épées et demander leur part des dépouilles de la monarchie. » C'était le démembrement, le morcellement, le pillage, la ruine de la France. « *Finis Galliæ!* »

Les passions religieuses se maintenaient à une telle température qu'Henri IV se trouvait en face de cette

alternative terrible : s'il refusait d'abjurer, Paris et les principales villes lui restaient fermées; l'Espagne, la Ligue, la Maison de Lorraine gardaient leur prépondérance. Qu'avait-il à leur opposer? Son droit, le *droit de naissance?* C'est fort beau dans un alexandrin de l'ennuyeux poème de Voltaire; mais, en réalité, les grands seigneurs catholiques, les ligueurs, les ordres monastiques, les Guises, la cour de Rome, les partisans de l'Espagne, les cardinaux français, n'auraient pas eu de peine à prouver que, dans le royaume de saint Louis, l'hérésie supprime la légitimité. Le cardinal de Bourbon aurait été proclamé sous le titre de Charles X. Étrange destinée de ce nom, de ce chiffre! Il a également découronné celui qui l'a essayé sans pouvoir le porter, et celui qui l'a porté sans savoir le conserver.

D'autre part, si Henri IV se décidait à se convertir, le danger n'était pas moindre; les protestants ne manqueraient pas de s'indigner de sa faiblesse, les vieux serviteurs de se plaindre de son ingratitude, les catholiques de douter de sa sincérité. Ici, avant d'aller plus loin, je me hâte de cueillir dans le livre de M. Desclozeaux un détail consolant, qui dément une opinion trop répandue dans le gros public. Sous prétexte que l'abjuration était une nécessité politique, on n'a voulu y voir que de la politique. Sur la foi de quelques propos plus ou moins authentiques où éclatait l'humeur gasconne du Béarnais, on a affecté de croire qu'Henri IV s'était converti d'urgence, à la légère, à la condition de rester indifférent, sans approfondir les questions vitales qui séparent

la vérité de l'erreur. Eh bien! ce fut tout le contraire; l'abjuration fut sérieuse et réfléchie. Le roi voulut l'entourer de tout ce qui pouvait l'instruire, éclairer sa conscience et ajouter à la solennité de l'acte le plus important de sa vie. — « Le vendredi 23, nous dit M. Desclozeaux, le roi réunit l'archevêque de Bourges, grand aumônier de France, les évêques de Nantes, de Chartres et du Mans, du Perron, évêque désigné d'Evreux et célèbre théologien. » — Du Perron, comme on sait, prit à la conversion du roi une part active. Il se montrait d'autant plus habile dans la controverse, qu'il avait traversé la Réforme, et s'était affermi, par la comparaison, dans la religion catholique. On est tenté de sourire, — mais on doit résister à la tentation, — en lisant, page 76 : — « A côté de Gabrielle, Henri IV » était un *dévot*, que nous voyons encore, le dernier » jour de sa vie, couché sur son lit, lisant un livre de » piété pendant une partie de l'après-dîner avant de » monter dans le carrosse où il devait être frappé par » Ravaillac. »

Le Vert-Galant dévot!! On ne s'attendait guère
A voir sous son portrait ce mot que l'on révère.

S'il écrit à Gabrielle d'Estrées : « Ce sera dimanche que je ferai *le saut périlleux* », soyez sûr que cette phrase ne cachait pas une intention ironique ou narquoise, mais exprimait le pressentiment des dangers nouveaux que son abjuration allait lui créer. M. de La Ferrière, qui ne flatte assurément pas le héros de son

livre, nous dit pourtant que, pendant les trois ou quatre jours qui précédèrent l'assassinat, Henri IV ne cessait de répéter à ceux qui le conjuraient de se tenir sur ses gardes : « Je me remets entre les mains de Dieu. » N'est-ce pas le propos d'un vrai chrétien?

Maintenant, à ceux qui s'étonneraient de ce contraste ou plutôt de ce mélange de foi sincère et de faiblesses amoureuses, je répondrai : — Vous n'avez donc jamais habité une ville du Midi? jamais rencontré certaines natures méridionales chez lesquelles le tempérament est sans cesse en conflit avec les convictions religieuses? Elles sont parfaitement étrangères aux *accommodements avec le Ciel* de Tartufe. Hypocrites, pas le moins du monde; — le mot seul leur ferait horreur; — mais spontanées, primesautières, presque naïves, presque touchantes, dans leurs efforts pour concilier l'inconciliable. On dirait parfois qu'elles établissent avec le bon Dieu un compte en partie double, où les bonnes œuvres, l'aumône, la prière, les lois de l'Église scrupuleusement observées, les longues séances sur le banc des marguilliers, les prônes et les sermons pieusement écoutés, mettent la conscience en règle à l'égard des entraînements du péché. C'est ainsi que l'entendait le bon Père Cotton, lorsqu'il disait que ce qui le consolait chez son royal pénitent, c'est qu'il ne raisonnait pas ses faiblesses, et que son âme n'était pas complice de ses sens.

Il est grand temps de revenir ou d'arriver à la belle héroïne du livre de M. Desclozeaux. Je veux associer

son nom à un souvenir. En 1816, Gérard était peintre du roi. Louis XVIII lui demanda un tableau représentant le départ nocturne de la duchesse d'Angoulême, s'embarquant à Bordeaux pendant les Cent Jours. Gérard, qui était très fin, répondit que cet admirable sujet l'effrayait par sa beauté même, et convenait mieux à son camarade Gros. Il avoua au roi que son rêve était de peindre l'entrée d'Henri IV à Paris et de traduire sur la toile l'ingénieuse inscription, imaginée par M. Beugnot : « *Ludovico reduce, Henricus redivivus.* »

C'est ainsi que nous eûmes le célèbre tableau de l'*Entrée d'Henri IV*, dont la couleur est déplorable, mais que l'intérêt historique du sujet, sa composition savante et la belle gravure de Toschi, ont assuré contre l'oubli. Dans ce tableau, Henri IV, qui en occupe le centre, est tout entier à son rôle de roi populaire, salué par des acclamations enthousiastes, tandis que, sur le bord de la toile, dans la pénombre, trois ou quatre ligueurs au visage farouche, enveloppés dans leurs manteaux, semblent pressés de se dérober à cette fête nationale. Il n'en est pas de même d'un jeune et beau gentilhomme, qui chevauche à côté du roi, et dont le charmant profil se détache sur l'ensemble du groupe. Il échange une œillade fort expressive avec Gabrielle d'Estrées, installée à une fenêtre pour voir passer le cortège. C'est Bellegarde. Gabrielle a-t-elle aimé Bellegarde? Oui. L'aurait-elle préféré à Henri IV? Peut-être. Une fois maîtresse authentique et quasi-officielle du roi, l'a-t-elle trahi en faveur de Bellegarde? Il est permis d'en

douter. D'ailleurs, pour le moment, peu importe! L'essentiel, — et ce n'est pas sans dessein et sans *actualité* que nous insistons, — c'est de constater, avec M. Desclozeaux, que l'abjuration, au lieu de multiplier les périls, les dissipa comme par enchantement. Désespérée la veille, la situation changea de face et devint excellente. Les villes les plus rebelles ouvrirent leurs portes, dont les clefs passèrent des mains ennemies aux mains d'une bonne fée. Ce fut quelque chose de comparable à un changement de décor sur un théâtre bien machiné. Un souffle bienfaisant balaya les nuages qui, la veille, couvraient le ciel. Ce roi sans royaume eut tout le royaume pour lui et avec lui. Ce roi sans capitale rentra dans sa bonne ville de Paris, non pas comme un vainqueur dans une ville prise, mais comme un ami, un sauveur, longtemps attendu, seul capable de rendre à cette population affolée de discordes, rongée de famine, écrasée de misères, la paix, le pain, la prospérité et la sécurité du lendemain. Le peuple comprit que, dès l'instant que ce roi discuté priait aux mêmes autels que lui, professait le même culte, acceptait l'autorité des mêmes prêtres, il devenait, par excellence, le souverain légitime, nécessaire, unique. C'est ainsi qu'Henri IV put renouer la grande tradition monarchique, relever les finances, créer la politique nationale, faire de son règne une des plus belles époques de notre histoire, faciliter d'avance l'œuvre du cardinal de Richelieu et préparer le siècle de Louis XIV. N'est-ce pas un exemple, une leçon, un stimulant, pour l'heure présente? N'y a-t-il

pas là de quoi raviver bien des espérances, tracer bien des devoirs, prouver qu'une partie n'est jamais perdue tant que le joueur ne jette pas les cartes? Nos politiciens sont-ils plus invincibles que les Guises? Nos francs-maçons plus intrépides que les Ligueurs? Le prince Jérôme-Napoléon plus auguste que le cardinal de Bourbon?

Lamartine, on le sait, a terminé son ode célèbre sur Bonaparte en se demandant si, chez les hommes placés au-dessus de la loi commune, prédestinés à gouverner les peuples et à bouleverser les empires, hors de toute proportion avec notre faible humanité, le génie ne peut pas suppléer à la vertu. Cette morale un peu trop accommodante ne serait, dans tous les cas, admissible que lorsque le génie rend de grands services à ses contemporains, et peut, en somme, être salué comme un bienfaiteur. Bonaparte, l'insatiable consommateur de chair à canon, n'a eu aucun droit à ce beau titre; Henri IV les a eus tous. Qu'est-ce donc, s'il s'agit de ses héritiers directs, de ces princes, aussi français que lui, qui ne lui ont emprunté que son patriotisme et sa bravoure, qui n'aiment que leur femme et leurs enfants, et qui, rétablis sur le trône ou groupés sur ses marches, n'auraient pas un seul abus à se faire pardonner, pas une faute à racheter par un bienfait, et nous offriraient le spectacle de la plus exquise union de famille sans nous infliger le ruineux scandale d'une favorite à pourvoir ou d'un bâtard à légitimer?

M. Desclozeaux nous a fort bien expliqué, dans la

jeunesse de Gabrielle d'Estrées, un détail qui peut paraître étrange. Entre l'amour du séduisant Bellegarde et la passion sérieuse d'Henri IV, elle trouva le temps de se marier à un gentilhomme riche, de très bonne noblesse picarde et veuf d'une de ses parentes, Anne Gouffier de Crèvecœur. C'était Nicolas d'Amerval, sire de Liancourt, baron de Benais, seigneur de Cerfontaine, etc. Il avait trente-six ans, et tout ce qu'il fallait pour déplaire à une personne aussi spirituelle et aussi belle que Gabrielle d'Estrées; au physique, petit, chétif, assez mal tourné, presque bossu comme son père; au moral, d'un caractère faible et tout à fait au-dessous du rôle que lui destinait Antoine d'Estrées, père de Gabrielle. Aussi, à peine mariée, chercha-t-elle tous les moyens de recouvrer sa liberté. Singulier temps où, dans les classes élevées, aristocratiques ou princières, on ne contractait des nœuds indissolubles que pour s'ingénier à les dissoudre et où M. Naquet n'aurait eu que l'embarras du choix en fait de précurseurs! Puisque nous sommes réduits, dans ce chapitre et dans bien d'autres, à nous contenter de morale approximative, bornons-nous à constater, d'après les documents fournis par M. Desclozeaux, que Nicolas d'Amerval ne fut nullement un mari complaisant ou vénal, spéculant sur l'amour du roi; qu'Antoine d'Estrées n'eut pas un moment l'idée de faire du mariage inégal de sa fille une transition entre le célibat et le rôle de maîtresse royale; et enfin, qu'Henri IV ne fut pour rien dans ce mariage, sinon pour chercher ou réussir à le rompre.

Dans tout son livre, M. Desclozeaux a fait preuve des qualités les plus solides de l'historien et de l'érudit, notamment dans le chapitre où il se pose cette question : « Gabrielle d'Estrées a-t-elle été empoisonnée? » Empoisonnée au moment où elle allait être reine de France, où son affection, désormais sans partage, son dévouement absolu aux intérêts du roi et de la France, — inséparables, comme toujours, — avaient mérité et obtenu l'entière confiance d'Henri IV? Ici les imaginations se faisaient aisément complices de la légende. Ce passage soudain du rayonnement de la royauté rêvée à la froide nuit du cercueil s'accordait avec ce je ne sais quoi de mystérieux et de tragique qui plane sur les destinées exceptionnelles, parvenues par les chemins de traverse au faîte des ambitions humaines. Le poison de Ferdinand de Médicis préparait le couteau de Ravaillac. D'ailleurs, à cette fin de siècle, on était encore si près de ce règne des Valois, où le stylet et le poison fraternisaient avec la dague, les parfums et la rapière, pour débarrasser de leurs ennemis les personnages sans préjugés! L'Italie de Machiavel se chargeait de tourner au drame la comédie de Rabelais.

En outre, Simonde-Sismondi et Michelet se sont déclarés pour l'empoisonnement de Gabrielle. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Sismondi, odieusement partial, passionnément hostile à la religion catholique, à la papauté et à l'Église, ne pouvait manquer cette occasion d'alourdir le dossier d'un Médicis et de faire de la mort tragique de Gabrielle d'Estrées le châtiment de l'abjura-

tion d'Henri IV. Quant à Michelet, lorsqu'il n'était pas érotique, lorsqu'il ne prenait pas les cantharides pour des papillons ou des abeilles et n'effeuillait pas du bout de sa vieille plume les tubéreuses et les roses de Cythère et d'Amathonte, il poussait au noir quiconque représentait à ses yeux un principe d'autorité, une tradition féodale ou nobiliaire, une lutte contre la Révolution et la démocratie. Il passait brusquement de Vénus Astarté, fille de l'onde amère, aux Erinnyes, filles de l'Erèbe et du Styx. Son imagination déréglée devenait un verre grossissant où les défauts des grands de ce monde lui apparaissaient comme des vices, leurs faiblesses comme des crimes, où les actes les plus simples ne s'expliquaient que par une arrière-pensée scélérate. Un lait de poule lui semblait sortir de l'officine des Borgia. S'il apercevait un prêtre au chevet d'un malade, il déclarait que, en cherchant bien, on trouverait une forte dose d'arsenic dans la tasse de tisane.

M. Desclozeaux a fait justice de ces mensonges. Il prouve que la mort foudroyante de Gabrielle s'explique sans que l'on ait à faire intervenir le poison d'un Médicis. En somme, son livre est d'une lecture substantielle et instructive. En 1855, M. Poirson publia une *Histoire d'Henri IV*, très consciencieuse, très serrée, très étudiée, et, sur bien des points, définitive, qui obtint toutes sortes de récompenses académiques. M. Guizot me dit à cette époque : « Quel dommage ! Notre excellent professeur n'a pas assez sacrifié aux Grâces, auxquelles son héros a tant sacrifié ! » —

M. Guizot ne songeait qu'aux *Grâces décentes* dont parle le poète latin. Aujourd'hui, les Grâces, ou soi-disant telles, sont, hélas! si indécentes, grimaçantes et maquillées, que leur absence est, dans un livre, un mérite de plus.

21 février 1890.

M. ÉMILE ZOLA [1]

Si, comme on l'assure, le succès de vente de la *Bête humaine* dépasse celui de *Germinal* et de la *Terre*, il faut avouer que l'on a tort de traiter d'inamusables nos contemporains et nos contemporaines. Jamais, depuis les *Travailleurs de la Mer*, un des *fours* les plus mémorables de Victor Hugo, on n'avait vu un pareil abus de technicité. Le livre a quatre cent quinze pages d'un texte très serré, et je suis sûr qu'il n'en resterait pas deux cents si l'on supprimait les détails minutieux, dignes de figurer dans un Manuel complet de l'aiguilleur, du mécanicien ou du chef de gare. Jadis, avant les révélations de l'école documentaire et réaliste, un romancier étudiait les passions et les sentiments du cœur humain; après quoi, il s'efforçait de mettre ses personnages d'accord avec ses études. Nous avons changé tout cela. On sait quel est le procédé invariable de l'auteur de la *Bête humaine*. Il commence

1. *La Bête humaine.*

par choisir un cadre : les mines ; les paysans ; la Halle ; l'alcoolisme. Puis, comme il est à la fois très consciencieux, très systématique et très convaincu de ses devoirs de chef d'école et d'inventeur d'une nouvelle littérature, il passe cinq ou six mois à se faire renseigner par des hommes spéciaux sur tous les mots techniques qu'il se propose de transmettre au public. Ainsi, pour les chemins de fer, il n'a eu de repos que lorsqu'il s'est senti complètement ferré. Sérieusement, si j'avais l'honneur d'appartenir, à un titre quelconque, au personnel des chemins de fer, je ne serais pas très content d'avoir documenté un écrivain célèbre, qui, une fois maître de ces renseignements, en a usé pour nous raconter, à cent cinquante mille exemplaires, d'assez vilaines histoires où ce personnel, presque tout composé d'anciens militaires, résume tous les échantillons de la Bestialité humaine.

Par malheur, dans ce roman, qui ne pourrait racheter ses grossièretés, ses jurons, ses crudités, ses obscénités et ses laideurs, qu'à force d'originalité, rien n'est original. Depuis les *Lionnes pauvres*, nous avons vu traîner un peu partout, — et presque dans les mêmes termes, — la supercherie de la femme mariée, qui dit à son trop crédule mari : « Oh ! mon ami, des occasions uniques ! Une petite soie à rayures délicieuse ! un chapeau d'un goût, un rêve ! des jupons brodés !... Et tout ça presque pour rien ! J'aurais payé le double au Havre !... »

La scène tourne au tragique, lorsqu'un mot maladroit

de Séverine met Roubaud sur la piste. En se trahissant ainsi, Séverine, qui n'est pas sotte, fait acte d'inconscience ou d'irresponsabilité. C'est là ce qui domine et explique tout le roman de M. Zola. Dès lors, je demande quel intérêt l'on peut prendre à des automates gouvernés par la loi de l'atavisme. M. Zola, qui a fait tant de bruit de ses fameux documents humains, néglige absolument le véritable document humain, l'analyse des caractères, des passions et des sentiments, l'étude des innombrables phénomènes du monde invisible, tout ce qui fait que, dans une œuvre d'imagination, l'Homme, jouissant de son libre arbitre, joue un rôle supérieur à l'objet matériel, à la matière passive, à la Bête tyrannisée par ses instincts. Il y a, dans *Gil Blas*, une jolie page où Fabrice déclare que le vrai héros d'*Iphigénie* est le vent, ce qui ne laisse pas d'être un peu humiliant pour Agamemnon et pour Achille. Dans la *Bête humaine*, que j'appellerais volontiers la *Bête inhumaine*, — la vraie héroïne est la Lison, locomotive modèle, intelligente, animée, sachant où elle va et ce qu'elle fait. Ici, je signale une autre réminiscence. A force de cohabiter avec la Lison, Jacques Lantier finit par se l'assimiler, par l'aimer comme une personne vivante; si bien qu'on arrive à les confondre. N'est-ce pas Quasimodo, devenu partie essentielle du bourdon de Notre-Dame?

J'ai dit que la scène entre Roubaud et Séverine ne tardait pas à tourner au tragique, lorsqu'il découvre que, avant d'être sa femme, elle a été la maîtresse du président Grandmorin, et que c'est lui, riche à millions, qui

paie ces prodiges de bon marché, ces merveilles obtenues presque pour rien. Arrêtons-nous un moment à ce président Grandmorin. Il en vaut la peine, puisque seul, dans ces quatre cent quinze pages, il personnifie les classes dirigeantes, la magistrature et l'aristocratie. Comme il se présente bien! Il faudrait, en son honneur, allonger de trois syllabes le mot considération. « L'année précédente, le président était encore à la tête de la Cour de Rouen, lorsqu'il avait pris sa retraite, après une carrière magnifique... Il faisait partie du conseil général depuis 1855. On l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur, le jour même de sa retraite. » Connaissant les procédés favoris de M. Zola, je me disais : En face de ce beau portrait, nous allons avoir le revers de la médaille. Cette fois, la réalité a dépassé de beaucoup mes défiances. Ce magistrat de haut parage, s'il y avait une justice, irait s'asseoir sur le banc d'infamie au lieu de trôner sur le siège de Monsieur le Premier. Cet homme vénérable, qui, dans les discours de rentrée, couvre de fleurs de rhétorique tous les lieux communs de vertu et de morale, est adonné aux vices les plus abjects. Sa spécialité est de débaucher les petites filles. Séverine a été une de ses victimes, et elle finit par tout avouer à Roubaud, qui exige qu'elle entre dans les détails les plus hideux.

Alors la Bête humaine se déchaîne et fait rage. Alors ma critique est de nouveau paralysée par l'impossibilité de citer. Il vous suffira de savoir que l'effroyable colère de Roubaud ne l'empêche pas de faire un triage, et que

ce triage consiste à choisir tout ce que le catéchisme poissard contient de plus salé et de plus poivré. Cette fois, j'ai un moyen de tourner la difficulté. La Bête humaine ne se contente pas de rugir, elle mord. Ici je suis plus à mon aise. Dire que la malheureuse Séverine est battue comme plâtre, ce n'est pas assez. Elle est renversée, broyée, piétinée. Elle devient une matière à coups de pied, à coups de poing. Ces poignets formidables tombent, se relèvent pour s'abattre encore, avec la régularité du marteau sur l'enclume. Les os craquent, les chairs vives, les caillots de sang, les mèches de cheveux vont se coller à la cloison. Ce n'est pas là ce qui m'étonne. Dans la cage du tigre ou dans une rencontre avec la panthère noire de Java, Séverine en verrait bien d'autres, et nous ne devons pas oublier que nous sommes ici en pleine bestialité. Mais voici ce qui me semble moins explicable. Après une pareille scène, on s'attend à voir Séverine passée à l'état de bouillie; nullement. Un chien mouillé qui se secoue, rien de plus. Elle a même gardé intacts ses instincts de réflexion. — « Qu'avait-il donc en lui? Ce qui l'épouvantait, c'était de sentir l'animal, soupçonné par elle depuis trois ans à des grognements sourds, aujourd'hui déchaîné, enragé, prêt à mordre. Que lui dire, pour empêcher un malheur? »

Nous avons ici une troisième infraction à cette loi d'originalité absolue, sans laquelle M. Zola et ses disciples perdraient le droit de dire que, avant eux, rien n'existait en littérature.

Alexandre Dumas. — *Henri III et sa Cour*, troisième acte, scène V.

« LE DUC DE GUISE. — Écrivez (à Saint-Mégrin) ! — (*Saisissant le bras de la duchesse avec son gantelet de fer*). — Écrivez, vous dis-je.

» LA DUCHESSE. — Vous me faites mal, Henri ! Vous me faites bien mal !... horriblement mal ! Ah ! grâce ! »

M. Émile Zola : même situation. Seulement, cette fois, Saint-Mégrin s'appelle le président Grandmorin.

ROUBAUD. — Mets-toi là, et écris.

» SÉVERINE. — A qui ?

» ROUBAUD. — A lui. — Partez ce soir par l'express de six heures trente, et ne vous montrez qu'à Rouen ! »

Elle se récrie, elle résiste. Il ajoute : « Ce que je vais faire, tu le verras bien... Et, entends-tu, je veux que tu le fasses avec moi. Et écris ! »

« Et, comme elle résistait encore, cessant de parler, il lui prit la main, une petite main frêle d'enfant, la serra dans sa poigne de fer (ce n'est plus un gantelet, mais cela revient au même), d'une pression continue d'étau, jusqu'à la broyer. C'était sa volonté qui lui entrait ainsi dans la chair, avec la douleur. Elle jeta un cri, et tout se brisait en elle, tout se livrait. L'ignorante qu'elle était restée, dans sa douceur passive, ne pouvait qu'obéir. Instrument d'amour, instrument de mort.

» — Écris, écris !

» Et elle écrivit, de sa pauvre main douloureuse, péniblement.

» — C'est bon, tu es gentille, dit-il quand il eut la lettre. »

Et voilà ces deux êtres, dont l'un vient de meurtrir et de broyer l'autre, au point qu'on s'étonne qu'elle en réchappe, redevenus les meilleurs amis du monde. Notez que Séverine n'aime pas son mari, qu'elle ne l'a jamais aimé, ainsi que la suite va nous le prouver avec une recrudescence de zolisme.

Nous ne sommes encore qu'à la page 31 (ouf!), nous voilà versant dans la cause célèbre, dans le roman judiciaire. Tout à l'heure, Saint-Mégrin s'appelait le président Grandmorin. Maintenant le président Grandmorin va s'appeler Poinsot ou Barrême. Or, sur ce terrain, M. Émile Zola perd tous ses avantages. Certes, malgré mon antipathie pour sa littérature, je ne veux le mettre ni au-dessous ni au niveau d'Émile Gaboriau. Mais Émile Gaboriau, enfermé dans sa spécialité, y excellait. Un crime était commis; il fallait trouver le meurtrier; la justice faisait fausse route; le romancier accumulait les preuves accablantes contre l'innocent. Puis il débrouillait ce qu'il avait embrouillé, et, à la dernière page, la vérité paraissant au grand jour. L'intérêt se concentrait sur un seul point, tandis qu'avec l'auteur de *la Bête humaine*, on ne sait où le fixer. S'agit-il de découvrir l'assassin nocturne du président Grandmorin? de développer les instincts carnassiers de Jacques Lantier, fils de notre vieille connaissance de l'*Assommoir*? Ici un détail vraiment extraordinaire. Jacques Lantier veut tuer une femme, et, plus il l'aimera, plus

il sera enclin à ce meurtre peu galant. Savez-vous d'où lui vient cet appétit sanguinaire? « Chaque fois, c'était comme une crise soudaine de rage aveugle, une soif renaissante de venger des offenses très anciennes dont il aurait perdu l'exacte mémoire. Cela venait-il donc de si loin, du mal que les femmes avaient fait à sa race, de la rancune amassée de mâle en mâle depuis la première tromperie au fond des cavernes? Et il sentait aussi, dans son accès, une nécessité de bataille pour conquérir la femelle et la dompter, le besoin perverti de la jeter morte sur son dos, ainsi qu'une proie qu'on arrache aux autres, à jamais. Son crâne éclatait sous l'effort; il n'arrivait pas à se répondre, trop ignorant, pensait-il, le cerveau trop sourd, dans cette angoisse d'un homme poussé à des actes où sa volonté n'était pour rien et dont la cause en lui avait disparu. »

Ici, je fais halte pour glisser une réflexion générale. Les admirateurs de M. Zola et même quelques-uns de ses critiques nous ont dit que, dans *la Bête humaine*, on sentait un souffle d'épopée. C'est peu flatteur pour Homère et Virgile, pour Dante et le Tasse, pour Milton et Camoëns. Ils ont là un singulier rival. « Vous voilà bien, monsieur l'aristocrate, va-t-on me dire! Il vous faut des rois, des princes, des grands seigneurs, des grandes dames, des chevaliers, des chefs d'armée et des héros! Les grands ont fait leur temps. Place aux humbles, aux travailleurs, aux pauvres et aux petits! » Permettez : M. Émile Zola a une étrange façon de remettre en lumière, de réhabiliter et de glorifier les

humbles et les petits. Il faudrait, en effet, qu'ils fussent bien humbles pour se contenter du rôle qu'il leur attribue. Sans sortir de *la Bête humaine*, il me semble que les petites vilenies du président Grandmorin sont largement compensées par le tas de canailleries populacières que nous avons à subir le long de ces quatre-cent quinze pages. Admirez la collection. Voici Misard, qui empoisonne sa femme à petites doses; Flore, qui, par jalousie amoureuse, fait sauter tout un train qu'elle jonche de cadavres; Jacques Lantier, qui, désolé et exaspéré de n'avoir pu tuer Flore, finit par assassiner Séverine, devenue sa maîtresse; Cabuche, condamné, pour meurtre, à cinq ans de travaux forcés; Roubaud, qui n'a pu apaiser sa fureur bestiale d'époux trahi qu'en organisant l'assassinat nocturne du président Grandmorin, et qui, satisfait ou plutôt abruti, trouve bon que Jacques Lantier soit l'amant adoré de Séverine; et, dans tout ce groupe d'employés du chemin de fer, pas un élan de tendresse ou de pitié! On dirait que leur cœur est fait du même métal que leur gagne-pain. Un des admirateurs de M. Zola a parlé du chœur de la tragédie antique. O misère! Le chœur du théâtre antique est chargé d'interpréter les sentiments de la grande famille humaine, tandis que, sur la scène, les héros tragiques subissent leurs douleurs ou commettent leurs crimes. Dites-moi, si vous le savez, ce que peuvent interpréter les choristes de M. Émile Zola, Dabadie, Cauche, Pecqueux, Ozil, Dauvergne, Moulin, madame Lebleu, mademoiselle Guichon, Philomène, si ce n'est une horrible

cohue d'appétits, d'instincts, de convoitises bestiales, une promiscuité de sexes où chacun désire la chacune de l'autre, une ronde du sabbat qui n'a pas même la poésie infernale et où les couples s'entremêlent si bien — — (pardon, si je parle un moment la langue de M. Zola!) — que l'on ne distingue plus la femelle de l'un et le mâle de l'autre?

Un souffle d'épopée, dites-vous? L'épopée du peuple? — Grand merci pour le peuple! — Vous souvient-il, dans l'*Iliade*, des adieux d'Hector et d'Andromaque? dans l'*Enéide*, de ces vers délicieux :

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluviâ cum forte gravantur!

Dans la *Jérusalem délivrée*, vous rappelez-vous l'épisode touchant et charmant où se trouve le vers :

Désire beaucoup, espère peu, ne demande rien?

Dans la *Divine Comédie*, la page où Dante nous montre Paolo et Francesca interrompant leur lecture et où il ajoute : « Ils ne lurent plus ce jour-là »? — Vous rappelez-vous, dans le poème de Milton, le tableau des innocentes amours d'Adam et d'Ève, tandis que le printemps de la nature et du monde sortant des mains du Créateur s'épanouit dans toute sa fraîcheur et toute sa grâce? Dans les *Lusiades*, le géant Adamastor évoquant le Génie de tempêtes? A présent, j'ouvre *la Bête humaine*, et je lis :

« Foutus ! cria simplement Pecqueux. »

Le peuple a sa poésie. A Dieu ne plaise que je le conteste ! Il s'agit, pour la trouver, de ne la chercher ni trop haut ni trop bas. Burns et quelques poètes anglais y ont réussi. Madame Sand, dans la *Mare au Diable*, *François le Champi* et la *Petite Fadette*, nous en a donné le parfum rustique, à la condition de ne pas flairer de trop près et de pas nous demander si, avant d'arriver jusqu'au lecteur, ce parfum n'a pas séjourné un peu trop longtemps dans le salon et le cabinet de toilette de Nohant. Dans l'énorme bagage de Victor Hugo, je vous défie de rencontrer dix vers où se révèle le vrai sentiment populaire. Pendant les deux derniers siècles, notre littérature s'était tenue si constamment en dehors des masses, des multitudes, — se bornant à les regarder par la fenêtre, — qu'il faut du temps pour les mettre d'accord. Ce n'était pas l'orgie littéraire et théâtrale de la Terreur et du Directoire, qui pouvait opérer ce rapprochement.

Le danger, en pareil cas, est de passer d'un extrême à l'autre. Le pire moyen d'extraire le filon d'or de la mine populaire, c'est de changer, pour le peuple, la pauvreté en vice, le vice en opprobre, l'opprobre en crime, le crime en héritage de l'âge de pierre ou des époques préhistoriques. On le rend ainsi inconscient et irresponsable. En s'examinant dans son portrait enlaidi, il se sent pris de l'irrésistible envie de le rendre ressemblant, d'effacer les différences entre l'original et la copie. Il n'obéit plus qu'à des instincts, à des appétits. Si on

lui dit que ces appétits et ces instincts sont héréditaires, et que cette hérédité le poursuit à travers les âges sans qu'il puisse lui échapper, il néglige ou enfreint ses véritables devoirs. Le forçat libéré, qui, au sortir du bagne, aurait quelque velléité de retour au bien, se dit : « A quoi bon? On ne me croira pas. Je suis désormais un objet de méfiance, d'horreur ou de mépris. Autant vaut récidiver. » Pourtant, par un énergique effort de volonté, il peut encore se relever, au moins sous le regard de Dieu et de sa conscience. Les héros de M. Zola n'ont pas même cette ressource. Ils en ont une autre : jurer comme des charretiers, et se vautrer dans le bourbier pornographique ; ce qui décuple le tirage, mais ne les rend ni plus recommandables ni plus aimables.

Voilà, en dehors de toute querelle d'école, le vice radical des romans de M. Zola. Il supprime le libre arbitre, la responsabilité humaine. Pour que son système fonctionne plus à l'aise, il l'a abrité sous l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, qui l'aurait couvert de ridicule, si le ridicule pouvait atteindre le Maître des Maîtres. Par là, il détruit tout l'intérêt que pourraient inspirer ses personnages et toutes les leçons que renfermeraient leur actes. Dans ces conditions d'anarchie ou de servitude morale (synonymes ici comme toujours), la vogue de ces romans devait s'accorder admirablement avec le règne de la République jacobine. Sans doute, MM. Tirard, Constans, Thévenet, Spuller, Fallières, ne seraient pas fâchés d'apprendre que, s'ils font mieux leurs affaires que celles de la France, ce n'est

pas leur faute, et que en, accaparant les ministères, en décrochant les portefeuilles, en absorbant les traitements, en trichant les budgets, en persécutant nos prêtres, en retenant notre Prince sous les verrous, ils obéissent, non pas à de mauvais penchants, mais à une loi d'hérédité transmise par l'âge de pierre où leurs ancêtres et leurs précurseurs vivaient dans les cavernes.

14 mars 1890 [1].

1. M. de Pontmartin est mort le 29 mars 1890. Cet article est le dernier qu'il ait écrit.

FIN

TABLE

M. CAMILLE ROUSSET 1
M. EDMOND BIRÉ 30
M. PAUL THUREAU-DANGIN 87
LE R. P. FÉLIX 117
BENJAMIN CONSTANT 131
LORD BEACONSFIELD 147
M. JEOFFROY DE GRANDMAISON 179
M. IMBERT DE SAINT-AMAND 211
M. FERDINAND FABRE 226
LE GÉNÉRAL DE ROCHECHOUART 242
LE MARQUIS DE PIMODAN 259
LE DUC D'ORLÉANS. — M. CUVILLIER-FLEURY 275
LE VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ 307
M. HECTOR DE LA FERRIÈRE 334
M. DESCLOZEAUX 347
M. ÉMILE ZOLA 361

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

		vol
RENÉ BAZIN.....	A L'AVENTURE.....	1
DUC DE BROGLIE....	MARIE-THÉRÈSE, IMPÉRATRICE.....	2
MADAME E. CARO...	AMOUR DE JEUNE FILLE.....	1
GABRIEL CHARMES..	VOYAGE EN SYRIE.	1
ÉDOUARD DELPIT....	YVONNE.....	1
PAUL DÉROULÈDE....	HISTOIRE D'AMOUR.....	1
PAUL DESCHANEL...	FIGURES LITTÉRAIRES.....	1
OCTAVE FEUILLET...	HONNEUR D'ARTISTE.	1
ANATOLE FRANCE...	THAÏS.....	1
PIERRE LOTI.....	LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT.	1
HENRY RABUSSON...	MODERNE.....	1
LÉON DE TINSEAU...	PLUS FORT QUE LA HAINE.....	1

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.